



HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE LIVE,
TROISIEME DECADE.
TOME I.

HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE LIVE,

CONTENANT

L'Histoire de la seconde Guerre Punique;

Traduite en François par M. GUERIN, ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

M. DCC. LXIX.



PRÉFACE.

COMME T. LIVE, en commençant cette partie de ses ouvrages, n'a pas craint d'avancer que la guerrre d'Annibal contre les Romains étoit la plus mémorable qu'on eût jamais faite, je ne ferai pas difficulté d'assurer que l'histoire qu'on en donne est le plus beau morceau qu'il ait jamais écrit en ce genre. Car si on juge par les événemens qui y sont racontés, batailles sanglantes, Républiques & Monarchies ébranlées ou abattues, Généraux & Rois vaincus, tués, ou chargés de chaînes ; il n'y en eut jamais de plus célebres ni de plus intéressans Si on considere les Héros & les Capitaines qui ont

été les inſtrumens de tant de grandes révolutions, les Fabius, les Marcellus, les Emiles, les Scipions, & tant d'autres du côté des Romains; & de celui des Carthaginois, Annibal, qui ſeul les a tous ſoutenus, exercés & ſouvent vaincus, avant de leur céder; on n'en trouve point ailleurs qui les ſurpaſſent, ou même qui leur ſoient comparables. A l'égard de la beauté du ſtyle & de la force de l'éloquence, perſonne n'a égalé T. Live en ce genre. Il eſt quelquefois étendu dans ſes récits, ſouvent ſerré dans ſes harangues; mais on le trouve toujours ou concis ſans obſcurité, ou diffus ſans ennui. Que dirai-je maintenant de toutes les vertus morales, civiles & militaires? l'amour de la Patrie, le déſintéreſſement, la grandeur d'ame, la valeur, la ſageſſe, la bonne conduite, la religion même? Où les vit-on jamais placés

dans un plus beau jour, & attachés à des faits plus éclatans, & plus capables de les graver dans la mémoire ? Je puis ajouter que les vices opposés, la perfidie, l'avarice, la trahison, l'orgeuil, l'ignorance, ou la témérité, ne contribuent pas moins que les vertus mêmes, quoique d'une façon différente, à donner du plaisir aux hommes, ou à les instruire, ce qui doit être la seule fin du lecteur, aussi-bien que de l'Historien. Voila les raisons qui m'avoient engagé, dès le tems que j'enseignois publiquement à traduire, préférablement aux autres, cette partie, à laquelle je comptois m'en tenir, & qu'on peut d'ailleurs regarder comme un tout séparé, & indépendant du reste. Mais comme il m'est resté assez de loisir, depuis que j'ai quitté la profession, j'ai continué à traduire les autres parties de cet excellent Ecrivain,

que j'ai expliqué publiquement pendant plus de trente années. Je compte même que la premiere Décade, qui contient la naissance & les premiers accroissemens de Rome, & par où il étoit à propos de commencer l'impression, suivra de si près celle que je donne ici, qu'on ne s'appercevra presque pas que j'aie renversé l'ordre naturel de cette histoire.

Au reste il est bien certain que c'est dans la lecture de ces sortes d'écrits que les hommes peuvent & se corriger & s'instruire, en s'occupant agréablement. Il n'y a que le vrai qui frappe, & qui fasse des impressions durables. Il y a bien de la différence entre les héros réels de l'histoire, & les personnages imaginaires qu'on nous offre dans ces brochures dont on recommence à inonder Paris, depuis quelques années. Je ne parle pas ici de ces drames de l'u-

ne & de l'autre eſpece, qu'on met ſur le théâtre depuis trente ou quarante ans, dans leſquels Racine & Moliere, s'ils revenoient, ne reconnoîtroient plus les mœurs qu'ils ont dépeintes dans leurs pieces, & dont ils prendroient les perſonnages pour des gens d'un autre monde que celui qu'ils ont habité de leur vivant. Je parle de ces romans doucereux, qui pleuvent, pour ainſi dire, de toutes parts, dont les aventures ſont preſque toujours les mêmes ſous différens noms, & où on ne trouve que des leçons de puſillanimité, de foibleſſe, & ſouvent de libertinage & d'impiété : ouvrages auſſi infortunés pour l'invention & pour la conduite, quoiqu'ils ne manquent pas quelquefois de ſtyle, que contraires à la vérité, à l'honnêteté publique, & à la religion.

Quelque mauvais en tous ſens que ſoient ces écrits, ils ne laiſ-

ſent pas de trouver des acheteurs. Les perſonnes oiſives de l'un & de l'autre ſexe ſe repaiſſent de ces alimens vuides & empoiſonnés, pour leſquels ils négligent une nourriture plus ſolide & plus ſalutaire. Par là, le goût des bonnes choſes s'altere peu à peu, l'eſprit ſe gâte, & le cœur ſe corrompt.

Mon deſſein n'eſt pas d'étendre indifféremment à tout le monde cette eſpece de contagion. Les perſonnes qui ont non-ſeulement de la piété, mais ſeulement de la raiſon, ſçavent s'en préſerver, & laiſſent ces lectures à ceux dont le diſcernement eſt auſſi équivoque que la religion & les mœurs.

Et rien ne prouve davantage combien il ſeroit aiſé de ramener les hommes à l'étude des bons livres, que le ſuccès étonnant des écrits hiſtoriques de M. R. qui ſont aujourd'hui dans toutes les

bibliotheques, & entre les mains de tout le monde, & ne ſont pas moins eſtimés chez les peuples voiſins, où ils ſont étrangers, qu'en France, où ils ont pris naiſſance. Par quel enchantement a-t-il mérité une approbation ſi univerſelle ? ce n'eſt pas aſſurément parce qu'il flatte les paſſions de ſes lecteurs. La ſeule raiſon d'un ſi grand ſuccès, c'eſt qu'on y voit par-tout dominer le vrai encore plus que le beau; que par-tout il joint au plaiſir que cauſent les faits & les événemens bien circonſtanciés, des réflexions judicieuſes, par leſquelles il inſpire le reſpect de la religion & des loix, & apprend d'une façon douce & inſinuante, les devoirs de l'honnête homme & du Chrétien, dans tous les états de la vie. Ce ſont-là les ouvrages, qui, comme dit Horace, réuniſſent tous les ſuffrages en leur faveur, enrichiſſent les Libraires, paſſent les mers, &

acquierent à leurs auteurs une réputation immortelle.

> Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. . .
> Hic meret æra liber Sosiis ; hic & mare transit,
> Et longum noto scriptori prorogat ævum.

Mais laissons cette sortie & cette digression, pour dire un mot des regles qu'il me semble qu'on doit suivre dans la traduction, quoique d'autres en aient déjà parlé avant moi. Car j'ai remarqué dans presque toutes les traductions de Latin en François que j'ai lues, deux défauts opposés. Les uns, pour s'attacher trop servilement aux expressions & aux ton de leur original, donnent dans un latinisme qui ne convient nullement au génie de notre langue, & sont presque toujours étrangers, pour ainsi dire, dans leur propre pays. Tels ont été à peu près *Vigenere* & *Daryer*,

les plus connus des traducteurs de T. Live; outre que le premier n'eſt preſque plus intelligible, l'autre étoit capable de mieux faire, ſi travaillant pour le beſoin, plus que pour l'honneur, il n'eût pas renverſé l'ordre du *ſat citò, ſi ſat benè*, de Quintilien. D'autres, au contraire, ſe donnent trop de licence, s'écartent dans leurs propres idées, & ſans s'en appercevoir, alterent la penſée de leur modele, ou quelquefois ne la rendent point du tout. Tel a été entr'autres D. long-temps eſtimé par-delà ſon mérite, comme on l'a reconnu depuis. Il y a un milieu à prendre entre ces extrêmités. Il n'eſt jamais permis de s'éloigner de l'eſprit de ſon auteur; mais on eſt ſouvent forcé de quitter ſes tours pour en prendre qui ſoient plus conformes au François. Il faut quelquefois fondre de longues phraſes, enſorte qu'il n'y reſte preſque plus rien

de la tournure & de l'arrangement du Latin, quoiqu'on y conserve tout le fond de la pensée. Il y a des occasions où on ne peut se dispenser de sacrifier des beautés qu'il est impossible de rendre en notre langue, mais que l'on compense par les équivalens qu'elle fournit. Il est même à propos dans certains cas d'adoucir, de changer, de transposer, ou même de supprimer entiérement des idées accessoires, qui n'auroient aucun agrément en François, si on les présentoit telles qu'elles sont dans le Latin. Par là, loin de défigurer son original, on le pare : on ne lui fait rien perdre de son caractere & de son génie, sinon qu'on l'habille à la Françoise. Car de toutes les regles, une des plus essentielles à mon avis, c'est d'écrire sans affectation & sans contrainte, de façon qu'il paroisse au lecteur que l'ouvrage a été composé originai-

rement en François. Mais pour réussir dans ce travail, il faut encore connoître à fond les propriétés des deux langues. Celui qui n'est versé que dans l'une ou dans l'autre, ne sçauroit jamais donner une bonne traduction. J'ajoute que le style historique doit être simple sans bassesse, élevé sans enflure, nombreux même jusqu'à un certain point, coulant, naturel, assez approchant de la conversation des gens qui ont l'esprit orné; enfin également éloigné de la diction pompeuse & presque théâtrale de quelques écrivains modernes, & de l'expression enjouée, &, peu s'en faut, galante & romanesque de quelques autres.



HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE DE CARTHAGE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Annibal passe en Espagne. Il attaque Sagonte contre la foi d'un traité, & prend cette ville alliée du peuple Romain, & la ruine. Les Romains envoient des Ambassadeurs aux Carthaginois pour se plaindre de cette infraction; & sur le refus qu'ils font de donner satisfaction, leur déclarent la guerre. Annibal passe les Pyrenées; & traversant la Gaule, malgré les peuples de cette nation qui s'opposent à lui, il arrive au pied des Alpes. Il passe ces montagnes avec des peines & des fatigues inconcevables, de la part des lieux & des habitans, qu'il est souvent obligé de combattre. Il entre en Italie & défait les Romains auprès du Thesin, dans un combat de Cavalerie. C'est dans cette action que Pub. Scipion qui

commandoit les Romains, est blessé & tiré du danger par son fils âgé alors de 15 ans, celui-là même qui depuis fut surnommé l'Africain. Annibal bat une seconde fois les Romains auprès de Trebie, & souffre infiniment lui & son armée au passage de l'Apennin. Cn. Cornelius Scipion défait les Carthaginois en Espagne, & fait Hemnon, leur Général, prisonnier.

QUOIQUE ce ne soit ici qu'une partie & une suite de mon Ouvrage, il me doit cependant être permis d'assurer, comme font la plûpart des Auteurs dans la Préface qu'ils mettent à la tête de leur Histoire, que la Guerre que j'entreprens d'écrire, & que le peuple Romain soutint pendant 16 ans contre les Carthaginois commandés par Annibal, est la plus mémorable qui fut jamais, & la plus fertile en grands événemens. Car jamais deux nations si opulentes & si belliqueuses ne mesurerent leurs forces & leurs courages : & elles étoient alors parvenues au plus haut dégré de leur puissance. D'ailleurs elles employoient l'une contre l'autre des artifices & des talens qui ne leur étoient pas inconnus, mais qu'elles avoient déja mis en usage dans la premiere guerre : & les succès furent tellement variés, & la fortune si inconstante entre ces deux peuples, que celui

Grandeur de la seconde guerre Punique.

qui demeura vainqueur par l'événement, ſut le plus ſouvent expoſé au péril de ſuccomber. L'animoſité qui les portoit à ſe détruire l'un l'autre, étoit encore au-deſſus de leurs forces ; les Romains étant indignés de voir, que des vaincus euſſent l'audace de reprendre les premiers des armes qui leur avoient ſi mal réuſſi ; & les Carthaginois voulant abſolument ſe venger de l'orgueil inſupportable & de l'avarice exceſſive des Romains. On ajoute à ces circonſtances un trait ſingulier. On dit, qu'un jour qu'Amilcar faiſoit un ſacrifice pour ſe rendre les Dieux favorables dans la guerre qu'il alloit porter en Eſpagne, après avoir heureuſement terminé celle d'Afrique, ſon fils Annibal ſe jetta à ſon col, & le conjura, en lui faiſant mille careſſes, de le mener avec lui à l'armée ; & que ce Général charmé de voir de ſi belles diſpoſitions dans un enfant de neuf ans, le prit entre ſes bras, & que l'ayant placé près des Autels, il le fit jurer, en mettant la main ſur la victime, qu'il ſe déclareroit l'ennemi des Romains, dès qu'il ſeroit en âge de porter les armes. Ce courage altier ne pouvoit ſe conſoler de la perte de la Sicile & de la Sardaigne. Il étoit perſuadé que les Carthaginois avoient cédé aux Romains la pre-

Annibal jure une haine immortelle aux Romains.

miere de ces provinces, par un déſeſpoir trop précipité, & ſe plaignoit que ecs vainqueurs, également injuſtes & intéreſſés, non contens de leur avoir enlevé l'autre pendant les troubles de l'Afrique, avoient encore eu la dureté de leur impoſer un nouveau tribut.

Agité de ces réflexions qui ne lui laiſſoient aucun repos, il n'eut pas plutôt fait la paix avec les Romains, que pour relever les forces abattues de Carthage, il fit pendant cinq ans la guerre en Afrique; & enſuite pendant neuf ans en Eſpagne. Et dans ces deux expéditions, il ſe conduiſit de façon, qu'il étoit aiſé de voir qu'il méditoit dans ſon ame un projet plus grand & plus hardi, que celui qu'il exécutoit actuellement. Et en effet, s'il eut vécu plus long-temps, il auroit bientôt porté lui-même en Italie la guerre qu'Annibal y porta dans la ſuite, & qui ne fut différée que par ſa mort trop tôt arrivée, & la trop grande jeuneſſe de ſon fils. Aſdrubal fut à la téte des affaires pendant le tems qui ſe paſſa entre la mort du pere & la majorité du fils. Amilcar ayant remarqué en lui un heureux naturel, ſe l'étoit attaché dès ſa plus tendre jeuneſſe, par des voies, à ce qu'on dit, peu conformes à l'honnêteté: & dans la ſuite il lui avoit fait épouſer

Mort d'Amilcar à qui Aſdrubal ſuccede.

ſa fille : enſorte qu'aidé de ſon propre mérite & du crédit immenſe que la faction Barcine avoit parmi le peuple & dans l'armée, il ſe rendit le maître du gouvernement, malgré les efforts que les Grands firent pour l'empêcher. Cet Aſdrubal étoit plus propre à négocier, qu'à faire la guerre; & ne fut pas moins utile à ſa patrie par les alliances que ſa dextérité lui fit ménager avec de nouvelles nations, dont il ſçut gagner les chefs, que s'il eût remporté pluſieurs victoires par la force des armes. Mais il ne trouva pas plus de ſûreté dans la paix, qu'il auroit pu faire dans la guerre. Il fut tué par un eſclave, dont il avoit fait mourir le maître. Ce barbare fut auſſitôt pris, & puni par les ſupplices les plus affreux. Mais la douceur de la vengeance l'emporta tellement ſur la rigueur des tourmens, qu'on le vit rire au milieu des bourreaux qui le déchiroient. Les Romains connoiſſant l'adreſſe qu'Aſdrubal avoit pour gagner les peuples, avoient fait avec lui un nouveau traité, dont les principales conditions étoient que l'Hebre ſerviroit de borne aux deux empires; & que les Sagontins, placés dans le milieu, demeureroient neutres, & vivroient libres & indépendans.

Mort d'Aſdrubal.

Annibal a la place d'Asdrubal.

Après la mort d'Asdrubal, les soldats porterent aussi-tôt Annibal dans la tente du Général, & d'un consentement unanime le choisirent, tout jeune qu'il étoit, pour les commander en sa place : & le peuple ne fit aucune difficulté d'approuver leur choix. Il avoit à peine atteint l'âge de quatorze ans, qu'Asdrubal avoit écrit à Carthage, pour demander qu'on le lui envoyât à l'armée. Et l'affaire ayant été mise en délibération dans le Sénat, la faction Barcine, qui souhaitoit lui voir remplir la place d'Amilcar son pere, avoit appuyé de tout son crédit le dessein d'Asdrubal. D'un autre côté, Hannon, chef de la faction opposée, avoit fait tous ses efforts pour le retenir dans la ville. » Il paroît, dit-il alors, que la demande d'Asdrubal est juste, & je ne suis » cependant pas d'avis qu'on la lui accorde «. Une proposition si ambiguë ayant attiré sur lui les yeux & l'attention de toute l'Assemblée ; » Asdrubal, continua-t-il, s'étant dévoué à Amilcar dès » son enfance, semble avoir raison d'exiger de son fils la même complaisance. » mais il ne nous convient pas de permettre à notre jeunesse de se livrer au » caprice & à la passion de nos Commandans. Craignons-nous qu'un fils d'A-

» milcar n'imite pas assez-tôt l'ambition
» tyrannique de son pere? Craignons-
» nous d'être trop tard les esclaves du fils,
» après avoir vû le gendre prendre, après
» la mort de son beau-pere, le comman-
» dement de nos armées, comme un
» bien héréditaire dans la même famille?
» Mon avis est, que nous devons rete-
» nir ce jeune homme dans la ville, pour
» y apprendre la soumission & l'obéis-
» sance qu'il doit aux loix & aux Magis-
» trats; de peur que cette légere étin-
» celle n'allume un jour quelque grand
» incendie. « Les plus gens de bien étoient du sentiment d'Hannon : mais comme il arrive d'ordinaire, le plus grand nombre l'emporta sur la plus saine partie. Annibal fut donc envoyé en Espagne : & dès qu'il parut dans l'armée, il attira sur lui les yeux & la faveur de tous les soldats. Les vétérans surtout croyoient voir revivre en lui Amilcar leur ancien Général, tant ils lui trouvoient de ressemblance pour la taille, pour l'air & les traits du visage, pour l'ardeur & la vivacité qui brilloit dans ses yeux. Mais bientôt ses propres qualités, plus que le souvenir de son pere, furent le motif de leur affection & de leur estime. Effectivement jamais un même caractere ne fut plus propre que le sien

Caractere d'Annibal.

à deux choſes auſſi oppoſées que le paroiſſent être l'obéiſſance & le commandement. C'eſt pourquoi on avoit de la peine à décider de qui il étoit plus aimé, du général ou de l'armée. Par la même raiſon, Aſdrubal le préféroit à tout autre officier, lorſqu'il étoit queſtion d'exécuter quelque deſſein qui demandoit de la vigueur & du courage : & les ſoldats n'avoient jamais plus de confiance, que quand ils marchoient ſous ſa conduite. Perſonne n'avoit plus de valeur que lui lorſqu'il falloit s'expoſer au péril : perſonne n'avoit plus de préſence d'eſprit dans le péril même. Il n'y avoit point de travail qui pût laſſer ſon corps ou abattre ſon courage. Il ſupportoit également le froid & le chaud. Le plaiſir n'avoit point de part à ſes repas, toujours réglés ſur les ſimples beſoins de la nature. Il accordoit à ſon repos, qui n'étoit attaché ni au jour, ni à la nuit, les heures qui lui reſtoient après qu'il avoit terminé toutes ſes affaires ; & il n'attiroit point le ſommeil par la molleſſe de ſon lit, ou par le ſilence. On le vit ſouvent dormir ſur la dure, enveloppé dans une caſaque de ſoldat, au milieu des ſentinelles & des corps de garde, malgré le bruit des armes & les cris tumultueux de l'armée. Il ne ſe diſtinguoit point de

ſes égaux par la magnificence de ſes habits, mais par la bonté de ſes armes & de ſes chevaux. Il l'emportoit ſur tous les autres, ſoit qu'il fallût combattre à pied, ou à cheval, toujours le premier ſur le champ de bataille, & le dernier dans la retraite. De ſi grandes qualités ſe trouvoient jointes en lui à des vices qui n'étoient pas moins grands : une cruauté inouie, une perfidie plus que carthaginoiſe; point de vérité, point d'égard pour ſa parole, ni pour ſes ſermens; point de crainte ni de reſpect pour les Dieux, point de religion. Avec ce mêlange de vices & de vertus, il ſervit trois ans ſous Aſdrubal, s'appliquant avec une exactitude infinie à voir faire aux plus habiles, & à pratiquer lui-même dans l'occaſion, tout ce qui peut former un grand Capitaine.

Au reſte, dès qu'il ſe vit à la tête des armées, il regarda l'Italie comme ſon département : & pour avoir un prétexte d'y porter au plutôt la guerre, de peur que la mort ne le prévint, comme Amilcar ſon pere, & ſon beau-frere Aſdrubal, il réſolut d'aller aſſiéger Sagonte, ne doutant point que les Romains ne ſe miſſent en devoir de défendre cette ville. Cependant pour garder encore quelques meſures en apparence, il fit paſſer

Annibal fait deſſein d'aſſiéger Sagonte.

ſes troupes dans le pays des Olcades, nation ſituée près de l'Hebre, du côté des Carthaginois, ſans être cependant dans leur dépendance; afin qu'il parût que c'étoit ſans deſſein, & par une ſuite naturelle de ſes conquêtes, après avoir ſoumis les peuples qui étoient entre deux, qu'il avoit été engagé à former le ſiege de Sagonte. Il prit d'abord Carteia, ou Althea, ville opulente & la capitale du pays, & en abandonna le pillage à ſes ſoldats. Les autres villes beaucoup moins fortes, pour éviter un pareil traitement, lui ouvrirent leurs portes, & s'obligerent à lui payer un tribut. Après ces premieres expéditions, qui avoient enrichi ſes troupes, il les remena à Carthagene, pour y paſſer l'hyver. Ce fut là qu'il acheva de gagner l'affection des citoyens & des alliés, par la profuſion avec laquelle il leur partagea le butin, & la fidélité qu'il obſerva, en leur payant exactement la ſolde qui leur étoit due pour les ſervices paſſés. C'eſt pourquoi, dès le commencement du printemps, afin de pouſſer plus loin ſes conquêtes, il paſſa dans le pays des Vaccéens, où il prit par force les villes d'Arbacale & d'Hermandique. La premiere ſe défendit aſſez long-temps, ſoutenue de la valeur & de la multitude de ſes habitans,

Il attaque les Vaccéens.

Mais ceux d'Hermandique s'étant joints avec ceux des Olcades qu'Annibal, avoit chaſſés de leurs pays la campagne précédente, ſouleverent les Carpetans, & leur firent prendre les armes, pour défendre la cauſe commune : en ſorte qu'ayant attaqué Annibal auprès du Tage, à ſon retour du pays des Vaccéens, ils mirent d'abord le déſordre dans ſon armée trop chargée de butin, pour être en état de ſe défendre librement. Annibal évita d'en venir aux mains. Mais s'étant campé ſur le bord du fleuve, il le paſſa à gué, dès que les ennemis ceſſerent de le harceler : & s'étant retranché aſſez loin de la rive, pour laiſſer aux ennemis la liberté de le paſſer après lui, il ordonna à ſa cavalerie de les attaquer, auſſi-tôt qu'ils ſeroient entrés dans l'eau. Il rangea ſon infanterie en bataille ſur le bord ; & mit quarante éléphans à l'avant-garde pour la couvrir. L'armée des Carpetans, avec ceux des Olcades & des Vaccéens qui s'étoient joints à eux, étoit de cent mille hommes. & pouvoit accabler les Carthaginois, ſi le combat s'étoit donné en raſe campagne. Mais emportés par leur férocité naturelle, & fiers de leur nombre & de la crainte apparente des ennemis ; perſuadés d'ailleurs que la riviere qui les ſéparoit, étoit le ſeul obſ-

tacle qu'ils eussent à surmonter, pour vaincre ; après avoir poussé de grands cris, ils se jetterent pêle-mêle dans le fleuve, sans attendre l'ordre de leurs Généraux. Cette précipitation donna un un grand avantage sur eux à la cavalerie qu'Annibal avoit fait entrer dans l'eau. Car les fantassins Espagnols ayant peine à se soutenir au milieu du courant, dans les endroits même où ils avoient pied, étoient aisément renversés par les chevaux des Carthaginois affermis par leur propre poids, quand les cavaliers, qui agissoient également de près & de loin, n'auroient fait que les pousser au hazard, sans se servir de leurs armes. La plûpart se noyerent dans les gouffres du fleuve ; quelques-uns ayant été portés malgré eux du côté où étoient les ennemis, furent écrasés par les éléphans. Ceux qui s'étoient le moins avancés, voyant la défaite de leurs compagnons, regagnerent aussi tôt le rivage. Mais avant qu'ils se fussent remis de leur frayeur, & se fussent réunis en un corps, Annibal étant entré dans le fleuve à la tête de son infanterie, les dispersa facilement : & ayant ravagé tout le pays, obligea aussi les Carpetans de se soumettre. Il ne restoit plus au-delà de l'Hebre que la ville de Sagonte qui n'eût pas reconnu la domination des Carthaginois.

Il défait les Vaccéens, & les autres nations qui s'étoient jointes à eux.

Annibal n'étoit par encore en guerre avec les Sagontins, mais pour avoir un prétexte de la leur déclarer, il sema la division entr'eux & les Turdetans leurs voisins, appuyant sous main ces derniers; dans le temps qu'il se donnoit pour arbitre d'un démêlé dont il étoit lui-même l'auteur. Mais les Sagontins, persuadés qu'il cherchoit moins à les accommoder, qu'à les soumettre, envoyerent des députés à Rome, pour demander du secours contre un ennemi qui les ménaçoit assez ouvertement. P. Cornel. Scipion & T. Sempronius Longus, consuls de cette année, leur donnerent audience dans le Sénat. Après qu'ils eurent exposé leur commission, on prit l'avis des Sénateurs, qui fut d'envoyer des ambassadeurs en Espagne, avec ordre de prendre connoissance de l'affaire, & de sommer Annibal, supposé que la plainte des Sagontins fût bien fondée, de laisser en repos les alliés du peuple Romain. S'il n'obéissoit pas, ils avoient ordre de passer à Carthage, & de dénoncer au Sénat de cette république, les plaintes des Sagontins, & le refus qu'Annibal avoit fait d'y satisfaire. Les ambassadeurs n'étoient pas encore partis de Rome, lorsqu'on y apprit qu'Annibal avec toutes ses forces, assiégeoit Sagonte, bien plutôt qu'on

Les Sagontins envoient des Ambassadeurs à Rome.

P. Cor. Scipion, & T. Semp. Longus, Consuls. An de Rome 534.

ne s'y étoit attendu. On mit tout de nouveau l'affaire en délibération dans le Sénat. Les uns étoient d'avis qu'on ordonnât aux Consuls de passer l'un en Espagne & l'autre en Afrique, & d'attaquer les ennemis par mer & par terre. D'autres vouloient qu'on tournât toutes les forces de la république contre l'Espagne & contre Annibal. Les plus modérés opinoient qu'on devoit attendre le retour des ambassadeurs qui devoient aller en Espagne avant d'entreprendre une guerre de cette importance. Ce sentiment, qui paroissoit le plus sûr, l'emporta sur les deux autres. On fit donc partir aussitôt Pub. Valerius Flaccus & Q. Bæbius Tamphilius, qu'on chargea de se rendre à Sagonte auprès d'Annibal, & de-là à Carthage, s'il refusoit de lever le siege de cette ville; & de demander qu'Annibal lui-même fût livré aux Romains, pour avoir violé le traité qu'on avoit fait après la premiere guerre.

Ambassadeurs Romains envoyes à Carthage.

Pendant que les Romains perdoient le temps à délibérer & à ordonner des ambassades, Annibal pressa le siege de Sagonte avec toutes ses forces. Cette ville, la plus opulente de toute l'Espagne, étoit située au-delà de l'Hebre, environ à mille pas de la mer. On dit que ses habitants étoient originaires de l'isle

de Zante ; & qu'ils avoient bâti cette ville en Eſpagne avec le ſecours de quelques Ardeates, qui s'étoient joints à eux. Au reſte, une ſituation favorable, & qui leur procuroit tous les avantages de la terre & de la mer, une multitude innombrable d'habitans, une diſcipline exacte dans le gouvernement de leur état, jointe à des principes d'honneur & de droiture, dont ils donnerent des preuves, en périſſant, plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains ; tout cela leur avoit acquis en peu de temps des richeſſes immenſes, & une puiſſance qui les mettoit en état de tenir tête à tous les états voiſins. Annibal étant entré ſur leurs terres, ravagea toute la campagne : & ayant partagé ſon armée en trois corps, attaqua la ville par autant de côtés tout à la fois. Un angle du mur dominoit ſur une vallée plus étendue & plus unie que tout le terrein d'alentour. Ce fut par cet endroit qu'il fit approcher ſes galleries, pour être en état d'attacher le belier. Ils avançoient d'abord aſſez facilement ; mais à meſure qu'ils approchoient de la muraille, ils trouvoient de plus grandes difficultés ; outre qu'ils étoient en butte aux traits qu'on leur lançoit du haut d'une tour fort élevée, & que ce côté du mur plus expoſé

Les Sagontins se défendent vigoureusement.

que les autres étoit aussi plus fortifié ; & qu'un grand nombre de soldats choisis défendoient avec plus de force & de valeur la partie de la ville où les ennemis faisoient le plus d'efforts pour s'en rendre maîtres. Ainsi les Sagontins firent d'abord pleuvoir une grêle de fleches & & de traits sur les travailleurs d'Annibal, qui ne paroissoient point impunément à découvert. Mais bientôt ne se contentant pas de les menacer du haut de leurs murailles & de leur tour, ils oserent même faire des sorties sur eux pour détruire leurs ouvrages ; & dans toutes ces actions, il ne périssoit pas moins de Carthaginois que de Sagontins. Mais lorsqu'Annibal lui-même, en s'approchant du mur avec peu de précaution, eût été blessé assez dangereusement d'un coup de javeline à la cuisse, ses gens furent si effrayés du péril qu'il avoit couru, que peu s'en fallut qu'ils n'abandonnassent entiérement leurs travaux.

Annibal est blessé.

Les combats furent interrompus pendant quelques jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'Annibal fût guéri de sa blessure : mais on employa tout ce temps à travailler à de nouvelles batteries. C'est pourquoi il ne fut pas plutôt en état d'agir, que la ville fut attaquée tout de nouveau avec plus de vigueur qu'aupa-

ravant, & par différens côtés tout à la fois ; de ſorte qu'il y avoit à peine aſſez d'eſpace pour placer toutes les machines qu'on faiſoit agir en même temps. On pouſſa les mantelets plus avant, & on commença à attacher le belier. Annibal, dont on dit que l'armée étoit compoſée de cent cinquante mille hommes, avoit aſſez de monde pour ſuffire à tout. Mais les aſſiégés avoient bien de la peine à réſiſter à tant d'ennemis, & à repouſſer tant d'aſſauts, qui ne leur laiſſoient pas le temps de ſe reconnoître. Le belier avoit déjà fait à la muraille pluſieurs ouvertures, dont quelques-unes s'étant réunies laiſſoient la ville à découvert. Trois tours étoient tombées avec tout ce qu'il y avoit de mur de l'une à l'autre. Une breche ſi conſidérable fit croire aux Carthaginois qu'ils alloient être maîtres de Sagonte. Mais comme ſi la muraille eût été une barriere pour les deux partis, elle ne fut pas plutôt tombée, qu'ils coururent avec une ardeur égale, les uns pour forcer la ville, & les autres pour la défendre. Cette action n'avoit point l'air de ces combats tumultuaires qui ſe livrent pendant le ſiege des villes, à l'occaſion d'un aſſaut, ou d'une ſortie. C'étoit une bataille dans les formes, ſoutenue par les deux armées rangées,

comme en plaine, entre les ruines des murs, & dans l'eſpace étroit qui ſéparoit les maiſons de la ville. D'un côté l'eſpérance, & de l'autre le déſeſpoir anime les courages : les Carthaginois ſe perſuadant que, pour peu qu'ils faſſent d'efforts, ils ſe rendront maîtres de la ville ; & les Sagontins oppoſant aux aſſiégans leurs corps, en la place de leurs fortifications ruinées ; perſonne ne lâchant pied, de peur de voir occupé par l'ennemi le terrein qu'il auroit abandonné. Ainſi, comme ils combattoient avec beaucoup de chaleur & d'animoſité, & reſſerrés dans un eſpace fort étroit, tous les coups qu'ils portoient étoient autant de bleſſures ou de morts. Les Sagontins ſe ſervoient d'une eſpece de javeline qui ſe lançoit avec la main, & qu'ils nommoient *Phalarique*. Le bois qui lui ſervoit de manche étoit oblong, & rond par-tout, excepté vers le bout d'où ſortoit le fer, qui étoit quarré, comme dans la demi-pique. Ils enveloppoient cette partie de chanvre enduit de poix. Le fer avoit trois pieds de long, & pouvoit percer tout à la fois les armes & le corps de celui contre qui on le lançoit. Mais quand il ſeroit demeuré attaché au bouclier, ſans pénétrer juſqu'au corps, il ne laiſſoit pas de cauſer beaucoup de

frayeur ; car comme on le jettoit tout allumé, & que le mouvement l'embrasoit encore davantage, le soldat qui en étoit frappé laissoit tomber ses armes, & demeuroit exposé sans défense aux coups suivans.

La victoire balança long-temps entre les deux partis. Mais une résistance inespérée ayant augmenté le courage & les forces des Sagontins ; & les Carthaginois se regardant comme vaincus, par la seule raison qu'ils n'étoient pas victorieux, les premiers jetterent tout d'un coup de grands cris, & repousserent les assiégeans jusques dans les breches : puis les voyant incertains & chancelans, ils les chasserent encore delà, & les obligerent enfin de prendre tout-à-fait la fuite, & de se retirer dans leur camp. Sur ces entrefaites, Annibal apprit que les Ambassadeurs étoient prêts d'arriver dans son armée. Mais, pour les empêcher d'y entrer, il envoya au devant d'eux jusqu'à la mer, & leur fit dire qu'il n'y auroit pas de sûreté pour eux à le venir trouver, en passant à travers tant de nations féroces, & qui avoient les armes à la main : & que pour lui, occupé d'une entreprise si importante, il n'avoit pas le temps d'entendre des Ambassadeurs. Il jugea bien que sur le refus qu'il

Annibal refuse d'écouter les Ambassadeurs Romains

faisoit de les écouter, ils ne manqueroient pas de s'en aller droit à Carthage. C'est pourquoi il écrivit aux chefs de la faction Barcine de se tenir sur leurs gardes, & de faire tous leurs efforts pour rendre inutiles ceux que la faction opposée pourroit faire en faveur des Romains.

Ainsi ces ambassadeurs ne réussirent pas mieux à Carthage qu'à Sagonte, excepté qu'ils eurent audience dans le Sénat. Le seul Hannon prit la défense du traité. Mais le silence qu'on prêta à son discours, fut plutôt un effet de l'autorité que son rang lui donnoit dans l'assemblée, que du plaisir qu'on avoit à l'entendre. » Ce n'est pas d'aujourd'hui, leur » dit-il, Messieurs, que je vous ai avertis » de ce que vous aviez à craindre de » la race d'Amilcar ; & que je vous ai » conjurés par les Dieux arbitres & té» moins des traités, de ne point confier » le commandement de vos soldats à qui» conque seroit sorti de cette famille » odieuse. Les mânes d'Amilcar ne peu» vent demeurer en repos : & tant qu'il » restera à Carthage quelqu'un du sang & » du nom de Barca, vous ne devez point » compter sur l'observation des traités » & des alliances. Malgré mes avis salu» taires, vous avez envoyé dans votre » armée un jeune ambitieux, qui brû-

Harangue d'Hannon contre Annibal.

» lant du desir de régner, ne voit point
» d'autre moyen de parvenir à ses fins,
» que de vivre entouré de légions, &
» d'exciter toujours guerre sur guerre.
» Par-là, vous avez allumé vous-mê-
» mes l'incendie qui vous consume, au
» lieu de travailler à l'éteindre. Vos
» troupes assiegent aujourd'hui Sagonte
» contre la foi du traité; mais bientôt
» les armées romaines assiégeront Car-
» thage, sous la conduite des mêmes dieux
» qui les ont déjà vengés dans la pre-
» miere guerre. Je voudrois bien sçavoir
» quel est le motif de votre confiance.
» Est ce que vous ne connoissez pas vos
» ennemis? Ne vous connoissez-vous
» pas vous-mêmes? Et ne sçavez-vous
» pas quelle est la fortune des deux
» nations? Et cependant avant de se dé-
» clarer aujourd'hui, ils vous envoient
» comme alliés, & pour des alliés, des
» ambassadeurs que votre grand Général
» n'a point admis dans son camp. N'est-
» ce pas violer le droit des gens, que de
» refuser aux ambassadeurs d'un peuple
» allié, une audience qu'on accorderoit à
» ceux d'une nation ennemie? Pour eux,
» peuvent-ils donner une plus grande
» marque de modération, que de venir
» ici, munis d'un traité, vous demander
» réparation de tant d'injures? Ils veu-

» lent bien ſuppoſer que le conſeil public
» de Carthage n'a point de part à l'outrage:
» & c'eſt pour cette raiſon qu'ils exigent
» qu'on leur livre Annibal, comme le
» ſeul coupable. Mais plus ils font paroî-
» tre de patience & de retenue dans le
» commencement, plus je crains qu'ils
» ne ſoient inexorables, quand ils auront
» une fois pris les armes pour ſe venger.
» Souvenez-vous du mont Erix : ſouve-
» nez-vous des iſles Egathes. Remettez-
» vous devant les yeux les maux que vous
» avez ſoufferts, & les pertes que vous
» avez faites pendant 24 ans par mer &
» par terre. Et vous n'aviez pas pour lors
» à votre tête un jeune téméraire com-
» me Annibal, mais ſon pere Amilcar
» lui-même, cet autre Mars, comme
» l'appellent ſes partiſans. Pourquoi
» donc avez-vous été vaincus? c'eſt que
» les Dieux vouloient venger l'outrage
» que les Romains avoient reçu de nous
» en Italie, auprès de Tarente; comme
» ils vengeront celui que nous leur
» avons fait en Eſpagne, en aſſiégeant
» Sagonte. Oui, ce ſont les Dieux qui
» vous ont punis : & quand on auroit pu
» douter d'abord de quel côté venoit
» l'injure, ils ont voulu que l'événe-
» ment, comme un juge équitable, dé-
» cidât la queſtion, en accordant la

» victoire au parti qui avoit la juſtice de
» ſon côté. C'eſt contre les murailles de
» Carthage, qu'Annibal fait avancer ſes
» tours & ſes mantelets. Ce ſont les mu-
» railles de Carthage qu'il bat à coups de
» de belier. Je ſouhaite que ma prédic-
» tion ſoit fauſſe : mais je prévois que
» les ruines de Sagonte retomberont
» ſur nos têtes, & qu'il nous faudra ſou-
» tenir contre les Romains la guerre
» que nous aurons entrepriſe contre
» ceux de Sagonte. Vous voulez donc
» qu'on livre Annibal aux Romains, di-
» ra quelqu'un. Je ſçais bien que l'inimi-
» tié qui a toujours été entre ſon pere &
» moi peut me rendre ſuſpect, & ôter à
» mon ſentiment une partie de l'autorité
» qu'il devroit avoir dans l'aſſemblée.
» Mais je ne vous diſſimulerai pas que je
» me ſuis réjoui de la mort d'Amilcar,
» parce que s'il eût vécu plus long-
» tems, nous ſerions déjà aux priſes
» avec les Romains. A l'égard de ſon
» fils, je le hais & le déteſte comme la
» furie & le flambeau de cette guerre ;
» & non-ſeulement je ſuis d'avis que
» pour expier la rupture du traité, on
» le livre aux Romains, comme ils le de-
» mandent ; mais quand ils ne nous ſom-
» meroient pas de le faire, je vous con-
» ſeillerois de le tranſporter aux extrê-

» mités de la terre & de la mer, si loin » que jamais son nom ne pût frapper » nos oreilles, ni troubler le repos de » notre république. Mon sentiment est » donc, que vous décerniez trois am- » bassades. La premiere, pour aller sur » le champ à Rome, faire satisfaction au » sénat. La seconde, pour déclarer à » Annibal, de votre part, qu'il ait à re- » tirer ses troupes de devant Sagonte, » & le mettre lui même en la puissance » des Romains. Vous chargerez la troi- » sieme, de dédommager les Sagontins » des pertes qu'ils ont faites pendant que » à leur ville a été assiégée ».

Le Sénat de Carthage se déclare pour Annibal.

Tous les Sénateurs étoient tellement dans les intérêts d'Annibal, qu'aucun d'eux ne fut obligé de prendre la parole pour répliquer à Hannon. Bien loin qu'on approuvât son avis, on lui reprocha d'avoir parlé contre le fils d'Amilcar avec plus de violence & d'animosité que Valerius même chef des ambassadeurs romains. Ainsi toute la réponse qu'on leur fit, fut que ce n'étoit point Annibal, mais les habitans de Sagonte, qui avoient donné lieu à la guerre: & que les Romains auroient grand tort, s'ils préféroient cette nation aux Carthaginois, les plus anciens de leurs alliés. Pendant que les Romains per- doient

doient le tems à envoyer des ambassades, Annibal n'étoit occupé que du succès de son entreprise. Comme il vit que ses soldats étoient fatigués par les travaux & les combats qu'ils avoient essuyées sans relâche, il leur accorda quelque jours de repos ; ayant cependant pris la précaution de disposer quelques troupes pour la conservation des mantelets & des autres ouvrages. Pendant ce tems-là il animoit leurs courages, en leur représentant l'orgueil insupportable des ennemis, & en leur promettant de grandes récompenses. Mais quand il eut déclaré publiquement qu'il leur accorderoit tout le butin qui se trouveroit dans la ville, après qu'ils l'auroient prise, ils témoignerent tant d'ardeur d'en venir aux mains, que si on leur eût donné aussi-tôt le signal, il sembloit que rien n'eût été capable de leur résister. Les Sagontins de leur côté n'employerent pas à se réposer le tems que les attaques cesserent de la part des Carthaginois. Mais sans faire eux-mêmes aucune sortie, ils passerent les jours & les nuits à refaire un nouveau mur à l'endroit où l'ancien étoit abattu, & laissoit la ville exposée. Les ennemis revinrent bientôt à la charge, & attaquerent la ville en plus grand nombre & avec plus de chaleur que ja-

mais. Enſorte que les aſſiégés étourdis par les cris qui retentiſſoient de toutes parts, ne ſçavoient de quel côté ils devoient ſe tourner pour la défendre. Annibal lui-même encourageoit les ſiens de la voix & de la main à l'endroit où il faiſoit avancer une tour mouvante plus élevée que toutes les fortifications de la ville. Et par le moyen des arbalêtes & autres machines qu'il avoit diſpoſeés à tous les étages de cette tour, ayant tué ou renverſé à coups de pierre & de javelots tous ceux qui défendoient la muraille, il crut que le moment étoit venu où il alloit ſe rendre maître de la ville. C'eſt pourquoi il envoya 500 Africains avec des outils propres à ſapper le mur par le pied. Ils n'eurent pas de peine à réuſſir. Car les pierres n'étoient pas liées enſemble avec la chaux & le ciment, mais enduites de ſimple mortier de terre, ſelon l'ancien uſage. Chaque coup de pic faiſoit une breche beaucoup plus large que la place où il avoit frappé, & des compagnies entieres entroient dans la ville par ces ouvertures. Ce fut en cette occaſion qu'ils s'emparerent d'une éminence où ils firent tranſporter leurs machines & qu'ils entourerent d'un mur, pour avoir dans la ville une eſpece de forteresse qui dominât au-deſſus de la ville même. Les Sa-

gontins à leur tour bâtirent un nouveau mur dans la partie intérieure de la ville qui n'étoit pas encore au pouvoir de l'ennemi. Les deux partis se fortifient ou se retranchent à l'envi, & ils sont souvent obligés d'en venir aux mains. Mais les assiégés à force de reculer & de se retrancher en dedans, voient leur ville diminuer de jour en jour. Ils commençoient même à manquer de vivres, la longueur du siege ayant consumé toutes leurs provisions, sans aucun espoir de secours étrangers, les Romains, leur unique espérance, étant trop éloignés, & tout le pays d'alentour étant au pouvoir de l'ennemi Ils étoient réduits à cette extrêmité lorsqu'Annibal leur donna le tems de respirer un peu, ayant été obligé de marcher promptement contre les Carpetans & les Oretans qui venoient de reprendre les armes. Ces deux peuples irrités de la rigueur avec laquelle on faisoit des levées dans leur pays, s'étoient soulevés, & avoient même arrêté les officiers d'Annibal. Mais surpris de la diligence de ce général, ils rentrerent aussi-tôt dans le devoir.

La vigueur des assiégeans ne se ralentit point pendant cette expédition. Maherbal fils d'Himilcon, qu'Annibal avoit laissé pour commander en sa place, tra-

vailla, avec tant d'ardeur que les deux partis ne s'apperçurent presque pas de son absence. Cet officier eut l'avantage dans tous les combats qu'il livra aux Sagontins, & battit leurs murailles de trois beliers tout à la fois avec tant de furie, qu'Annibal à son retour eut le plaisir de les voir entiérement ruinées. Il fit donc avancer son armée contre la citadelle même. Les assiégés la défendirent avec beaucoup de valeur, mais ne purent empêcher l'ennemi d'en prendre une partie. Les affaires des Sagontins étoient en cet état, lorsqu'Alcon l'un de leurs citoyens, & un Espagnol nommé Alarcus leur donnerent quelqu'espérance d'obtenir la paix d'Annibal. Le premier, sans consulter ses compatriotes, passa de nuit dans le camp des assiégeans, ne désespérant pas de fléchir Annibal par ses prieres & par ses larmes. Mais comme il vit que ce général vainqueur & irrité étoit insensible à tout, & qu'il ne lui proposoit que des conditions très-cruelles, devenant transfuge d'intercesseur qu'il étoit, il resta dans le camp des Carthaginois, assurant à Annibal qu'il en coûteroit la vie à quiconque oseroit proposer aux Sagontins une pareille capitulation. Or Annibal vouloit qu'ils fissent aux Turdetans la satis-

faction qu'ils exigeoient ; qu'ils lui livrassent ce qu'ils avoient d'or & d'argent ; & que sortant de leur ville, sans armes, ils allassent habiter le pays qu'il leur assigneroit. Comme Alcon soutenoit que les Sagontins ne se soumettroient point à ces loix ; Alarcus qui servoit alors dans l'armée d'Annibal, mais qui étoit hôte & ami des Sagontins, ne fut pas de son sentiment. Persuadé au contraire, que quand on a perdu tout le reste, on perd aussi le courage, il se fit fort de faire accepter aux Sagontins les conditions que leur proposoit Annibal. Etant donc passé chez les assiégés, il livra ses armes aux sentinelles, & demanda qu'on le conduisit au préteur de Sagonte. Il y fut suivi d'une foule de peuple de tout espece, qu'on fit écarter pour lui donner audience dans le Sénat. Il y parla en ces termes : » Si Alcon votre » citoyen, après s'être ingéré de demander des conditions de paix à Annibal, » avoit eu assez de courage pour vous » rapporter celles qu'il lui avoit dictées, » il auroit été inutile que j'entreprisse ce » voyage, que je ne fais aujourd'hui même ni comme déserteur, ni comme » député d'Annibal. Mais comme il est » resté parmi les ennemis ou par sa faute » ou par la vôtre ; par la sienne, s'il a

Alarcus conseille aux assiégés de demander la paix.

» ſeint mal à propos de vous craindre ;
» par la vôtre, ſi on ne peut vous dire la
» vérité ſans péril ; j'ai bien voulu faire
» cette démarche comme votre ancien
» ami & votre hôte, afin de ne vous pas
» laiſſer ignorer les moyens qui vous reſ-
» tent encore d'obtenir la paix & de
» vous ſauver. Et ce qui doit vous faire
» juger que votre ſeule conſidération
» me fait agir, c'eſt que je ne vous ai
» fait aucune propoſition tant que vous
» avez été en état de vous défendre par
» vous-même, ou que vous avez eſpéré
» d'être ſecourus par les Romains. Mais
» voyant qu'ils vous ont entiérement
» abandonnés, & que vous ne pouvez
» plus compter ſur vos murailles, ni ſur
» vos armes, je vous propoſe une paix
» que la néceſſité doit vous faire accep-
» ter, quelque fâcheuſe qu'elle puiſſe
» être d'ailleurs. Et ſi vous voulez qu'elle
» réuſſiſſe, il faut que vous en écoutiez
» les conditions en vaincus, comme
» Annibal vous les propoſe en vain-
» queur : il faut que vous regardiez com-
» me un gain tout ce qu'on vous laiſſe,
» & non pas comme une perte tout ce
» qu'on vous ôte, puiſque à la rigueur
» tout appartient au victorieux. Il veut
» que vous abandonniez une ville à moi-
» tié ruinée, & dont il eſt preſqu'entié-

» rement le maître. Mais il vous rend
» vos campagnes, & vous laiſſe la liberté
» d'en bâtir une nouvelle, à l'endroit
» qu'il vous déſignera. Il vous ordonne
» de lui apporter tout votre or & tout
» votre argent, tant public que parti-
» culier. Mais il vous donne la vie & la
» liberté, à vous, à vos femmes & à vos
» enfans, pourvû que vous ſortiez de
» Sagonte ſans armes. Voilà les loix que
» vous dicte un ennemi vainqueur, &
» que la néceſſité veut que vous accep-
» tiez, quelque triſtes qu'elles ſoient.
» Pour moi je ne doute pas qu'il ne ra-
» batte beaucoup de la dureté de ces
» conditions, quand vous lui aurez té-
» moigné une ſoumiſſion ſans réſerve.
» Mais quand il faudroit les obſerver
» à la rigueur, ne vaudroit-il pas
» mieux que vous priſſiez ce parti, que
» de vous laiſſer égorger à la vue de vos
» femmes & de vos enfans, & que d'ex-
» poſer des perſonnes ſi cheres à toutes
» les indignités que le vainqueur ſeroit
» en droit de faire ſouffrir aux vaincus? «
Quand Alarcus eut ceſſé de parler, les premiers du Sénat ſe ſéparerent d'avec le peuple, qui étoit accouru en foule pour l'entendre: & ſans lui donner aucune réponſe, ils firent porter tout l'argent du tréſor public, & tout celui qu'ils

avoient chez eux, dans un feu qu'ils avoient fait allumer exprès dans la place publique ; & la plûpart se précipiterent eux-mêmes au milieu des flammes.

Une résolution si désespérée avoit déjà jetté la consternation dans toute la ville, lorsqu'on entendit du côté de la citadelle un fracas qui ne donna pas moins d'effroi. Il étoit excité par la chûte d'une tour que les ennemis battoient depuis long tems. Une cohorte de Carthaginois étant entrée brusquement par l'ouverture qu'elle laissa en tombant, fit avertir Annibal que la ville n'avoit plus de défense de ce côté-là. Ce Général, sans perdre un moment, l'attaqua avec toutes ses forces, ordonnant à ses soldats de tuer tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cet ordre étoit cruel. Mais l'événement fit connoître qu'il étoit nécessaire. Car à quoi auroit servi le ménagement qu'on eût eu pour des furieux & des désespérés, qui ou s'étant enfermés dans leurs maisons, s'y brûlerent avec leurs femmes & leurs enfans ; ou ayant pris les armes pour se défendre, ne les quitterent qu'en perdant la vie ?

On trouva dans la ville un très grand butin. Et quoique les habitans eussent à dessein gâté & ruiné tout ce qu'ils

avoient de plus beau & de plus magnifique, & que le vainqueur irrité eût fait main basse sur les vaincus, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, & qu'on eût abandonné tous les prisonniers aux soldats, Annibal ne laissa pas de tirer une somme d'argent très-considérable de la vente des effets qui se trouverent, & d'envoyer à Carthage une grande quantité de meubles rares & précieux. Quelques auteurs rapportent que le siege de Sagonte dura huit mois; & qu'Annibal, après s'être rendu maître de cette ville, alla passer le quartier d'hyver à Carthagene, avec ses troupes; & qu'étant parti de cette ville au milieu du printemps, il arriva en Italie après cinq mois de marche. Si ce qu'ils disent est vrai, il est impossible que ce soient les Consuls Pub. Corn. & Tib. Sempronius à qui les Sagontins envoyerent des Ambassadeurs au commencement du siege de leur ville; & qui ont combattu pendant leur magistrature contre Annibal, l'un auprès de Thesin, & tous deux ensemble long-tems après proche de Trebie. Il faut absolument ou qu'Annibal ait employé à ses expéditions moins de tems qu'ils ne disent; ou que le siege de Sagonte ait fini & non commencé avec le consulat de ces

deux commandans *. Car on ne peut pas rejetter le combat de Trebie au consulat de Servilius, & de Flamminius qui fit la cérémonie de son inauguration à Rimini : puisqu'il est constant que ce fut le Consul Sempronius qui, après la bataille de Trebie, vint à Rome pour présider aux assemblées ; & qu'après avoir fait nommer Consuls Servilius & Flaminius, il retourna joindre son armée dans ses quartiers d'hyver.

La prise de Sagonte alarme les Romains.

Les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Carthage étoient à peine revenus à Rome pour y annoncer les hostilités d'Annibal & des Carthaginois, qu'on y apprit la prise & la ruine de Sagonte. Une nouvelle si affligeante excita dans le cœur des Sénateurs divers mouvemens en même tems ; la compassion pour des alliés si indignement traités, la honte de ne les avoir pas secourus, le desir de se venger des Carthaginois, la crainte du péril qui les menaçoit eux-mêmes : & comme si l'ennemi eut déjà été à leurs portes, ils s'agitoient inutilement, sans prendre aucune résolution salutaire. Ils considéroient » qu'ils n'a-» voient jamais eu affaire à un ennemi

* Polybe dit positivement que le siege de Sagonte finit, quand ils entrerent dans le Consulat.

» plus belliqueux & plus redoutable ; & » que les Romains n'avoient jamais été si » peu aguerris qu'ils l'étoient alors. Que » ce qui s'étoit passé entre eux & les ha- » bitans de Sardaigne, de Corse, de l'Is- » trie & de l'Illirie, & les Gaulois mê- » me, pouvoit être regardé comme un » exercice pour leurs troupes, plutôt » que comme une guerre dans les for- » mes. Au lieu qu'Annibal étoit à la tête » d'une armée de soldats vétérans, ac- » coutumés depuis 23 ans à combattre » & à vaincre, parmi les nations les plus » belliqueuses de l'Espagne, sous la con- » duite d'un Général des plus braves & » des plus entreprenans. Qu'après les » avoir rendus encore plus fiers & plus » hardis par la prise de la ville la plus » opulente de toute l'Espagne, il passoit » l'Hebre, traînant après lui les nations » les plus belliqueuses de la Province, » qui étoient venues se ranger sous ses » drapeaux. Que les Gaulois, toujours » avides de combats, grossiroient en- » core son armée, quand il passeroit » sur leurs terres. Qu'ils se verroient » obligés de combattre contre tous les » peuples de l'univers, sous les murail- » les de Rome, & pour le salut de Rome » même «.

Il y avoit déjà quelque tems que les

départemens des Consuls étoient réglés. Ce fut alors qu'on leur ordonna de tirer au sort. L'Espagne échut à Scipion, & à Sempronius l'Afrique avec la Sicile. Le Sénat fixa à six légions le nombre des soldats Romains qui serviroient cette année, & laissa à la discrétion des Consuls le nombre des alliés qu'ils y voudroient joindre. Mais ils eurent ordre de ne rien épargner, pour avoir une flotte des plus fortes & des mieux équipées. On leva parmi les citoyens Romains 24000 hommes d'infanterie, & dix-huit cens cavaliers. L'infanterie des alliés étoit de 40000 hommes, & leur cavalerie de 4000. On mit en mer 220 galeres à cinq rangs de rames, & vingt galliotes. Apres ces préparatifs on assembla le peuple, afin qu'il portât une loi pour autoriser la guerre qu'on entreprenoit contre les Carthaginois. Puis on décerna des processions par la ville, & des prieres publiques dans les temples, pour obtenir la protection des dieux pendant la guerre que le peuple Romain venoit d'ordonner. On donna à Sempronius deux légions romaines, composées chacune de 4000 hommes de pied, & de 300 chevaux, 16000 fantassins, & 1800 cavaliers des alliés, 160 galeres & 12 galliotes. Ce fut avec ces

forces de terre & de mer qu'on envoya Sempronius en Sicile, avec ordre de paſſer en Afrique, ſuppoſé que ſon collegue fut en état avec les troupes qui lui reſtoient, d'empêcher Annibal d'entrer en Italie. Car on donna à ce dernier des forces moins conſidérables, parce qu'on envoyoit en même-tems dans la Gaule le Préteur L. Manlius avec une armée aſſez nombreuſe. On diminua ſurtout à Scipion le nombre des vaiſſeaux, Annibal qui venoit en Italie par terre, ne paroiſſant pas fort à craindre en cette partie. On ne lui laiſſa que 60 galeres, avec deux légions romaines, & de la cavalerie à proportion, quatorze mille piétons & 1600 chevaux des alliés. On envoya dans la Gaule, avant même qu'on attendît les Carthaginois de ce côté-là, ſous la conduite de Manlius, deux légions romaines, avec 600 cavaliers qui en faiſoient ordinairement partie; dix mille piétons, & mille cavaliers alliés.

Après qu'on eut pris à Rome toutes ces meſures, le Sénat jugea à propos, pour n'avoir rien à ſe reprocher, d'envoyer en Afrique, avant de commencer la guerre, des ambaſſadeurs qu'on choiſit exprès parmi ceux que leur âge & leur rang rendroient plus recommanda-

Ambassadeurs envoyés à Carthage.

bles. On chargea de cette commission Q. Fabius, M. Livius, L. Emilius, C. Licinius, & Q. Bæbius. Ils devoient demander au Sénat de Carthage si c'étoit par son ordre qu'Annibal avoit assiégé Sagonte ; & s'ils en convenoient comme il y avoit apparence, déclarer la guerre au peuple de Carthage de la part de celui de Rome. Dès qu'ils furent arrivés à Carthage, & qu'ils eurent obtenu audience, Fabius, sans autre préliminaire, exposa la commission dont il étoit chargé. Alors un des premiers de la ville & du Sénat prenant la parole; » Vos premiers » ambassadeurs, dit-il, en demandant » qu'on vous livrât Annibal, sous prétex- » te qu'il avoit assiégé Sagonte de son » propre mouvement, nous avoient bien » fait connoître votre orgueil & votre » emportement. Cette seconde ambassa- » de est plus modérée en apparence, » mais elle est dans le fond plus injuste » & plus violente encore que la premie- » re Vous n'en vouliez d'abord qu'à la » personne d'Annibal : aujourd'hui vous » attaquez tous les Carthaginois, à qui » vous voulez arracher l'aveu de leur fau- » te pour leur en demander sur le champ » réparation. Pour moi il me semble » que la question n'est pas de sçavoir si

» Annibal, en aſſiégeant Sagonte, a agi
» par lui-méme, ou par notre comman-
» dement : mais ſi cette entrepriſe étoit
» juſte ou non. La premiere queſtion
» n'intéreſſe que nous. Il n'appartient
» qu'à nous de juger notre citoyen, &
» d'examiner s'il a entrepris la guerre de
» lui-même, ou par nos ordres. Tout ce
» que vous pouvez diſcuter ici avec nous,
» ſe borne à ſçavoir ſi le ſiege de Sagon-
» te eſt une contravention au traité.
» Ainſi, puiſque vous voulez qu'on met-
» te de la différence, entre les entrepri-
» ſes que les généraux font de leur chef,
» & celles où ils ne font qu'obéir à leurs
» ſupérieurs : j'avoue que le conſul Lu-
» tatius a fait avec nous un traité, dans
» lequel il y a une clauſe qui met les al-
» liés des deux peuples à couvert de
» toute inſulte. Il n'y eſt pas dit un mot
» des Sagontins, qui alors n'étoient pas
» encore vos alliés. Vous me répondrez,
» ſans doute, que dans le traité que vous
» fîtes quelque tems après avec Aſdrubal,
» les Sagontins ſont expreſſément nom-
» més. J'en conviens. Mais à cette objec-
» tion je n'ai autre choſe à répondre que
» ce que vous m'avez appris vous-mê-
» mes. Vous avez prétendu que vous n'é-
» tiez point tenus d'exécuter le premier
» traité de Lutatius, parce qu'il n'avoit

» point été confirmé par le peuple & le » Sénat de Rome. Et c'eſt par cette rai» ſon qu'on en a fait un ſecond, qui a été » ratifié par ces deux ordres : à la bonne » heure. Mais ſi les traités de vos géné» raux ne vous engagent point, à moins » que vous ne les ayez approuvés, celui » qu'Aſdrubal a fait avec vous ſans nous » conſulter, n'a pû nous engager non » plus. Ainſi ceſſez de parler de Sagonte » & de l'Hebre, & enfantez enfin le pro» jet que vous tenez depuis ſi long-tems » renfermé dans votre ſein. Alors Fa» bius ayant relevé les extrêmités de ſa » robe : je vous apporte ici, leur dit-il, » la paix & la guerre, choiſiſſez celle que » vous aimerez le mieux «. Tous les Sénateurs répondirent ſur le champ avec une fierté égale à celle du Romain, qu'il leur donnât lui-même celle qu'il voudroit. Fabius alors laiſſa retomber le bas de ſa robe, & dit qu'il leur laiſſoit la guerre. » Hé bien, répliquerent-ils, » nous la recevons avec joie, & nous la » la ferons d'auſſi bon cœur que nous » l'avons reçue «.

Déclaration de guerre par un trait vraiment romain.

Fabius en leur déclarant ſi nettement la guerre, crut avec tout le Sénat qui l'avoit envoyé, agir en Romain, beaucoup plus, que ſi, comme eux, il ſe fût amuſé à de vaines ſubtilités ; ſur-tout après

la ruine & la priſe de Sagonte. Car s'il eût aimé à diſputer de paroles, il auroit bien pu répliquer au Sénateur carthaginois, qu'il avoit tort de comparer le premier traité de Lutatius avec celui d'Aſdrubal; puiſqu'il étoit expreſſément marqué dans celui de Lutatius, qu'il n'auroit de force qu'autant qu'il auroit été approuvé par le peuple Romain : au lieu qu'il n'y avoit aucune exception ſemblable dans celui d'Aſdrubal ; & que ce dernier avoit été confirmé par un ſilence de tant d'années du vivant d'Aſdrubal même, que depuis ſa mort on n'y avoit fait aucun changement. Après tout, quand on s'en ſeroit tenu au traité de Lutatius, les Sagontins étoient ſuffiſamment compris dans les termes généraux d'alliés des deux peuples; cette clauſe n'énonçant pas ceux qui l'étoient alors, & n'exceptant point ceux qui pourroient le devenir dans la ſuite. Or les deux peuples s'étant réſervé là-deſſus une entiere liberté pour l'avenir, étoit-il juſte ou qu'ils n'admiſſent aucune nation dans leur alliance, quelque ſervice qu'ils en euſſent reçu, ou qu'ils ne protégeaſſent pas celle qu'ils y auroient admiſe ? Tout ce que les Romains & les Carthaginois pouvoient exiger réciproquement les uns des autres, c'eſt qu'ils

ne chercheroient point à se débaucher leurs alliés, & que s'il se trouvoit quelque peuple qui voulut passer du parti des uns à celui des autres, il ne seroit point reçû.

Les Ambassadeurs Romains passent en Espagne.

Les ambassadeurs de Rome, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu en partant, passerent de Carthage en Espagne & parcoururent toute cette province, pour tâcher d'attirer les peuples dans l'amitié des Romains, ou au moins pour les détourner de celle des Carthaginois. Les Bargusiens qu'ils visiterent les premiers, n'étant pas contens des Carthaginois, les reçurent avec beaucoup de bienveillance ; & leur exemple fit naître à la plûpart des nations qui sont au-delà de l'Hebre le desir de passer dans un nouveau parti. Ils s'adresserent ensuite aux Volsciens. Mais la réponse qu'ils en reçurent s'étant répandue dans toute l'Espagne, fit perdre aux autres peuples l'inclination qu'ils pouvoient avoir de s'allier avec les Romains. » N'êtes vous pas » honteux, leur dit le plus ancien de l'assemblée où ils eurent audience, » de » demander que nous préférions votre » amitié à celle des Carthaginois, vous » qui avez fait paroître beaucoup plus » de cruauté, en abandonnant vos al- » liés, les Sagontins, qu'Annibal leur

» ennemi, en aſſiégeant leur ville, & en
» la ruinant de fond en comble? Je vous
» conſeille d'aller chercher des amis dans
» les pays où le déſaſtre des Sagontins
» n'eſt point encore connu. Les ruines
» de cette malheureuſe ville ſont pour
» tous les peuples d'Eſpagne une leçon
» triſte à la vérité, mais ſalutaire, qui
» doit leur apprendre à ne point ſe fier
» aux Romains «. Après ce diſcours on leur ordonna de ſortir ſur le champ des terres des Volſciens. Ils ne furent pas mieux traités des autres nations de cette province à qui ils s'adreſſerent. Ainſi ayant inutilement parcouru toute l'Eſpagne, ils paſſerent dans la Gaule.

Ils paſſent dans la Gaule.

Les peuples de cette contrée ont coutume de venir aux aſſemblées tout armés : ce qui offrit d'abord aux yeux des Romains un objet aſſez effrayant. Ce fut bien pis encore, lorſqu'après avoir vanté la gloire & la valeur des Romains, & la grandeur de leur empire, ils eurent demandé aux Gaulois de ce canton, de refuſer le paſſage ſur leurs terres & par leur villes, aux Carthaginois, qui portoient la guerre en Italie. Car il s'éleva dans toute l'aſſemblée un ſi grand murmure accompagné d'éclats de riſée, que les magiſtrats & les anciens eurent bien de la peine à calmer l'impétuoſité de la jeu-

nesse : tant il parut qu'il y avoit de sottise & d'impudence en même-tems, de demander aux Gaulois, que pour épargner l'Italie, ils se chargeassent eux-mêmes d'une guerrre dangereuse, & exposassent leurs terres au pillage, pour conserver celles d'autrui. Le tumulte étant enfin appaisé, le plus ancien répondit aux ambassadeurs, » que les Gaulois n'a-
» voient jamais recu ni des Romains au-
» cun service, ni des Carthaginois au-
» cune injure, qui dût les engager à pren-
» dre les armes pour les uns contre les
» autres. Qu'ils apprenoient au contrai-
» re que les Romains chassoient des con-
» fins de l'Italie ceux des Gaulois qui
» vouloient s'y établir : ou que s'ils les y
» souffroient, ils leur faisoient payer tri-
» but, en les outrageant encore de di-
» verses façons «. Ils ne furent pas traités plus favorablement dans tout le reste de la Gaule. Et les Marseillois furent les seuls qui les reçurent comme hôtes & comme amis. Ces alliés aussi attentifs que fideles, apprirent aux Romains tout ce qu'ils avoient intérêt de sçavoir après s'en être informés eux-mêmes avec beaucoup de soin. Ils leur firent entendre qu'Annibal avoit déjà pris les devants, pour s'assurer de l'amitié des Gaulois. Mais que cette nation féroce & avide

d'argent, ne lui demeureroit attachée, qu'autant qu'il auroit ſoin de gagner les chefs à force de préſens. Ayant ainſi parcouru les différentes contrées de l'Eſpagne & de la Gaule, ils arriverent à Rome immédiatement après que les Conſuls furenr partis pour leurs provinces; & trouverent tous les citoyens occupés de la guerre, qu'ils alloient avoir ſur les bras, perſonne ne doutant plus qu'Annibal n'eût déjà paſſé l'Hebre.

Ce général après la priſe de Sagonte, étoit allé paſſer le quartier d'hyver à Carthagene, comme nous l'avons déjà dit. Ce fut là qu'il apprit tout ce qui s'étoit paſſé à ſon ſujet, tant à Carthage qu'à Rome. Ainſi ſe regardant non-ſeulement comme le chef, mais encore comme l'auteur de la guerre, il diſtribua ou vendit ce qui lui reſtoit de butin. Et perſuadé qu'il n'avoit point de tems à perdre; après avoir aſſemblé les ſoldats eſpagnols : » Je crois, leur dit-il, mes amis, » que vous voyez bien vous-mêmes, » qu'après avoir pacifié toute l'Eſpagne, » le ſeul parti que nous avons à prendre, » ſi nous ne voulons pas quitter les ar- » mes & congédier nos armées, c'eſt de » porter la guerre ailleurs. Car le ſeul » moyen de procurer à ces nations-ci les » avantages de la paix & de la victoire,

Diſcours d'Annibal à ſes ſoldats.

» c'est de marcher contre des peuples » dont la défaite nous puisse acquérir de » la gloire & des richesses. Mais comme » nous allons entreprendre une guerre » éloignée, & qu'il peut arriver que » nous ne reviendrons pas si-tôt dans » notre patrie ; si quelques-uns de nous » ont envie d'aller voir leur famille & » ce qu'ils ont de plus cher, je leur en » donne la permission. Vous vous ras- » semblerez aux premiers jours du prin- » temps, afin que sous la protection des » Dieux nous allions commencer une » guerre qui nous comblera de gloire » & de biens«. Ce congé qu'il leur accorda de lui-même leur fit plaisir à tous, parce qu'ils avoient déjà un desir extrême de revoir leurs parens, dont ils prévoyoient qu'ils alloient être éloignés plus que jamais. Le repos dont ils jouirent pendant l'hyver, placé entre les travaux qu'ils avoient déjà soufferts, & ceux qu'ils devoient essuyer dans la suite, rendit à leurs corps & à leurs courages, toute la vigueur dont ils avoient besoin pour exécuter de nouvelles entreprises. Ils se trouverent au rendez vous dès le commencement du printemps. Annibal ayant fait la revue des différentes nations qui composoient son armée, retourna à Gadès, * où il fit à Hercule les sacrifices

* *Aujourd'hui Cadis.*

auxquels il s'étoit engagé, & lui en promit de nouveaux, en cas qu'il réussît dans ses desseins. Mais n'étant pas moins occupé du soin de défendre ses citoyens, que de celui d'attaquer ses ennemis, il résolut de laisser en Afrique des forces assez considérables, pour la mettre à couvert contre les entreprises des Romains, en cas qu'ils prissent le parti d'y faire des descentes par mer, tandis qu'il traverseroit l'Espagne & la Gaule, pour se rendre par terre en Italie. Pour cet effet il fit faire des levées en Afrique & en Espagne, sur-tout de frondeurs & de gens de trait. Mais il voulut que les Africains servissent en Espagne, & les Espagnols en Afrique, persuadé qu'ils vaudroient mieux dans un pays étranger que dans le leur propre, sur-tout ayant contracté par cet échange, une obligation réciproque de se bien défendre. Il envoya en Afrique 13860 piétons armés de boucliers légers, & 870 frondeurs des isles Baléares, avec 1200 cavaliers de différens pays. Il mit une partie de ces troupes en garnison dans Carthage, & distribua le reste dans l'Afrique. En même-temps il ordonna qu'on levât dans les différentes villes de la province 4000 hommes de jeunesse choisie, qu'il fit conduire à Carthage,

autant pour y ſervir d'ôtages, que pour défendre la ville.

Il ne crut pas devoir négliger l'Eſpagne, d'autant plus qu'il étoit informé que les Ambaſſadeurs de Rome avoient fait tous leurs efforts pour engager les principaux de cette province dans leurs intérêts. Il chargea Aſdrubal ſon frere, homme hardi & entreprenant, de la défendre, & lui donna pour cet effet des forces tirées la plûpart de l'Afrique; ſçavoir 11850 piétons Africains, 300 Liguriens, 500 frondeurs Baléares. A ces ſecours d'infanterie il ajouta 350 cavaliers Libipheniciens, 1800 tant Numides que Maures, de ceux qui habitent le long de l'Océan, & 200 Ilergetes, nation Eſpagnole. Et afin qu'il n'y manquât aucun des ſecours qu'on emploie par terre, il y joignit 14 éléphans. Et comme il ne doutoit pas que les Romains n'agîſſent ſur un élément où ils avoient remporté la victoire dans la premiere guerre, il lui donna pour défendre les côtes cinquante galeres à cinq rangs de rames, deux à quatre rangs, & cinq à trois. Mais il n'y avoit que 32 galeres à cinq rangs, & les cinq qui en avoient trois, qui fuſſent fournies des mariniers & des rameurs qui leur convenoient par rapport à leurs formes.

De

De Gadès il revint à Carthagene ; & s'étant mis à la tête de son armée, il passa près d'Etoüisse & s'avança vers l'Hebre & les côtes maritimes. Ce fut là qu'il apperçut en songe, à ce qu'on rapporte, un jeune homme d'une figure & d'une taille au-dessus de l'humaine, & qui se disoit envoyé par Jupiter, pour conduire Annibal en Italie. On ajoute qu'il lui ordonna de le suivre, sans détourner la vue de dessus lui pour la porter ailleurs. Qu'en effet il le suivit d'abord avec un respect mélé d'un peu de frayeur, sans tourner les yeux d'un autre côté. Mais qu'ensuite ne pouvant résister à une curiosité si naturelle aux hommes, sur-tout dans les choses défendues, il tourna la tête pour voir quel pouvoit être l'objet dont on lui avoit interdit la vue. Qu'alors il apperçut un serpent d'une grandeur énorme, qui se rouloit entre des arbrisseaux qu'il renversoit à droit & à gauche avec un grand fracas. Qu'en même-temps le tonnere commença à gronder, accompagné d'un orage épouvantable. Qu'enfin ayant demandé ce que signifioit ce prodige, on lui répondit qu'il présageoit la desolation de l'Italie. Mais qu'il continuât sa route, sans chercher un plus grand

Vision d'Annibal.

éclairciſſement, ſur un événement que les deſtins vouloient tenir caché.

Encouragé par cette viſion, il paſſa l'Hebre avec ſon armée partagée en trois corps, ayant pris la précaution d'envoyer des gens devant avec des préſens, pour s'aſſurer de l'affection des Gaulois, par le pays deſquels il lui falloit néceſſairement paſſer; & en même temps pour ſonder le paſſage des Alpes. Il paſſa l'Hebre avec 90000 hommes d'infanterie & 12000 de cavalerie. Il ſoumis en chemin faiſant les Ilergetes, les Barguſiens, les Auſetans, & les Lacetans, qui habitent au pied des monts Pyrenées. Il donna à Hannon le gouvernement de cette contrée, afin d'être le maître des défilés qui ſéparent l'Eſpagne d'avec la Gaule. Il lui laiſſa pour garder ces paſſages & contenir les habitans du pays, 10000 fantaſſins & 1000 cavaliers. Dès que l'armée fut entrée dans les Pyrenées, & que ces peuples barbares connurent que c'étoit aux Romains qu'Annibal alloit faire la guerre; trois mille Carpetans déſerterent & reprirent la route de leurs pays, effrayés de la longueur du chemin & de la hauteur des Alpes, qu'ils ſe repréſentoient comme inſurmontables, encore plus que des

périls de la guerre. Annibal vit bien qu'il ne gagneroit rien s'il entreprenoit de les retenir par la douceur, & craignant d'aigrir encore les esprits féroces des autres, s'il employoit la force, il usa de politique, & congédia outre ce nombre plus de sept mille soldats à qui il s'étoit apperçu que cette guerre ne plaisoit pas davantage, feignant que c'étoit aussi par son ordre que les Carpetans s'étoient retirés.

Mais craignant que s'il différoit davantage, l'oisiveté ne fût pour ses soldats une occasion de se mutiner, il entra dans les Pyrenées avec le reste de ses troupes, & alla camper auprès de la ville d'Illibere. Les Gaulois sçavoient bien que c'étoit à l'Italie qu'en vouloit Annibal. Mais apprenant en même temps qu'il avoit soumis par la force plusieurs peuples d'Espagne au-delà des monts Pyrenées, & qu'il avoit laissé de fortes garnisons dans leurs pays pour les tenir en bride, la crainte de se voir asservis comme eux, les fit courir aux armes : & ils s'assemblerent en assez grand nombre auprès de Ruscinon. Annibal en étant averti, craignit le rétardement qu'ils pouvoient apporter à son passage, beaucoup plus que la force de leurs armes. C'est ce qui l'obligea d'envoyer des

députés aux petits Rois du pays pour leur demander une entrevue. » Il leur » donna le choix, ou de le venir trou- » ver auprès d'Illibere où il étoit » campé, ou de souffrir que lui-même » il s'approchât de Ruscinon, afin que » la proximité facilitât leurs entretiens, » Que pour lui il les recevroit avec » beaucoup de joie dans son camp, & » ne balanceroit pas un moment à les » aller trouver dans le leur, s'ils l'ai- » moient mieux. Que les Gaulois de- » voient le regarder comme un hôte, & » non comme un ennemi; & qu'à moins » qu'ils ne l'y forçassent, il ne tirereroit » point l'épée qu'il ne fut arrivé en » Italie. Voilà ce qu'il leur fit entendre par ses députés. Mais leurs Princes eux-mêmes étant venus sur le champ le trouver à Illibere, ils furent si charmés de la bonne réception qu'il leur fit, & des présens qu'ils reçurent de lui, qu'ils laisserent à son armée toute la liberté dont elle avoit besoin pour traverser leur pays, en passant à côté de Ruscinon.

Pendant ce tems-là les Romains croyoient à peine qu'il eût passé l'Hebre, quoique les députés des Marseillois leur eussent donné avis de sa marche : mais les Boiens s'imaginant déjà le voir en-

deça des Alpes se souleverent d'abord, & engagerent les Insubriens dans la même révolte, irrités contre les Romains, bien moins à cause des anciennes injures qu'ils prétendoient en avoir reçues, que de celle qu'ils leur avoient faite tout récemment, en établissant le long du Pô dans la Gaule Cisalpine, les colonies du Crémone & de Plaisance. Ils prirent donc brusquement les armes; & s'étant répandus dans ce même territoire, ils jetterent dans tout le pays tant de consternation & d'effroi, que non-seulement les gens ds la campagne, mais même les Triumvirs C. Lutatius, Caius Servilius, & T. Annius, qu'on avoit envoyés de Rome pour partager ces campagnes, ne comptant pas assez sur les murailles de Plaisance, se refugierent à Modene avec beaucoup de précipitation. Lutatius étoit constamment de ce nombre. Quelques historiens mettent Q. Acilius & Caius Herennius à la place de C. Servilius & de T. Annius. D'autres leur substituent P. Cornelius Asina & C. Papyrius Mason. Les auteurs sont encore partagés au sujet de l'injure que la république reçut des Boiens. Les uns disent qu'ils outragerent les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés de Rome pour se plaindre de leur soulevement. D'autres, qu'ils

se jetterent sur les Triumvirs, dans le tems qu'ils mesuroient les terres pour en faire distribution. Que ces Officiers s'étant retirés dans Modene pour éviter la mort, les Gaulois les y assiégerent sur le champ. Mais que cette nation peu expérimentée dans les sieges, & peu propre à souffrir long-tems les fatigues de la guerre, feignit de vouloir traiter de la paix, & que ses chefs ayant attiré les Magistrats Romains à une entrevue, ces derniers ne furent pas plutôt arrivés au lieu où elle devoit se faire, qu'ils se virent arrêtés non-seulement contre le droit des gens, mais encore contre la parole qu'on venoit de leur donner pour quelques heures de treve ; les Gaulois soutenant qu'ils ne les mettroient point en liberté, qu'on ne leur eût rendu leurs ôtages. Le Préteur Manlius qui se trouvoit alors dans le pays à la tête d'une armée n'eut pas plutôt appris le péril où se trouvoient les députés de Rome, aussi-bien que la ville de Modene, & la garnison qui la défendoit, que ne consultant que les mouvemens de sa colere, il fit marcher ses troupes vers cette ville, sans avoir pris aucune précaution pour sa sûreté. Le chemin par où il lui falloit passer étoit rempli de brossailes & d'arbrisseaux incultes, S'étant engagé dans ce

défilé, avant d'avoir fait reconnoître les lieux, il tomba dans une embuſcade, où il perdit une grande partie de ſes gens, & eut bien de la peine à ſe ſauver lui-même avec le reſte. Dès qu'il eut gagné la plaine, il campa. Et les Gaulois déſeſpérant de le pouvoir forcer dans ſes retranchemens, ceſſerent de le harceller : ce qui fit reprendre courage à ſes ſoldats, malgré la perte qu'ils venoient de faire. Il ſe mit donc en marche tout de nouveau, & ne rencontra point d'ennemis tant que ſes troupes marcherent à découvert. Mais dès qu'elles ſe furent engagées dans les bois, les Gaulois revinrent à la charge ; & ayant attaqué l'arriere garde, mirent le déſordre dans toute l'armée, tuerent 800 ſoldats, & prirent huit drapeaux. Dès que les Romains furent ſortis des bois & des défilés, ils n'eurent plus rien à craindre de la part des Gaulois, qui ceſſerent dès-lors de les incommoder. Ainſi ils continuerent leur marche en toute ſûreté, par des lieux découverts, juſqu'à ce qu'enfin ils arriverent à Tanete, bourgade ſituées ſur les bords du Pô. Ils s'y retrancherent. Et ſubſiſtant aiſément des vivres qui leur venoient par la riviere, ou qui leur étoient fournis par les Gaulois * Brixiens, ils réſiſterent pendant quelque

* Ceux de Breſſe.

tems aux efforts de leurs ennemis, dont le nombre se multiplioit de jour en jour.

Dès qu'on eut appris à Rome qu'à la guerre qu'on étoit à la veille d'avoir contre les Carthaginois, se trouvoit encore joint le soulevement des Gaulois, les Senateurs envoyerent au secours de Manlius, le préteur C. Acilius, avec une légion romaine & 5000 alliés, que le Consul avoit levés tout récemment. Et comme les ennemis s'étoient retirés au bruit de la marche d'Acilius, il arriva à Tanete sans aucun obstacle de leur part. P. Cornelius ayant levé une nouvelle légion pour remplacer celle qu'on avoit envoyée avec le préteur, partit aussi-tôt de Rome. Et ayant passé avec ses soixante galeres le long des côtes de l'Etrurie, de la Ligurie & des Monts saliens, il arriva à Marseille, & campa auprès de la premiere des embouchures par où le Rhone se décharge dans la mer; ayant encore assez de peine à se persuader qu'Annibal eut déjà passé les Pyrenées, Mais ayant sçu qu'il étoit même sur le point de passer le Rhône, il fut quelque tems incertain du lieu où il iroit à sa rencontre. & voyant que ses soldats n'étoient pas encore bien remis des fatigues de la navigation, il se contenta d'envoyer à la découverte trois cens cava-

liers choisis, guidés par des Marseillois, & des Gaulois tirés des troupes auxiliaires de leur nation ; avec ordre d'approcher des ennemis autant qu'ils le pourroient sans s'exposer, & de bien observer leur marche, leur nombre & leur contenance. Annibal ayant ou contenu par le crainte, ou gagné par des présens tous les autres habitans de cette contrée, étoit arrivé jusques dans le pays des Volques, nation puissante. Elle habite le long du Rhône, sur l'une & l'autre rive. Mais délespérant de pouvoir défendre contre les Carthaginois celle par où ces étrangers arrivoient dans leur pays ; afin de leur opposer le fleuve comme un rempart, ils passerent avec tous leurs effets à l'autre bord, & se mirent en devoir de leur disputer le passage par la force des armes. Tous les autres peuples qui habitent le long du Rhône, & sur-tout ceux sur les terres desquels Annibal étoit campé, souhaitoient ardemment de le voir de l'autre côté du fleuve, afin d'être délivrés d'une si grande multitude de soldats qui les affamoient. Ainsi il les engagea facilement à force de présens à ramasser tout ce qu'ils avoient de barques, & à en construire même de nouvelles. En très-peu de tems on rassembla une très-gran-

Annibal aux bo ds du Rhône.

de quantité de barques & de petits battaux faits à la hâte & ſans beaucoup de façon, pour la commodité des habitans, quand ils avoient à traverſer d'un bord à l'autre pour leur commerce. Les Gaulois, pour en augmenter le nombre, creuſoient des troncs d'arbres : & les ſoldats d'Annibal animés par leur exemple, par l'abondance de la matiere, & la facilité du travail, fabriquoient des canaux informes, ne ſe mettant pas en peine de la régularité, pourvu qu'ils puſſent aller à l'eau, & leur ſervir à paſſer de l'autre côté avec leur bagage.

Stratagême d'Annibal.

Annibal avoit tout ce qui lui étoit néceſſaire pour le paſſage. Mais le grand nombre des ennemis, tant infanterie que cavalerie, qui gardoient l'autre bord, l'embarraſſoient. Pour lever cet obſtacle, il ordonna à Hannon fils de Bomilcar, de partir à la premiere veille de la nuit avec une partie de l'armée, de remonter vers la ſource du Rhône pendant un jour entier, de le paſſer enſuite le plus ſecrettement qu'il pourroit, au premier endroit facile, & enfin de faire faire à ſes gens un long circuit, en s'approchant des ennemis, pour les venir attaquer en queue, quand il en ſeroit tems, Des Gaulois qu'il lui donna pour guides lui firent faire une marche d'environ 25

milles ; au bout de laquelle ils lui montrerent un paſſage au-deſſus d'une petite iſle que forme le fleuve en ſe partageant ; ce qui fait qu'en cet endroit il eſt moins profond & plus aiſé à traverſer. Là ils couperent du bois, & conſtruiſirent à la hâte des batteaux, avec leſquels ils paſſerent hommes, chevaux, armes & bagages. Les Eſpagnols ſans faire tant de façon, ayant mis leurs habillemens dans des outres, s'étendirent ſur leurs boucliers, & ſe rendirent ainſi à l'autre bord. A l'égard des troupes qu'Hannon conduiſoit, ayant paſſé le fleuve ſur des radeaux, elles camperent ſur le bord, & y reſterent un jour entier, pour ſe délaſſer des fatigues d'une marche nocturne, & du travail qui l'avoit ſuivie, leur chef étant très-attentif à bien exécuter les ordres d'Annibal. Le lendemain ils partirent de ce lieu, & firent connoître à Annibal par le moyen d'une êpaiſſe fumée qu'ils éleverent en l'air, qu'ils étoient paſſés, & qu'ils approchoient. Ce Général, pour profiter de l'occaſion donna auſſitôt ordre aux ſiens de ſe mettre dans l'eau. L'infanterie avoit déja préparé les barques dont elle avoit beſoin. Les vaiſſeaux d'une plus grande maſſe tranſporterent les cavaliers, tandis que leurs chevaux, qu'ils tiroient par la bride du haut

Il paſſe le Rhône.

de la poupe, nageoient à côté. Et cette espece de flotte rompant l'impétuosité du courant, facilitoit la traverse des petites barques, qui passoient au-dessous. Annibal avoit pris la précaution d'embarquer d'autres chevaux tout bridés & tout équipés, pour être en état d'agir dès qu'ils seroient arrivés à la rive opposée.

Les Gaulois les reçurent avec beaucoup de fierté, dès qu'ils se présenterent pour gagner le rivage; poussant des hurlemens & des cris épouvantables, accompagnés d'un espece de chant, selon leur coutume. Ils frappoient de leurs boucliers sur leurs casques, & menaçoient de loin les Carthaginois, en leur présentant leurs javelots, qu'ils faisoient briller à leurs yeux. Mais malgré ces bravades, ils étoient effrayés eux-mêmes du grand nombre de barques qu'ils avoient en face, du bruit horrible des flots, & des cris divers des nautonniers, & des soldats, tant de ceux qui faisoient de grands efforts, pour surmonter la rapidité de l'eau, que de ceux qui de l'autre bord, animoient leurs compagnons, Ils étoient déjà assez embarrassés de leur figure, lorsqu'ils entendirent les cris menaçans des soldats d'Hannon, qui s'étoient déjà emparés de leur camp,

& qui venoient fondre ſur eux par derriere : dans le même tems qu'une multitude beaucoup plus grande les preſſoit par devant, à meſure que les ſoldats ſortoient en foule, de leurs barques. Les Gaulois voyant qu'au lieu de repouſſer les Carthaginois, ils étoient eux-mêmes accablés de toutes parts, prirent le parti de ſe retirer chacun de leur côté, dans leurs villages & dans leurs bourgs, avec beaucoup de tumulte & d'effroi. Annibal fit paſſer tout à ſon aiſe le reſte de ſes troupes, & ſe campa de l'autre côté du Rhône, bien perſuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre de la mauvaiſe volonté des Gaulois. Les auteurs parlent diverſement des moyens dont on ſe ſervit pour paſſer les éléphants. Quelques-uns diſent que le plus furieux de ces annimaux, qu'on avoit raſſemblés ſur le rivage, ayant été irrité à deſſein par ſon conducteur, celui-ci ſe jetta à la nage dans le Rhône, comme pour éviter ſa colere, & que la bête le pourſuivant à travers des eaux, attira après elle tout le reſte de la troupe, qui ayant perdu pied, fut entraînée juſqu'à l'autre bord par la ſeule rapidité du fleuve. Mais d'autres aſſurent qu'on les fit paſſer ſur des radeaux. Ce dernier moyen étant le plus facile & le plus naturel, eſt auſſi le plus

Moyens mis en uſage pour paſſer les éléphants.

vraissemblable. Ils étendirent du bord vers le milieu du fleuve, une barque longue de deux cens pieds, & large de cinquante ; & pour la tenir immobile dans cette situation, & empêcher que le courant ne l'obligeât à se rabattre le long du rivage, ils la fixerent avec des cables très-forts qu'on avoit attachés à la partie supérieure. Ensuite ils la couvrirent de terre, afin de lui donner la forme d'un pont ; & que les éléphans y marchassent aussi hardiment que sur la terre. A cette premiere barque on en joignit une seconde aussi large, mais longue seulement de 100 pieds, & propre à passer la riviere. Lorsque les éléphans précédés de leurs femelles avoient traversé la barque immobile comme un chemin ordinaire, & qu'ils étoient entrés dans la seconde, on délioit les cordages qui les tenoient foiblement attachés l'une à l'autre : & la moindre étoit aussi-tôt remorquée par de legers bateaux, jusqu'à l'autre bord. Les éléphans ne craignoient rien tant qu'ils marchoient sur la premiere barque, comme sur un pont. Ils commençoient à s'agiter lorsque la seconde en étant séparée, les emportoit dans le courant. Alors se pressant les uns les autres, & se ramassant tous vers le milieu, pour éviter la vue des eaux

qui les effrayoit, ils causoient beaucoup de tumulte, jusqu'à ce qu'enfin la crainte même du péril les obligeoit à se tenir tranquilles. Quelques-uns même à force de se trémousser, tomberent dans la riviere. Mais résistant à l'impétuosité des flots par leur seule pésanteur, après avoir renversé leurs gouverneurs, ils regagnerent tous le bord, en trouvant à force de tâtonner; les endroits où ils pouvoient avoir pied.

Pendant que les éléphants passoient le Rhône, Annibal avoit envoyé 500 Numides vers le camp des Romains, pour examiner le nombre de leurs soldats, & découvrir leurs desseins, s'il étoit possible. Les 300 cavaliers que Scipion avoit détachés de l'embouchure de ce fleuve pour aller aussi à la découverte, rencontrerent cet escadron & ces deux partis se livrerent un combat plus acharné & plus sanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Presque tous furent blessés. Le nombre des morts fut à peu près égal de part & d'autre. Et ce ne fut qu'après une résistance opiniâtre, que les Numides épuisés prirent la fuite, & abandonnerent aux Romains une victoire, qu'ils étoient peut-être sur le point de leur ceder eux-mêmes,

Un parti de Romains défait un parti de Carthaginois : heureux présage pour la fin de la guerre.

Il resta sur la place du côté des victorieux 160 soldats, tant Romains que Gaulois. Les vaincus y en laisserent plus de 200, Cette action qui fut tout-à la fois & le commencement de cette guerre & le présage de l'événement, fit juger que si les Romains avoient à la fin l'avantage, au moins acheteroient-ils bien cher la victoire. Ceux qui échapperent du combat retournerent rendre compte à leurs Généraux de ce qui s'étoit passé. Scipion ne sçavoit quel parti prendre, si ce n'est de régler ses démarches sur celles de l'ennemi, Annibal de son côté étoit en doute, s'il devoit aller jusqu'en Italie sans combattre, ou en venir aux mains avec le premier ennemi qu'il trouveroit en son chemin. Il fut tiré de cette incertitude par Magalus, Roi des Boiens, & chef d'une ambassade qui lui fut envoyée par cette nation. Car après lui avoir promis qu'il lui serviroit de guide; & que lui & les siens partageroient tout le péril avec les Carthaginois, il lui conseilla de ne point donner bataille, jusqu'à ce qu'il fut arrivé en Italie, afin d'attaquer cette Province avec toutes ses forces. Ses Soldats craignoient à la vérité l'ennemi, n'ayant pas encore oublié le succès de la premiere guerre.

Mais la longueur du chemin & le passage des Alpes, dont la renommée leur avoit donné une idée terrible, les effrayoit encore davantage.

Annibal, sur l'avis des Gaulois, s'étant déterminé à suivre sa route jusqu'en Italie, assembla ses soldats. Et comme il avoit apperçu en eux quelque réfroidissement, il employa pour relever leur courage abattu, tantôt les reproches, tantôt les éloges. » Qu'ayant jusqu'à ce » jour affronté avec eux les plus grands » périls, il avoit de la peine à comprendre, d'où venoit la terreur qui s'étoit » tout d'un coup emparée de leurs esprits. Que depuis tant d'années qu'ils » servoient sous son pere, sous Asdrubal, » & sous lui-même, ils avoient toujours » été suivis de la victoire. Que tout ré» cemment ils avoient refusé de sortir » de l'Espagne, qu'ils n'eussent soumis » à la puissance des Carthaginois toutes » les terres & les nations qui sont enfer» mées entre les deux mers. Qu'ensuite, » indignés de ce que les Romains de» mandoient qu'on livrât à leur fureur » & à leur vengeance tous ceux qui » avoient participé à la réduction de Sa» gonte, ils avoient passé l'Hebre dans » le dessein de délivrer l'univers de leur » tyrannie, & d'effacer jusqu'au nom

Annibal rassure ses soldats effrayés.

» d'un peuple si orgueilleux. Qu'alors
» aucun d'eux n'avoit trouvé le chemin
» trop long, quoiqu'ils se proposassent
» de passer du couchant à l'orient. Que
» maintenant qu'ils avoient fait la plus
» grande partie du chemin, qu'ils avoient
» passé les Pyrenées au milieu des na-
» tions les plus féroces; qu'ils avoient
» traversé le Rhône, & dompté les flots
» impétueux d'un fleuve si rapide à la
» vue de tant de milliers de Gaulois,
» qui leur en avoient inutilement disputé
» le passage; maintenent qu'ils étoient
» campés au pied des Alpes, dont le
» côté opposé à celui qu'ils avoient en
» face, faisoit partie de l'Italie, ils man-
» quoient de force & de courage, lorf-
» qu'ils étoient sur le point d'entrer
» dans le pays ennemi. Quelle image
» s'étoient-ils formée des Alpes! Qu'il
» convenoit que ces montagnes étoient
» fort élevées. Mais quand elles surpasse-
» roient en hauteur les Pyrenées, il n'y
» avoit assurément point de terres qui
» touchassent le Ciel, & qui fussent in-
» surmontables au genre humain. Ce
» qu'il y avoit de certain, c'est que les
» Alpes étoient habitées, qu'elles étoient
» cultivées, qu'elles nourrissoient des
» hommes & d'autres animaux à qui
» elles avoient donné la naissanc

» les Ambassadeurs mêmes des Gaulois
» qu'ils voyoient devant leurs yeux,
» n'avoient point d'aîles quand ils les
» avoient passées pour les venir trou-
» ver. S'ils prétendoient qu'un petit
» nombre de gens pouvoit bien s'y ou-
» vrir un chemin, mais qu'elles étoient
» insurmontables à des armées entieres,
» il leur répondroit que les ancêtres de
» ces mêmes Gaulois, avant de s'établir
» en Italie, où ils étoient étrangers,
» les avoient souvent passées en toute
» sûreté, avec une multitude innom-
» brable de femmes & d'enfans, avec
» qui ils alloient chercher de nouvelles
» demeures. Pouvoit-on dire qu'il y eût
» rien d'inaccessible pour des soldats
» qui ne portoient que leurs armes? Si
» pout prendre Sagonte ils avoient es-
» suyé toute sorte de travaux, & s'é-
» toient exposés à toute sorte de pé-
» rils pendant huit mois: quel obstacle
» devoit les arrêter, lorsqu'il étoit ques-
» tion de prendre Rome, la maîtresse
» de l'univers? Les Gaulois avoient
» bien pu prendre cette ville: & les
» Carthaginois désespéroient d'en ap-
» procher. Qu'ils cédassent donc en cou-
» rage & en résolution à une nation
» qu'ils avoient tant de fois vaincue
» depuis peu de jours, ou qu'ils conti-
» nuassent de marcher, jusqu'à ce qu'ils

» fussent campés entre le Tibre & les
» murailles de Rome «.

Voyant que son discours les avoit rassurés, il leur ordonna de prendre de la nourriture & du repos, afin d'être en état de continuer leur chemin. Dès le jour suivant, il quitta les bords du Rhône, & entra bien avant dans les terres de la Gaule, non que ce fût le plus court chemin pour arriver au pied des Alpes: mais parce qu'il comptoit que plus il s'éloigneroit de la mer, moins il seroit exposé à rencontrer les Romains, avec qui il ne vouloit pas en venir aux mains qu'il ne fût arrivé en Italie. En quatre jours de marche il arriva en un lieu qu'on appelle l'Isle. On donne ce nom à certaine étendue de pays, que * la Saone & le Rhône enferment entr'eux, lorsqu'ils se sont réunis, après avoir coulé quelque temps séparés, au sortir des Alpes, où ils prennent leur source, à quelque distance l'un de l'autre. Les Allobroges n'en sont pas éloignés. Cette nation qui ne le cede à aucun peuple de Gaule, ni en réputation, ni en puissance, étoit alors partagée en deux factions. Deux freres en disputoient la souveraineté; l'aîné des deux nommé Brancus, après avoir été quelque temps

* On croit que c'est plutôt l'Isere.

ſur le trône, en avoit été chaſſé par ſon cadet, qui y avoit moins de droit, mais qui avoit plus de force que lui, étant ſoutenu par la jeuneſſe du pays, qui s'étoit ſoulevée, & avoit pris les armes en ſa faveur. Le haſard amena fort à propos Annibal, pour être le juge & l'arbitre de ce démêlé. Lorſqu'il eut pris connoiſſance de l'affaire, il rendit le Royanme à l'aîné, conformément à l'intention du Sénat & des principaux. Pour reconnoître ce bienfait, ce Prince lui fournit abondamment des vivres & des vêtemens, dont il avoit une extrême beſoin, pour ſe mettre à couvert contre le froid inſupportable qui ſe fait ſentir dans les Alpes. Après avoit rendu la paix aux Allobroges, il ne prit pas le plus droit chemin pour ſe rendre au pied des Alpes; mais tournant ſur la gauche, il entra dans le pays des Tricaſtins. Delà paſſant ſur les confins des Vocontiens, il alla chez les Tricoriens, ſans trouver aucun embarras juſqu'à la Durance. Cette riviere qui deſcend auſſi des Alpes, eſt la plus difficile de toute la Gaule à traverſer. Car quoiqu'elle roule une grande quantité d'eau, cependant elle ne porte pas batteau: parce que n'étant point aſſez reſſerrée dans ſes rives, elle change ſouvent de lit, & s'en

Paſſage de la Durance.

forme quelquefois plusieurs en même temps : ce qui fait qu'on y trouve à tout moment de nouveaux gués & de nouveaux gouffres, & que l'infanterie même a beaucoup de peine à la passer; outre que les pierres graveleuses qu'elle entraîne avec ses eaux, ne laissent aucune place où on puisse poser sûrement le pied : & étant pour lors extrêmement grossie par les pluies qui étoient tombées en abondance, elle causa beaucoup de désordre parmi les troupes d'Annibal, qui s'embarrassoient encore elles-mémes par leur empressement & par leurs cris.

Pub. Cor. Scipion cherche Annibal.

Il y avoit trois jours qu'Annibal avoit quitté les bords du Rhône, lorsque Scipion s'en approcha avec son armée partagée en trois corps, dans le dessein de lui livrer bataille. Mais voyant qu'il étoit décampé de ce lieu, & qu'il ne lui étoit pas aisé d'atteindre un ennemi qui avoit tant d'avance sur lui, il rentra dans ses vaisseaux, persuadé d'ailleurs qu'il étoit plus sûr & en même-temps plus facile pour lui, de le combattre à la descente des Alpes, où il étoit assuré de le rencontrer. Mais pour ne point laisser l'Espagne, que le sort lui avoit donnée pour département, privée du secours qu'elle attendoit de Rome, il

envoya ſon frere Corn. Scipion, avec la plus grande partie de ſon armée ; & le chargea non-ſeulement de défendre les anciens alliés des Romains, & d'en attirer de nouveaux dans leur parti, mais encore de faire tous ſes efforts pour chaſſer de cette Province Aſdrubal, que ſon frere Annibal y avoit laiſſé pour la conſerver aux Carthaginois. Pour lui, avec le peu de troupes qu'il garda, il retourna à Gènes, dans le deſſein de défendre l'Italie avec l'armée qui étoit reſtée ſur le Pô.

Annibal ayant paſſé la Durance, ſe rendit par terre au pied des Alpes, ſans être aucunement troublé par les Gaulois de cette contrée. Mais quoique la renommée accoutumée à groſſir les objets, eut déjà fait aux Carthaginois, comme on l'a dit, une image affreuſe de ces lieux ; cependant lorſqu'ils enviſagerent de près ces montagnes, dont le ſommet touche preſque aux cieux, les neiges dont elles ſont couvertes en tout tems, les rochers inacceſſibles qui ſervent de retraite aux habitans hideux eux memes à voir, & conſervant à peine la figure d'hommes, les troupeaux de toute eſpece tranſis & glacés ; tous les corps enfin, tant animés qu'inſenſibles, également pénétrés par le froid exceſſif qu'y cau-

Paſſage des Alpes, où Annibal eſt expoſé à de grands périls.

ſent des glaces éternelles ; ils ſentirent tout de nouveau leurs courages s'abattre & leur frayeur redoubler. Lorſque les Carthaginois commencerent à s'avancer ſur les premieres hauteurs, ils apperçurent ces montagnards perchés ſur la cime de leurs rochers. Ce fut un bonheur pour Annibal. Car s'ils euſſent pris le parti de lui dreſſer des embûches, en ſe tenant cachés dans les vallées les plus obſcures, ils auroient pû cauſer beaucoup de dommages à ſon armée, & peut-être la ruiner entiérement. Il fit faire alte à ſes ſoldats, & apprenant qu'il n'y avoit point de paſſage par cet endroit, il campa au milieu de mille précipices, dans la vallée la plus étendue qu'il put trouver, après avoir commandé aux Gaulois qui lui ſervoient de guides de s'aboucher avec ces montagnards, dont le langage & les mœurs n'étoient pas fort différentes des leurs. Par ce moyen il apprit que le défilé n'étoit gardé que pendant le jour par les habitans, qui ſe retiroient chacun dans leurs cabanes, dès que la nuit étoit venue. Dès le matin il s'avança vers les ſommets, faiſant mine de les vouloir franchir de jour, & à la vue des barbares. Mais quelque tems après il s'arrêta tout d'un coup, feignant d'être occupé de tout autre deſſein

ſein, que de celui qu'il avoit dans l'eſprit. Et ayant ainſi paſſé le jour entier, il campa dans le même lieu, & s'y retrancha. Dès qu'il vit que les habitans avoient abandonné cette éminence, il fit allumer une grande quantité de feux, comme s'il eut voulu reſter là avec toute ſon armée. Mais y ayant laiſſé ſes bagages avec la cavalerie & la plus grande partie de l'infanterie; il ſe mit lui-même à la tête des plus braves, paſſa avec eux le défilé, & s'empara des mêmes ſommets que les montagnards avoient abandonnés. A la pointe du jour, il ſe mit en marche, & le reſte de l'armée commença à le ſuivre. Ces barbares, au ſignal qu'on avoit coutume de leur donner, ſortoient déjà de leurs forts, pour aller prendre leurs poſtes ſur leurs rochers, lorſqu'ils apperçurent une partie des Carthaginois au-deſſus de leurs têtes, tandis que les autres étoient en marche. Ces deux objets les firent reſter quelque tems interdits & incertains de ce qu'ils devoient faire. Mais quand ils virent les Carthaginois engagés dans ces paſſages étroits, le trouble qu'ils ſe cauſoient eux-mêmes par de vains empreſſemens, ſur-tout la difficulté qu'ils avoient de conduire leurs chevaux à travers ces eſpeces de précipices; perſua-

dés que pour peu d'efforts qu'ils fissent de leur côté, ils les déferoient entiérement; ils fondirent tout d'un coup sur eux de dessus leurs rochers & de différens côtés, accoutumés qu'ils étoient à courir légérement à travers les lieux les plus rudes & les plus escarpés. Ce fut alors que les Carthaginois eurent à lutter tous à la fois, & contre les assauts des ennemis & contre la difficulté des lieux; sans compter qu'ils se nuisoient encore davantage les uns aux autres, par les efforts que chacun faisoit pour sortir le premier du péril. Rien ne les incommodoit davantage dans leur marche, que les chevaux effrayés de tant de cris divers des hommes & des animaux, que les échos de ces bois & de ces vallons renvoyoient encore plus affreux. Et s'ils venoient par hazard à tomber & à se blesser, les efforts qu'ils faisoient souvent en vain pour se relever, renversoient avec beaucoup de fracas & les valets qui les conduisoient, & les fardeaux dont ils étoient chargés. Dans ce désordre, plusieurs bêtes de somme avec ce qu'elles portoient, & quelques soldats, même tout armés, tomberent dans les précipices qui étoient à droit & à gauche. Quelqu'horrible que fut un tel spectacle, Annibal ordonna à ses gens de s'arrêter, pour ne point augmenter leur trouble & leur embarras. Et craignant de

passer inutilement avec le reste de l'armée, si les bagages qui étoient bien loin derriere demeuroient à la merci des ennemis, il fondit sur eux d'un lieu élevé. Il les mit en fuite du premier choc ; & jetta en même temps quelque consternation parmi les siens, qui se rassurerent aussi-tôt qu'ils virent que la fuite des barbares avoit laissé les chemins libres. Ils passerent tous le défilé, sans étre troublés par les ennemis qui demeurerent depuis ce temps-là dans un grand silence. Delà il alla s'emparer du principal fort de tout le pays, & de quelques villages d'alentour qui en dépendoient. Et avec le bétail qui s'y trouva en abondance, il nourrit son armée trois jours entiers, pendant lesquels il fit beaucoup de chemin, profitant de la retraite des montagnards que leur premiere défaite avoit consternés, & de la facilité des passages moins rudes & moins escarpés qu'auparavant.

Il arriva ensuite dans un canton assez peuplé pour un pays de montagnes. Ce fut là qu'on employa pour le perdre, non la force ouverte, mais un moyen dont il sçavoit si bien user lui-même, la fourberie & les embuches. Les anciens de la nation, & les Seigneurs des petits châteaux du canton le vinrent

trouver avec un air de soumission & de bonne volonté. Ils lui dirent que le malheur de leurs compatriotes avoit été pour eux une leçon utile, qui leur apprenoit à préférer l'amitié des Carthaginois à leur haine. Qu'ils étoient prêts à lui obéir en tout. Qu'ils lui fourniroient des vivres & des guides. Et pour lui prouver qu'ils agissoient de bonne foi, ils lui offrirent des ôtages. Annibal sans trop compter sur leurs promesses, ne voulut cependant pas les rebuter, de de peur qu'ils ne se déclarassent ouvertement contre lui. Il leur fit une réponse obligeante : & ayant accepté leurs ôtages, & les vivres qu'ils avoient eux-mêmes fait conduire dans le chemin, il se mit en marche, & suivit leurs guides, non d'une maniere négligente, comme on feroit parmi des amis & des alliés, mais avec beaucoup de circonspection & de défiance. Il avoit mis à l'avant-garde les éléphans & la cavalerie. Il marchoit ensuite lui-même avec l'élite de son infanterie, observant toutes choses avec beaucoup d'attention & d'inquiétude. Lorsqu'ils furent arrivés dans un chemin beaucoup plus étroit, commandé d'un côté par une haute montagne, les barbares sortant tout d'un coup d'une umbuscade, vinrent les attaquer par devant & par derriere, les accablant

de traits de près & de loin, & roulant ſur eux de deſſus les hauteurs des rochers énormes. L'arriere-garde étoit preſſée plus vivement que le reſte, & par un plus grand nombre d'ennemis. Annibal fit avancer contr'eux ſon infanterie en bataille. Et l'on vit bien alors que s'il n'eût pas pris ce parti, il auroit reçu dans ce paſſage un échec très-conſidérable : puiſque malgré ſa prévoyance, il ſe vit à la veille d'être entiérement défait. Car dans le temps qu'il héſitoit à faire entrer ſon armée dans ces chemins étroits, parce-qu'il n'avoit point laiſſé de renfort à l'infanterie par derriere, comme il en ſervoit lui-même à la cavalerie, les barbares profiterent de ce moment d'incertitude pour prendre les Carthaginois en flanc : & ayant ſéparé la queue d'avec la tête de l'armée, s'emparerent du chemin qui étoit entre l'une & l'autre; en ſorte qu'Annibal paſſa une nuit ſans ſa cavalerie & ſes bagages.

Le lendemain les montagnards revinrent à la charge, mais avec beaucoup moins de chaleur que la veille. Ainſi les Carthaginois ſe raſſemblerent en un corps, & paſſerent ce détroit, où ils perdirent plus de bêtes de charge que de ſoldats. Depuis ce temps-là les barbares parurent en plus petit nombre,

venant fondre par pelottons, plutôt comme des voleurs que comme de véritables ennemis, tantôt sur l'arriere-garde, tantôt sur les premiers rangs, selon que le terrein leur étoit favorable, ou que les Carthaginois eux-mêmes leur donnoient occasion de les surprendre, en s'éloignant trop de la tête de l'armée, ou en demeurant trop loin derriere. Les éléphans qu'on avoit mis à l'avant-garde, traversoient ces routes âpres & escarpées avec beaucoup de lenteur. Mais d'un autre côté, partout où ils paroissoient, ils mettoient l'armée à couvert de l'insulte des barbares, qui n'osoient approcher ces animaux, dont la figure & la grandeur étoit nouvelle pour eux. En neuf jours de marche les Carthaginois arriverent au sommet des Alpes, après avoir traversé des routes la plûpart inaccessibles, & s'être souvent égarés, ou par la faute de leurs guides, ou par les fausses conjectures de ceux d'entr'eux, qui se défiant de la bonne foi de ces étrangers, choisissoient eux-mêmes le chemin qu'ils s'imaginoient les devoir conduire en Italie. Annibal passa deux jours sur ce sommet, où il laissa reposer ses soldats, fatigués d'une si longue marche, & des combats qu'ils avoient eu à soutenir. Pendant ce temps-là un

grand nombre de bêtes de ſomme qui étoient tombées parmi ces rochers, revinrent au camp, après avoir ſuivi l'armée à la piſte. Ils n'avoient pas encore commencé à reſpirer après tant de maux ſoufferts, qu'ils ſe virent encore accablés par une chûte effroyable de neige, qui ne manque jamais d'arriver vers le coucher des pléiades. Les ſoldats partirent cependant delà dès le matin du troiſieme jour. Et comme ils marchoient lentement par des chemins couverts de neige, ayant le découragement & le déſeſpoir peints ſur leurs viſages, Annibal ſe mit à leur tête, & leur ordonna de s'arrêter ſur un promontoire fort élevé, d'où on pouvoit porter ſa vue de tous côtés au loin & au large : & delà il leur montra l'Italie & les plaines que le Pô arroſe de ſes eaux juſqu'au pied des Alpes. » C'eſt en ce moment, ajouta-t-il, que vous vous ouvrez non-» ſeulement l'Italie, mais Rome même. » Vous ne trouverez plus aucun obſ-» tacle à ſurmonter dans votre route. » Un ou deux combats au plus vous ren-» dront maîtres & poſſeſſeurs de l'Italie, » de ſa forteresſe & de ſa capitale. « Depuis ce temps-là, ils continuerent leur chemin ſans que les ennemis entrepriſſent rien contr'eux, ſinon qu'ils leur

enleverent quelque léger butin, quand ils en trouverent l'occasion. Mais ils éprouverent beaucoup plus de diffités qu'ils n'avoient fait en montant, parce que si du côté de l'Italie, la descente des montagnes est plus courte, elle est aussi beaucoup plus roide & plus escarpée. Presque par-tout le terrein est glissant, sans aucune pente, & plus semblable à un précipice qu'à un chemin : en sorte que pour peu qu'ils vinssent à trébucher, ils ne pouvoient se retenir, & tomboient les uns sur les autres, hommes & chevaux.

Quelque temps après ils rencontrerent une route beaucoup plus étroite, tracée légérement dans un roc si escarpé & si rude, que les soldats sans armes & sans bagages, avoient encore bien de la peine à le descendre, en tâtonnant & en s'accrochant des pieds & des mains aux ronces & aux brossailles qui croissoient à l'entour. Ce passage presqu'insurmontable de lui-même, l'étoit devenu encore davantage par un éboulement de terre arrivé tout récemment dans l'espace d'environ mille pas. Les cavaliers s'étant arrêtés, comme des gens qui ne trouvent plus de chemin, apprirent à Annibal étonné de ce qui pouvoit les retenir, qu'ils avoient devant eux un rocher absolument insurmontable. Lorf-

qu'il ſe fut avancé pour examiner la choſe par lui-même, il ne douta point d'abord qu'il ne fallut faire un long circuit, & ouvrir à ſon armée une route toute nouvelle, par des lieux impraticables, où l'on ne voyoit point de traces qui marquât qu'aucun mortel y eût jamais paſſé. Mais il ne lui fut pas poſſible d'exécuter une pareille entrepriſe. Car comme il étoit tombé une médiocre quantité de neige fraîche par-deſſus la vieille qui avoit eu le temps de s'endurcir, ils paſſoient aiſément par-deſſus celle qui étoit nouvelle, molle & peu profonde. Mais quand elle ſe fut fondue ſous les pieds de tant de milliers d'hommes & de chevaux, il leur fallut marcher avec une peine inconcevable ſur une glace nue & gliſſante par elle-même, mais encore plus par la fonte qui venoit de ſe faire, & par la pénte du terrein, où il n'étoit pas poſſible de poſer ſûrement le pied. Ils tomboient donc à chaque inſtant. Et s'ils ſe ſervoient pour ſe retenir de leurs mains ou de leurs genoux, ce ſoutien-là même venant à leur manquer, ils étoient renverſés une ſeconde fois, & ne trouvoient ni arbriſſeaux ni racines à quoi ils puſſent s'accrocher. Les bêtes de ſomme demeuroient étendues ſur la glace, &

se rouloient dans la neige fondue. Il arrivoit même quelquefois qu'en faisant de grands efforts pour se relever, & appuyant le pied fortement sur la glace, après l'avoir rompue, elles y demeuroient comme enchaînées, sans pouvoir remuer de la place.

Enfin Annibal ayant inutilement fatigué les hommes & les animaux, fut obligé de camper en cet endroit, après avoir écarté avec des peines infinies une quantité prodigieuse de neige. Il vit bien que le rocher qu'il avoit abandonné étoit le seul chemin qui le pût conduire au bas des Alpes. Mais il falloit nécessairement le rompre & l'ouvrir, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'avec des travaux incroyables. Pour cet effet il fit abattre par ses soldats une grande quantité d'arbres qu'on entassa les uns sur les autres autour du rocher. On y mit le feu : & le vent qui soufloit l'ayant allumé avec beaucoup de violence, les pierres échauffées par un si grand embrâsement, furent encore amollies par le vinaigre qu'on y versa en abondance. On y fit ensuite, avec des coins de fer des ouvertures qu'on eut soin de conduire obliquement pour trouver une pente plus douce, par où on pût faire descendre non seulement les chevaux, mais encore les éléphans. Ce travail les occupa pen-

dant quatre jours. Les bêtes de charge mouroient de faim, ne trouvant point à paître sur des sommets stériles, où la neige couvroit même le peu d'herbages qui pouvoit y croître. Annibal trouva au-dessous des côtaux moins rudes; des forêts moins inaccessibles, des vallons arrosés par des ruisseaux, des lieux enfin plus dignes de servir d'habitation aux hommes. Il y demeura trois jours, tant pour faire reposer ses soldats, épuisés par tant de fatigues, que pour y faire paître sa cavalerie, qui n'étoit pas en meilleur état. Delà il entra dans des plaines où le climat lui sembla plus doux, aussi-bien que le génie des habitans.

Ce fut ainsi qu'il arriva en Italie, après avoir employé quinze jours à traverser les Alpes, & cinq mois à faire tout le chemin depuis Carthagene. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur le nombre de soldats qu'Annibal avoit avec lui, quand il arriva en Italie. Ceux qui lui en donnent le plus le font monter à cent mille hommes d'infanterie, & vingt mille de cavalerie. Ceux qui lui en donnent le moins, se bornent à vingt mille fantassins & six mille cavaliers. Je m'en rapporterois, plus qu'à tout autre, à L. Cincius Alimentus, qui se dit avoir été prisonnier d'Annibal,

Il arrive en Italie.

s'il s'expliquoit plus clairement ſur ce nombre. Mais ſans diſtinguer les troupes qu'Annibal avoit par lui-même de celles qui ſe joignirent à lui ſur ſa route, il écrit qu'avec les Gaulois & les Liguriens, ce Général amena en Italie 80000 hommes d'infanterie, & 10000 de cavalerie. Puis il ajoute qu'il a oüi dire à Annibal lui-même, que depuis qu'il eût paſſé le Rhône juſqu'à ce qu'il arrivât en Italie, où il ſe rendit en paſſant, au ſortir de Gaule, par le pays des Tauriniens, il avoit perdu 36000 ſoldats, & un grand nombre de chevaux & d'autres bêtes de ſomme. Il eſt bien plus vrai-ſemblable, comme quelques Auteurs l'aſſurent, qu'Annibal ne ſe vît à la tête d'une ſi grande armée, que par le concours des nations qui prirent ſon parti après qu'il fut deſcendu des Alpes, à meſure qu'il s'avançoit en Italie. Cette opinion étant conſtante entre tous les écrivains, je ſuis étonné qu'on ne convienne pas du lieu par où il paſſa les Alpes; & qu'on croie communément que ce fut par le ſommet appellé Pennin: & que ce furent les Carthaginois, en latin *Pœni*, qui lui donnerent ce nom. Cælius au contraire dit que ce fut par celui de Cremone. Mais ces deux ſommets l'auroient conduit non chez les Tauriniens,

mais chez les Gaulois Lybiques ou Lybiens, à travers les monts Salaſſiens. D'ailleurs il n'eſt pas vraiſemblable que ces paſſages aient été ouverts en ce temps-là du côté de la Gaule ; puiſque les routes qui conduiſoient ſur le Pennin étoient alors occupées par des peuples demi-germains. Et ſi l'étimologie dont on vient de parler faiſoit impreſſion ſur quelqu'un, il eſt aiſé de le détromper, en lui apprenant que ce n'eſt pas du paſſage des Carthaginois que le Pennin a pris ſon nom, mais d'un Temple ou d'un Dieu ainſi nommé, & adoré ſur ces hauteurs par les Veragres qui les habitent.

Quand Annibal, en ſortant de Gaule, paſſa chez les Tauriniens, cette nation étoit en guerre contre les Inſubriens, ce qui lui fut très-favorable dans un temps où il étoit à la veille de ſe voir aux priſes avec les Romains. Il auroit pu ſecourir l'un de ces deux peuples contre l'autre. Mais il ne put faire prendre les armes à ſes ſoldats, qui ne ſentirent jamais davantage les maux qu'ils avoient ſoufferts, que dans ce temps-là même, où ils commençoient à reſpirer. Après avoir eſſuyé tant de fatigues, avoir ſupporté tant de diſette, avoir croupi ſi long-temps dans la fange &

dans la boue, ils étoient ravis de s'abandonner au repos & à l'abondance, & de faire reprendre un air de propreté à leurs corps sales & presque méconnoissables. Par cette même raison, le Consul Cornelius n'eut pas plutôt débarqué à Pises, & reçu des mains de Manlius & d'Atilius les troupes qu'ils avoient commandées avant lui, qu'il se hâta de gagner les bords du Pô, dans l'empressement où il étoit d'en venir aux mains avec un ennemi recru & harassé : quoique les soldats qu'il commandoit lui-même fussent tout nouvellement levés, & encore étourdis de l'échec honteux qu'ils avoient reçu de la part des Gaulois. Mais quand il arriva à Plaisance, Annibal étoit déjà décampé du pays des Tauriniens, après avoir pris de force Turin, la capitale de la contrée, qui refusoit de le recevoir comme ami. En sortant de ce pays, il étoit bien persuadé que les Gaulois qui habitent le long du Pô se joindroient à lui dès qu'ils le verroient sur leurs terres, quand ils auroient été incertains auparavant du parti qu'ils avoient à prendre. Et en effet ils étoient dans la disposition de le faire d'eux-mêmes, sans qu'il fût obligé de les y contraindre, quand ils furent surpris par l'arrivée de

Scipion. Déjà les armées étoient en présence, & les deux Généraux à leur tête, se connoissant encore assez peu, mais déjà prévenus d'une estime réciproque l'un pour l'autre. Car le nom d'Annibal étoit célebre chez les Romains dès devant le siege de Sagonte. Et Annibal jugeoit du mérire de Scipion, par le choix qu'on avoit fait de sa personne, pour commander les Romains contre lui. Ce qui avoit encore augmenté cette admiration mutuelle, c'est que Scipion avoit renoncé au commandement de l'armée d'Espagne. & quitté la Gaule pour venir à la rencontre d'Annibal en Italie; & qu'Annibal avoit été assez hardi pour former le dessein de passer les Alpes, & assez heureux pour l'exécuter. Cependant Scipion prévint Annibal en passant le Pô devant lui; & s'étant campé près du Tesin, il parla ainsi à ses soldats, pour les animer à bien combattre.

Harangue de Scipion à ses soldats.

» Je me dispenserois de parler, soldats, » si je rangeois en bataille l'armée que » j'avois avec moi dans la Gaule. Car » quelle nécessité y auroit-il d'exhorter, » ou une cavalerie qui a vaincu celle des » ennemis avec tant de valeur auprès du » Rhône, ou des légions avec lesquelles j'ai poursuivi pendant si long-temps » un ennemi, qui en fuyant devant moi,

„ & en refuſant la bataille, ſe recon-
„ noiſſoit vaincu par avance? Mais com-
„ me cette armée que le Sénat & le peu-
„ ple Romain ont deſtinée pour l'Eſpa-
„ gne, y fait préſentement la guerre ſous
„ mes auſpices, & ſous les ordres de
„ mon frere : comme je ſuis volontaire-
„ ment revenu dans l'Italie, afin de vous
„ donner un Conſul pour chef, lorſque
„ vous combattriez contre Annibal &
„ les Carthaginois ; enfin comme nous
„ ne nous connoiſſons point encore aſ-
„ ſez, il eſt à propos que je vous en-
„ tretienne au moins en peu de mots,
„ pour connoître vos diſpoſitions, &
„ vous informer des miennes. Et pre-
„ miérement, afin que vous ſçachiez de
„ quoi il eſt aujourd'hui queſtion, vous
„ allez combattre, ſoldats, contre des
„ gens que vous avez vaincus par terre
„ & par mer dans la premiere guerre,
„ à qui vous avez fait payer tribut pen-
„ dant vingt ans, & ſur qui vous avez
„ conquis la Sicile & la Sardaigne,
„ pour récompenſe de vos travaux. Vous
„ apporterez donc, vous & eux, dans
„ cette bataille, les diſpoſitions qui ne
„ manquent point de ſe trouver dans
„ les vainqueurs & dans les vaincus. Et
„ s'ils en viennent aux mains aujour-
„ d'hui, c'eſt qu'ils ne peuvent plus évi-

» ter le combat. A moins qu'on ne s'i-
»magine que leur confiance eſt aug-
» mentée, depuis qu'ils ont vu périr
» les deux tiers de leur armée dans le
» paſſage des Alpes : puiſqu'en effet il
» leur en reſte beaucoup moins qu'ils
» n'en ont perdu. Vous me direz peut-
» être qu'ils ſont en petit nombre, à la vé-
» rité, mais qu'ils ſont pleins de vigueur,
» & que rien ne peut réſiſter à leur va-
» leur & à leur force. Ce ſont des figures,
» des ſpectres, ou plutôt des ombres
» d'hommes ; des gens affoiblis, uſés, &
» preſque entiérement anéantis par le
» froid & la faim qu'ils ont ſoufferts, par
» les rochers & les précipices, contre qui
» ils ont été obligés de lutter ; par les
» pluies, les neiges, les glaces, & toutes les
» injures du ciel & de la terre, qui ſe ſont
» réunies pour les accabler. Leurs nerfs
» ſont retirés, ſans mouvement & ſans
» reſſort, leurs armes émouſſées & rom-
» pues, leurs chevaux eſtropiés & boi-
» teux. Voilà la cavalerie, voilà l'infan-
» terie que vous avez à combattre. Vous
» aurez affaire à des reſtes d'ennemis,
» & non pas à des ennemis véritables.
» Et tout ce que je crains, c'eſt qu'il
» ne paroiſſe que ce ſont les Alpes qui
» ont vaincu Annibal, avant que vous
» en vinſſiez aux mains avec lui. Mais

» les Dieux en ont ainsi ordonné. Com-
» me ils ont été les premiers outragés,
» il étoit juste que sans le secours des
» hommes, ils commençassent les pre-
» miers la guerre contre un peuple & un
» chef parjures & violateurs des traités.
» Ils ne nous ont laissé, à nous qui n'a-
» vons été offensés qu'après eux, que
» l'honneur de porter les derniers coups,
» & les plus faciles. Vous ne m'accuse-
» rez pas, sans doute, d'exagérer. Vous
» ne devez pas croire que je vous parle
» ainsi pour vous animer, & que mes
» pensées sont bien différentes de mes
» paroles. N'avois-je pas la liberté d'al-
» ler en Espagne avec mon armée, com-
» me j'en avois le dessein en partant de
» Rome ? Ne sçavois-je pas que dans
» cette province mon frere m'aideroit
» de ses conseils, & partageroit avec
» moi les travaux & les dangers ? Ne
» sçavois-je pas que la guerre que j'au-
» rois à y soutenir étoit moins impor-
» tante que celle-ci, & le Général que
» j'aurois en tête, moins illustre que
» son frere Annibal ? Toutes ces ré-
» flexions ne m'ont pas empêché de sor-
» tir de mes vaisseaux sur le bruit de sa
» marche, lorsque je passois le long des
» côtes de la Gaule, & de venir camper
» sur les bords du Rhône, après avoir

» envoyé trois cens cavaliers pour le
» reconnoître. Je l'ai vaincu dans un
» combat de cavalerie. C'est la seule oc-
» casion que la fortune m'ait offerte jus-
» qu'ici de l'attaquer. Pour son infan-
» terie, n'ayant pu la joindre par terre,
» à cause de sa marche précipitée, qui
» avoit tout l'air d'une fuite, je suis
» rentré dans mes vaisseaux; & après
» avoir fait avec toute la diligence pos-
» sible, un grand circuit de terres & de
» mers, je l'ai enfin joint au pied des
» Alpes. Croira-t-on que je cherche à
» éviter un ennemi si redoutable, & que
» je ne l'ai rencontré ici que par hazard
» & contre mon attente; ou que je le
» suis à la piste, que je le harcelle &
» l'oblige malgré lui à combattre? Je
» suis ravi d'éprouver si depuis vingt ans
» la terre a tout d'un coup enfanté de
» nouveaux Carthaginois: ou si ce ne
» sont pas les mêmes qui ont combattu
» auprès des isles Egates, & à qui vous
» avez donné la liberté de se retirer du
» mont Erix, où vous les teniez enfer-
» més, en payant une rançon modique,
» & proportionnée à l'estime que vous
» faisiez d'eux. Il est bon de sçavoir si
» cet Annibal est, comme il s'en vante
» lui-même, le rival & l'imitateur
» d'Hercule, ou le vassal, le tributaire

» & l'esclave du peuple romain. Car » ce sont là les titres que son pere lui » a laissés en mourant. Et en effet, si » les furies vengeresses du crime qu'il » a commis en ruinant Sagonte, ne l'a» gitoient pas, il tourneroit assurément » les yeux, sinon sur sa patrie vaincue, » au moins sur sa famille, sur son pere » Amilcar, & sur les traités qu'il a si» gnés de sa main. Peut-il avoir oublié » que cet Amilcar, pour obéir aux or» dres de notre Consul, retira ses trou» pes du mont Erix, qu'il reçut en fré» missant de colere & de rage, les loix » humiliantes que nous imposâmes à » Carthage vaincue, qu'il fut obligé de » renoncer à la Sicile, & convint de » payer tribut au peuple romain? C'est » pourquoi je voudrois, soldats, que » vous fissiez paroître en ce combat, » non-seulement le courage qui ne vous » a jamais manqué contre des ennemis » ordinaires; mais encore une espece de » colere & d'indignation, comme si vous » voyiez vos esclaves prendre tout d'un » coup les armes contre vous. Nous » pouvions, si nous l'eussions voulu, » les faire mourir de faim, comme les » plus misérables de tous les hommes, » lorsque nous les tenions investis sur » le mont Eryx. Nous pouvions faire

» passer notre flotte victorieuse en Afri-
» que; & en peu de jours, & sans beau-
» coup d'efforts, détruire Carthage leur
» capitale. Ils nous ont demandé par-
» don de leur faute : nous l'avons ac-
» cordé. Nous les avons délivrés de la
» prison : nous avons fait la paix avec
» des vaincus. Nous les avons pris sous
» notre protection, lorsqu'ils se trou-
» voient pressés par les peuples d'Afri-
» que avec qui ils étoient en guerre. Pour
» tous ces bienfaits, ils viennent atta-
» quer notre patrie sous la conduite d'un
» jeune insensé. Et plût aux Dieux que
» nous n'eussions à combattre aujour-
» d'hui que pour la gloire, & non pour
» notre salut! Il ne s'agit pas ici, comme
» autrefois, de sçavoir à qui demeurera
» la possession de la Sicile & de la Sar-
» daigne, mais de perdre ou de conser-
» ver l'Italie. Nous n'avons point der-
» riere nous d'autre armée, qui puisse
» prendre notre place, si nous sommes
» vaincus. Il n'y a point d'autres Alpes
» qui puissent arrêter l'ennemi, & nous
» donner le temps de mettre sur pied de
» nouvelles troupes. C'est ici qu'il nous
» faut faire les derniers efforts, comme
» si nous combattions sous les murailles
» mêmes de Rome. Que chacun de vous
» s'imagine qu'il défend non-seulement

» sa personne, mais encore celle de sa » femme & de ses enfans. Et ne vous oc- » cupez pas seulement de vos familles, » mais de temps en temps faites réfle- » xion que le Sénat & le peuple romain » ont les yeux attachés sur vos armes & » sur vos bras; & que la fortune de Ro- » me & de tout l'empire dépend uni- » quement de votre courage & de votre » vigueur «.

Annibal emploie les actions avant les paroles, pour encourager les siens.

Tel fut le discours du consul romain. Mais Annibal crut devoir employer les actions avant les paroles, pour exciter le courage des siens. Il rangea son armée en cercle, comme pour un spectacle. Et ayant placé dans le milieu les prisonniers qu'il avoit faits dans les montagnes; il fit jetter à leurs pieds des armes à la Gauloise; offrant à ceux qui voudroient s'en servir, & qui sortiroient vainqueurs d'un combat singulier, la liberté, des armes & un cheval pour récompense. Tous se présenterent à l'envi: & Annibal leur ayant ordonné de tirer au sort pour sçavoir ceux qui seroient admis, chacun d'eux souhaitoit ardemment être favorisé de la fortune. A mesure que le nom de quelqu'un d'eux étoit tiré, il se jettoit avidement sur les armes qui étoient exposés à leurs yeux, & sautoit de joie à la maniere de son pays, au milieu de

ſes compagnons, qui le félicitoient de ſon bonheur. Et pendant l'action même, on jugeoit aiſément à la contenance, non-ſeulement des autres montagnards, mais des ſoldats même d'Annibal, qu'ils n'eſtimoient pas moins heureux ceux qui recevoient généreuſement la mort, que ceux qui ſortoient vainqueurs du combat.

Annibal après quelques combats de ces barbares un contre un, congédia ſes ſoldats, ravi de les voir dans des diſpoſitions ſi favorables. Puis les ayant aſſemblés une ſeconde fois, il leur parla en ces termes. » Si vous jugez de votre » condition, ſoldats, comme vous avez » fait il n'y a que quelques heures de » celle de vos priſonniers, la victoire » eſt à nous. Ne croyez pas que mon in» tention ait été de vous donner un ſpec» tacle plutôt qu'une véritable idée & » une image parfaite de votre ſituation. » Et je ne ſçais ſi la fortune ne vous a » pas mis dans une néceſſité plus preſ» ſante que ces barbares; & ſi les chaî» nes dont elle vous a chargés, ne ſont » pas plus péſantes que celles que nous » leur faiſons porter. Nous ſommes en» fermés à droit & à gauche par les deux » mers, ſans avoir aucun vaiſſeau, pas » même pour nous ſauver ſi nous ſom-

Harangue d'Annibal à ſes ſoldats.

» mes vaincus, Nous avons devant nous
» & autour de nous le Pô, plus grand &
» plus rapide que le Rhône même : &
» derriere nous les Alpes, que nous
» avons eu tant de peine à passer lorsque
» nous avions encore toute notre vi-
» gueur & toutes nos forces. Ainsi le
» premier lieu où nous avons rencon-
» tré l'ennemi, doit être témoin de no-
» tre victoire ou de notre mort. Et la
» même fortune qui nous a mis dans la
» nécessité de combattre, promet à no-
» tre victoire des récompenses si gran-
» des, que les hommes ne sçauroient ni
» en imaginer, ni en attendre de plus
» considérables des Dieux mêmes.
» Quand nous ne devrions recouvrer
» par notre valeur que la Sicile & la
» Sardaigne, qui ont été enlevées à
» nos peres, ce seroit un motif assez
» puissant pour nous engager à bien faire
» notre devoir dans la bataille. Mais la
» victoire nous rendra les maîtres des
» trésors immenses que tant de conquê-
» tes & de triomphes ont acquis aux Ro-
» mains, & des Romains eux mêmes.
» Prenez donc les armes avec la protec-
» tion des Dieux, & dans la vue des
» glorieuses récompenses que je vous
» propose, Il y a assez long-temps que
» vous faites la guerre sur les monta-
» gnes

» gnes ſtériles de la Luſitanie & de la » Celtiberie, ſans trouver d'autre butin » que quelques troupeaux, pour payer » tant de travaux & de périls où vous » vous êtes expoſés. Il eſt temps que vos » campagnes deviennent utiles : il eſt » temps que vous vous enrichiſſiez, » après avoir traverſé tant de fleuves & » de montagnes, au milieu des nations » féroces, qui avoient pris les armes » pour vous arrêter. Auſſi c'eſt en ce » lieu que la fortune a fixé le terme de » vos travaux & de vos ſervices, auſſi- » bien que la récompenſe qui leur eſt » due. Et ne vous imaginez pas que la » victoire ſoit auſſi difficile à rempor- » ter, que le nom de votre ennemi eſt » célebre. Il eſt arrivé plus d'une fois » qu'une nation pour laquelle on n'avoit » que du mépris, a livré de ſanglantes » batailles ; & ſouvent les peuples & les » Rois les plus illuſtres ont été vaincus » ſans effort. Car à moins qu'on ne ſe » laiſſe éblouir par le vain éclat du nom » Romain, en quoi vos ennemis vous » ſont-ils comparables ? Pour ne point » parler de vingt campagnes que vous » avez terminées avec autant de cou- » rage que de bonheur, vous êtes venus » juſqu'ici des colomnes d'Hercule, des » bords de l'Océan, & des extrêmités

» de la terre, malgré la résistance des na-
» tions fieres & belliqueuses de l'Espa-
» gne & de la Gaule, toujours accom-
» pagnés de la victoire. Vous combat-
» trez contre des soldats nouvellement
» levés, trompés, vaincus & mis en
» fuite, cette campagne même, par les
» Gaulois ; contre des troupes qui ne
» connoissent point encore leur géné-
» ral, & ne sont point connues de lui.
« Car pour moi, qui suis presque né,
» qui ai du moins été élevé dans la ten-
» te de mon pere, le plus grand général
« son temps ; qui ai dompté les Espa-
» gnes & les Gaules, qui ai vaincu les
» habitans des Alpes, & ce que j'esti-
» me encore davantage, les Alpes mê-
» mes ; je croirois me déshonorer, si
» je me comparois à ce Capitaine de
» de six mois, qui vient d'abandonner
» son armée, pour commander des
» troupes inconnues. Car je suis bien
» persuadé que si on faisoit disparoître
» les étendards, & qu'on lui montrât
» les Carthaginois & les Romains il ne
» distingueroit pas ceux dont il est le
» Général & le Consul. Ce que je re-
» garde comme un grand avantage, sol-
» dats, c'est qu'il n'y a personne de vous
» sous les yeux de qui je n'aie fait plus
» d'une fois quelque exploit glorieux ;

» & à qui je ne puiſſe raconter à mon » tour les belles actions qu'il a faites, & dont j'ai moi-même été le » témoin. Je marche donc avec des ſoldats que j'ai mille fois loués & mille » fois récompenſés, & dont j'ai été le » nourriſſon avant que je fuſſe leur chef; » contre un général & des troupes qui » ne ſe connoiſſent pas encore. De » quelque côté que je tourne les yeux, » je ne vois que des gens pleins de con» fiance & de réſolution. Des fantaſſins » qui ont joint à la valeur une longue » expérience; des cavaliers de toute eſ» pece, tirés des nations les plus guer» rieres : des alliés d'une fidélité invio» lable : & vous, mes compatriotes, » qui allez combattre pour venger Car» thage, & ſatisfaire le plus juſte reſ» ſentiment. C'eſt nous qui allons cher» cher nos ennemis juſques dans le cœur » de l'Italie : & votre valeur eſt autant » au-deſſus de celle des Romains, que » l'aggreſſeur a d'avantage ſur celui qui » ne ſe défend que par néceſſité. L'in» dignité avec laquelle ils nous ont » traités doit nous inſpirer le deſir d'u» ne juſte vengeance. Ils ont demandé » qu'on nous livrât à eux, tous tant » que nous ſommes, qui avons aſſiégé » & pris Sagonte, dans le deſſein de

» de nous faire souffrir les supplices les » plus horribles & les plus honteux. » Cette nation, la plus cruelle & la plus » orgueilleuse qui soit dans l'univers, » fait tout dépendre de sa volonté & de » son caprice. Elle nous prescrit ceux » avec qui nous devons faire la guerre, » & ceux avec qui nous devons vivre » en paix. Elle nous renferme dans les » bornes étroites de certains fleuves & » de certaines montagnes qu'elle nous » défend de passer ; tandis qu'elle n'ob- » serve pas elle-même celles qu'elle s'est » imposées. Gardez-vous bien de passer » l'Hebre : gardez-vous bien d'inquiéter » les Sagontins. Sagonte est située sur les » bords de ce fleuve. Ne faites pas un seul » pas de ce côté-là. C'est donc peu que » vous m'ayez enlevé mes plus ancien- » nes Provinces, la Sicile & la Sardai- » gne ? Vous voulez encore me chasser » de l'Espagne. Et si j'ai la complaisance » de vous l'abandonner, vous passerez » jusqu'en Afrique. Que dis-je, vous y » passerez ? Comme s'ils n'avoient pas » donné pour département aux Consuls » de cette année l'Espagne & l'Afrique. » Non, nous ne devons plus regarder » comme notre bien & notre héritage, » que ce que nous pourrons conserver » par la force des armes. Ceux-là peu-

» vent être lâches & timides, qui ont
» des ressources, & qui ont laissé der-
» riere eux des terres & des pays sou-
» mis à leur puissance, où ils puis-
» sent se retirer en toute sûreté après
» leur défaite. Pour vous, c'est une né-
» cessité que vous ayez du courage :
» c'est une nécessité que vous vous ar-
» miez d'un généreux désespoir ; & que
» ne mettant aucun milieu entre la vic-
» toire & la mort, vous battiez ici vos
» ennemis ; ou, si la fortune refuse de
» vous seconder, vous perdiez la vie
» dans le combat, plutôt que dans la
» fuite. Si vous êtes bien pénétrés de
» ces sentimens, je vous le dis encore,
» la victoire est à nous. Les Dieux n'ont
» point donné aux hommes de motifs
» plus puissants pour les exciter à vain-
» cre «.

Lorsque par des discours aussi pathétiques les deux Généraux eurent allumé l'ardeur du combat dans le cœur des soldats, les Romains jetterent un pont sur le Tesin, & pour le garder, y bâtirent un fort. Pendant qu'ils étoient occupés à cet ouvrage, Annibal détacha Maharbal avec huit cens cavaliers Numides, pour aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il leur ordonna sur-tout d'épargner celles des Gaulois, & de ne

rien oublier pour attirer leurs chefs dans son parti. Scipion ne vit pas plutôt le pont achevé, qu'il fit passer son armée dans le territoire des Insubriens, & campa à cinq mille de Vichemvics. Annibal, qui n'en étoit pas éloigné, rappella promptement Maharbal & ses cavaliers : & persuadé qu'il ne pouvoit jamais prendre trop de précautions pour disposer ses soldats à la bataille qui se préparoit, il les assembla tout de nouveau, pour leur déclarer les récompenses qu'ils devoient attendre de leur valeur. Il promit à ceux qui voudroient accepter ce parti, des terres en Italie, en Afrique, ou en Espagne, à leur choix; avec une exemption entiere de tout impôt, pour eux & pour leurs enfans. Qu'il donneroit de l'argent à ceux qui l'aimeroient mieux. Que ceux des alliés qui voudroient devenir citoyens de Carthage, en auroient la liberté. A l'égard de ceux qui préféreroient le lieu de leur naissance à tout autre établissement, il feroit leur condition si avantageuse, qu'ils ne voudroient pas changer d'état avec aucun de leurs compatriotes. Il étendit son attention & sa libéralité jusqu'aux esclaves qui se trouvoient dans l'armée. Il s'engagea à leur donner la liberté, & de rendre à leurs

Récompenses promises par Annibal.

maîtres deux esclaves pour un. Et afin qu'ils ne doutassent point de l'exécution de ces promesses, il prit un agneau de la main gauche & un caillou de la droite. Et en cet état, s'adressant à Jupiter & aux autres Dieux, il les pria, s'il manquoit à sa parole, de l'immoler à leur vengeance, comme il alloit lui-même leur immoler cette victime. Après cette priere, il fendit la tête de l'agneau avec le caillou pointu qu'il avoit à la main. Alors les soldats regardant les Dieux comme garands des promesses d'Annibal, & persuadés que le seul délai de la bataille en pouvoit retarder l'accomplissement, demanderent tous, d'une commune voix, qu'on les menât à l'ennemi.

On ne voyoit pas régner parmi les Romains tant de confiance & tant de joie. Sans parler des autres raisons qu'ils avoient de craindre, ils étoient encore effrayés par des prodiges tout récens. Un loup étoit entré dans leur camp, & après avoir déchiré à coups de dents ceux qui se trouverent sur son chemin, il s'étoit sauvé lui-même sans recevoir aucune blessure. Et un essein d'abeilles s'étoit venu abattre sur un arbre, à l'ombre duquel on avoit dressé la tente du Général. Scipion, pour détourner ces

mauvais présages, fit les sacrifices ordinaires. Et étant parti avec la cavalerie & les frondeurs, pour aller examiner de plus près le camp d'Annibal, il rencontra Annibal lui-même, qui s'étoit aussi avancé avec sa cavalerie pour le reconnoître. Ils ne se voyoient pas d'abord; mais la marche de tant d'hommes & de chevaux ayant élevé une poussiere plus épaisse, ils ne douterent point que ce ne fût l'ennemi qui s'approchoit. Ils s'arrêterent de part & d'autre pour se préparer au combat. Scipion plaça à l'avant-garde les frondeurs & la cavalerie des Gaulois; & au corps de bataille, les Romains avec l'élite des alliés. Annibal mit les cavaliers Numides aux deux aîles, & ceux qui se servoient de mors, dans le milieu. A peine avoit-on jetté les premiers cris, que les frondeurs de Scipion s'enfuirent & se mêlerent à la seconde ligne. Aussi tôt la cavalerie des deux partis commença un combat, qui demeura assez long-temps douteux. Mais le désordre s'étant mis parmi les cavaliers, à l'occasion des fantassins qui se mêlerent dans leurs rangs, plusieurs tombant de leurs chevaux effrayés, ou sautant eux-mêmes en bas, lorsqu'ils voyoient les leurs plier; le combat commençoit à passer de la cavalerie à l'in-

Bataille de Tesin.

ſanterie, lorſque les Numides ayant fait un petit circuit, vinrent attaquer les Romains par derriere. Ce mouvement acheva de les déconcerter. Leur conſternation fut encore augmentée par la bleſſure de Scipion, qui eût été pris ou tué, ſi ſon fils, âgé au plus de quinze ans, ne fût accouru, & ne l'eût tiré des mains des ennemis. C'eſt à ce jeune Romain qu'eſt réſervé l'honneur de terminer cette guerre à l'avantage & à la gloire de ſa patrie. C'eſt lui qui recevra le nom glorieux d'Africain, après qu'il aura remporté une victoire célebre ſur Annibal & les Carthaginois, ſous les murailles même de Carthage. Cependant ceux qui prirent la fuite avec le plus de précipitation, furent les frondeurs, que les Numides avoient attaqués les premiers. Une troupe de cavaliers bien ſerrés ayant reçu le Conſul parmi eux, & le couvrant non-ſeulement de leurs armes, mais encore de leurs corps, le remenerent juſques dans le camp, d'un pas qui avoit plutôt l'air d'une retraite honorable, que d'une fuite honteuſe. Cælius donne l'honneur d'avoir ſauvé le Conſul à un eſclave Ligurien. Pour moi, j'aime bien mieux que ce ſoit ſon fils qui ait fait une ſi belle action : & en effet le plus grand nombre des hiſtoriens

Le jeune Scipion ſauve ſon pere.

Scipion vaincu auprès du Teſin; & eſt ſauvé par ſon fils.

l'ont ainſi rapporté ; & la tradition s'en eſt conſervée juſqu'à nous.

Tel fut le premier combat des Romains & des Carthaginois. Et l'on jugea dès lors que la cavalerie d'Annibal étoit ſupérieure à celle de la république ; & pour cette raiſon, les Romains devoient éviter les vaſtes plaines qui ſont entre le Pô & les Alpes. C'eſt pourquoi dès la nuit ſuivante, Scipion ayant ordonné à ſes ſoldats de plier ſecrétement bagage, il s'éloigna du Teſin, & gagna promptement les rives du Pô, dans le deſſein de faire paſſer ce fleuve à ſes troupes ſans déſordre, & ſans être pourſuivi des ennemis, par le moyen des radeaux dont on s'étoit déjà ſervi, & qui n'avoient pas encore été détachés. Ils arriverent à Plaiſance avant qu'Annibal ſçût qu'ils étoient décampés d'auprès du Teſin. Il ſe mit auſſi-tôt à les pourſuivre, & fit priſonniers ſix cens hommes qu'il trouva encore en-deçà du fleuve, & qui n'avoient pas fait aſſez de diligence pour paſſer de l'autre côté. il n'arriva pas aſſez-tôt pour paſſer ſur le même pont, que le courant avoit emporté, dès qu'on avoit détaché du bord les barques qui étoient aux extrêmités. Cælius écrit que Magon avec la cavalerie d'Annibal & l'infanterie Eſpagnole,

passa aussi tôt le fleuve à la nage ; & qu'Annibal fit passer le reste de son armée par des gués qu'il trouva en remontant vers sa source, après avoir disposé les éléphants de suite dans toute sa largeur, pour soutenir & diminuer l'impétuosité du courant. Ceux qui connoissent la nature de ce fleuve, s'en raporteront difficilement à lui. Car il n'est pas vraisemblable que les cavaliers aient pû surmonter la rapidité de ses flots, sans perdre leurs chevaux ou leurs armes ; quand on conviendroit que tous les Espagnols l'avoient déjà passé avec leurs outres ; & il auroit fallu faire un long circuit, & y employer bien du temps, pour trouver, en remontant, des gués propres à passer une armée chargée de bagage & de butin. Ceux-là sont plus croyables, qui disent qu'on fut deux jours à trouver un endroit où l'on pût placer un pont de batteaux ; & que ce fût par là que Magon étant passé le premier avec la cavalerie légere des Espagnols, alla en un jour joindre les ennemis auprès de Plaisance : pendant qu'Annibal, après avoir donné audience aux Ambassadeurs des Gaulois, au-delà du fleuve, faisoit passer son infanterie & ses bagages. Peu de jours après il campa, & dès le lende-

main, il présenta la bataille aux ennemis.

Les Gaulois desertent du camp des Romains.

La nuit suivante, les troupes auxiliaires des Gaulois s'étant soulevées contre les Romains, causerent cependant dans leur camp plus de désordre que de mal. Environ deux mille fantassins & deux cens cavaliers de cette nation, après avoir tué ceux qui gardoient les portes, se réfugierent dans le camp d'Annibal. Ce Général les reçut avec beaucoup de bienveillance ; & leur ayant promis de grandes récompenses, il les renvoya chacun dans leurs pays, avec ordre d'engager leurs compatriotes dans ses intérêts. Scipion regarda ce meurtre commis par les Gaulois, comme le signal d'une révolte générale. Il ne douta point qu'après s'être portés à cet excès de perfidie, ils ne courussent aux armes comme des furieux. C'est pourquoi, malgré la douleur que lui causoit encore sa blessure, il partit sécrétement dès la quatrieme veille de la nuit suivante ; & s'étant avancé du côté fleuve Trebie, il alla camper sur des éminences, où il n'étoit pas facile à la cavalerie d'aborder. Sa retraite ne fut pas si secrette qu'auprès du Tesin. Ainsi Annibal ayant envoyé après lui premiérement les Numides, ensuite toute sa

cavalerie, auroit infailliblement défait ſon arriere-garde, ſi les Numides, emportés par l'avidité du butin, ne ſe fuſſent jettés dans le camp que les Romains venoient d'abandonner. Pendant qu'ils fouillent par-tout, ſans rien trouver qui ſoit capable de les dédommager du tems qu'ils perdent, l'ennemi leur échappe des mains. En effet, ils apperçurent auſſi-tôt les Romains occupés à ſe retrancher au-delà du fleuve qu'ils avoient eu tout le tems de paſſer : & tout leur avantage ſe borna à tuer un petit nombre de traîneurs qu'ils trouverent encore de leur côté. Scipion ne pouvant plus ſupporter la douleur que lui cauſoit l'agitation du chemin, & croyant devoir attendre ſon collegue, qu'il ſçavoit avoir été rappellé en Sicile, choiſit le long du fleuve le lieu où il crut pouvoir ſéjourner avec le plus de ſureté, & s'y retrancha. Annibal n'étoit pas campé loin delà. Mais ſi la victoire qu'il avoit remportée ſur la cavalerie des Romains lui donnoit de la joie ; la diſette qui augmentoit tous les jours dans une armée obligée de marcher par un pays ennemi, ſans trouver aucunes proviſions préparées ſur ſa route, ne lui donnoit pas moins d'inquiétude. C'eſt ce qui l'obligea d'envoyer un parti du côté

de Clastidium, où les Romains avoient fait un grand amas de bleds. Celui qu'il avoit chargé de cette expédition, tenta d'abord de s'en rendre maître par la force. Mais Dasius de Brindes, qui commandoit dans cette place, ayant offert de la lui livrer pour de l'argent, il accepta la proposition de ce traître : & il n'en couta à Annibal que * quatre cens pieces d'or, pour acheter de quoi nourrir ses troupes, pendant tout le temps qu'il demeura aux environs de Trebie. Il traita favorablement la garnison qu'on lui avoit livrée avec la place, afin de se donner dans le commencement la réputation d'un Général plein de clémence.

Ce qui se passe en Sicile ou aux environs.

Pendant qu'on faisoit la guerre par terre aux environs de Trebie, le Consul Sempronius, en continuant les expéditions de ceux qui avoient commandé la flotte avant lui, la faisoit par terre & par mer, aux environs de la Sicile & des autres isles voisines de l'Italie. De vingt galeres à cinq rangs de rames que les Carthaginois avoient mises en mer, pour aller ravager les côtes de l'Italie, neuf gagnerent les isles de Lipari, & huit celle de Vulcain. Les trois autres

* Que quelques-uns évaluent à 6000 liv. de notre monnoie.

ſurent emportées dans le détroit par un coup de vent. Le roi Hieron, qui pour lors étoit par hazard à Meſſine, où il attendoit le Conſul, les ayant apperçues, envoya douze galeres, qui les prirent ſans peine, & les amenerent dans le port de cette ville. On apprit des priſonniers qu'on fit ſur ces vaiſſeaux, qu'outre la flotte de vingt galeres dont ils avoient fait partie, il y en avoit une autre de trente cinq bâtimens de même eſpece, qui venoient en Sicile pour ſolliciter les anciens alliés des Carthaginois. Qu'ils croyoient que cette ſeconde flotte étoit principalement deſtinée à faire la conquête du Promotoire & de la ville de Lilybée. Mais qu'elle avoit été pouſſée vers les iſles Egates par la même tempête, qui les avoit diſperſés eux-mêmes. Le Roi écrivit ſur le champ à Marcus Emilius, Préteur de Sicile, pour lui apprendre ces nouvelles, & l'avertir qu'il veillât à la conſervation de Lilybée. Le Préteur envoya auſſi-tôt des Lieutenans & des Tribuns à Lilybée, & dans les villes du voiſinage, avec ordre de tenir leurs ſoldats dans le devoir, & de conſerver ſur-tout Lilybée, où étoient renfermées les proviſions & les machines qui étoient néceſſaires pour la guerre. On publia un Edit,

qui enjoignoit aux matelots, & aux soldats qui devoient servir sur mer, de faire cuire des vivres pour dix jours, de les porter dans leurs vaisseaux, & de s'embarquer dès le moment qu'on leur en donneroit le signal. On commandoit à ceux qui faisoient sentinelle sur les côtes, de veiller exactement, & de donner avis de l'arrivée de la flotte ennemie, dès qu'ils l'appercevroient en mer. Ainsi quoique les Carthaginois eussent reglé leur course de façon qu'ils pussent arriver à Lilybée avant le jour, on les vit cependant d'assez loin, parce que la lune étoit claire, & qu'ils venoient à hautes voiles. Dans un même instant, les sentinelles donnerent leur signal : on courut aux armes dans la ville, & les vaisseaux furent remplis de matelots & de soldats. Ces derniers furent partagés, ensorte que les uns combattissent de dessus les galeres, pendant que les autres défendroient les murs & les portes de la ville. Les Carthaginois, de leur côté, voyant que les ennemis étoient sur leurs gardes, ne voulurent point entrer dans le port avant le jour. Ils passerent le reste de la nuit à plier leurs voiles & à disposer leurs vaisseaux pour le combat. Dès que le jour parut, ils se retirerent en pleine mer, afin d'avoir

aſſez d'eſpace pour agir eux mêmes, & de laiſſer aux ennemis la liberté de ſortir du port. Les Romains ne refuſerent point la bataille, fiers de l'avantage qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir remporté ſur les Carthaginois, à peu près dans le même lieu, & comptant ſur le nombre & la valeur de leurs ſoldats. Lorſque les deux flottes furent en pleine mer, les Romains ſe mirent tout de bon en duvoir de meſurer leurs forces avec celles des Carthaginois. Ceux ci, au contraire tâchoient d'éviter le combat, employoient la ruſe au lieu de la force, & laiſſoient la diſpute à la légéreté des vaiſſeaux, & non à la valeur & aux armes des ſoldats. Effectivement ils avoient beaucoup plus de gens propres à manœuvrer qu'à combattre: & à l'abordage on voyoit paroître ſur leurs galeres bien plus de matelots que de ſoldats. Cette différence ayant diminué leur confiance, & augmenté celle des Romains, ils prirent bientôt la fuite, laiſſant au pouvoir des ennemis ſept de leurs vaiſſeaux, avec dix-ſept cens priſonniers, tant nautonniers que ſoldats; parmi leſquels ſe trouverent trois Carthaginois de la premiere nobleſſe. La flotte des Romains ſe retira ſaine & ſauve, à l'exception d'une ſeule galere, qui fut

Les Carthaginois defaits ſur mer auprès de Lilybée.

percée, & regagna cependant le port avec les autres. La nouvelle de ce combat n'avoit pas encore été portée à Messine, lorsque le Consul Sempronius y arriva. En entrant dans le port, il trouva le Roi Hieron qui venoit au-devant de lui, avec une flotte bien équippée, Ce Prince étant passé de son bord à celui du Consul, lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir arrivé heureusement avec sa flotte & son armée, lui souhaita toute sorte de bons succès en Sicile; & ensuite lui fit connoître l'état de l'isle, & les entreprises des Carthaginois. Enfin il lui promit que dans un âge avancé il serviroit les Romains avec le même zele & le même courage, dont il leur avoit donné des preuves dès sa jeunesse. Qu'il fourniroit gratuitement des vivres & des habits aux légions; & à ceux qui serviroient sur la flotte, soldats & matelots. Que les ennemis en vouloient à Lilybée & aux autres villes maritimes: & qu'il étoit à craindre qu'ils ne fussent secondés d'un grand nombre de Siciliens, attirés pour l'amour de la nouveauté. Le Consul, sur cet avis, croyant n'avoir point de temps à perdre, partit pour Lilybée, accompagné d'Hieron & de sa flotte. Mais dès qu'ils furent un peu avancés en mer, ils apprirent le

combat qui s'étoit donné près de cette ville, & la défaite des Carthaginois. Le Consul renvoya le Roi Hieron avec sa flotte, dès qu'il fut arrivé à Lilybée ; & ayant recommandé au Préteur qu'il y laissa, de veiller à la sûreté des côtes, il fit voile du côté de Malthe, qu'il sçavoit être au pouvoir des Carthaginois. Dès qu'il parut, on lui livra Amilcar, fils de Gisgon, qui commandoit la garnison, & environ deux mille soldats dont elle étoit composée. Par le même moyen il demeura maître de la ville & de toute l'isle. Quelques jours après il revint à Lilybée, où lui & le Préteur vendirent à l'encan tous les prisonniers qu'ils avoient faits, excepté les personnes d'une naissance distinguée. Et voyant que la Sicile n'avoit rien à craindre de ce côté-là, il passa aux isles de Vulcain, où l'on publioit que la flotte des Carthaginois étoit à la rade. Mais il n'y trouva pas un seul ennemi. Ils étoient partis delà, pour aller piller les côtes d'Italie. Et après avoir ravagé la * Calabre, ils portoient la consternation jusqu'à Rome même. Le Consul en retournant en Sicile, apprit la descente & les ravages de la flotte ennemie : & reçut en même-temps des lettres du Sénat, qui en lui

Sempronius reprend Malthe.

* Ou le territoire d'Hyppone.

donnant avis de l'arrivée d'Annibal, lui ordonnoient de revenir promptement au ſecours de ſon collegue. Partagé en tant de ſoins différens, il commença par embarquer ſon armée, & lui ordonna de ſe rendre à Rimini par la mer ſupérieure. Il envoya Sextus Pomponius ſon Lieutenant, avec vingt-cinq galeres au ſecours de la Calabre & de toute la côte maritime d'Italie. Il laiſſa au Préteur M. Emilius une flotte complette de cinquante galeres. Pour lui, après avoir mis la Sicile en état de ſe défendre, il côtoya l'Italie avec dix vaiſſeaux, & vint aborder à Rimini, où il prit ſon armée, avec laquelle il alla joindre ſon collegue auprès de Trebie.

Sempronius eſt rappellé en Italie.

Ainſi les deux Conſuls, & toutes les troupes de la république, ſe trouvoient réunis pour faire tête à Annibal : & l'on jugeoit aiſément que l'empire étoit abſolument ſans reſſource, ſi ces forces ne ſuffiſoient pas pour le défendre. Mais les deux Conſuls ne s'accordoient pas. Scipion découragé par la défaite de ſa cavalerie, & par la bleſſure qu'il avoit reçue dans le combat, vouloit tirer les affaires en longueur : au lieu que Sempronius, qui avoit encore tout ſon courage & toute ſa vigueur, ne pouvoit ſouffrir qu'on parlât de temporiſer. Tout

le pays qui eſt entre le Pô & Trebie étoit alors habité par des Gaulois. Et cette nation infidelle partagée entre deux peuples ſi puiſſants, ſans trop s'attacher à l'un ou à l'autre, attendoit pour prendre ſon parti, que la fortune ſe fût déclarée. Les Romains n'étoient pas trop fâchés de cette neutralité des Gaulois. Mais Annibal leur reprochoit qu'il n'étoit venu en Italie qu'à leur priere, & pour les délivrer du joug des Romains. Ainſi piqué de leur indifférence, & en même temps pour avoir de quoi nourrir ſes ſoldats, il détacha deux mille fantaſſins & mille cavaliers, la plûpart Numides, quelques-uns Gaulois, & leur ordonna de ravager tout leur pays, juſqu'aux bords du Pô. Les Gaulois n'étant pas en état de ſe défendre par eux-mêmes, ſe déclarerent alors contre les auteurs de leur malheur, pour ceux par qui ils eſpéroient d'être protégés. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs aux Conſuls, pour les prier de ſecourir une nation qu'on ne maltraitoit que pour la punir de ſon trop grand attachement au parti des Romains. Scipion ne jugeoit pas les conjectures convenables pour accorder aux Gaulois les ſecours qu'ils demandoient; outre qu'il les en croyoit indignes, à cauſe de la perfidie

encore toute récente des Boiens, quand on voudroit oublier toutes leurs infidélitées passées. Sempronius au contraire, prétendoit, que le meilleur moyen de contenir les alliés dans le devoir, étoit de défendre ceux qui les premiers auroient eu besoin du secours des Romains. Alors, malgré l'opposition de son collegue, il fit passer la riviere à sa cavalerie, à mille piétons, & à tout ce qu'il avoit de gens de trait, & leur ordonna de mettre les terres des Gaulois à couvert du pillage des Carthaginois. Ces troupes ayant rencontré les ennemis épars sans ordre par la campagne, la plûpart chargés de butin, & courant de tous côtés avec beaucoup de sécurité, fondirent tout d'un coup sur eux; & en ayant tué une partie, mirent le reste en fuite, & les obligerent de regagner leur camp avec beaucoup d'effroi & de consternation. Les Romains furent repoussés d'abord par ceux qui en sortirent en grand nombre. Mais ayant reçu du renfort, ils rétablirent une seconde fois le combat, qui étant demeuré quelque temps incertain, se termina de façon que les deux partis s'en attribuerent l'avantage, mais les Romains avec un peu plus d'apparence que les ennemis. Mais le Consul sur-tout publioit qu'il

Combat de cavalerie dont la victoire est disputée.

avoit remporté une victoire complette Il étoit transporté de joie, lorsqu'il s'imaginoit avoir vaincu l'ennemi avec la partie de l'armée qui avoit été défaite sous les ordres de son collegue. Que par là il avoit rendu aux soldats le courage & la confiance qu'ils avoient perdus. Que Scipion étoit le seul qui voulut éviter ou différer la bataille. Que plus malade de l'esprit que du corps, il redoutoit les armes des ennemis, par lesquelles il se souvenoit qu'il avoit été blessé. Mais qu'il ne falloit pas que cette langueur passât dans les autres par une dangereuse contagion. Car enfin quelle raison pouvoit-on avoir de différer? Attendoit-on un troisieme Consul, ou une nouvelle armée? Que les Carthaginois étoient campés dans le cœur de l'Italie, & presque à la vue de Rome. Qu'ils ne se proposoient plus, comme auparavant, d'ôter aux Romains la Sicile & la Sardaigne, qui avoient été enlevées à leurs peres ou la partie de l'Espagne qui est en deçà de l'Hebre: mais de les chasser eux-mêmes de leur patrie, & de la terre où ils avoient reçu la naissance & l'éducation. » Ah! quelle dou» leur, s'écrioit-il, pour nos peres, » accoutumés à combattre aux envi» rons de Carthage, s'ils nous voyoient,

Sempronius reproche à Scipion sa lenteur, & veut combattre.

» nous qui sommes leur sang ; s'ils » voyoient les deux Consuls avec les » deux armées consulaires, renfermés » dans leurs camp, & tremblans à la » vue de ces mêmes ennemis, qu'ils ont » vaincus tant de fois, tandis qu'Anni» bal s'est emparé de tout le pays qui est » entre les Alpes & l'Apennin: « Tels étoient les discours qu'il tenoit à son collegue malade, sans lui laisser un moment de repos. Telles étoient les harangues qu'il faisoit aux soldats assemblés autour de sa tente. Il avoit encore d'autres raisons de se hâter. La proximité des assemblées consulaires, la crainte de voir passer le commandement à de nouveaux chefs, & l'espérance de faire tomber sur lui seul la gloire d'avoir terminé la guerre pendant l'infirmité de son collegue. Ainsi, quoique Scipion fut d'un avis contraire, il ordonna aux soldats de se préparer à combattre.

Quand Annibal considéroit la situation des ennemis, & les mesures qu'ils avoient à prendre pour leur sûreté, il désespéroit de les attirer au combat, n'y ayant point de parti qui fût plus contraire à leurs véritables intérêts. Mais d'un autre côté, connoissant par la renommée d'abord, puis par lui-même, le caractere emporté de l'un des Consuls,

devenu

devenu encore plus fougueux par l'avantage qu'il croyoit avoir eu ſur ſes fourageurs ; il ſe croyoit à la veille de la bataille. De ſon côté il faiſoit tous ſes efforts pour l'accélerer ; pendant que les ſoldats ennemis étoient ſans expérience ; pendant que le plus habile des deux Généraux étoit hors d'état d'agir, & que les Gaulois étoient encore pleins d'ardeur & de courage, ne doutant point qu'ils ne ſe rallentiſſent inſenſiblement, à meſure qu'il les éloigneroit de leur pays. Pour ces raiſons, & autres pareilles, eſpérant que les ennemis en viendroient bien-tôt aux mains, ou qu'il les y contraindroit, s'ils ne ſe préſentoient pas d'eux-mêmes, il envoya pour examiner leur contenance, des eſpions Gaulois, beaucoup plus propres à ce miniſtere, parce qu'ils ſervoient dans les deux armées. Ils lui rapporterent que les Romains ſe diſpoſoient à donner bataille ; & ſur le champ il ſongea aux moyens de leur dreſſer quelque piege.

Annibal dreſſe des embûches aux Romains.

Il y avoit entre les deux armées un ruiſſeau, dont les bords étoient aſſez élevés, & couverts d'herbes marécageuſes & de broſſailles, telles qu'il en croît dans les terres incultes. Il examina le lieu par lui-même : & y ayant apperçu

des cavités assez profondes pour cacher même de la cavalerie : » Voilà votre » poste, dit-il à son frere Magon. » Choisissez-moi dans toute la cavalerie » & toute l'infanterie, cent hommes de » chaque sorte, & me venez trouver » avec eux à la premiere veille de la » nuit. A présent, allez-vous-en, & » faites prendre à vos gens de la nour- » riture & du repos. Magon ne manqua » pas de se présenter avec son monde à » l'heure marquée. Je vois, dit alors » Annibal, l'élite de mes troupes. Mais » comme je veux que vous soyez en état » de vous soutenir par le nombre, aussi- » bien que par le courage ; allez, braves » soldats, & me choisissez, chacun dans » votre espece, neuf hommes qui vous » ressemblent. Magon vous montrera le » poste où vous devez vous mettre en » embuscade. Vous aurez affaire à des » ennemis qui n'ont aucune connoissan- » ce de ces ruses de guerre «. Après avoir donné ses ordres à Magon, il commanda à la cavalerie Numide de passer le fleuve à la pointe du jour, & d'aller caracoller jusqu'aux portes du camp ennemi, d'engager les Romains au combat, en lançant des traits contre les sentinelles, de se retirer ensuite après avoir commencé l'escarmouche, & de

les attirer par cette fuite ſimulée juſqu'au-delà du fleuve. Pour ce qui eſt des autres officiers de cavalerie & d'infanterie, il leur ordonna de faire manger leurs ſoldats, & enſuite de leur commander de monter à cheval, & de prendre leurs armes ; & en cet état les tenir prêts à commencer le combat dès qu'on leur donneroit le ſignal. Sempronius, au premier mouvement des Numides, envoya d'abord contre eux cette cavalerie qui le rendoit ſi fier, puis ſix mille piétons, & enfin fit avancer toutes ſes troupes dans l'endroit où il avoit déjà médité de les poſter pour livrer une bataille qu'il déſiroit avec tant d'empreſſement. Par hazard ce jour-là il faiſoit un brouillard très-froid, & il tomboit beaucoup de neige, comme il a coutume d'arriver, entre les Alpes & l'Apennin ; ſans parler de la proximité des fleuves, qui refroidiſſent encore cette contrée. Et comme le Conſul avoit fait ſortir les hommes & les chevaux avec beaucoup de précipitation, ſans leur avoir fait prendre aucune nourriture, ni leur avoir donné aucun préſervatif contre les injures du lieu & de la ſaiſon, ils étoient tranſis d'un froid qui devenoit encore plus piquant à meſure qu'ils ap-

prochoient de la riviere. Mais lorſqu'en pourſuivant les Numides, qui avoient lâché pied à deſſein de les attirer, ils furent entrés dans l'eau juſqu'à le poitrine, la pluie de la nuit précédente l'ayant extrêmement groſſie, tous leurs membres furent tellement ſaiſis & pénétrés de froid, qu'ils avoient bien de la peine à tenir leurs armes ; outre qu'ils mouroient de faim, étant ſortis à jeun, & le jour étant déjà bien avancé.

Pendant ce temps là, les ſoldats d'Annibal avoient allumé des feux devant leurs tentes, & s'étoient frottés tous les membres de l'huile qu'on avoit diſtribuée par compagnies, pour ſe les rendre plus ſouples. Et ayant pris de la nourriture tout à leur aiſe, ils ne ſçurent pas plutôt que les Romains avoient paſſé l'eau, qu'ils prirent leurs armes, & s'avancerent pleins de confiance & de force pour les combattre. Annibal mit aux premiers rangs les frondeurs & les ſoldats armés à la légere, ce qui faiſoit environ huit mille hommes ; & après eux l'infanterie armée de toutes piéces, en quoi conſiſtoient ſes principales forces. Il jetta dix mille cavaliers ſur les deux aîles, qu'il fortifia encore de ſes éléphants, diſtribués également à la droite & à la gauche. Le Conſul voyant

que les Numides, en faiſant tout d'un coup volte-face, menoient rudement ſes cavaliers, devant qui ils avoient d'abord feint de fuir, fit ſonner la retraite; & les ayant rappellés, les reçut au milieu de ſon infanterie. Son armée étoit compoſée de dix-huit mille Romains, de vingt mille alliés du nom latin, & de quelques troupes auxiliaires des Manceaux, les ſeuls Gaulois qui fuſſent demeurés fideles. Ce fut avec ces forces que les Romains en vinrent aux mains pour la ſeconde fois avec les Carthaginois. Les Baléares commencerent le combat; mais comme ils avoient de la peine à ſoutenir l'effort des légions, Annibal fit promptement avancer ſes chevaux-légers, ce qui fit que la cavalerie des Romains plia d'abord. Car outre qu'elle n'étoit compoſée que de quatre mille hommes, la plûpart fatigués, & qu'elle avoit affaire à dix mille hommes tous frais, elle ſe vit encore accablée d'une grêle de traits lancés par les frondeurs: pour comble de malheur, les éléphants qu'on avoit répandus ſur les deux aîles s'étant avancés, cauſerent une déroute générale, ayant effrayé les chevaux par leur maſſe énorme, & par une odeur inſupportable, à laquelle ils n'étoient pas accoutumés. La cavalerie du

Conſul n'auroit pas cédé en valeur à celle d'Annibal, ſi elle avoit eu autant de force. Mais les Carthaginois étoient venus au combat, après s'être fortifiés par une bonne nourriture, au lieu que les Romains n'y avoient apporté que des corps affamés, épuiſés de fatigues, & tranſis de froid. Cependant leur courage leur auroit tenu lieu de tout, s'ils n'avoient eu affaire qu'à l'infanterie. Mais les frondeurs ayant mis en fuite la cavalerie du Conſul, commencerent à les attaquer en flanc à coups de traits : & les éléphants étoient entrés juſques dans le corps de leur bataille. Enfin Magon étant tout d'un coup venu fondre, avec la cavalerie Numide, ſur ceux de l'arriere-garde, dès qu'ils eurent paſſé au-delà du lieu où il s'étoit mis en embuſcade, jetta parmi eux le déſordre & la conſternation. Accablés de tant de maux tout à la fois, ils tinrent cependant ferme, & réſiſterent pendant un temps conſidérable, ſur-tout aux éléphants, contre leur eſpérance & celle des Carthaginois. Les Velites, à qui on avoit donné cette commiſſion, les mettoient premiérement en fuite, en leur lançant des traits longs & pointus ; & enſuite les ſuivoient par derriere & les piquoient par-deſſous la queue, où la chair plus

tendre qu'ailleurs, eſt auſſi plus ſuſceptible de bleſſure.

Annibal voyant ces bêtes effrayées & prêtes à ſe jetter ſur les ſiens, les fit ſortir du corps de la bataille, & les pouſſa vers l'aîle gauche contre les Gaulois qui ſervoient dans l'armée des ennemis. Les Gaulois prirent auſſi-tôt la fuite; & ce fut là ce qui acheva la déroute des Romains. Comme ils étoient inveſtis de toutes parts, & obligés de faire face en tout ſens, environ dix mille hommes réſolurent, voyant qu'ils ne pouvoient ſe ſauver autrement, de s'ouvrir un chemin à travers le centre de l'armée ennemie, compoſé des Africains & des troupes auxiliaires des Gaulois. Et en effet, ils percerent malgré eux, après en avoir fait un grand carnage. Mais ne pouvant paſſer la riviere pour retourner dans leur camp, ni diſtinguer, à cauſe de la pluie, de quel côté ils porteroienr du ſecours à leurs compagnons, ils s'en allerent tout d'une traite juſqu'à Plaiſance, Depuis ce temps là, pluſieurs autres, à leur exemple, ſe firent un paſſage au milieu des ennemis. Ceux qui prirent leur route du côté du fleuve, furent ou engloutis dans ſes gouffres, ou opprimés par les Carthaginois, dans le temps qu'ils héſi-

Bataille de Trebie perdue par les Romains.

toient à s'y jetter. Quelques uns s'étant dispersés par la campagne, se rendirent à Plaisance, en suivant à la piste ceux qui étoient arrivés les premiers. Il s'en trouva à qui la crainte de tomber entre les mains des ennemis donna la hardiesse de se jetter dans le fleuve; & l'ayant traversé, ils retournerent dans le camp. Une pluie mêlée de neige, jointe à la rigueur insupportable du froid, fit périr un grand nombre d'hommes & de chevaux, & presque tous les éléphants. La riviere arrêta la poursuite des vainqueurs, qui revinrent dans leur camp si transis & si glacés, qu'ils ressentirent beaucoup moins la joie que donne la victoire. C'est pourquoi, dès la nuit suivante, ceux qui étoient restés à la garde du camp, & ceux qui s'étoient sauvés de la bataille, passerent le fleuve Trebie, sans que les ennemis s'en apperçussent, à cause d'une violente pluie qui tomboit avec grand bruit. Peut-être même qu'épuisés de travail, & la plûpart couverts de blessures, ils feignirent de ne s'en pas appercevoir. En sorte que se tenant en repos, ils donnerent à Scipion le temps de se retirer à Plaisance avec ses troupes, d'où il se rendit à Cremone en passant le Pô, afin de ne point accabler une seule

colonie des quartiers d'hyver de deux armées.

Consternation des citoyens à Rome.

La nouvelle de cette défaite causa tant d'effroi dans la ville, que les citoyens croyoient à chaque instant voir arriver l'armée victorieuse devant leurs murailles ; sans avoir aucune ressource pour les défendre. Ils disoient qu'après la défaite de Scipion, auprès du Tesin, ils avoient rappellé Sempronius de Sicile, & lui avoient ordonné de venir au secours de son collegue. Mais après la défaite des deux Consuls & des deux armées consulaires, quels autres chefs, quelles autres légions pouvoient-ils opposer à l'ennemi vainqueur? Dans le temps qu'ils faisoient de si tristes réflexions, Sempronius arriva à Rome, ayant passé hardiment à travers les cavaliers ennemis, épars de tout côtés dans la campagne pour faire du butin, par un effet de son bonheur plutôt que de sa prudence, puisqu'il ne pouvoit raisonnablement espérer de leur cacher sa retraite ou de leur résister, s'il tomboit entre leurs mains. Il tint les assemblées consulaires : c'étoit ce qui pressoit alors davantage. Et après y avoir fait nommer Cn. Servilius pour la premiere fois, & C. Flaminius pour la seconde, il retourna dans ses quartiers d'hyver.

Mais les Romains n'y étoient pas même en ſûreté, les Numides portant par-tout le ravage & la déſolation. D'ailleurs les Celtiberiens & les Luſitaniens, encore plus à craindre que les Numides, pénétroient dans tous les lieux où la cavalerie ne pouvoit paſſer. Ainſi les vivres leur étoient coupés de toutes parts, excepté ce qui leur venoit par des barques qui remontoient le Pô. Les Romains avoient auprès de Plaiſance une place remplie de proviſions, défendue par de bonnes fortifications, & par une garniſon aſſez conſidérable. Annibal, dans l'eſpérance de s'emparer de ce fort, partit avec une partie de ſa cavalerie & de ſes ſoldats armés à la légere. Il l'attaqua de nuit. Mais quelque précaution qu'il eût priſe pour tenir ſa marche ſecrette, afin d'emporter plus facilement la place, il ne put tromper la vigilance des ſentinelles. La garniſon fut avertie de ſon arrivée, & tout d'un coup pouſſa de ſi grands cris, qu'ils furent entendus juſqu'à Plaiſance. Ainſi le Conſul arriva dès le point du jour avec ſa cavalerie, après avoir ordonné aux légions de le ſuivre rangées en bataillon quarré. Avant qu'elles fuſſent arrivées, la cavalerie en vint aux mains de part & d'autre. La bleſſure qu'Annibal reçut dans cette action

ayant effrayé ſes gens, & donné du courage aux Romains, il fut obligé d'abandonner cette entrepriſe. Après quelques jours de repos, ſans attendre que ſa plaie fût entiérement fermée, il partit pour aller attaquer Victumvies. C'étoit un fort que les Romains avoient conſtruit pendant la guerre des Gaulois. Il s'y étoit établi un marché aſſez conſidérable par le concours des habitans de cette contrée, & de ceux des Provinces voiſines; & la crainte d'être pillés par les coureurs d'Annibal, avoit alors obligé la plûpart des gens de la campagne de s'y réfugier avec leurs effets. Une grande multitude de ces ſortes de gens, animée par l'exemple de ceux qui s'étoient ſi bien défendus auprès de Plaiſance, prit les armes & vint hardiment au-devant des Carthaginois. Ils ſe mêlerent dans le chemin avec les gens d'Annibal, combattant par pelottons plutôt qu'en bataille rangée. Mais comme d'un côté c'étoit une multitude confuſe, qui agiſſoit ſans diſcipline & ſans commandement; & de l'autre, un Général qui comptoit ſur la valeur de ſes ſoldats, comme eux-mêmes étoient aſſurés de ſa capacité, trente-cinq mille hommes furent aiſément défaits & mis en déroute par un bien petit nombre. Le lendemain

la place se rendit & reçut garnison ennemie. Ceux du fort eurent ordre de mettre bas les armes. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'Annibal commanda aux siens de les traiter comme des gens qui ont été pris d'assaut. Tous les excès de cruauté, d'orgueil & d'avarice; tous les outrages dont les Historiens ont cru devoir instruire la postérité, furent exercés sur ces malheureux. Telles furent les expéditions d'Annibal pendant l'hyver.

Le froid étoit si violent, qu'Annibal donna à ses gens quelque temps pour se reposer après tant de peines, Et dès qu'il lui parut à des indices encore douteux que le printemps approchoit, il les tira des quartiers d'hyver pour les conduire dans l'Etrurie, à dessein de gagner cette nation par la douceur, ou de la soumettre par la force, comme il avoit fait les Gaulois & les Liguriens.

Passage de l'Apennin.

En passant l'Apennin, il fut attaqué d'un orage si effroyable, que ce qu'il avoit souffert dans le trajet des Alpes lui parut être peu de chose en comparaison. Un vent affreux, mêlé de pluie, leur donnoit dans le visage avec tant de violence, qu'ils ne pouvoient éviter ou d'abandonner leurs armes, ou d'être renversés, s'ils vouloient résister à sa

furie. Ils s'arrêterent. Mais comme il leur faisoit perdre la respiration, ils lui tournerent le dos, & demeurerent quelque temps dans cette posture. Alors l'horrible fracas du tonnerre & les éclairs qui accompagnoient ses coups épouvantables, leur ôtant tout à la fois l'usage des yeux & des oreilles, ils demeuroient interdis & pénétrés de frayeur. Enfin la pluie cessa. Mais par cette même raison, le vent s'étant élevé avec encore plus de force, ils furent obligés de camper dans le même lieu où la tempête les avoit surpris. Ce fut pour eux une nouvelle fatigue, aussi accablante que la premiere. Car ils ne pouvoient ni développer leurs tentes, ni les poser, le vent les leur arrachant des mains, ou les enlevant de leur place. Et dans le même temps, l'eau que le vent avoit élevée s'étant épaissie sur le sommet des montagnes, il tomba une si grande quantité de neige & de grêle, qu'abandonnant un travail inutile, ils se jetterent tous par terre, accablés sous le poids de leurs tentes & de leurs vêtemens, plutôt qu'ils n'en étoient couverts. Le froid qui suivit devint si âpre & si piquant, que les chevaux, aussibien que les hommes, firent pendant long-temps d'inutiles efforts pour se re-

lever d'une chûte ſi déplorable, leurs nerfs s'étant tellement roidis, qu'il leur étoit impoſſible de les plier. Enfin lorſqu'à force de s'agiter & de ſe mouvoir, ils eurent repris un peu de courage, on commença à allumer des feux de diſtance en diſtance, la plûpart demandant à leurs compagnons un ſecours, qu'ils n'étoient pas en état de ſe procurer eux-mêmes. Annibal demeura deux jours en cet endroit comme aſſiégé; & il n'en ſortit qu'après avoir perdu un grand nombre d'hommes & de chevaux, avec les ſept éléphants qui lui étoient reſtés après la bataille de Trebie.

Sempronius combat Annibal.

Etant deſcendu de l'Apennin, il retourna ſur ſes pas, & alla camper à dix mille de Plaiſance. Le lendemain il vint chercher l'ennemi avec douze mille hommes d'infanterie & cinq mille de cavalerie. Sempronius qui étoit déjà revenu de Rome, ne refuſa pas le combat. Et ce jour-là les deux armées n'étoient éloignées l'une de l'autre, que d'une lieue. C'eſt pourquoi dès le jour ſuivant, elles marcherent avec une ardeur égale à un combat qui fut long-temps diſputé, & où les deux partis eurent alternativement l'avantage l'un ſur l'autre. Dès le premier choc, les Romains furent tellement ſupérieurs aux Carthaginois, qu'à-

près les avoir mis en fuite, ils les poursuivirent jusques dans leur camp, & tâcherent même un moment après de s'en emparer. Mais Annibal ayant mis aux portes un petit nombre de soldats pour en défendre l'entrée, ordonna aux autres de se tenir bien serrés dans le milieu, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal d'en sortir pour aller attaquer les ennemis. Il étoit environ trois heures après midi, lorsque Sempronius fit sonner la retraite, ayant inutilement fatigué ses soldats, & désespérant de pouvoir forcer les Carthaginois. Dès qu'Annibal se fût apperçu de la retraite des Romains, il ordonna à sa cavalerie de sortir à droite & à gauche, & de courir sur eux, pendant qu'il sortiroit lui-même par le milieu pour aller les attaquer avec l'élite de son infanterie. L'affaire eût été des plus sanglantes & des plus célebres par la perte des deux partis, si le jour eût permis qu'elle durât plus long-temps. La nuit sépara les combattans, horriblement acharnés les uns contre les autres. Ainsi le nombre des morts ne répondit pas à l'animosité des combattans, qui fut à peu près égale des deux côtés, aussi-bien que la perte, qui n'alla pas à plus de six cens fantassins & trois cens cavaliers pour chaque armée.

Mais celle que firent les Romains, fut plus considérable par la qualité, que par le nombre de leurs morts ; puisqu'il fut tué dans cette action une grande quantité de chevaliers, cinq Tribuns des soldats, & trois Préfets des alliés. Après ce combat, Annibal se retira dans la Ligurie, dont les habitans, pour lui prouver leur fidélité, lui livrerent à son arrivée deux Questeurs Romains, C. Fulvius & L. Lucretius, deux Tribuns des soldats, & cinq Chevaliers, presque tous fils de Sénateurs. Sempronius se retira du côté de Luques.

La victoire est incertaine.

Pendant que ces choses se passoient en Italie, Cn. Cornelius Scipion, à qui on avoit ordonné de passer en Espagne avec une flotte & une armée, partit des bords du Rhône ; & ayant côtoyé les monts Pyrenées, il alla aborder à Empories. Là il mit ses soldats à terre. Puis commençant par les Lusitaniens, & continuant de proche en proche jusqu'à l'Hebre, il mit tous les habitans de ces cantons dans les intérêts des Romains, en les obligeant à renouveller les anciennes alliances, ou en contracter de nouvelles. L'idée qu'il laissa par-tout de sa bonté & de sa clémence, lui attira l'amitié, non-seulement des peuples maritimes, mais encore des nations les plus

féroces qui demeurent au milieu des terres & sur les montagnes, & qui bien loin de s'opposer à ses entreprises, unirent leurs armes avec les siennes contre les Carthaginois, & lui fournirent des troupes dont il tira de grands services dans cette guerre. Annibal, comme on l'a dit plus haut, avoit donné à Hannon le gouvernement de cette Province endeçà de l'Hebre, & l'avoit chargé de la maintenir dans les intérêts des Carthaginois. Ainsi pour arrêter les progrès des Romains, & ne pas attendre que tout le pays fut déclaré pour eux, il alla camper à leur vue, & leur présenta la bataille. Scipion l'accepta avec joie; parce que ne pouvant éviter d'avoir affaire à Asdrubal & à Hannon, il aimoit mieux les combattre séparément, que de les avoir sur les bras tous les deux ensemble. La victoire lui coûta peu. Il tua aux ennemis six mille hommes, prit le Général lui-même avec quelques-uns des principaux Officiers, fit deux mille prisonniers, avec ceux qui étoient restés à la garde du camp, dont il se rendit aussi maître, ainsi que de Scissis, ville voisine de ce lieu, qu'il prit d'assaut. Le butin qu'il y fit étoit peu considérable. C'étoient des meubles grossiers à l'usage de ces barbares, & quelques

En Espagne, Cn. Scipion bat les ennemis commandés par Hannon.

viles eſclaves. Mais les ſoldats s'enrichirent par le pillage du camp, où ils trouverent les dépouilles, non-ſeulement de l'armée qu'ils venoient de vaincre, mais encore de celle qui étoit paſſée en Italie avec Annibal : ce Général ayant laiſſé au-delà des Pyrenées, tout ce qu'il y avoit de plus précieux, pour ne point trop embarraſſer les ſoldats.

Avant que le bruit de cette défaite ſe fût répandu, Aſdrubal paſſa l'Hebre avec huit mille piétons & mille cavaliers, & vint au-devant de Scipion, dans la penſée qu'il ne faiſoit qu'arriver en Eſpagne. Mais quand il eut appris la perte qu'Hannon avoit faite auprès de Sciſſis, de la bataille & de ſon camp, il tourna du côté de la mer. Il rencontra aſſez près de Tarragone les matelots & les ſoldats de la flotte de Scipion, épars négligemment dans la campagne, comme il arrive aſſez ſouvent après un heureux ſuccès ; & ayant envoyé contre eux ſa cavalerie, il les rechaſſa juſques dans leurs vaiſſeaux, après en avoir tué un grand nombre, & donné l'épouvante à tout le reſte. Mais n'oſant pas demeurer plus long-temps dans le même lieu, de crainte d'être accablé par les troupes victorieuſes de Scipion, il ſe retira au-delà de l'Hebre. En effet, Scipion, ſur

le bruit d'un nouvel ennemi, marcha en diligence du côté de Tarragone : & après avoir fait souffrir à quelques Capitaines de vaisseau la peine de leur négligence, il jetta quelques troupes dans cette ville, & retourna à Empories avec sa flotte. A peine s'étoit-il retiré, qu'Asdrubal repassa l'Hebre ; & ayant soulevé ces mêmes Ilergetes qui avoient donné des ôtages à Scipion, il alla ravager, avec la jeunesse de cette nation inconstante, les terres des alliés qui étoient demeurés fideles aux Romains. Mais dès qu'il sçut que Scipion étoit sorti de ses quartiers d'hyver, il se retira une seconde fois au-delà de l'Hebre, abandonnant tout le pays qui est en deçà. Scipion voyant les Ilergetes destitués du secours de celui qui les avoit portés à la révolte, marcha aussitôt contre eux avec son armée ; & les ayant obligés de se renfermer dans Athanagie, leur ville capitale, il les y investit ; & en peu de jours, les ayant forcés à lui donner un plus grand nombre d'ôtages qu'auparavant, il les remit tout de nouveau sous la domination des Romains, après avoir tiré d'eux une somme d'argent pour punition de leur infidélité. Il marcha delà contre les Ausetans, situés assez près

de l'Hebre, & alliés des Carthaginois, aussi-bien que les Ilergetes. Il assiégea leur ville capitale : & ayant sçu que les Lacetans leurs voisins s'avançoient pour les secourir, il les fit tomber dans une ambuscade qu'il leur avoit dressée assez près de la ville, lorsqu'ils étoient sur le point d'y entrer pendant la nuit. Il leur tua douze mille hommes, & les désarma presque tous. Ceux qui lui échapperent se disperserent çà & là dans la campagne, & se retirerent dans leurs maisons. L'hyver, qui survint fort à propos pour les assiégés, étoit le seul obstacle qui empêchât Scipion de prendre la ville. Pendant trente jours que dura le siege, la neige fut presque toujours haute de quatre pieds & elle seule préserva les ouvrages des Romains des feux que les assiégés jetterent à différentes reprises pour les ruiner. Enfin Amusitus leur Prince étant sorti de la ville pour se retirer dans le camp d'Asdrubal, ils se rendirent à Scipion, après être convenus avec lui de lui donner vingt talens d'argent pour se racheter.

Pendant cet hyver il arriva plusieurs prodiges à Rome, ou aux environs de la ville : ou, pour parler plus juste, on en publia un grand nombre, auxquels on

ajouta foi assez légérement, comme il arrive quand une fois la superstition s'est emparée des esprits. On contoit que dans le marché aux herbes un enfant libre, âgé de six mois, avoit crié triomphe. Que dans la place aux veaux, un bœuf, sans être poursuivi de personne, étoit monté jusqu'au troisiéme étage, d'où il s'étoit ensuite jetté en bas, effrayé par les cris de ceux qui l'habitoient. Qu'on avoit apperçu en l'air une flotte composée de plusieurs bâtimens. Que dans le même marché aux herbes, le temple de l'Espérance avoit été frappé du tonnerre. Qu'à Lanuvium une lance s'étoit remuée d'elle même. Qu'un corbeau avoit volé dans le temple de Junon, & s'étoit perché sur l'oreiller même de la Déesse. Qu'on avoit vû dans le territoire d'Amiterne en différens endroits, plusieurs fantômes d'hommes vêtus de blanc, qui étoient disparus dès qu'on avoit voulu s'en approcher. Que dans celui de Picene, il avoit plu des pierres. Qu'à Cere, les lettres qui contenoient la réponse de l'oracle, avoient paru beaucoup plus petites que de coutume. Qu'enfin dans la Gaule un loup avoit arraché du fourreau l'épée d'un soldat en sentinelle, & s'étoit enfui avec. Les décemvirs eurent ordre de consulter les livres de la Sybille au sujet des

autres prodiges. Mais en attendant on ordonna une neuvaine pour la pluie de pierres qui étoit tombée dans le territoire de Picene. Et ensuite tous les citoyens furent occupés sans interruption à appaiser la colere des Dieux, annoncée par tant d'évenemens miraculeux, en suivant les regles que la Sibylle avoit prescrites. Avant toutes choses on fit des sacrifices expiatoires, pour purifier la ville & les habitans de toute souillure. On immola de grandes victimes aux Dieux qui étoient désignés. On fit à Junon, dans son temple de Lanuvium, une offrande du prix de quarante livres d'or ; & les Dames présenterent une statue de bronze à celle qui préside sur le mont Aventin. A Cere, où les lettres de l'Oracle avoient paru si diminuées, il fut ordonné qu'on descendroit les Dieux de leurs niches, pout les coucher dévotement sur des coussins, & les exposer à la piété des citoyens. On décerna des processions publiques, à l'honneur de la Fortune, sur le mont Algide. A Rome on descendit aussi la statue de la Jeunesse de sa place, & on fit des processions dans le temple d'Hercule. Et tout le peuple eut ordre d'aller faire des prieres généralement dans tous les temples, aux pieds des Dieux couchés tout de leur

long ſur leurs lits de parade. On immola cinq grandes victimes au Génie. Enfin le Préteur C. Atilius Serranus fut chargé de promettre aux Dieux des honneurs extraordinaires, ſi dix ans après, la république ſe trouvoit dans ſon état ordinaire. Les eſprits des Romains ſe trouverent fort ſoulagés après qu'on eut achevé ces ſacrifices, & fait aux Dieux les vœux que la Sibylle avoit marqués.

Flaminius, celui des Conſuls déſignés, à qui le ſort avoit fait tomber en partage les légions qui hyvernoient à Plaiſance, manda à Sempronius qu'il eût à tenir cette armée campée à Rimini aux ides de Mars, pour la lui remettre en ce lieu, dès qu'il y ſeroit arrivé. Il avoit deſſein de faire la cérémonie de ſon inauguration dans la province, n'ayant pas encore oublié les conteſtations qu'il avoit eues avec les Sénateurs pendant ſon tribunat, en premier lieu: & une ſeconde fois dans ſon premier conſulat, d'abord au ſujet du conſulat même, qu'on vouloit l'obliger d'abdiquer, puis à l'occaſion du triomphe dont on avoit deſſein de le priver. Il étoit encore odieux aux Sénateurs, à cauſe d'une nouvelle loi que C. Claudius avoit portée contre leur ordre, n'ayant de tous les Sénateurs que le ſeul Flaminius qui l'appuyât dans

Flaminius odieux au Sénat, à cauſe de ſa temerité.

ce dessein. Cette loi faisoit défense à tout Sénateur & à tout citoyen qui seroit pere de Sénateur, d'avoir une barque qui tint plus de trois cens septiers. C. Claudius trouvoit que c'étoit assez pour transporter à Rome les fruits que les Sénateurs recueilloient dans leurs terres, & qu'il étoit indigne de leur rang de faire servir leurs vaisseaux de charge à transporter la récolte des autres citoyens pour de l'argent. L'affaire ayant été débattue avec beaucoup de chaleur de part & d'autre, rendit Flaminius, qui avoit appuyé cette loi de son crédit, odieux à la noblesse ; mais lui acquit la faveur du peuple, qui par reconnoissance, l'éleva une seconde fois au consulat. Il se persuada que les Sénateurs, pour se venger de lui, le retiendroient à Rome, soit en alléguant de mauvais présages, soit en l'obligeant de célébrer les féries latines, ou enfin en apportant quelqu'un des pétextes dont on avoit coutume de se servir, pour empêcher les Consuls d'aller commander les armées. Pour éviter cet inconvénient, il feignit d'avoir affaire à la campagne ; & étant sorti de Rome, s'en alla, sans en rien dire, dans son département, n'étant encore que particulier. Cette évasion étant devenue publique, anima encore davantage les

Sénateurs

Sénateurs, déjà irrités contre lui. » On
» disoit hautement, que Flaminius avoit
» déclaré la guerre, non seulement au
» Sénat, mais aux Dieux mêmes.
» Qu'ayant été fait Consul la premiere
» fois contre les auspices qui s'opposoient
» à son élection, il s'étoit mocqué des
» hommes & des Dieux, qui de concert,
» lui défendoient de donner bataille. Et
» que maintenant, tourmenté par les re-
» proches que sa conscience lui faisoit
» de son impiété, il avoit évité de pa-
» roître au capitole, & d'y faire la céré-
» monie auguste de son entrée dans le
» consulat, pour n'être point obligé
» d'invoquer le grand Jupiter un jour si
» solemnel; pour ne point voir ni con-
» sulter le Sénat, qu'il haïssoit, & de qui
» il étoit haï; pour ne point indiquer
» les féries latines; pour ne point faire
» à Jupiter, sur la montagne d'Albe,
» le sacrifice accoutumé; pour ne point
» consulter les auspices, & faire dans le
» capitole les vœux ordinaires pour la
» prospérité de la république, & la sien-
» ne propre, & partir ensuite pour sa
» province, revêtu des marques hono-
» rables de sa dignité. Qu'il étoit sorti
» de Rome à la dérobée, comme un mi-
» sérable soldat, sans être précédé de
» ses licteurs, sans faire passer devant lui

» les haches & les faiſceaux, à peu près » comme s'il eut quitté ſa patrie pour » aller en exil. Qu'il étoit apparamment » plus glorieux pour lui & pour l'em- » pire Romain, de faire une cérémonie » ſi ſainte & ſi éclatante, à Rimini qu'à » Rome, & dans une auberge, qu'à la » vue de ſes Dieux domeſtiques «. Tous furent d'avis qu'on le rappellât, ou qu'on le fit revenir par force, s'il refuſoit d'obéir; & qu'on l'obligeât à rendre en perſonne tous les honneurs qu'il devoit aux Dieux & aux hommes, avant d'aller joindre ſon armée dans ſa province. On lui députa pour cet effet Q. Terentius & M. Antiſtius. Mais il ne fit pas plus de cas de leurs remontrances, qu'il en avoit fait dans ſon premier conſulat des lettres que le Sénat lui avoit écrites. Quelques jours après il entra en charge: & au milieu de la cérémonie, le taureau qu'on immoloit, après avoir reçu le coup de hache, échappa des mains des ſacrificateurs, & couvrit de ſon ſang un grand nombre des aſſiſtans. Tout le monde ſe mit à fuir. Les plus éloignés de l'autel eurent encore plus de frayeur, parce qu'ils ignoroient la cauſe d'une ſi grande conſternation. On regarda cet accident comme le préſage de quelque grand malheur. Flaminius s'étant mis à

la tête des légions que lui remit Sempronius, Conſul de l'année précédente, & de deux qu'il reçut du Préteur Atilius, traverſa les ſentiers de l'Apennin, pour ſe rendre dans l'Etrurie.

Fin du premier Livre.





LIVRE II.

SOMMAIRE.

Annibal perd un œil en passant dans l'Etrurie par des marais froids & humides. Le Consul Flaminius donne bataille malgré les Dieux & les hommes, & est défait & tué à Trasimene. Annibal tient sa parole en Carthaginois à 6000 hommes qui s'étoient rendus à lui. Deux meres meurent de joie à Rome à la vue de leurs fils revenus de la bataille contre leur espérance. Printemps sacré promis aux Dieux à des conditions. Fabius créé Dictateur. Sa sage conduite. M. Minucius son maître de cavalerie le décrie dans l'esprit des soldats & du peuple, & à force d'invectiver contre lui, obtient une autorité égale à celle de son Supérieur. Il donne bataille à Annibal; & prêt d'être défait est délivré de danger par ce même Fabius qu'il avoit maltraité. Vaincu par ce bienfait, il se réconcilie avec lui, & rentre sous son obéissance. Stratagême d'Annibal pour se tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé. En ravageant tout le pays, il épargne les terres de Fabius, afin de le rendre suspect de quelque intelligence. Bataille de Cannes, encore plus funeste aux Romains que les trois premieres. Le Consul Paul Emile y est tué sur la place avec un grand nombre de consulaires, de pretoriens & d'édilitiens, & plus de 40000 soldats. P. Scipion, surnommé depuis l'Africain, empêche par son courage & sa fermeté, une conspiration de la jeune noblesse, qui pouvoit entraîner la ruine

de la république. Consternation extraordinaire à Rome après cette défaite. Heureux succès en Espagne consolent des malheurs de l'Italie. Vierges Vestales punies pour inceste. On arme des esclaves, faute de trouver assez de soldats libres. Prisonniers de Cannes demandent à être rachetés. On va au-devant de Varron, & on le remercie de n'avoir point désespéré de la république.

DE's qu'Annibal sentit les approches du printems, il sortit de ses quartiers d'hyver, après avoir tenté intilement de traverser l'Apennin, avoir perdu beaucoup de tems à cette entreprise, & s'être vû en danger d'y périr avec toute son armée. Les Gaulois n'avoient été engagés à le suivre, que par l'espérance du butin. Mais si-tôt qu'ils virent qu'au lieu de s'enrichir aux dépens d'autrui, leur pays étoit devenu le théâtre de la guerre, & étoit également foulé par les quartiers d'hyver des deux armées, ils l'abandonnerent à son tour, pour revenir au parti des Romains. Les principaux de cette nation dresserent souvent des embûches à sa vie : & il ne les évita que par la trahison qu'ils exerçoient les uns contre les autres ; en lui découvrant la conspiration qu'on avoit formée contre lui, avec la même légéreté qu'ils y étoient entrés. Il se sauva

Cn. Servilius & Caius Flaminius Consuls. An. 535.

Annibal abandonné des Gaulois.

aussi plusieurs fois par l'erreur où il les jettoit, en changeant souvent d'habits ou de casques. La crainte de périr par leur perfidie, fut encore une des raisons qui l'obligerent à se mettre de si bonne heure en campagne. Cependant le Consul Cn. Servilius entra en charge à Rome aux ides de Mars, & assembla les sénateurs pour les consulter sur l'état de la république. Cette délibération réveilla la haine mal éteinte qu'ils avoient pour C. Flaminius. Ils se plaignoient, d'avoir créé deux Consuls, & de n'en avoir qu'un. Que Flaminius ne pouvoit passer pour tel, étant parti de Rome sans autorité & sans auspices. Que c'étoit au capitole que les Consuls recevoient ces deux caracteres, à la vue de leurs Dieux publics & particuliers; après avoir célébré les féries latines, & fait sur la montagne d'Albe, & dans le temple du grand Jupiter, les sacrifices accoutumés; & non pas dans la province & dans une terre étrangere, où il n'avoit porté que la qualité de particulier. Leur crainte étoit augmentée par les prodiges qu'on annonçoit de toutes parts. On assuroit qu'en Sicile on avoit vû des javelots s'allumer entre les mains de plusieurs soldats, & en Sardaigne, un bâton en celles d'un cavalier qui faisoit sa ronde.

Plaintes contre Flaminius.

Prodiges.

Qu'on avoit apperçu, à diverses reprises, s'élever sur les côtes maritimes des especes d'incendies. Qu'il étoit sorti du sang de deux boucliers : que quelques soldats avoient été frappés de la foudre : que le disque du soleil avoit paru plus petit qu'à l'ordinaire : qu'à Preneste, il avoit plu des pierres ardentes : qu'à Arpi on avoit apperçu en l'air des boucliers, & un combat entre le soleil & la lune : qu'à Capene, en plein jour, il avoit paru deux lunes en même tems : qu'à Cere, il avoit coulé des eaux ensanglantées, & que la fontaine même d'Hercule s'étoit trouvée couverte de taches de sang : qu'à Antium, des épis sanglans étoient tombés dans les corbeilles des moissonneurs : qu'à Falerie, il s'étoit fait dans le ciel une large ouverture, d'où étoit sorti un grand éclat de lumiere. Que les lettres où la réponse de l'Oracle étoit contenue, s'étoient diminuées à vue d'œil ; & qu'il étoit tombé du ciel un billet, où ces mots étoient écrits : Mars secoue ses armes. Que dans ce même tems à Rome, sur la voie Appia, la statue du même Dieu avoit jetté de la sueur, aussi bien que les statues des loups. Qu'enfin à Capoue le ciel avoit paru être tout en feu ; & la lune tomber avec la pluie. La Superstition alla jusqu'à ajouter foi à des

prodiges de moindre conséquence. On disoit qu'il y avoit des chevres dont le poil avoit tout d'un coup été métamorphosé en laine; & qu'un coq avoit changé de sexe avec une poule. Ceux qui étoient garants de ces miracles furent introduits dans le Sénat, où ils les exposerent de la maniere que nous venons de dire. L'affaire mise en délibération, les Sénateurs furent d'avis qu'on commençât par immoler aux Dieux, selon le rang & la dignité de chacun d'eux, de grandes & de petites victimes, & faire des processions & des prieres dans tous les Temples. Que le reste s'exécuteroit de la façon que les decemvirs le prescriroient, après qu'ils auroient consulté les livres de la Sibylle. Il fut ordonné par leur avis, qu'on offriroit à Jupiter un foudre d'or, pesant cinquante livres, à Junon & à Minerve, des dons convenables, mais en argent. Qu'on immoleroit à Junon, sur le mont Aventin, où elle étoit honorée sous le nom de Reine, & à Lanuvium, où elle étoit connue sous celui de Sospite, les victimes les plus considérables: que les Dames Romaines feroient à la même déesse, sur le même mont Aventin, une offrande en leur nom, après que chacune d'elles auroit contribué une somme d'argent

proportionnée à ſes moyens, & qu'elles placeroient ſa ſtatue ſur ſon lit de parade. Que les affranchies mêmes ſe cottiſeroient pour faire un don à la Déeſſe Feronie. Toutes ces cérémonies ayant été achevées, les decemvirs immolerent dans la place publique d'Ardée les plus grandes victimes. Et au mois de Décembre, ils firent le même ſacrifice à Rome, où les ſtatues des Dieux furent deſcendues de leurs niches, & étendues ſur leurs couſſins par les mains même des Sénateurs. On donna en même temps un feſtin public, & l'on annonça les Fêtes de Saturne par des cris, qui furent continués un jour & une nuit. On fit de cette cérémonie une fête annuelle, que le peuple eut ordre de célébrer à perpétuité dans le même temps.

Pendant que le Conſul paſſoit le temps à Rome à ſacrifier aux Dieux, & à faire des levées avec beaucoup de longueur, Annibal s'étoit déjà mis en campagne. Il ſçavoit que le Conſul Flaminius étoit arrivé à Arretium. Il pouvoit ſe rendre dans ce canton par une route plus commode, mais plus longue, ſi l'empreſſement qu'il avoit de le joindre ne lui eût fait préférer un chemin plus court à travers un marais, dans

lequel le fleuve Arnus s'étoit alors débordé avec plus d'abondance que de contume. Il ordonna aux Espagnols & aux Africains, tous soldats vétérans, & l'élite de son armée, de marcher au premier rang avec leurs bagages, afin que s'ils étoient obligés de s'arrêter, ils ne manquassent pas des choses nécessaires. Les Gaulois les suivoient, & formoient le centre. La cavalerie étoit à l'arriere-garde. Magon, avec les soldats armés à la légere, fut chargé de rassembler ceux qui s'écarteroient du gros, ou qui demeureroient derriere. Cet ordre regardoit sur tout les Gaulois, naturellement impatiens dans les fatigues, & peu propres à soutenir une marche longue & difficile. Ceux qui étoient à l'avant-garde voyant leurs Officiers à leur tête, suivoient courageusement leurs drapeaux, malgré la profondeur des eaux & de la boue, dont ils se retiroient avec des peines incroyables. Mais les Gaulois ne pouvoient ni se retenir, quand ils venoient à trebucher, ni s'arracher des gouffres du fleuve, ou du marais, où ils étoient à toute heure engloutis. Ils soutenoient pendant quelque temps leurs corps par par leurs courages, & leurs courages par l'espérance. Mais quand une extrême

fatigue leur avoit entiérement ôté l'un & l'autre, ils ſe laiſſoient tomber, & expiroient au milieu des bêtes de charges, renverſées pêle-mêle auſſi bien qu'eux. Ce qui les accabla davantage, fut la privation du ſommeil pendant quatre jours & trois nuits. Comme la terre étoit toute couverte d'eau, ils ſe couchoient, pour être à ſec, ou ſur les harnois & les bagages des chevaux & des bêtes de ſomme, entaſſés les uns ſur les autres, ou ſur les corps même de ces animaux, étendus de tous côtés par terre, au milieu de l'eau & de la fange; trop contens de trouver où ſe mettre à ſec, afin de ſe laiſſer aller à un ſommeil auquel ils ne pouvoient plus réſiſter. Annibal étoit monté ſur le ſeul éléphant qui lui étoit reſté. Et la hauteur de cet animal le mettoit bien à l'abri des eaux. Mais ayant été long-temps incommodé d'une fluxion, cauſée tant par le mélange du froid & du chaud, qui ſe font ſentir alternativement à l'arrivée du printemps, que par les inſomnies continuelles, & les vapeurs groſſieres du marais, qui lui donnoient de violens maux de tête; comme le temps ni le lieu ne lui permettoient pas d'uſer de remedes, il eut enfin le malheur de perdre un œil.

Annibal perd un œil.

Lorſqu'il fut ſorti de ces terres humides & marécageuſes, après y avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux de la maniere du monde la plus déplorable, il campa dans le premier endroit ſec qu'il rencontra. Et ayant appris par ſes coureurs que l'armée ennemie étoit aux environs d'Arretium, il s'attacha avec une application infinie, à connoître les deſſeins & le caractere du Conſul, la ſituation du pays, les moyens dont il devoit ſe ſervir pour avoir des vivres, les chemins par où il pouvoit les faire conduire dans ſon camp, & généralement toutes les choſes qui pouvoient lui être avantageuſes, dans les conjonctures préſentes. La contrée de l'Etrurie qui eſt entre Feſules & Arretium, étoit la plus fertile de l'Italie. On y trouvoit en abondance des troupeaux, des bleds, & tous les fruits que la terre produit pour la nourriture des hommes. Le Conſul étoit encore tout fier des ſuccès qu'il avoit eus dans ſon premier conſulat. Il ſe mocquoit des loix, & des conſeils des Sénateurs. Il n'avoit pas même pour les Dieux tout le reſpect qu'il auroit dû. Et la fortune avoit encore nourri & augmenté ſa témérité naturelle, par les avantages qu'elle lui avoit procurés, tant en paix qu'en

Caracte-re de Flaminius.

guerre. Ainsi il étoit aisé de prévoir que ne consultant ni les Dieux, ni les hommes, il agiroit en tout avec beaucoup d'imprudence & d'emportement. Annibal, de son côté, n'oublia rien de ce qui pouvoit irriter son caractere bouillant, & le précipiter avec plus de violence encore dans les vices qui lui étoient naturels. Ainsi laissant l'armée Romaine à la gauche, il prit sur la droite du côté de Fesules; & mettant tout à feu & à sang dans le beau milieu de l'Etrurie, il étala aux yeux du Consul le plus de ravage & désolation qu'il lui fut possible. Flaminius n'étoit pas d'humeur à rester tranquille dans son camp, quand même Annibal seroit demeuré en repos dans le sien. Mais quand il vit qu'on pilloit à ses yeux les terres des alliés; & qu'on emportoit impunément le butin qu'on avoit fait sur eux, il crut que c'étoit une honte pour lui, qu'Annibal marchât la tête levée par le milieu de l'Italie, & s'avançât jusques aux portes de Rome, sans trouver de résistance. Il rejetta avec mépris le sentiment de ceux qui lui donnoient des conseils plus solides que spécieux; comme d'attendre son collegue, afin d'agir de concert avec lui, & de se contenter jusques-là, d'arrêter le pillage des

ennemis par le moyen des troupes auxiliaires & des soldats armés à la légere. Sans daigner seulement les écouter, il sortit brusquement du conseil ; & donnant en même-temps le signal de la marche & du combat : » Que ne demeurons-nous plutôt les bras croisés, » dit-il, auprès des murailles d'Arretium ? Car c'est là qu'est notre patrie. » C'est là que sont renfermés nos Dieux » Pénates, & tout ce que nous avons » de plus cher au monde. Qu'Annibal » cependant, après être échappé de nos » mains, désole toute l'Italie par le fer » & par le feu, & aille camper jusqu'au» près des murailles de Rome. Gardons» nous bien de décamper d'ici, qu'un » arrêt du Sénat ne vienne arracher » Flaminius d'auprès d'Arretium, com» me autrefois Camille d'auprès de » Veïes, pour aller au secours de sa » patrie «. Ayant ainsi parlé, il ordonna qu'on se mît en marche au plus vîte, & sauta lui-même, avec beaucoup de précipitation, sur son cheval. Mais cet animal s'étant abattu sous lui, le renversa par terre, la tête la premiere. Tous ceux qui étoient présens étant déjà effrayés de cette chûte, comme d'un mauvais présage sur le point de donner bataille, on vint encore l'avertir

Flaminius tombe de cheval.

que le Porte-enſeigne ne pouvoit arracher ſon étendard de terre, quelqu'effort qu'il fît. Mais Flaminius, ſans s'étonner, ſe tournant du côté de celui qui lui annonçoit cette nouvelle : Ne » m'apportes-tu point auſſi, lui dit il, » des lettres du Sénat pour m'empêcher » de donner bataille ? Vas-t-en, dis au » Porte-enſeigne, que ſi la crainte a glacé ſes bras, il creuſe la terre pour re» tirer ſon drapeau «. Dès lors l'armée commença à marcher, les principaux Officiers étant conſternés de ces deux prodiges, outre qu'ils n'avoient pas été du ſentiment du Conſul. Mais les ſoldats étoient ravis de voir à leur Général tant de hardieſſe & de fierté, conſidérant davantage ſes eſpérances, que les raiſons qu'il avoit d'eſpérer.

Annibal exerça toutes les hoſtilités poſſibles ſur les terres qui ſont entre la ville de Crotone & le lac de Traſimene, ne doutant point que Flaminius irrité de ſes ravages, n'accourut au ſecours de ſes alliés. Lorſqu'il fut arrivé à l'endroit où le lac de Traſimene s'approche des montagnes de Crotone, il le trouva très-propre pour des embûches. Il n'y a entre ce lac & les montagnes qu'un eſpace fort étroit, que la nature ſemble avoir laiſſé tout exprès. On entre par là dans

une plaine assez large, au bout de laquelle le terrein s'éleve, & forme différentes collines. Ce fut là qu'il se campa avec les Africains & les Espagnols seulement, de façon que les ennemis l'avoient directement en face. Il posta les frondeurs & les autres troupes armées à la légere derriere les montagnes. Il mit la cavalerie à l'entrée même du défilé, à couvert de certaines éminences, qui sembloient faites exprès pour les cacher; afin que quand les Romains seroient entrés dans la plaine dont nous venons de parler, ils se trouvassent enfermés par le lac & les montagnes, sans pouvoir retourner en arriere. Flaminius s'étoit avancé dès la veille jusques au lac, sans avoir pris la précaution de faire reconnoître les lieux; & ce jour-là, ayant traversé ce passage étroit, sans attendre que le jour l'éclairât suffisamment, quand il eut étendu ses troupes dans la plaine, il crut n'avoir affaire qu'à ceux des Carthginois qu'il voyoit devant lui & qui avoient Annibal à leur tête. Il ne pensa jamais à ceux qui s'étoient mis en embuscade derriere lui, & au-dessus de sa tête, à couvert des montagnes. Dès qu'Annibal vit que son projet avoit réussi au-delà de ses espérances, & que ses ennemis étoient enfermés de toutes

Bataille de Trasimene.

parts, il donna aux ſiens le ſignal de venir fondre ſur eux tout à la fois. Les Romains furent d'autant plus ſurpris de cette attaque imprévue, qu'il s'étoit élevé de deſſus le lac un brouillard beaucoup plus épais dans la plaine que ſur les montagnes ; ce qui fit que les Carthaginois pouvant aiſément ſe diſtinguer entr'eux, tomberent ſur les ennemis dans le même moment, quoiqu'ils ſortiſſent de différentes embuſcades. Les Romains entendirent les cris que les Carthaginois pouſſerent de tous côtés, avant de comprendre qu'ils étoient inveſtis : & ils ſe virent preſſés par devant, par derriere & par les flancs, avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe ranger en bataille, ou de tirer leurs épées.

Les Romains enfermés de toutes parts.

L'armée étoit dans un déſordre effroyable. Les ſoldats diſtinguant à peine leurs officiers à travers du brouillard épais qui couvroit toute la campagne, ſe tournoient au haſard du côté qu'ils entendoient parler. Le ſeul Flaminius, auſſi intrépide qu'on le peut être dans une telle conſternation, rétablit le combat autant que le lieu & le tems le permettent ; & par-tout où il peut ſe faire voir, ou ſe faire entendre, il ordonne aux ſiens de tenir ferme & de ſe bien battre. » Que ce n'étoit pas par des vœux

» & par des prieres qu'ils se tireroient
» d'un si mauvais pas, mais par le secours
» de leur courage & de leurs armes.
» Qu'on pouvoit, l'épée à la main, s'ou-
» vrir un passage au milieu des batail-
» lons les plus nombreux & les plus ser-
» rés; & que ceux qui avoient le plus de
» valeur, étoient ordinairement les
» moins exposés au danger «. Mais le tumulte & le fracas les empêchoit d'entendre ses conseils, ou de recevoir ses ordres. Et bien-loin de reconnoître leurs étendarts, & de garder leurs postes, à peine avoient-ils assez de présence d'esprit pour prendre leurs armes & s'en servir contre l'ennemi. Elles étoient pour eux un fardeau inutile, plutôt qu'un instrument salutaire; d'autant plus que dans une telle obscurité, ils faisoient encore moins usage de leurs yeux, que de leurs oreilles. Ils alloient & venoient, comme des aveugles, par-tout où ils entendoient le cliquetis des épées, les cris des blessés & les gémissemens des mourans. Ceux qui fuyoient étoient arrêtés dans leur course par un pelotton de gens qui combattoient encore. D'autres qui revenoient du combat, étoient emportés, malgré eux, par une troupe de fuyards. Enfin lorsqu'ils eurent fait en tout sens d'inutiles efforts pour s'ou-

vrir un chemin & se sauver, voyant que le lac & les montagnes les enfermoient par les flancs, & les ennemis par devant & par derriere, & qu'ils ne pouvoient trouver leur salut que dans leur valeur & dans leurs armes ; alors chacun ne consultoit plus que son désespoir, ils recommencerent un combat d'une nouvellé espece. Ce n'étoit point une bataille rangée dans l'ordre & avec la discipline accoutumée ; ensorte que les * Princes, les Piquers & les Triariens occupassent leur place ordinaire; qu'on remarquât les drapeaux au premier rang, & qu'on pût distinguer la premiere ligne de la deuxieme, ou qu'enfin chacun reconnût sa légion, sa cohorte ou sa compagnie. C'étoit le hasard qui les assembloit, & leur courage qui les plaçoit au front ou à la queue Mais après tout ils combattoient avec tant de chaleur & d'animosité, & leur esprit étoit tellement occupé du desir de vaincre, qu'aucun ne s'apperçut d'un tremblement de terre épouventable, qui renversa des villes presqu'entieres en plusieurs contrées de l'Italie, détourna le cours des fleuves, fit monter la mer bien avant dans le lit des rivieres, & fit écrouler de hautes montagnes.

Acharnement au combat empéche qu'on ne s'apperçoive d'un horrible ble tremblement de terre.

* Espece de troupes chez les Romains.

L'action dura trois heures : & la furie des combattans fut égale par-tout. C'étoit cependant autour du Consul que se donnoint les plus grands coups. Il étoit suivi de l'élite de ses troupes. Il combattoit lui-même avec une ardeur incroyable, & se trouvoit par-tout où il voyoit plier les siens. Et si les ennemis qui le reconnoissoient à l'éclat de ses habits & de ses armes, attaquoient sa vie avec beaucoup d'acharnement, les plus braves des Romains n'en faisoient pas moins paroître pour la défendre. Enfin un cavalier Insubrien, qui le connoissoit depuis long-tems poussant son cheval de son côté » : Voilà, dit-il à ses compagnons, celui qui a taillé en pieces » nos légions, & ravagé nos villes & nos » campagnes. Je m'en vas l'immoler aux » mânes de mes compatriotes, qu'il a » fait périr d'une maniere si cruelle ». En parlant ainsi, il piqua des deux, & s'étant fait jour à travers de ceux qui se tenoient serrés autour de Flaminius, il coupa la tête à son Ecuyer, qui présentoit son corps pour couvrir celui de son maître, & perça le Consul lui même d'un coup de lance. Il se mettoit en devoir de le dépouiller ; mais les triariens le couvrirent de leurs boucliers. Dès ce moment les Romains prirent ouverte-

Flaminius tué d'un coup de lance.

ment la fuite avec tant de précipitation, que le lac ni les montagnes ne pouvoient les arrêter. La frayeur les emportoit comme des aveugles à travers les rochers & les précipices, au milieu desquels on voyoit tomber pêle-mêle armes, hommes & chevaux. La plupart s'étant jettés dans le lac, s'éloignoient du bord tant qu'ils pouvoient avoir la tête au-dessus de l'eau. Quelques uns conçurent le dessein téméraire de le passer à la nage. Mais désespérant bientôt de traverser une espace d'eau si immense, & manquant de force & de courage, ils furent ou engloutis dans ses gouffres, ou, lorsqu'ils tâchoient avec de grands efforts à regagner le rivage, tués par les cavaliers ennemis qui entroient dans le lac pour les attendre. Il y en eut environ six mille, qui dès le commencement du combat, sortirent de ce défilé, aprés s'être bravement ouvert un passage au milieu des ennemis, sans sçavoir rien de ce qui se passoit derriere eux. Ils s'arrêterent sur une éminence, d'où ils entendoient seulement le bruit des armes & les cris des combattans, sans pouvoir distinguer, à cause de l'obscurité, de quel côté étoit l'avantage. Mais vers le milieu du jour, le soleil ayant dissipé le brouillard, leur découvrit les plaines

qui étoient au-dessous d'eux, & la déroute affreuse des légions Romaines. Ils prirent aussi-tôt la fuite, avec le plus de diligence qu'ils purent, pour se dérober à la poursuite des cavaliers ennemis, qu'on ne manqueroit pas d'envoyer après eux. Mais dès le lendemain, la faim s'étant jointe aux autres maux qui les accabloient, ils se rendirent à Maharbal, qui les avoit joints pendant la nuit avec toute la cavalerie, sur la parole qu'il leur donna, de les renvoyer en toute liberté, dès qu'ils auroient livré leurs armes. Mais Annibal exécuta cette promesse avec sa fidélité ordinaire : c'est-à-dire, qu'il les chargea de chaînes, & les fit tous prisonniers.

Perfidie d'Annibal envers 6000 prisonniers.

Telle fut la fameuse bataille de Trasimene, que les Romains mettent au nombre de leurs plus grandes calamités. Ils perdirent quinze mille hommes dans le combat même. La fuite en sauva dix mille, qui après s'être dispersés dans la Toscane, revinrent à Rome par différens chemins. Il ne fut tué que quinze cens hommes du côté des Carthaginois. Mais il y en eut de part & d'autre un grand nombre qui moururent de leurs blessures. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la perte que les deux partis firent dans cette journée. Pour moi, qui ne veux rien as-

ſurer ſans garant , ce qui arrive pourtant à la plupart des écrivains , je m'en ſuis rapporté , plus qu'à tout autre, à Fabius; qui a écrit les événemens de cette guerre pendant la guerre même. Annibal ayant renvoyé ſans rançon les priſonniers du nom latin , & chargé de chaînes les citoyens Romains , fit inhumer les Carthaginois qui avoient été tués ſur le champ de bataille , après les avoir ſéparés d'avec les ennemis. Et ayant fait chercher avec ſoin le corps de Flaminius, pour lui donner une ſépulture honorable , il ne le trouva point parmi les morts. Dès qu'on reçut à Rome la nouvelle de cette défaite, tout le peuple courut dans la place publique avec beaucoup de frayeur & de conſternation. Les dames errant par les rues, demandoient à tous ceux qu'elles rencontroient , quel malheur étoit arrivé , & en quel état étoit l'armée de la république. On s'aſſembloit en foule autour de la tribune aux harangues & du Sénat ; & on invitoit les magiſtrats à s'y rendre , pour apprendre d'eux ce qui s'étoit paſſé. Enfin vers le ſoir, le préteur M. Pomponius parut en public; & ſans chercher aucun détour pour adoucir une nouvelle ſi funeſte : » Nous avons, dit-il, » perdu une grande bataille «. Et quoi-

Effroi des Romains à la nouvelle de cette défaite.

qu'il ne fut entré dans aucun détail sur les accidens de cette journée, chaque particulier ne laissoit pas d'en conter, étant de retour chez lui, diverses circonstances qu'il avoit apprises des autres, ou qu'il avoit inventées de lui même. On publioit que le Consul avoit été tué avec la plus grande partie de ses troupes. Qu'il n'étoit resté qu'un petit nombre de soldats que la fuite avoit dispersés dans la Toscane, ou que le vainqueur avoit fait prisonniers. L'esprit de ceux dont les parens avoient servi sous le Consul Flaminius, étoit partagé en autant d'inquiétudes, qu'il y à de malheurs différens qui peuvent arriver à des vaincus. Et personne ne sçavoit s'il devoit espérer ou craindre, jusqu'à ce qu'il fut informé du sort des siens. Le lendemain, & plusieurs jours après, on vit aux portes une multitude de citoyens, mais beaucoup plus de femmes que d'hommes, qui attendoient le retour de leurs parens & de leurs amis, ou de ceux qui leur en pourroient dire des nouvelles. Et s'il arrivoit quelqu'un de leur connoissance, ils l'entouroient aussi-tôt, & ne le quittoient point, qu'ils n'eussent appris de lui toutes les particularités qu'ils desiroient sçavoir. Ils s'en retournoient ensuite dans leurs maisons, la douleur

douleur ou la joie peinte ſur leur viſage, ſelon les nouvelles qu'ils avoient appriſes, accompagnés de gens qui leur faiſoient des complimens de félicitation ou de condoléance. Les femmes, encore plus que les hommes, firent éclater leur triſteſſe ou leur joie. On rapporte qu'il y en eut une qui mourut aux portes même de la ville, à la vue inopinée de ſon fils, qui revenoit ſain & ſauf de l'armée : qu'une autre, à qui on avoit fauſſement annoncé la mort du ſien, expira d'un excès de plaiſir, dans le moment qu'elle le vit entrer dans ſon logis, où elle s'abandonnoit à la douleur. Pendant pluſieurs jours, les préteurs tinrent le Sénat aſſemblé depuis le matin juſqu'au ſoir, pour voir quel chef & quelle troupe ils pourroient oppoſer aux Carthaginois victorieux.

Meres mortes de joie à la vue de leurs fils revenus de la bataille.

Avant qu'ils euſſent pris aucunes meſures certaines, on leur vint tout d'un coup annoncer un nouveau malheur. Annibal avoit défait quatre mille cavaliers, que le Conſul Cn. Servilius avoit fait partir pour aller au ſecours de ſon collegue, mais qui s'étoient arrêtés dans l'Ombrie, dès qu'ils avoient appris ce qui s'étoit paſſé auprès du lac de Traſimene. Cette perte fit differentes impreſſions ſur les eſprits, ſelon le caractere

Autre défaite.

d'un chacun. Les uns la regardoient comme légere, en camparaiſon de celle qu'on avoit faite auparavant, dont ils étoient uniquement occupés. Les autres n'en jugeoient pas par le nombre de ceux qu'on avoit perdus. Mais comme le moindre accident ſuffit pour accabler un corps déjà affoibli par une dangereuſe maladie, pendant que celui qui a encore toute ſa vigueur peut réſiſter à un choc beaucoup plus rude; de même ils croyoient qu'on devoit conſidérer la défaite de ces cavaliers, ſelon le rapport qu'elle avoit aux forces épuiſées de la république, que le moindre fardeau pouvoit abattre; & non par ce qu'elle étoit en elle-même. C'eſt-pourquoi on eut recours à un remede qu'on n'avoit point employé, & dont on n'avoit point eu beſoin depuis long-tems : on réſolut de créer un dictateur. Mais parce que le Conſul, à qui ſeul il appartient de le nommer, étoit abſent, & qu'il n'étoit pas aiſé de lui envoyer un courier, ou de lui faire tenir des lettres, pendant que les Carthaginois étoient maîtres de tous les paſſages; & que d'ailleurs il n'y avoit point d'exemple, qu'un dictateur eût été créé par le peuple, Q. Fabius Maximus fut élu prodictateur, & Q. Minucius Rufus maître de la cavalerie, par les ſuffrages

Fabius Dictateur.

de la multitude. Le Sénat les chargea l'un & l'autre de fortifier la ville de Rome, de mettre des troupes dans tous les lieux où ils les jugeroient néceſſaires, & de rompre les ponts qui pouvoient donner paſſage aux ennemis. Qu'il falloit faire tous ſes efforts pour empêcher Annibal de ſe rendre maître de la ville, puiſqu'on n'avoit pu défendre l'Italie contre lui.

Annibal traverſa l'Ombrie, & s'en vint droit à Spolette. Il commença par ravager la campagne. Enſuite s'étant mis en devoir d'emporter la ville d'aſſaut, il fut repouſſé avec un grand carnage des ſiens. Il jugea par le peu de ſuccès qu'il avoit eu à l'attaque d'une ſimple colonie, combien il lui en coûteroit pour ſe rendre maître de Rome même. Il alla delà vers Picene; où ſes ſoldats trouverent de quoi appaiſer la faim qui les preſſoit, dans les grains & les autres fruits dont cette terre abonde; & de quoi aſſouvir leur avarice, dans les richeſſes de ſes habitans. Pendant le ſejour qu'il y fit, ſes troupes eurent le tems de ſe remettre des peines qu'elles avoient ſouffertes en traverſant pendant l'hyver un marais impraticable: & en combattant des ennemis qu'ils avoient défaits à la vérité, mais qui leur avoient fait acheter bien

cher la victoire. Mais comme ses soldats préféroient le pillage & le butin au repos & à l'oisiveté, il les tira de cette contrée dès qu'il vit qu'ils étoient en état d'agir, & s'en alla avec eux ravager les terres de Pretutium & d'Hadria, le pays des Marses, des Marruciniens & des Peliguiens, & tous les environs d'Arpi & de Lucerie, en tirant vers la Pouille. Pendant ce tems-là, le Consul Cn. Servilius avoit repoussé les Gaulois en diverses rencontres, où il avoit eu sur eux quelques légers avantages, & leur avoit pris une ville peu considérable. Mais il n'eut pas plutôt appris la défaite de son collegue & de son armée, qu'il marcha à grandes journées du côté de Rome, pour ne point manquer à sa patrie dans le besoin. Q. Fabius Maximus ayant été créé dictateur pour la seconde fois, ne fut pas plutôt entré en charge, qu'il assembla le Sénat. Et croyant devoir commencer sa magistrature par des actes de religion, il fit entendre aux Sénateurs que Flaminius avoit péché beaucoup moins par témérité & par ignorance de l'art militaire, que par le mépris qu'il avoit fait des auspices & du culte des Dieux. Il ajouta qu'il falloit consulter les Dieux eux-mêmes, sur la satisfaction qui leur

étoit due, & fit ordonner aux décemvirs de visiter les livres de la Sybille, ce qu'on ne décerne qu'après les prodiges les plus menaçans. Lorsqu'ils eurent examiné ces oracles de la destinée des Romains, ils déclarerent en plein Sénat, qu'on n'avoit pas accompli assez réguliérement les vœux qu'on avoit faits en l'honneur de Mars, au commencement de cette guerre. Qu'il falloit s'engager d'offrir à ce Dieu des victimes encore plus grasses que les premieres, & les immoler tout de nouveau : célébrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter ; promettre à Venus Ericine & à la Prudence, de leur bâtir des temples ; faire des processions publiques, descendre les statues des Dieux de leurs niches, & leur promettre un printems sacré ; à condition qu'ils rendroient les Romains victorieux de leurs ennemis, & que la République demeureroit dans le même état où elle étoit avant la guerre. Le Sénat voyant que Fabius alloit être assez occupé des affaires de la guerre, ordonna au Préteur M. Emilius, de travailler avec beaucoup d'exactitude & de régularité à appaiser les Dieux par ces cérémonies & ces sacrifices, conjointement avec le college des Pontifes.

Printemps sacré.

Lorsque le Sénat eut donné là-dessus

tous les arrêts néceſſaires, L. Corn. Lentulus, ſouverain Pontife, conſulté par le Préteur, déclara, de concert avec tout le college des Prêtres, qu'il falloit, avant toutes choſes, ſçavoir le ſentiment du peuple au ſujet du printemps ſacré, puiſqu'un vœu ne pouvoit être légitime ſans ſon ordre. Le peuple fut conſulté en ces termes. » Voulez-
» vous, ordonnez-vous, Meſſieurs, que
» ſi la République du peuple Romain
» ſort victorieuſe, comme je le ſou-
» haite, des guerres que nous avons ac-
» tuellement contre les Carthaginois &
» contre les Gaulois d'en-deçà des Al-
» pes, on immole à Jupiter, le jour
» que le peuple Romain & le Sénat l'au-
» ront ordonné, tout ce qui ſera né
» pendant le printemps, parmi les trou-
» peaux de brebis, de chevres & de
» bœufs, & que ces animaux devien-
» nent ſacrés, de profanes qu'ils ſeront :
» que tous les particuliers qui ſeront
» dans le cas de les immoler, le faſ-
» ſent quand ils voudront, & avec les
» cérémonies qu'ils voudront ; & que
» ce ſacrifice ſoit légitime, de quelque
» maniere qu'il ſoit offert : que ſi l'ani-
» mal deſtiné à ſervir de victime vient
» à mourir, il demeure profane, & que
» ſa perte ne ſoit point regardée comme

» une impiété : que si quelqu'un vient à » le tuer sans dessein, on ne lui en fasse » point un crime: que s'il s'en trouve quel-» qu'un de volé, ce vol ne puisse pré-» judicier ni au peuple Romain, ni à » celui à qui on l'aura fait : que si quel-» qu'un fait son sacrifice un mauvais » jour, sans le sçavoir, il ne laisse pas » d'être bien fait : qu'il soit regardé » comme légitime, soit qu'il soit offert » par une personne libre, ou par une » esclave, de jour ou de nuit : enfin, » que si quelqu'un immole avant le tems » marqué par le Sénat & le peuple, la » République ne soit point tenue de ces » inadvertences involontaires « ? Le peuple consentit à tout. On ordonna, pour la même fin, qu'on emploieroit à la célébration des grands jeux, la somme de trois cens mille trois cens trente-trois pieces de monnoie, & le tiers d'une de ces pieces : qu'on immoleroit à Jupiter trois cens bœufs, & à beaucoup d'autres Dieux, des bœufs blancs, & d'autres victimes. Tous ces vœux ayant été faits avec les cérémonies ordinaires, on indiqua le jour de la procession publique, à laquelle on vit assister, avec leurs femmes & leurs enfans, non-seulement les citoyens de Rome, mais encore tous ceux de la campagne,

qui s'intéressoient à la conservation de la République, aussi-bien qu'à celle de leurs biens propres. Ensuite les statues des Dieux furent descendues par les soins des decemvirs. On exposa six lits à la vue du peuple : le premier étoit destiné à Jupiter & à Junon : le second, à Neptune & Minerve : le troisieme, à Mars & Venus : le quatrieme à Appollon & Diane : le cinquieme, à Vulcain & Vesta : le sixieme, à Mercure & Cerès. Alors le Dictateur Q. Fab. Maximus s'engagea pour tout le peuple à la construction du Temple de Venus Ericine, parcequ'on avoit trouvé dans les livres de la Sybille, que ce vœu devoit être prononcé par celui qui auroit la plus grande autorité. T. Otacilius, Préteur, s'engagea pour celui de la Prudence,

Des affaires de la religion, le Dictateur passa à celles de la guerre. Il examina sur-tout avec les Sénateurs quelles seroient les légions qu'on opposeroit à l'ennemi vainqueur, & combien on lui en opposeroit. Le résultat de la délibération fut, qu'il recevroit l'armée des mains du Consul Cn, Servilius : qu'il leveroit, outre les troupes dont elle seroit composée, autant d'infanterie & de cavalerie qu'il jugeroit à propos, tant

parmi les citoyens que parmi les alliés : & que dans tout le reste, il feroit tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour le bien de la République. Fabius déclara qu'il ajouteroit deux légions à celles dont étoit composée l'armée du Consul. Et les ayant fait lever par le maître de la cavalerie, il leur ordonna de se rendre à Trivoli, au jour qu'il leur marqua. Il publia en même temps un édit, par lequel il ordonnoit à tous ceux qui habitoient dans des villes ou des châteaux peu fortifiés, de se retirer en lieu de sûreté; aussi-bien qu'à ceux de la campagne, qui se trouvoient dans le chemin par où devoit passer Annibal. Et pour lui ôter les moyens de subsister, il fit mettre le feu aux maisons, & détruire les moissons des lieux qu'on avoit abandonnés. Après quoi il partit lui-même par la voie Flaminia, pour aller au-devant du Consul & de son armée. Lorsqu'il fut arrivé près d'Oricule, il apperçut le Consul qui venoit à sa rencontre à cheval, accompagné de quelques Officiers à cheval comme lui. Et sur le champ il lui envoya ordonner de mettre pied à terre avec ses gens, & de le venir trouver sans Licteurs & sans suite. La prompte obéissance du Consul, & le respect avec le-

Autorité de la Dictature.

quel il aborda Fabius, rendit aux citoyens & aux alliés cette haute idée de la dictature, que le temps avoit presque effacée. Dans le temps qu'ils s'entretenoient encore ensemble, le Dictateur reçut des lettres de Rome, par lesquelles il apprit que des barques qui étoient parties du port d'Ostie, chargées de provisions pour l'armée d'Espagne, avoient été prises par la flotte des Carthaginois, auprès port de Cossa. C'est pourquoi Servilius eut ordre de se rendre au plutôt à Ostie, de prendre tout ce qui se trouveroit de vaisseaux dans le port de cette ville, ou à Rome. de les remplir de soldats & de matelots, de poursuivre le flotte ennemie, & de défendre les côtes d'Italie. On avoit fait de grandes levées dans la ville, où on avoit enrollé jusqu'aux enfans des affranchis qui étoient en âge de porter les armes. De ces nouvelles recrues, on prit ceux qui étoienr au-dessous de trente-cinq ans pour servir sur la flotte : les autres resterent à Rome pour la défense de la ville.

Le Dictateur ayant reçu l'armée des mains de Fulvius Flaccus, l'un des Lieutenans du Consul, se rendit à Tivoli le jour qu'il avoit ordonné aux sol-

dats de s'y trouver. Delà il retourna à Preneſte, dans la voie latine par des chemins obliques. Et après avoir fait reconnoître les lieux avec beaucoup de ſoin, il alla chercher l'ennemi dans le deſſein qu'il forma dès-lors, & dont il ne s'écarta jamais depuis, de ne point haſarder de bataille qu'autant que la néceſſité l'y obligeroit. Le jour même qu'il campa à la vue des Carthaginois, aſſez près d'Arpi, Annibal ne manqua pas de faire ſortir ſes troupes de ſon camp, & de lui préſenter la bataille. Mais quand il vit que tout étoit tranquille dans le camp du Dictateur, & que toutes ces démarches n'y excitoient pas le moindre mouvement, il ſe retira dans le ſien, blâmant en apparence la lâcheté des Romains, à qui il reprochoit d'être inſenſibles à la gloire, & d'avoir perdu cette valeur martiale, ſi naturelle à leurs peres, & de lui ceder ouvertement une victoire aiſée. Mais dans le fond du cœur, il étoit outré de voir qu'il avoit affaire à un Général ſi différent de Flaminius & de Sempronius, & que les Romains, inſtruits par leurs défaites, avoient enfin choiſi un Général capable de lui tenir tête. Et dès ce jour il craignit beaucoup plus la prudence de Fabius, que le nombre de ſes

Fabius prend la réſolution ſalutaire de temporiſer.

Annibal fait de vains efforts pour l'attirer au combat.

ſoldats, & l'autorité que lui donnoit la Dictature. Mais comme il n'avoit pas encore éprouvé ſa conſtance, il eſſaya ſi par de fréquens mouvemens, & par les ravages continuels qu'il exerçoit ſur les terres des alliés, il ne pourroit point ébranler ſon courage. Et tantôt il décampoit avec précipitation, tantôt il s'arrêtoit tout court dans quelque chemin détourné, où il ſe tenoit caché, pour voir s'il ne pourroit pas le prendre en raſe campagne. Mais Fabius, ſans le perdre de vue, conduiſoit ſon armée par des lieux élevés, ne s'approchant jamais aſſez de l'ennemi, pour être obligé de combattre malgré lui; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il lui pût échapper. Il tenoit ſes ſoldats renfermés dans ſon camp, dont il ne les laiſſoit jamais ſortir que par néceſſité, pour aller au fourage, pour faire proviſion de bois & d'eau, avec la précaution de les envoyer toujours en grand nombre, & de s'aſſurer des lieux où ils alloient. Il avoit un corps de cavaliers & de ſoldats armés à la légere, qui étoit deſtiné à tomber à propos ſur les ennemis, ou à s'oppoſer à leurs attaques imprévues. Par là ſes fourageurs étoient toujours en ſûreté, au lieu que ceux d'Annibal ne s'écartoient

jamais impunément. Il évitoit avec soin les actions générales ; & les actions peu considérables, mais qui tournoient toujours à l'avantage des siens, à qui il avoit soin d'assurer une retraite, rendoient insensiblement à ses soldats la confiance que les défaites précédentes leur avoient ôtée, & les accoutumoit à compter davantage sur leur bonheur & sur leur courage. Mais le maître de la cavalerie n'étoit pas moins irrité qu'Annibal de la sage conduite du Dictateur, & n'étoit pas moins attentif à la traverser. C'étoit un homme d'un caractere bouillant & impétueux, plein de vanité & de suffisance, & que la seule autorité de Fabius, à qui il étoit obligé d'obéir, empêchoit de se perdre, & la République avec lui. Il étoit au surplus grand parleur, & ne gardoit aucune mesure dans les reproches qu'il faisoit au Dictateur, d'abord devant un petit nombre de personnes, & bientôt en présence de toute l'armée ; le traîtant de lâche & d'indolent, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit ; & donnant à ses vertus le nom des vices qui en avoient l'apparence. Ainsi par un artifice qui n'a que trop souvent réussi, il établissoit sa réputation sur les ruines de son Général & de son Supérieur.

Caractere de Minucius.

Annibal paſſa du pays des Hiſpiniens dans le Samnium, ravagea le territoire de Benevent, & prit la ville de Teleſie. Enfin il exerça à deſſein toute ſorte d'hoſtilité ſur le pays des alliés de la république, afin de voir ſi Fabius, pour les venger, ne prendroit point le parti de lui donner bataille. Il y avoit parmi les alliés du nom latin, qu'Annibal avoit fait priſonniers à la journée de Traſimene, & renvoyés depuis ſans rançon, trois cavaliers Campaniens, que ce Général avoit comblés de préſens, & à qui il avoit fait des promeſſes magnifiques, pour les porter à faire entrer leurs compatriotes dans ſes intérêts. Ils lui avoient fait entendre, que s'il paſſoit avec ſon armée dans la Campanie, il lui ſeroit aiſé de ſe rendre maître de la capitale de cette province. L'affaire lui paroiſſoit trop importante pour l'entreprendre ſur la parole que lui donnoient de ſi foibles garans. Cependant après avoir balancé quelque tems entre la crainte de s'engager trop légérement, & l'eſpérance de réuſſir, il s'avança du côté de Capoue. Ces cavaliers l'étant venus trouver dans ſon camp, il les ſomma de confirmer par des effets la promeſſe qu'ils lui avoient faite de bouche: & après leur avoir ordonné de le venir trouver avec quelques-uns

des principaux de la ville, il les renvoya. En attendant il commanda à ſon guide de le conduire dans le territoire de Caſin, ayant ſçu de ceux qui connoiſſoient le pays, que s'il s'emparoit de ce défilé, les Romains n'auroient plus de paſſage pour venir au ſecours de leurs alliés. Mais la maniere barbare dont il prononça ce nom, fit que le guide entendit Caſilin, au lieu de Caſin. Ainſi en prenant une route toute differente, il traverſa les terres d'Alliſa, de Calatium & de Calene, & ſe trouva, contre ſon intention, dans les plaines de Stella. S'étant apperçu qu'il étoit entouré de fleuves & de montagnes, il fit venir le guide, & lui demanda où il étoit: Celui-ci lui ayant répondu que ce jour-là il camperoit à Caſilin, il reconnut enfin ſon erreur, & que Caſin étoit bien loin de là. Pour intimider les autres guides par le châtiment de ce malheureux, & empêcher qu'on ne le fit tomber à l'avenir dans un pareil inconvenient, après l'avoir fait battre de verges, il le fit étrangler. Et s'étant fortifié dans ſon camp, il envoya Maharbal piller le territoire de Falerne, avec un corps de cavalerie. Les Numides pouſſerent juſqu'à Sinverſe, mettant tout à feu & à ſang, & cauſant encore parmi les habitans du pays plus

Erreur d'Anniba

de terreur & de consternation. L'horrible dégât que fit cet officier, ne put obliger les peuples de ce canton à manquer de fidelité aux Romains, dont le gouvernement leur paroissoit équitable & modéré. On voit par-là que la douceur & la sagesse sont le moyen le plus sûr de contenir les sujets dans le devoir.

La dissention du dictateur & du maître de cavalerie avoit cessé depuis quelques jours. Car comme Fabius; qui suivoit Annibal, avoit fait marcher son armée plus vîte que de coutume, Minucius & ses partisans avoient cru qu'il se hâtoit de marcher au secours de la Campanie. Mais lorsqu'ils furent campés auprès du Vulturne, & que delà ils virent le plus beau pays de l'Italie en proie à l'ennemi; sur-tout lorsqu'ils s'apperçurent de dessus le sommet du mont Massique, tout le pays de Falerne & de Sinverse ravagé, & toutes les maisons de campagne brûlées par les Carthaginois, qu'ils avoient sous les yeux, sans que Fabius, obstiné à garder les hauteurs, parlât en aucune façon de combattre; alors la sédition recommença plus fort que jamais. » Sommes-nous venus ici, » dit Minucius, encore plus furieux » qu'auparavant, pour contempler com» meun spectacle agréable à la vue, les

Invectives de Minucius contre le Dictateur.

» incendies & les meurtres qu'on exerce
» ſur nos alliés ? Et ſi le motif de la gloi-
» re & de l'intérét ne peut exciter notre
» courage, n'avons-nous pas au moins
» compaſſion de nos citoyens, que nos
» peres ont envoyés en colonie à Sin-
» verſe, pour garder contre les incur-
» ſions des Samnites, cette belle contrée
» que nous voyons aujourd'hui pillée,
» non par un peuple voiſin, mais par
» des étrangers & des barbares, qui ſont
» venus juſqu'ici des extrêmités de la
» terre par notre lenteur & notre lâche-
» té. Grands Dieux ! avons-nous telle-
» ment dégénéré, que nous demeurions
» inſenſibles, en voyant au pouvoir des
» Numides & des Maures, ces mêmes
» côtes, le long deſquelles nos ancêtres
» auroient regardé comme un déshon-
» neur pour eux, que les flottes des
» Carthaginois navigeaſſent impuné-
» ment ! Il n'y a que quelques mois,
» qu'indignés de voir la ville de Sagonte
» aſſiegée, nous prenions tous les hom-
» mes à témoins de cet outrage, & in-
» voquions les Dieux vengeurs des trai-
» tés violés. Et aujourd'hui nous reſtons
» les bras croiſés, tandis que ſous nos
» yeux, Annibal va aſſiéger une colonie
» romaine. La fumée des incendies qu'il

» allume dans les champs & dans les
» maisons de nos amis, se porte jusques
» dans nos yeux & nos visages. Nos
» oreilles retentissent des cris de nos al-
» liés qui implorent notre secours plus
» souvent que celui des Dieux. Et ce-
» pendant cachés dans les forêts, & pres-
» que dans les nuës, nous promenons
» nos soldats le long de ces côteaux,
» comme des pasteurs feroient leurs
» troupeaux. Si M. Furius s'y étoit pris,
» pour retirer Rome des mains des
» Gaulois, de la même façon que celui-
» ci, pour chasser les Carthaginois de
» l'Italie : s'il se fût amusé à parcourir
» les bois & les montagnes, comme
» fait ce nouveau Camille, qu'on a seul ju-
» gé digne de la dictature, dans des con-
» jonctures si fâcheuses; Rome seroit
» maintenant au pouvoir des Gaulois.
» Et je crains fort, si nous continuons
» à demeurer dans l'inaction, que nos
» ancêtres ne l'aient tant de fois sauvée,
» que pour devenir la proie d'Annibal
» & des Carthaginois. Quelle différence
» entre les sentimens de l'un & de l'au-
» tre ! Le jour même qu'on apprit à
» Veies que Camille avoit été créé dic-
» tateur par l'autorité du Sénat & du
» peuple ; ce Général, qui avoit le cœur

» vraiment Romain, au lieu de considé-
» rer l'ennemi, sans rien dire, ni rien faire,
» du haut du Janicule, descendit dans
» la plaine ; & ce jour-là-même, défit
» les légions des Gaulois au milieu de la
» ville, à l'endroit qu'on appelle encore
» aujourd'hui le cimetiere des Gaulois,
» & les tailla une seconde fois en pieces
» le lendemain, près de Gabies. Eh !
» quoi ? plusieurs années après, quand les
» Samnites nous eurent fait passer sous le
» joug auprès des fourches de Caudium,
» L. Papyrius Cursor, pour effacer no-
» tre honte, se contenta-t-il de parcou-
» rir les hauteurs du Samnium ? N'assié-
» gea-t-il pas au contraire la ville de
» Lucerie ? N'alla-t-il pas chercher l'en-
» nemi jusques dans son fort ? Ne le
» pressa-t-il pas, jusqu'à ce qu'il l'eut
» enfin défait & mis en déroute, & qu'il
» eut fait passer de dessus nos têtes sur
» celles de ces vainqueurs orgueilleux,
» le joug honteux qu'ils nous avoient
» imposé ? Et tout récemment, par quel
» moyen Lutatius s'est-il procuré une
» glorieuse victoire, que par son zele &
» sa diligence ! Car le lendemain du jour
» qu'il vit les ennemis, il attaqua leur
» flotte chargée de vivres & de provi-
» sions de guerre, qui furent la cause de
» sa défaite. C'est une folie de croire

» qu'on puisse terminer heureusement la » guerre en se tenant en repos, & en in» voquant les Dieux. Il faut armer les » soldats, les faire descendre dans la » plaine, & les mettre aux mains avec » les ennemis. C'est par la valeur & » l'activité que la république Romaine » s'est élevée, & non par cette lâche » conduite, à qui les timides donnent » le nom de prudence «. Minucius, en tenant de pareils discours, étoit entouré d'une foule de tribuns & de chevaliers Romains, aussi téméraires que lui. Il inspiroit aux soldats les mêmes sentimens. Et si le commandement eut dépendu des suffrages, ils ne dissimuloient pas qu'ils auroient préféré le maître de la cavalerie au dictateur.

Mais Fabius, encore plus en garde contre les Romains que contre les Carthaginois, & persuadé qu'il ne seroit en sûreté de la part de ses ennemis, qu'autant qu'il ne se laisseroit pas vaincre par ses citoyens, demeura ferme pendant toute la campagne, dans le dessein qu'il avoit formé de ne point combattre, malgré les bruits injurieux qu'il sçavoit qu'on avoir fait passer du camp jusques dans la ville, contre sa timidité & sa nonchalance prétendue : ensorte qu'Annibal désespérant de l'attirer au com-

bat, qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur, ſongeoit déjà à ſe retirer dans quelque canton, où il put commodément paſſer l'hyver, ne pouvant pas ſubſiſter longtems dans le pays qu'il occupoit alors, dont la terre couverte de vignobles & d'arbres fruitiers, produiſoit preſque par-tout des biens plus agréables qu'utiles. Fabius en fut averti par ſes coureurs. Et comme il étoit perſuadé que pour ſortir de la Campanie, il prendroit néceſſairement le même chemin par où il y étoit entré, il envoya une partie de ſes gens s'emparer de la montagne de Callicule & du fort de Caſilin. Le Vulturne, qui paſſe par le milieu de cette ville, ſépare le territoire de la Campanie d'avec celui de Falerne. Pour lui, il ramena ſon armée par les mêmes collines, & envoya cependant L. Mancinius à la découverte avec 400 cavaliers, Ce jeune officier avoit ordre d'examiner les démarches des ennemis ſans ſe montrer, s'il étoit poſſible; au moins ſans s'expoſer, & d'en venir rendre compte. Mais étant du nombre de ceux que les diſcours ſéditieux & emportés de Minucius avoient ſéduits, il n'eut pas plutôt apperçu quelques cavaliers Numides répandus dans les villages, qu'il courut ſur eux, & tua même quelques-uns de ceux

qui lui tomberent ſous la main. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire oublier ſa commiſſion L'avidité de combattre l'emporta ſur l'obéïſſance qu'il devoit au dictateur. Les Numides partagés en pluſieurs pelottons, le vinrent charger les uns après les autres. Puis fuyant à deſſein devant lui, l'attirerent inſenſiblement juſqu'auprès de leur camp, fort fatigué, auſſi-bien que tous ſes gens & leurs chevaux. Carthalon, qui commandoit toute la cavalerie en ſortit auſſitôt; & les ayant mis en fuite même avant de les joindre, il les pourſuivit pendant deux lieues ſans leur donner de relache. Mancinus voyant qu'ils ne pouvoient échapper à ſes ennemis, obſtinés à le ſuivre, exhorta les ſiens à ſe défendre de leur mieux, & retourna contre les Numides, à qui il étoit bien inférieur, tant en nombre, qu'en force & en confiance. Auſſi fut-il tué lui-même, avec les plus braves des ſiens. Les autres ſe ſauverent à courſe de cheval, premiérement à Cales, & delà, en prenant les ſentiers les plus détournés, juſques dans le camp du dictateur. Par haſard ce jour-là, Minucius étoit venu rejoindre Fabius, qui quelques jours auparavant, l'avoit détaché pour aller ſe ſaiſir, au-deſſus de Tarracine, d'un paſ-

ſage fort étroit qui domine ſur la mer ; afin d'empêcher Annibal d'aller du côté de Rome, comme il auroit pu faire, ſi on ne lui avoit pas fermé la voie Appia. Le dictateur & le maître de la cavalerie ayant réuni leurs troupes, vinrent ſe camper ſur le chemin par ou Annibal devoit paſſer, environ à deux mille de lui.

Le lendemain, les Carthaginois occuperent tout le terrein qui étoit entre les deux armées. Les Romains ſe poſterent ſur leurs retranchemens, où ils avoient ſûrement l'avantage du lieu : mais les ennemis ne laiſſerent pas d'avancer, ayant à leur tête leurs ſoldats armés à la légere, ce qui occaſionna diverſes eſcarmouches entre les deux partis. Annibal alternativement venoit attaquer, & ſe retiroit vers ſon gros. Mais les Romains ne quittoient point leurs poſtes, Fabius modérant leur ardeur; enſorte que l'action ſe paſſa conformément au goût du dictateur, plutôt qu'aux intentions d'Annibal. Il fut tué dans cette mêlée huit cens Carthaginois, & deux cens Romains. Annibal ayant perdu l'eſpérance de ſe retirer par Caſilin, ſe trouvoit enfermé de toutes parts, dans la triſte néceſſité de paſſer l'hyver entre les rochers de Formies d'un côté, & de

l'autre, les ſables & les marais affreux de Linterne : au lieu que les Romains avoient derriere eux Capoue & le Samnium, & un grand nombre de riches alliés, qui pouvoient leur envoyer des vivres en abondance. Annibal s'apperçut bien qu'on employoit contre lui ſes ruſes & ſes artifices ordinaires. Ainſi voyant qu'on lui avoit ôté le paſſage de Caſilin, & qu'il étoit obligé de ſe retirer par les montagnes de Callicule ; pour empêcher les Romains de venir fondre ſur ſon armée, tandis qu'elle traverſoit les vallées qui ſont au-deſſous, il imagina un ſtratagême, moins capable de nuire en effet, que d'éblouir & d'effrayer par le ſpectacle. Il aſſembla environ deux mille bœufs, tant ſauvages que domeſtiques, qui ſe trouvoient parmi le butin qu'il avoit fait dans le pays ennemi. Il donna ordre qu'on ramaſſât dans la campagne du ſarment, & autre bois ſec & menu, dont on fit des petits fagots, qu'on attacha adroitement aux cornes de ces animaux. Il chargea Aſdrubal d'y faire mettre le feu dès le commencement de la nuit, & de chaſſer les bœufs vers les hauteurs, ſur-tout du côté des défilés, dont les Romains s'étoient emparés.

Stratagême ſingulier.

Ses meſures ainſi priſes, il commença

lui-même

lui-même à marcher en ſilence vers les montagnes dès que le jour eut fini. Les bœufs précédoient de beaucoup l'avant-garde de ſon armée. Et d'abord la crainte ſeule des flammes qui brilloient ſur leurs têtes, & encore plus la douleur qui ſe fit ſentir au vif dès que le feu eut pénétré juſqu'à la moële, mit ces animaux en fureur ; enſorte qu'ils ſe diſperſerent de tous côtés, ſur les collines, & dans les forêts. Les efforts qu'ils faiſoient pour ſe délivrer, en s'agitant & ſecouant la tête, ne faiſoient qu'augmenter la flamme & la répandre, ce qui mettoit le feu à tous les arbriſſeaux d'alentour. Les Romains furent effrayés, s'imaginant d'abord que c'étoient des hommes qui couroient de tous côtés armés de flambeaux. Ceux qu'on avoit placés à l'entrée même du défilé, pour le garder, prirent la fuite, ſi-tôt qu'ils apperçurent des feux au-deſſus de leurs têtes, craignant de tomber dans quelques embûches : & gagnant le haut de la montagne, comme le chemin le plus ſûr, parce qu'ils y voyoient moins de feux, ils rencontrerent cependant quelques bœufs qui s'étoient écartés du troupeau. Et d'abord ils s'arrêterent, les prenant de loin pour des animaux qui jettoient le feu par la gueule. Mais ayant jugé, en approchant

davantage que c'étoit une ruſe de guerre, ils crurent plus que jamais qu'ils alloient être inveſtis par les ennemis, & s'enfuirent avec encore plus de frayeur qu'auparavant. Ils vinrent donner dans la cavalerie légere d'Annibal. Mais les deux partis craignant également de s'engager mal à propos pendant les ténébres de la nuit, attendirent le jour ſans commencer le combat. Cependant Annibal eut le tems de faire ſortir toutes ſes troupes du défilé; & après avoir tué quelques Romains qu'il y avoit rencontrés, il alla camper dans le territoire d'Alliſane.

Annibal tire ſon armée d'un mauvais pas.

Fabius s'apperçut bien de ce mouvement. Mais ne doutant point que ce ne fut un ſtratagême d'Annibal, il retint ſes ſoldats dans leurs retranchemens, n'étant pas d'humeur à riſquer une bataille pendant la nuit. Au point du jour il y eut ſur le haut de la colline un combat dans lequel les Romains, ſupérieurs en nombre, auroient aiſément défait la gendarmerie d'Annibal, ſéparée du reſte de ſon armée : mais elle fut dégagée par une cohorte d'Eſpagnols qu'il envoya à ſon ſecours. Les ſoldats de cette nation étant dans l'habitude de grimper & de courir légérement à travers les forêts & les rochers les plus eſcarpés, éluderent

aiſément par l'agilité de leurs corps & leur façon d'attaquer & de ſe défendre, les efforts d'un ennemi peſamment armé, & accoutumé à combattre en plaine ſans quitter ſon poſte. Les uns & les autres ſe retirerent dans leur camp, les Romains ayant perdu quelques-uns de leurs gens dans cette mêlée, au lieu que les Eſpagnols en ſortirent preſque tous ſains & ſaufs. Fabius décampa auſſi; & ayant paſſé au-deſſus d'Alliſane, il ſe retrancha ſur une éminence, où il n'y avoit rien à craindre. Alors Annibal ayant feint de vouloir traverſer le Samnium, pour aller du côté de Rome, retourna tout d'un coup dans le pays des Peliguiens, en ravageant toute la campagne. Fabius, ſelon ſa coutume, conduiſoit les ſiens par des lieux élevés, en ſe tenant entre l'armée ennemie & la ville de Rome, ſans éviter le combat, ni le chercher, Annibal revint une ſeconde fois dans la Pouille, & pouſſa juſqu'à la ville de Geraunium, que ſes habitans avoient abandonnée, à cauſe de la foibleſſe de ſes murailles. Fabius s'étant campé ſur le territoire de Lacine dans un poſte avantageux, partit pour Rome, où les affaires de la religion le rappelloient, & employa non-ſeulement l'autorité, mais encore les conſeils,

Fabius va à Rome.

& presque les prieres, pour obtenir du maître de la cavalerie, que pendant son absence; » il ne tentât point la fortune: » qu'il comptât davantage sur la prudence que sur le hasard, & qu'il imitât sa conduite, plutôt que celle de » Sempronius & de Flaminius. Qu'il ne » s'imaginât pas que ce fut un médiocre » avantage d'avoir arrêté les progrès » d'Annibal, & éludé ses artifices pendant toute la campagne. Que suivant » la pratique des plus habiles & des » plus sages médecins, le repos faisoit » souvent plus de bien aux malades, » que les remedes violents. Que c'étoit » avoir beaucoup gagné, d'avoir cessé » d'être vaincu par un ennemi toujours » victorieux jusques-là; & d'avoir enfin repris haleine, après tant de défaites consécutives «. Après avoir inutilement donné ces avis à Minucius, il partit pour Rome.

Remontrances salutaires, mais inutiles, de Fabius au maître de la cavalerie.

Affaires d'Espagne.

Pendant que ces choses se passoient en Italie, on faisoit aussi la guerre en Espagne par mer & par terre. Asdrubal ajouta aux vaisseaux que son frere lui avoit laissés tout équipés, dix autres bâtimens, qui, tous ensemble, composoient une flotte de quarante galeres. Il en donna le commandement à Himilcon, & tous deux étant partis de Car-

thage à l'ouverture de la campagne, conduiſoient leurs forces terreſtres & maritimes le long du même rivage, ſans s'éloigner, dans le deſſein de combattre l'ennemi ſur l'un & ſur l'autre élement, dès que l'occaſion s'en préſenteroit. Cn. Scipion ayant appris que les Carthaginois étoient ſortis de leurs quartiers d'hyver, alla d'abord au-devant d'eux dans le même deſſein. Mais enſuite, croyant qu'il étoit moins ſûr de les attaquer par terre, à cauſe des ſecours conſidérables qu'on diſoit leur être arrivés, il embarqua ſur ſes vaiſſeaux l'élite de ſes ſoldats, & les alla chercher avec une flotte de trente cinq galeres. Il partit de Tarragone; & après deux jours de navigation, il s'arrêta dans une rade éloignée de dix milles de l'embouchure de l'Hebre. De là il envoya à la découverte deux eſquifs Marſeillois, qui lui rapporterent que la flotte ennemie s'étoit poſtée à l'embouchure de ce fleuve & que l'armée de terre étoit campée ſur le rivage, vis-à-vis d'elle. C'eſt pourquoi, afin de jetter tout d'un coup la terreur parmi eux, & de les opprimer, en les attaquant avec toutes ſes forces, il fit auſſi-tôt lever l'ancre, & marcha contr'eux avec beaucoup de diligence. On a conſtruit en Eſpagne un grand

nombre de tours fort élevées, qui servent en même-temps, & à découvrir de loin les barques des pyrates, & à mettre les côtes à l'abri de leurs descentes & de leurs brigandages. Ce fut par ce moyen qu'Asdrubal fut averti de l'arrivée des ennemis. Le bruit en étoit déjà répandu dans tout son camp, qu'on n'en avoit encore aucune connoissance sur la flotte d'Himilcon, parce que ses soldats n'entendoient point encore ni le bruit des rames, ni les cris des matelots, & que les promontoires leurs déroboient la vue des vaisseaux. Ils se promenoient tranquillement sur le rivage, ou se tenoient en repos dans leurs tentes, ne s'attendant à rien moins qu'à combattre ce jour-là; lorsque les cavaliers qu'Asdrubal leur envoya en grande hâte & à diverses reprises, leur apprirent enfin que la flotte Romaine étoit prête d'entrer dans le port, & leur ordonnerent de s'embarquer au plus vîte, & de prendre leurs armes. Asdrubal, de son côté, se mit sur le champ à la tête de ses troupes. Mais la flotte étoit remplie de tumulte, les soldats & les nautonniers rentrant pêle-mêle dans leurs galeres, & paroissant plutôt fuir l'ennemi, que se préparer à lui donner bataille. A peine étoient-ils tous embar-

qués, qu'on voyoit d'un côté lever les ancres pour ſe mettre en mer, de l'autre couper les cables, pour avoir plutôt fait. Et comme ils faiſoient tout à la hâte & avec précipitation, les ſoldats troubloient le miniſtere des nautonniers, qui de leur côté, empêchoient les ſoldats de prendre les armes. Cependant les Romains arriverent en bon ordre, & fondirent tout d'un coup ſur les Carthaginois, qui n'étant pas moins troublés de la conſternation & du déſordre qui régnoit parmi eux, que de l'attaque imprévue des ennemis, prirent auſſi-tôt la fuite, ayant à peine tenté de ſe mettre en défenſe. Mais comme l'embouchure du fleuve n'étoit pas aſſez large pour donner une retraite aiſée à tant de bâtimens, qui s'efforcoient tous en même-temps de le remonter, les ſoldats effrayés les pouſſoient vers le bord; & s'élançant, la plûpart ſans armes, dans les gués, ou juſques ſur la terre même, ils ſe refugioient dans l'armée d'Aſdrubal, qui étoit rangée en bataille le long du rivage. Dès le premier choc, il y avoit eu deux galeres Carthaginoiſes priſes, & quatre coulées à fond.

Flotte des Carthaginois battue & miſe en fuite par les Romains.

Quoique les ennemis fuſſent les maîtres de la terre, & que leur armée fût rangée en bataille le long du bord, les

Romains ne laiſſerent pas de pourſuivre leur flotte en déroute, avec tant de promptitude, qu'ils prirent toutes les galeres qui avoient évité de ſe briſer contre la côte, ou qui n'avoient pas été engravées, & les emmenerent avec eux, attachés à la proue de leurs vaiſſeaux, au nombre de vingt-cinq. Mais le plus grand avantage de ce combat, c'eſt qu'une victoire qui leur avoit ſi peu coûté, les rendit maîtres de toute cette mer & des côtes voiſines : en ſorte que s'étant avancés juſqu'à Honoſca, ils ſortirent de leurs vaiſſeaux ; & après avoir pris la ville d'aſſaut & l'avoir pillée, ils allerent delà * à Carthage même, déſolerent tout le pays d'alentour, & enfin mirent le feu aux maiſons les plus voiſines des murailles & des portes. La flotte chargée de butin pouſſa delà juſqu'à Longantique, où Aſdrubal avoit fait, pour l'uſage de ſes vaiſſeaux, une grande proviſion de * *ſparte*, auquel ils mirent le feu après en avoir enlevé la quantité dont ils avoient beſoin. Ils ne ſe contenterent pas de ravager les terres du continent qui s'avançoient le plus dans la mer ; mais ils paſſerent juſques

* La nouvelle Carthage, en Eſpagne.

* Eſpece de Genet, apparemment d'uſage ſur les galeres.

dans l'iſle d'Eſube. Et après avoir inutilement employé deux jours, & fait de grands efforts pour ſe rendre maîtres de la ville capitale, craignant d'échouer dans cette entrepriſe, ils ſe mirent à courir la campagne : & après avoir pillé & brûlé quelques bourgs où ils trouverent plus de butin que dans le continent, ils rentrerent dans leurs vaiſſeaux. Et ce fut en ce temps-là que Scipion reçut des ambaſſadeurs des iſles Baleares, qui venoient lui demander la paix. La flotte revint delà ſur ſes pas, vers les contrées de l'Eſpagne qui ſont en-deçà de l'Hebre. Ce fut là que Scipion trouva les députés de toutes les nations qui habitent le long de ce fleuve, & même de pluſieurs de celles qui ſont aux extrêmités de la Province. Mais il y eut plus de ſix vingt peuples qui ſe ſoumirent ſincérement & de bonne foi à la puiſſance des Romains, & leur donnerent des ôtages. Scipion dès-lors ſe croyant aſſez fort pour attaquer auſſi les Carthaginois par terre, s'avança juſqu'à Caſtulon. Mais Aſdrubal ſe retira dans la Luſitanie, & s'approcha de l'Ocean.

Il paroiſſoit que le reſte de la campagne ſe paſſeroit paiſiblement ; & Aſdrubal étoit aſſez dans la diſpoſition de de-

meurer en repos. Mais outre que les Espagnols d'eux-mêmes sont remuans & avides des nouveautés, Mandonius, & Indibilis, auparavant Roi des Illergetes, ne virent pas plutôt que Scipion avoit abandonné le poste qu'il avoit occupé, pour aller du côté de la mer, qu'ils souleverent leurs vaisseaux, & allerent avec eux piller les terres des alliés paisibles du peuple Romain. Mais un Tribun des soldats que Scipion envoya contre eux, avec quelques troupes auxiliaires, les défit aisément, comme des gens ramassés à la hâte, en prit & en tua une partie, & désarma presque tout le reste. Ce mouvement obligea Asdrubal, qui s'étoit retiré vers l'Ocean, de repasser l'Hebre, & de venir au secours de ses alliés. Les Carthaginois étoient campés dans le territoire d'Illercaon, & les Romains, au lieu appellé, *la Flotte-neuve*, lorsqu'un bruit inopiné tourna tout d'un coup la guerre d'un autre côté. Les Celtibériens, qui avoient envoyé les principaux de leur nation en ambassade vers Scipion & lui avoient donné des ôtages de leur fidélité, prirent tout d'un coup les armes par l'ordre du Général Romain, & entrerent avec une puissante armée, dans la Province des Carthaginois, où ils prirent trois villes

Les Celtibériens prennent les armes contre les Carthaginois.

d'assaut. Ils défirent ensuite Asdrubal lui-même en deux combats différens, où ils lui tuerent quinze mille hommes, & firent quatre mille prisonniers, & lui enleverent un grand nombre de drapeaux.

Les affaires d'Espagne étoient dans cette situation, lorsque P. Scipion, à qui on avoit continué le commandement après son consulat, arriva dans cette Province, où le Sénat lui avoit ordonné de se rendre avec trente vaisseaux de guerre, un renfort de huit mille hommes, & de grandes provisions d'armes & de vivres. Cette flotte causa une joie extrême aux citoyens & aux alliés, dès qu'on l'apperçut en mer, & lorsqu'elle entra dans le port de Tarragone avec un aussi grand nombre de barques chargées de munitions. P. Scipion ayant débarqué ses soldats, alla trouver son frere Cn. Et depuis ce temps-là, ils firent conjointement la guerre avec beaucoup de concert & d'union. Comme ils virent que les Carthaginois étoient occupés contre les Celtiberiens, ils passerent promptement l'Hebre, & sans trouver d'ennemis sur leur route, s'avancerent jusqu'à Sagonte, sçachant qu'on gardoit, avec fort peu de troupes dans la citadelle de cette ville, les

P. Scipion vient en Espagne avec sa flotte.

ôtages qu'Annibal avoit pris de tous les peuples d'Espagne, pour s'assurer de leur fidélité. La crainte d'expier leur révolte par le sang de leurs enfans, étoit le seul lien qui les attachât encore au parti des Carthaginois, qu'ils avoient grande envie de quitter pour prendre celui des Romains. Cette chaîne qui retenoit une grande partie de la Province, fut rompue par un Espagnol, plus adroit que fidele. Abelox, gentilhomme du pays, qui se trouvoit alors dans Sagonte, avoit été attaché jusques-là aux Carthaginois. Mais par une inconstance assez ordinaire à ces barbares, il les avoit abandonnés avec la fortune. Au reste, étant bien persuadé qu'on n'a que du mépris pour un transfuge, qui ne porte que sa personne dans le nouveau parti qu'il embrasse, il songeoit à procurer aux Romains quelque grand avantage, afin de se rendre considérable parmi eux. Ayant donc examiné mûrement tout ce qu'il étoit en état de faire pour leur service, il s'en tint au dessein de leur mettre entre les mains les ôtages qu'Annibal faisoit garder dans Sagonte, comme au moyen le plus sûr de leur concilier l'affection des principaux de la Province. Mais comme il sçavoit que les soldats qui veilloient sur eux, ne feroient rien sans l'ordre de

Otages Espagnols tirés des mains des Carthaginois, & livrés en celles des Romains, par la ruse d'Abelox.

Boſtar, leur Commandant, il entretrit de tromper Boſtar tout le premier. Cet Officier, pour empêcher les Romains d'entrer dans le port de Sagonte, étoit campé avec ſes troupes hors de la ville, ſur le bord même de la mer. Ce fut là qu'Abelox l'alla trouver; & l'ayant tiré à l'écart, il lui expoſa l'état de la Province, feignant de croire qu'il n'en étoit pas aſſez informé. Il lui fit entendre, » que » la crainte avoit retenu les Eſpagnols » dans le devoir, tant que les Romains » avoient été éloignés. Mais que depuis » qu'ils étoient arrivés dans Province, » leur camp étoit devenu l'azile de tous » ceux qui aimoient le changement. » Qu'ainſi il falloit gagner par des gra» ces & des bienfaits, des gens que » l'autorité ne pouvoit plus contenir. Boſtar étonné, lui ayant demandé ce que l'on pouvoit faire pour s'aſſûrer d'eux: » Renvoyons, dit-il, les ôtages » dans leurs pays. Cette faveur ſera » agréable en particulier à leurs pa» rens qui ſont les premiers de leurs » villes, & en général à tous les peu» ples. Il n'y a perſonne qui ne ſoit bien » aiſe qu'on ait de la confiance en lui. » Et pour rendre les hommes fideles, » il ſuffit ſouvent de leur témoigner » qu'on ne ſe défie pas d'eux. Je me

» charge de remener moi-même les ôta-
» ges dans leurs maisons. Et comme je
» m'interresse plus que qui que ce soit
» au succès d'un projet dont je suis l'au-
» teur, je sçaurai faire valoir aux Espa-
» gnols un bienfait qui est déjà très-
» grand par lui-même «. Bostar étoit un homme simple, & en cela fort peu Carthaginois. Abelox ne l'eut pas plutot persuadé, qu'il passa de nuit dans le le camp des Romains. & s'étant abouché avec quelques Espagnols des troupes auxiliaires, il fut conduit par eux à Scipion, à qui il exposa de quoi il étoit question. Il lui donna sa parole, & reçut la sienne : & étant convenu du temps & du lieu où les ôtages devoient être livrés, il retourna à Sagonte. Il passa tout le jour suivant à prendre avec Bostar les mesures nécessaires pour l'exécution de leur entreprise. Et l'ayant averti qu'il partiroit de nuit pour mieux tromper les sentinelles des ennemis, il prit congé de lui. La nuit, à l'heure marquée, il éveilla les gardes, qui lui remirent aussi tôt les ôtages. Dès qu'ils fut sorti de la ville, il s'alla jetter avec eux, comme sans le sçavoir, dans les embûches qu'il s'étoit fait dresser lui-même. Il les conduisit tout droit dans le camp des Romains. Le reste fut exé-

cuté de la même maniere & dans le même ordre dont il étoit convenu avec Boſtar, avec cette différence, qu'ils furent rendus à leurs parents de la part des Romains, & non pas de celle des Carthaginois. Mais quoique ce fût la même choſe pour les Eſpagnols, ils en ſçurent cependant beaucoup plus de gré aux uns qu'ils n'auroient fait aux autres. Car comme les Carthaginois, dans le temps de leur proſpérité, les avoient traités avec beaucoup de hauteur & de dureté, il pouvoit paroître que c'étoit la crainte & la mauvaiſe fortune qui les avoit adoucis : au lieu que les Romains, dès leur premiere entrée dans la Province, ſe faiſoient connoître par une action de clémence & de généroſité. Ils jugeoient d'ailleurs qu'Abelox, homme ſage & ſenſé, n'avoit pas changé de parti ſans en avoir de fortes raiſons. Ainſi tous les Eſpagnols, d'un commun conſentement, ſe déclarerent pour les Romains. Et ils auroient ſur le champ pris les armes contre les Carthoginois, ſi l'hyver, qui ſurvint alors, n'eût obligé les uns & les autres de ſe mettre à couvert dans leurs quartiers.

Voilà ce qui ſe paſſa en Eſpagne la ſeconde année de la guerre d'Annibal. Cependant la ſage lenteur de Fabius

avoit donné lieu aux Romains de respirer en Italie après tant de pertes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le même tems qu'une conduite si salutaire donnoit de cruelles inquiétudes à Annibal, qui voyoit que les Romains avoient enfin choisi un Général capable de suivre la raison pour guide, & de ne rien confier à la fortune, elle étoit méprisée par les propres citoyens de Fabius, aussi-bien à Rome que dans l'armée : sur-tout depuis que la témérité de Minucius avoit occasionné, pendant l'absence du dictateur, une action plus heureuse en apparence qu'en effet. Deux choses contribuerent encore à rendre ce Général odieux aux Romains : premiérement, la ruse d'Annibal, qui s'étant fait montrer par les déserteurs une terre appartenante au dictateur, défendit qu'on y fit aucun dégât, tandis qu'il mit à feu & à sang toutes celles d'alentour ; & cela, afin de le rendre suspect de quelque intelligence avec les Carthaginois : secondement, le traité que Fabius avoit fait avec Annibal, au sujet des prisonniers ; traité qu'il eut peut-être tort de conclre sans avoir consulté le Sénat, mais qui tourna enfin à son honneur & à sa gloire. Ils étoient convenus, que, comme il s'étoit pratiqué dans la premiere guer-

Fabius méprisé à Rome & à l'armée d'une sagesse qui sauve l'état.

Annibal épargne la terre de Fabius.

re, l'échange se feroit d'homme pour homme ; & que celui des deux qui en rendroit davantage, recevroit * cent vingt-cinq livres pour chacun. Fabius en ayant reçu d'Annibal deux cens quarante-sept de plus qu'il ne lui en rendit, demanda au Sénat l'argent dont il avoit besoin pour payer leur rançon. Mais voyant qu'on négligeoit de lui donner satisfaction là dessus, quoique l'affaire eut été souvent proposée, parce qu'il n'avoit pas attendu le consentement des Sénateurs, il envoya son fils à Rome, avec ordre de vendre cette même terre que l'ennemi avoit épargnée ; & de l'argent qu'il lui apporta, il racheta les prisonniers de la république, à ses propres dépens. Annibal se tenoit campé auprès des murailles de la ville de Geraunium, qu'il avoit prise & brûlée, réservant seulement quelques maisons pour lui servir de greniers. De là il envoyoit les deux tiers de son armée chercher des vivres ; & cependant demeuroit lui-même à la tête de l'autre tiers, attentif à conserver son camp, & à soutenir ses fourageurs, contre ceux qui voudroient les attaquer.

Fabius rachete les prisonniers à ses dépens.

* J'avertis une fois pour toutes, que je me contente d'évaluer les monnoies Romaines à peu près à la somme à laquelle elles reviennent par rapport aux nôtres.

Minucius, en l'absence du Dictateur, ne forme que des desseins hardis & téméraires.

Pour revenir à l'action de Minucius; il étoit campé dans le territoire de Larine, avec l'armée qu'il commandoit seul depuis que le dictateur étoit allé à Rome, comme nous l'avons dit plus haut. Au reste, il ne se vit pas plutôt en liberté par l'absence de son supérieur, qu'il fit descendre dans la plaine ces troupes accoutumés à camper en sûreté sur les hauteurs; & il méditoit des projets conformes à son génie, tantôt de fondre sur les fourageurs d'Annibal, répandus ça & là dans la campagne; tantôt d'attaquer son camp, dont il avoit tiré plus de la moitié de l'armée. Annibal s'apperçut bientôt que la méthode de faire la guerre avoit changé avec le Général dans le camp des ennemis. Et il jugea que dorénavant la témérité & l'emporrement auroit plus de part que la prudence dans tous leurs mouvemens. Pour lui voyant que les ennemis s'étoient approchés, il se contenta d'envoyer le tiers de ses soldats au fourrage, & de retenir le reste dans son camp. Ensuite, pour s'approcher lui même des Romains, il alla se poster à deux milles de Geraunium, sur une éminence, d'où il leur faisoit connoître, étant exposé à leur vue, qu'il étoit prêt à défendre ses fourageurs, si on les attaquoit. Peu de tems après,

il apperçut une autre colline plus voisine des Romains, & qui commandoit leur camp. Il jugea bien que s'il se mettoit en devoir de s'en saisir pendant le jour il seroit prévenu par les Romains, qui avoient moins de chemin à faire que lui. Ainsi il envoya pendant la nuit quelques Numides, qui s'en emparerent. Mais les Romains méprisant leur petit nombre, les en délogerent dès le lendemain, & s'y camperent eux-mêmes. Par ce moyen il ne restoit plus entre les deux camps, qu'un espace fort médiocre. Minucius le remplit entiérement de ses troupes. Et en même-tems sa cavalerie, avec les soldats armés à la légere, étant sortie par le côté de son comp qui étoit le plus éloigné des ennemis, elle alla fondre sur leurs fourageurs, dont elle fit un grand carnage, & mit le reste en fuite. Annibal n'osa pas tenter le combat, parce qu'avec le peu de troupes qui lui restoit, c'étoit beaucoup qu'il put défendre son camp, si on entreprenoit de l'y forcer. Ainsi, pendant qu'une partie de son armée étoit absente, il prit le parti, en imitant la méthode de Fabius, de se tenir sur la défensive & de temporiser. Il retira même ses troupes dans le camp qu'il avoit occupé auparavant auprès de Gérau-

nium. Quelques auteurs assurent, qu'il se donna une bataille dans les formes. Que du premier choc, les Carthaginois furent repoussés jusques dans leur camp. Qu'en étant ensuite sortis avec beaucoup de vigueur, ils mirent les Romains en déroute à leur tour : mais que ces derniers, secondés par Numerius Decimus, Samnite, qui vint à leur secours, retournerent aussi-tôt au combat. Ils ajoutent, que ce Decimus, le plus considérable par sa naissance & par ses richesses, non-seulement de Bovianum, d'où il étoit, mais de tout le Samnium, avoit été envoyé par le dictateur au secours de Minucius, avec un corps de huit mille fantassins & cinq mille cavaliers; & qu'ayant d'abord paru derriere l'armée d'Annibal, il fit penser aux deux partis que c'étoit un nouveau renfort que Fabius amenoit de Rome. Qu'Annibal craignant des embûches, donna aux siens le signal de la retraite; que les Romains le poursuivirent ; & qu'aidés des Samnites, ils prirent ce jour là même deux forts sur les Carthaginois. Qu'il y eut six mille hommes de tués du côté d'Annibal, & cinq mille de celui de Minucius. Qu'enfin ce Général, après un avantage si médiocre, ne laissa pas d'écrire à Rome des lettres pleines de va-

Léger avantage de Minutius sur Annibal.

nité, & d'y faire publier par ses partisants qu'il avoit remporté une victoire complette.

Pendant plusieurs jours, on ne parla que de cette affaire dans les assemblées du Sénat & du peuple. Tout le monde s'applaudissoit de ce prétendu succès. Le dictateur seul, au milieu de la joie universelle du peuple, n'ajoutoit foi ni à la renommée, ni aux lettres de Minucius. Il prétendoit que quand tout ce qu'on publioit seroit véritable, il n'y avoit pas tant de sujet de se réjouir. Qu'il craignoit beaucoup plus la prospérité du maître de la cavalerie, que sa mauvaise fortune. Ce fut alors que le tribun Metilius se mit à déclamer contre Fabius, sans aucun ménagement. » Qu'il n'étoit plus possible de supporter sa mauvaise humeur. Que non » content d'avoir empêché, en personne & sur les lieux, les avantages qu'on » auroit pû remporter sur les ennemis, » il détruisoit, autant qu'il étoit en lui, » ceux qu'on avoit effectivement remportés en son absence. Qu'il ne tiroit » la guerre en longueur, qu'afin de rester plus long-tems en charge, & d'être seul le maître à Rome & dans l'armée. Que l'un des Consuls avoit été » tué dans la bataille. Que l'autre avoit

Invectives du Tribun Metilius contre le Dictateur.

» été relégué loin de l'Italie, sous pré-
« texte de poursuivre la flotte des Car-
» thaginois. Que sans aucune nécessité
» on retenoit les deux préteurs dans la
» Sicile & dans la Sardaigne. Que pour
» empêcher Minucius de voir l'ennemi,
» & de tenter quelque expédition mili-
» taire, on lui avoit presque lié les bras.
» Qu'il n'étoit donc pas étonnant que
» les Carthaginois eussent exercé toute
« sorte d'hostilités, non-seulement dans
» le Samnium, où ils étoient autant les
» maîtres, que dans la partie de l'Es-
» pagne qui est au-delà de l'Hebre;
» mais encore dans les terres de la Cam-
» panie, de Calene, & de Falerne;
» pendant que le dictateur se tenoit à
» Casilin les bras croisés, se contentant
» de défendre ses terres avec les légions
» du peuple romain. Qu'il avoit tenu
» enfermés dans leurs retranchemens
» comme dans une prison, les soldats
» & le maître de la cavalerie, qui dési-
» roient de combattre. Qu'on leur
» avoit arraché les armes des mains,
» comme à des prisonniers de guerre.
» Que le dictateur n'avoit pas plutôt
» quitté l'armée, qu'ils étoient sortis de
» leurs retranchemens, où on les avoit
» tenus comme assiégés; qu'ils avoient
» marché contre les ennemis, les

» avoient défaits & mis en ſuite. Que » pour toutes ces raiſons, il auroit hardiment opiné à ôter la dictature à Fabius, ſi les Romains avoient eu le courage de leurs ancêtres. Mais qu'attendu la moleſſe & le relâchement dans » lequel on étoit tombé, il ſe contenteroit de propoſer une loi fort modérée, en vertu de laquelle on partageroit également l'autorité entre le dictateur & le maître de la cavalerie, ſans » permettre cependant à Q. Fabius de » retourner à l'armée, avant d'avoir » nommé un nouveau Conſul à la place » de Flaminius «. Le dictateur ne ſe trouva point aux aſſemblées, n'étant pas d'humeur à flatter les caprices de la multitude, à qui il n'étoit pas agréable. On ne l'écoutoit pas même trop favorablement dans le Sénat, lorſqu'il y donnoit de grands éloges à Annibal, & qu'il attribuoit à la témérité & à l'ignorance des Généraux, les pertes qu'on avoit faites depuis deux ans, lorſqu'il déclaroit nettement, » que s'il demeuroit le maître du commandement, il puniroit Minucius, pour avoir combattu » contre ſa défenſe & qu'il aſſuroit que » bientôt il feroit avouer aux Romains, » qu'un grand Général, ſans jamais compter ſur la fortune, devoit tout atten-

» dre de sa sagesse & de sa vigilance:
» qu'il étoit sans doute plus glorieux
» pour lui, d'avoir conservé son armée,
» sans récevoir aucun échec, dans les
» conjonctures où il l'avoit reçue, que
» si dans un tems plus heureux, il avoit
» taillé en pieces plusièurs milliers d'en-
» mis «. Quoique ces réflexions fussent pleines de sens & de raison, à peine daignoit on les écouter. C'est pourquoi il créa Consul M. Attilius Regulus: & la veille du jour que la loi devoit être proposée, pour n'être pas témoins des coups qu'on alloit porter à son autorité, en la communiquant au maître de la cavalerie, il partit de nuit pour aller rejoindre son armée. Le lendemain, le peuple se trouva de bonne heure à l'assemblée. Mais quoique les esprits fussent hautement déclarés pour le maître de la cavalerie, contre le dictateur, cependant personne n'osoit proposer un réglement si extraordinaire, quelque plaisir qu'il fit au peuple. La loi étoit sûre de ne pas manquer de suffrages: mais il falloit que quelqu'un l'appuyât de son autorité. C. Terentius Varron, nouvellement sorti de la préture, fut le seul qui osât l'entreprendre. Il étoit d'une naissance non-seulement basse, mais même sordide. On dit qu'il étoit fils d'un boucher,

M. Attilius Regulus créé Consul, à la place de Flaminius. An. de R. 535.

Caractere de Varron.

boucher, qui avoit lui-même débité sa marchandise, & avoit employé son fils à un ministere si bas & si servile.

Les grands biens qu'il avoit gagnés à ce métier, firent concevoir à son fils, après sa mort, l'espérance de s'élever à une plus haute fortune. Il s'attacha d'abord au barreau ; & à force de prendre le parti & de plaider les causes des plus vils citoyens, contre les premiers de la république, dont il attaquoit en même-tems la fortune & la réputation, il se fit connoître au peuple, & se fraya un chemin aux charges de la république. Il obtint la questure ; puis successivement les deux édilités, la plébéienne & la curule, & enfin la préture. Et dès lors, portant son ambition jusqu'au Consulat même, il profita adroitement de la mauvaise opinion qu'on avoit du dictateur, & de la haine qu'on lui portoit ; ensorte qu'il emporta seul toute la reconnoissance du peuple, pour la loi qu'il avoit tant d'envie d'établir. Il ne se trouva personne à Rome, ni dans l'armée, tant parmi les ennemis de Fabius, que parmi ceux qui lui étoient favorables, qui ne regardât cette loi comme injurieuse à sa réputation. Le seul dictateur en jugea tout autrement. Il supporta les outrages de la multitude avec la même

conſtance qu'il avoit ſouffert les accuſations de ſes ennemis devant le peuple. Et ayant reçu en chemin les lettres qui lui apprenoient l'égalité qu'on avoit miſe entre lui & le maître de la cavalerie, il continua ſa route, bien perſuadé qu'en partageant le commandement, on n'avoit pas partagé de même l'art de commander. Et il demeura toujours invincible aux attaques de ſes ennemis, & à celles de ſes citoyens.

Fabius apprend, ſans ſe plaindre, l'égalité qu'on a miſe entre lui & Minucius.

La faveur du peuple avoit déjà rendu Minucius aſſez arrogant & aſſez inſupportable même, avant qu'on lui accordât une ſi grande diſtinction. Mais depuis qu'il l'eut reçue, il garda encore moins de meſures qu'auparavant. Il ſe vantoit, avec une hauteur & une inſolence ſans pareille, qu'il avoit vaincu non ſeulement Annibal, mais encore Fabius.
» Que ce fameux Général, ce dictateur
» célebre, ſeul jugé capable de rétablir
» les affaires ruinées de la république,
» avoit cependant été, par l'ordre du
» peuple Romain même, égalé à ſon
» inférieur, à celui qui lui devoit une
» parfaite obéiſſance, & cela, dans une
» république, où les maîtres de la ca-
» valerie avoient coutume de trembler
» à la vue des haches & des faiſceaux
» du dictateur. Que c'étoit un effet de

Inſolence outrée de Minucius.

» ſon courage & de ſon habileté, autant
» que de ſon bonheur. Qu'il ſuivroit
» donc ſon penchant, auſſi-bien que ſa
» fortune, quand même le dictateur
» voudroit perſévérer dans une inaction &
» une lenteur, qui avoit été ſi évidem-
» ment condamnée par le jugement des
» hommes & des Dieux «. Ainſi dès le premier jour qu'il ſe rencontra avec Fabius, il lui déclara qu'il falloit avant toutes choſes, qu'ils convinſſent de la maniere dont ils uſeroient de l'autorité qu'on venoit d'égaler entre eux. Qu'il croyoit, pour lui, que le meilleur étoit, qu'ils euſſent tour à tour le commandement abſolu ſur les troupes pendant un jour, ou un plus long eſpace de tems, ſi on vouloit; afin que chacun d'eux pût oppoſer à l'ennemi, non-ſeulement ſa tête & ſa prudence, mais encore ſes forces & ſes bras, lorſqu'il ſe préſenteroit quelque occaſion de le combattre. Fabius ne goûta point cet expédient. Il étoit convaincu que la partie de la république qui ſeroit confiée à Minucius deviendroit le jouet de ſa témérité. Il avoua qu'il étoit dans l'obligation de lui faire part du commandement, mais non pas de le lui céder tout entier. Que tant qu'il en auroit la liberté, il gouverneroit, avec ſa prudence ordinaire, la partie de l'ar-

mée qui lui ſeroit échue. Qu'ainſi il partageroit les troupes avec Minucius, & non pas les jours du cammandement : & que s'il ne pouvoit pas ſauver l'armée entiere, il en ſauveroit au moins une partie. Il demeura ferme dans cette réſolution. Et lorſqu'il eut fait conſentir Minucius à ce que, ſuivant la contume qui ſe pratiquoit entre les Conſuls, ils partageaſſent également les légions, ils tirerent au ſort : & la premiere avec la neuviéme échut à Minucius, la ſeconde & la troiſiéme à Fabius. La cavalerie & les troupes auxiliaires des alliés & du nom latin, furent partagées de même. Minucius voulut auſſi avoir ſon camp ſéparé d'avec celui de Fabius.

Partage des légions entre Fabius & Minucius.

Annibal, qui ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit chez les ennemis, par le moyen des déſerteurs & de ſes eſpions, reſſentit une double joie, après qu'il eut appris cette égalité de puiſſance. Car la témérité de Minucius devenue libre, étoit une proie aſſurée pour lui : & la prudence de Fabius avoit perdu la moitié de ſes forces. Il y avoit entre le camp de Minucius & celui d'Annibal une éminence dont la ſituation étoit telle, que celui qui s'en empareroit le premier devoit avoir un grand avantage ſur ſon ennemi. Annibal pouvoit ſans coup férir, prendre ce poſte dont il

connoissoit l'importance. Mais il ne se hâta pas, aimant mieux qu'il lui fournît une occasion de combattre Minucius, persuadé que ce Général ne manqueroit pas d'accourir, pour l'empêcher de s'en saisir le premier. Il n'y avoit pas un seul buisson dans tout le terrein qui étoit au milieu d'eux. C'est pour quoi, au premier coup d'œil, on le jugeoit inutile pour des embûches. Mais au fond, il étoit d'autant plus propre à ce dessein, que dans une vallée si nue on ne croyoit pas qu'il y eut rien à appréhender. Car il y avoit par intervalles des enfoncemens imperceptibles, de loin, dont quelques-uns pouvoient contenir & cacher jusqu'à deux cens hommes. Annibal plaça dans ces cavités cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, avec défense de se montrer. Mais de peur que le mouvement indiscret de quelqu'un d'entre eux, ou l'éclat de leurs armes, ne découvrît la fraude dans une plaine si rase, il attira les yeux & l'attention des ennemis sur un petit nombre de ses gens, qu'il envoya dès le matin pour occuper l'éminence dont nous avons parlé. Les Romains mépriserent cette poignée d'ennemis. Il n'y eut point d'officier dans l'armée de Minucius qui ne s'offrît pour les aller chasser de ce poste. Minucius lui-

même crie aux armes ; & à la tête des plus téméraires & des plus étourdis, court du côté de cette colline, avec une fierté aussi ridicule, que les menaces qu'il fait de loin aux Carthaginois. Il lâche d'abord contre eux les soldats légérement armés, qu'il fait suivre, un moment après, de toute sa cavalerie. Et voyant que les Carthaginois recevoient aussi du renfort, il s'avançe lui-même avec toutes ses légions. Annibal de son côté, à mesure qu'il voyoit les siens plier, leur envoyoit des secours d'infanterie & de cavalerie ; ce qu'il fit qu'insensiblement ils en vinrent à une bataille dans les formes, où ils combattirent avec toutes leurs forces. Les sodats armés à la légere des Romains qui s'avançoient de bas en haut, furent renversés les premiers sur la cavalerie qui les suivoit : & après lui avoir communiqué la terreur qui les emportoit, ils se réfugierent vers les étendarts des légions. L'infanterie quoiqu'entourée de gens effrayés, restoit seule intrépide. Et si elle avoit combattu dans un poste moins désavantageux, & qu'il n'y eut point eu de supercherie, le succès des jours précédens lui avoit tellement enflé le courage, qu'elle étoit en état de bien disputer la victoire. Mais les troupes qu'Annibal avoit mises en embuscade, étant

Combat entre Annibal & Minucius.

venues tout d'un coup l'attaquer par derriere & par les flancs, y causerent tant de désordre & d'effroi qu'il ne resta à personne, ni assez de courage pour combattre, ni aucune espérance de se sauver par la fuite.

Minucius défait par Annibal.

Fabius jugea d'abord de la frayeur des soldats par les cris qu'il entendit. Et un moment après, voyant de loin toute l'armée en déroute : » Ah s'écria-» t-il, j'avois bien prévu que la témé-» rité deviendroit bientôt la victime » de la prudence & de la ruse. Celui » qu'on a égalé à Fabius voit maintenant » Annibal au-dessus de lui par son bon-» heur & par son courage. Mais remet-» tons les reproches à un autre tems. » Maintenant, prenez les armes, soldats. » Sortons au plutôt de nos retranche-» mens. Allons arracher des mains des » ennemis la victoire, & de la bouche » de nos citoyens, l'aveu de leur faute «. Une partie des soldats de Minucius avoit été tuée, & le reste ne songeoit qu'à fuir, lorsque l'armée de Fabius leur porta & leur fit voir un secours, qu'ils reçurent comme s'il leur fut venu du ciel. C'est pourquoi, avant même que le dictateur fut à la portée du trait, & en état d'attaquer, sa vue seule arrêta & la fuite précipitée des Romains, & la trop gran-

Fabius court au secours de Minutius.

de furie des Carthaginois. Ceux qui s'étoient dispersés de différens côtés, après avoir rompu leurs rangs, revinrent se joindre aux troupes de Fabius, qui s'avançoient en bon ordre. Ceux qui fuyoient en corps, après avoir ouvertement tourné le dos, firent volte-face : & tantôt lâchant pied à dessein, pour mieux se rétablir, tantôt faisant tête à l'ennemi, ils arriverent jusqu'à l'armée du dictateur : ensorte que les troupes vaincues, & celles qui étoient encore toutes fraîches, ne faisant plus qu'un corps, alloient ensemble fondre sur les Carthaginois, lorsqu'Annibal fit sonner la retraite, ne dissimulant pas, que s'il avoit vaincu Minucius, Fabius, à son tour, l'avoit vaincu lui-même. Minucius ayant ainsi passé la journée, entre la bonne & la mauvaise fortune, ne fut pas plutôt rentré dans son camp, qu'il assembla ses soldats, & leur parla en ces termes. » J'ai souvent oui dire, mes » amis, que parmi les hommes qui sont » au-dessus du commun, on doit donner le premier rang à celui dont la » prudence sçait mettre en mouvement » les ressorts qui font réussir les grandes » entreprises. Que le second appartient » à celui qui est capable de bien exécuter les ordres qu'on lui donne. Mais,

Annibal n'ose combattre le Dictateur, & se retire dans son camp.

Minucius reconnoit sa faute, & la répare d'une maniere qui lui fait honneur.

» que celui qui n'a ni assez de capacité
» pour commander, ni assez de docilité
» pour obéir, doit être regardé comme
» un homme absolument inutile à la so-
» ciété. Pour nous, puisque la nature nous
» a refusé ce premier dégré de mérite,
« renfermons-nous dans le second ; &
» en attendant que nous ayions acquis
» le grand art de gouverner, prenons
» le parti de suivre les ordres & les con-
» seils d'un homme qui a plus de sagesse
» & de lumieres que nous. Rejoignons-
» nous à Fabius. Allons lui rendre dans
» sa tente l'obéissance & le respect qui
» lui est dû. Et lorsque je l'aurai salué
» du nom de pere, qualité qu'il mérite
» par son rang, par le bienfait que nous
» avons reçu de lui, ne manquez pas de
« saluer, comme vos patrons, ceux dont
» les armes & les bras viennent de nous
» sauver la vie & la liberté. Et si nous
» n'avons pu nous signaler aujourd'hui
» par notre bonne fortune, signalons-
» nous au moins par notre bon esprit,
» & par notre reconnoissance.

Aussi-tôt il se mit à leur tête, & marcha droit au camp du dictateur. Fabius, & les siens, furent surpris de le voir avancer de leur côté, ne sachant pas la cause de ce mouvement. Lorsque Minucius fut arrivé, il fit poser ses éten-

darts auprès du dictateur ; & se présentant le premier à lui, il le salua avec beaucoup de respect, en lui donnant les noms de pere & de maître ; pendant que les soldats rendoient à ceux de Fabius tous les honneurs que les clients doivent à leurs patrons. Alors prenant la parole : Grand dictateur, dit-il, » je ne » suis redevable que de ma vie à ceux » qui m'ont donné la naissance, & aux- » quels je viens de vous égaler autant » que j'ai pu, par les termes dont je me » suis servi en vous parlant. Mais je vous » dois, à vous, & ma vie, & celle de » tous mes Officiers & de tous mes » soldats. Ainsi je casse tout le premier » le décret par lequel j'ai été élevé à un » rang, que je regarde comme un far- » deau pour moi, plutôt que comme un » honneur. Je rentre sous votre auto- » rité, & sous vos auspices. Je vous » rends ces drapeaux & ces légions, per- » suadé que je fais une action utile & » glorieuse pour vous, pour moi, & » pour les deux armées, dont l'une doit » son salut à l'autre. Je vous supplie » d'oublier tout ce qui s'est passé, & » de me permettre d'exercer, sous vos » ordres, la charge de maître de cava- » lerie, & de conserver à ceux ci le rang » qu'ils tiennent dans les troupes «.

Après ce discours, les soldats des deux armées s'embrasserent. Les gens de Fabius reçurent ceux de Minucius dans leurs tentes avec beaucoup de bienveillance & d'amitié : & ce jour qui avoit été si funeste à la république, se passa dans les applaudissemens & dans la joie. Dès que la nouvelle de cette réconciliation eut été portée à Rome, & confirmée par les lettres des Généraux & des soldats des deux armées, il n'y eut personne qui n'élevat jusqu'au ciel la générosité du dictateur. Annibal & les Carthaginois l'estimerent encore davantage qu'auparavant : & ils commencerent dès-lors à s'appercevoir qu'ils faisoient la guerre en Italie, contre les Romains. Car pendant les deux années qui avoient précédé, ils avoient eu un tel mépris pour ceux qui commandoient les troupes de la république, aussi bien que pour les troupes mêmes, qu'à peine pouvoient-ils s'imaginer qu'ils fussent en guerre contre la même nation, dont leurs peres leur avoient laissé une idée si terrible. On ajoute qu'Annibal, en se retirant dans son camp, dit, „ que cette „ nuée qui avoit coutume de paroître „ sur le haut des montagnes, étoit enfin „ tombée avec beaucoup de fracas & „ d'orage ".

Minucius rentre sous l'obeissance du Dictateur, avec tous ses soldats.

Pendant que ces choses se passoient en Italie, le Consul Cn. Servilius Geminius, après avoir cotoyé avec une flotte de cent vingt galeres, les isles de Sardaigne & de Corse, & reçu des otages des habitans de l'une & de l'autre, passa en Afrique. Mais avant de faire aucune descente dans le continent, il ravagea l'isle de Meninge. Et ceux de Cercine lui ayant donné dix talens d'argent, pour racheter leurs terres du pillage & de l'incendie, il débarqua ses troupes sur les côtes d'Afrique. Aussi-tôt il s'avança pour ravager le pays. Mais ses soldats, mêlés avec les matelots, s'étant répandus de tous cotés avec autant de licence & de sécurité, que s'ils s'étoient trouvés dans quelque isle déserte, ils tomberent dans une embuscade. La partie n'étoit pas égale. Ils couroient en désordre dans une terre étrangere; au lieu que ceux à qui ils avoient affaire connoissoient le pays, & marchoient bien serrés. C'est pourquoi ils furent repoussés jusques dans leurs vaisseaux avec beaucoup de consternation, après avoir laissé un grand nombre de leurs gens sur la place. Le Consul perdit dans cette occasion plus de mille hommes, & entr'autres le questeur Sempronius Blæsus; ce qui l'obligea de s'éloigner de ces

rivages remplis d'ennemis, & de repaſſer en Sicile. Lorſqu'il fut arrivé à Lilybée, il laiſſa ſa flotte au préteur T. Otacilius, qui chargea P. Sura, ſon lieutenant, de la ramener à Rome. Pour lui, il traverſa toute la Sicile à pied, & paſſa enſuite en Italie, par le détroit de Meſſine. Ce fut là qu'il reçut de Fabius des lettres, par leſquelles il le rappelloit, après avoir paſſé près de ſix mois dans la dictature, pour venir prendre, avec ſon collegue M. Attilius, le commandement de l'armée. Preſque tous les auteurs écrivent, que ce fut en qualité de dictateur que Fabius fit la guerre contre Annibal. Celius aſſure même qu'il fut d'abord élevé à cette dignité par le peuple. Mais Celius & tous les autres écrivains, ne font pas réflexion, que perſonne n'étoit en droit de créer un dictateur, que le Conſul Cn. Servilius, qui étoit alors dans la Gaule, fort éloigné de Rome: & que ce qui fit qu'on prit le parti de le faire nommer prodictateur par le peuple, c'eſt que dans la conſternation où étoit la république, on ne pouvoit pas attendre que le Conſul revint de ſi loin. Que dans la ſuite les belles actions qu'il fit, & la haute réputation qu'il acquit pendant qu'il eut le commandement des armées, furent cau-

se que la postérité, pour donner à ce grand homme une qualité plus éminente, changea insensiblement le nom de prodictateur en celui de dictateur.

Les Consuls Attilius & Servilius s'étant mis à la tête, le premier de l'armée de Fabius, & l'autre de celle de Minucius, se fortifierent de bonne heure dans les quartiers où ils devoient passer l'hyver: car on étoit alors en automne) & firent depuis la guerre avec beaucoup de concert & d'union, en suivant en tout la méthode de Fabius Lorsqu'Annibal sortoit pour aller chercher des vivres & du fourage, ils l'attaquoient toujours à leur avantage, tombant sur ceux des siens qui s'écartoient; mais évitant avec soin les actions générales qu'Annibal recherchoit avec tant d'empressement. Ensorte que ce Général fut réduit à une telle disette, que s'il n'avoit craint qu'on ne lui reprochât d'avoir pris la fuite, il seroit sur le champ passé dans la Gaule, ayant absolument perdu l'espérance de faire subsister ses troupes dans le pays où il étoit, si les Consuls de l'année suivante imitoient la conduite de ceux-ci L'hyver ayant fait cesser les hostilités de part & d'autre, les deux armées se tenoient en repos

Les Consuls Attilius & Servilius reprennent le commandement des armées, & suivent la méthode de Fabius

aux environs de Geraunium, lorſque les députés de Naples arriverent à Rome. Ayant eu permiſſion d'entrer dans le Sénat, ils y porterent quarante coupes d'or, d'un poids conſidérable. Le chef de l'embaſſade dit „ qu'il ſçavoit „ que le tréſor de la répubique étoit „ épuiſé par les dépenſes que la guerre „ avoit occaſionnées. Que les Napoli„ tains n'ignoroient pas que le peuple „ Romain combattoit pour la conſerva„ tion des villes & des campagnes de l'I„ talie, autant que pour celle de Rome „ qui en étoit la capitale. Que pour cette „ raiſon ils avoient cru qu'il étoit juſte „ & raiſonnable de l'aider des tréſors que „ leurs ancêtres leur avoient laiſſé pour „ être l'ornement de leurs temples dans „ la proſpérité, & une reſſource pour „ eux-mêmes dans la mauvaiſe fortune. „ Qu'ils étoient dans la diſpoſition de „ lui accorder tous les autres ſecours „ dont il les croyoit capables. Que le „ plus grand plaiſir que le peuple „ Romain put leur faire, c'étoit de „ regarder tout ce qui appartenoit aux „ Napolitains comme ſon bien propre, „ & de les eſtimer aſſez, pour vouloir „ bien recevoir d'eux un préſent beau„ coup moins conſidérable par ſa pro-

Les députés de Naples offrent de l'argent aux Romains, avec beaucoup de générosité.

» pre valeur, que par la bonne volonté » de ceux qui l'offroient ». On remercia les ambassadeurs de leur générosité & de leur attention ; mais on se contenta d'accepter la plus légere des quarante coupes.

Espion Carthaginois découvert & puni.

Dans ces mêmes jours on découvrit à Rome un espion qui y étoit demeuré caché depuis deux ans. On le renvoya après lui avoir coupé les mains. On y pendit aussi vingt-cinq esclaves, qui avoient formé une conspiration dans le champ de Mars. On donna la liberté au dénonciateur, & * vingt mille pieces de monnoie. On envoya des Ambassadeurs à Philippe, Roi de Macédoine, pour lui demander qu'il livrât au peuple Romain Demetrius de Phare, qui s'étoit retiré dans ses états, après avoir été vaincu. Une autre ambassade fut chargée de passer chez les Liguriens, pour se plaindre de ce qu'ils avoient fourni aux Carthaginois des vivres & des troupes : & en même-temps pour examiner de plus près ce qui se passoit parmi les Boiens & les Insubriens. Enfin on en envoya une troisieme à Pinée, Roi d'Illirie, pour lui demander le paiement du tribut qu'il devoit, ou des ôtages, s'il n'étoit pas en état de payer à l'é-

Ambassades envoyées de différens lieux.

* Environ 2500 liv.

chéance ; tant il eſt vrai que le Sénat étendoit ſon attention , pour tout ce qui regardoit les intérêts de la républi-que , juſqu'aux Provinces les plus éloi-gnées , malgré l'ennemi qui les tenoit , pour ainſi dire , à la gorge. Ils ſe re-procherent même d'avoir négligé juſqu'à ce temps-là d'acquitter le vœu de bâtir un temple à la Concorde , que le Pré-teur L. Manlius avoit fait, il y avoit deux ans , dans la Gaule , à l'occaſion d'une ſédition qui s'étoit élevée parmi les ſoldats. C'eſt pourquoi M. Emilius, Préteur de la ville, créa deux Duumvirs, ſçavoir Cn. Pupius, & Cæſon Q. Fla-minius , qui, par ſon ordre , firent mar-ché avec des entrepreneurs , pour la conſtruction de ce temple dans la cita-delle. Le même Préteur écrivit aux Con-ſuls de la part du Sénat , & demanda qu'un d'entr'eux revînt à Rome , s'ils le jugeoient à propos , pour tenir les aſ-ſemblées qui ſeroient indiquées au jour qu'ils auroient ordonné. Les Conſuls répondirent qu'ils ne pouvoient s'éloi-gner de l'ennemi , ſans mettre la Répu-blique en danger. Qu'il étoit plus à pro-pos de créer un interroi , qui préſidât aux aſſemblées en la place des Conſuls, qui étoient tous deux néceſſaires à l'ar-mée. Mais les Sénateurs aimerent mieux

nommer un Dictateur. Ils jetterent les yeux ſur L. Veterinus Philon, qui choiſit pour maître de la cavalerie Manius Pomponius Mathon. On reconnut auſſi-tôt que leur création n'étoit pas légitime. Ce qui fit qu'au bout de quatorze jours on leur ordonna de ſe démettre, & qu'on revint à l'interregne.

On continua aux Conſuls le commandement pour un an. Les Sénateurs créerent ſucceſſivement interrois C. Claudius Centon, fils d'Appius, & P. Cornelius Aſina. Ce fut pendant la magiſtrature de ce dernier, que les aſſemblées ſe tinrent, avec de grandes conteſtations entre le Sénat & le peuple. C. Terentius Varron, comme nous l'avons déjà obſervé, s'étoit attiré les bonnes graces du peuple, par le zele & l'attachement qu'il avoit témoigné pour ſes intérets, en ſe déclarant dans toutes les occaſions contre la nobleſſe. Il étoit encore tout fier & tout glorieux d'avoir détruit la réputation & abaiſſé la puiſſance du Dictateur. Dans ces conjonctures, la multitude faiſoit tous ſes efforts pour élever juſqu'au conſulat ce citoyen, qui étoit de ſon corps. Mais les patriciens s'y oppoſoient auſſi de toutes leurs forces. L'exemple leur paroiſſoit

avoir des conſéquences dangereuſes. Ils craignoient que les gens de la lie du peuple ne s'accoutumaſſent à s'égaler à eux à force de leur déclarer la guerre. Q. Bebius Herennius, Tribun du peuple, & parent de Varron, déclamoit avec beaucoup de véhémence, non-ſeulement contre le Sénat, mais encore contre les augures. Et en les accuſant d'avoir empêché le Dictateur de terminer les aſſemblées, il leur attiroit la haine du peuple, & rendoit la cauſe de Varron plus favorable. Il ſoutenoit, que c'étoient les nobles qui, » pour exciter une guerre qu'ils déſiroient depuis long-temps, avoient attiré Annibal en Italie : que c'étoit eux qui par leurs artifices, tiroient exprès la guerre en longueur, pendant qu'on pouvoit aiſément la terminer ; que la victoire que Minucius avoit remporté ſur les Carthaginois, l'abſence de Fabius, prouvoit bien qu'on pouvoit les combattre avec toutes les légions. Mais que le Dictateur en avoit expoſé deux comme à la boucherie, & les en avoit enſuite retirées, pour ſe faire donner les noms ambitieux de pere & de patron, lui qui avoit empêché les Romains de vaincre, avant de les empêcher d'être vaincus. Que dans la ſuite les Conſuls,

Bebius, Tribun du peuple, déclame contre les nobles, en faveur de Varron, ſon parent.

» en suivant la méthode de Fabius ;
» avoient encore prolongé la guerre au
» lieu de la finir, comme ils le pou-
» voient. Que c'étoit une espece de trai-
» té fait entre les nobles : & que jamais
» les Romains n'auroient la paix, qu'ils
» n'eussent élevé au consulat un hom-
» me vraiment plébéien, c'est-à dire,
» un homme nouveau : puisque les
» plébéiens * nobles étoient initiés dans
» les mêmes mysteres ; & que depuis
» qu'ils avoient remarqué que les pa-
» triciens cessoient de les mépriser, ils
» avoient commencé eux-mêmes à mé-
» priser le peuple. Qui ne voyoit pas
» que leur dessein avoit été, en deman-
» dant un interroi, que les Sénateurs
» fussent les maîtres des assemblées ?
» Que c'étoit-là ce qu'avoient préten-
» du les Consuls, en demeurant à la
» tête des armées. Qu'ensuite, voyant
» qu'on avoit créé un Dictateur mal-
» gré eux, ils avoient fait en sorte de
» de concert avec les augures, que sa
» nomination parût vicieuse. Qu'on
» avoit donc nommé un interroi, qui
» ne pouvoit être pris que parmi eux :
» mais qu'on ne pouvoit nier que l'un
» des deux consulats n'appartint au
» peuple. Qu'il en conserveroit assu-
» rément la possession, & le confieroit
» à un homme qui aimât mieux vain-

* *Parmi les plébéiens il y avoit des familles nobles.*

» cre tout de bon les ennemis, que
» commander long-temps à ses citoyens.

Trois patriciens se présentoient pour le consulat, sçavoir P. Corn. Merenda, L. Manlius Vollson, & Marcus Emilius Lepidus; & avec eux, deux plébéiens de familles nobles, C. Attilius Serranus, & Q. Ælius Pætus. Mais le peuple avoit été tellement animé par les discours du Tribun Bebius, qu'il ne nomma que C. Térentius Varron, avec pouvoir de présider à l'assemblée, dans l'espérance qu'il seroit le maître de se choisir un collegue. Mais la noblesse qui avoit éprouvé le peu de vigueur des compétiteurs de Varron, engagea L. Emilius Paulus à se mettre sur les rangs, malgré sa longue résistance. Car au sortir de son premier consulat, il avoit eu le déplaisir de se voir injustement condamné avec son collegue M. Livius: & il étoit encore actuellement aigri contre le peuple, à qui il ne pouvoit pardonner un si grand affront. Dès le premier jour que le peuple s'assembla, tous ceux qui s'étoient présentés d'abord avec Varron s'étant désistés par déférence pour Paul Emile, il fut nommé, plutôt pour s'opposer à la témérité de son collegue, que pour commander de concert avec lui. On tint ensuite les assemblées prétoriennes, dans lesquelles on nomma

Paul Emile & C. Terentius Varron, Consuls. An de Rome 536.

Manius Pomponius Mathon, & P. Furius Philus. Le ſort donna au premier la commiſſion de rendre la juſtice aux citoyens dans la ville, & à l'autre celle de juger les differens des citoyens & des étrangers. On nomma deux autres Préteurs, M. Cl. Marcellus, pour la Sicile, & L. Poſthumius Albinus, pour la Gaule. Tous, excepté Varron, furent nommés pendant leur abſence, & à des charges qu'ils avoient déjà exercées, On ne croyoit pas que dans les conjonctures préſentes, on dût confier le gouvernement à des gens ſans expérience : ce qui fit qu'on remît à un autre temps pluſieurs ſujets, qui avoient d'ailleurs beaucoup de mérite,

On ſongea auſſi à augmenter les armées. Mais les Auteurs ſont ſi peu d'accord ſur la quantité d'infanterie & de cavalerie qu'on ajouta aux forces de la République, que je n'oſerois aſſurer rien là-deſſus. Quelques-uns diſent que les nouvelles recrues montoient à dix mille ſoldats. D'autres, qu'on ajouta quatre légions à celles qui étoient déjà ſur pied, pour compoſer en tout le nombre de huit. Il y en a qui rapportent auſſi qu'on augmenta le nombre des ſoldats dont les légions étoient compoſées, en ſorte que chacune contenoit cinq mille fantaſſins & 300 cavaliers ; & que les al-

liés eurent ordre de doubler le nombre des cavaliers, avec la quantité ordinaire de gens de pied. Quelques-uns ont écrit que l'armée qui combattit à Cannes étoit composée de quatrevingt-sept mille deux cens hommes. Tous les Historiens conviennent qu'on fit cette année de plus grands efforts, & qu'on témoigna plus de confiance que jamais, le Dictateur ayant fait connoître qu'Annibal n'étoit pas invincible. Mais avant que les nouvelles légions partissent de Rome, les Decemvirs eurent ordre de consulter les livres de la Sybille, pour rassurer le peuple, que de nouveaux prodiges avoient alarmé. Car on contoit, qu'à Rome, sur le mont Aventin, & à Aricie, il avoit plû des pierres dans le même temps; & que dans le pays des Sabins, des sources d'eau chaude avoient paru tout ensanglantées, ce qui présageoit un grand carnage. Mais ce qui effrayoit davantage la multitude, c'est que dans la rue aux Voûtes, assez près du champ de Mars, plusieurs hommes avoient été tués par le tonnerre, quoique ce fût un accident assez ordinaire. Après avoir consulté les livres de la Sibylle, on fit des sacrifices pour appaiser la colere des Dieux, annoncée par ces prodiges. Il vint en ce temps-là

des Ambaſſadeurs de Pertum, qui apportoient à Rome pluſieurs coupes d'or. On en uſa à leur égard, comme on avoit fait à l'égard des Napolitains. On les remercia de leur bonne volonté; mais on n'accepta pas leur préſent.

Députés du Roi Hiéron arrivent à Rome, avec des preſens, & des conſeils ſalutaires.

Dans ce même temps, il entra dans le port d'Oſtie une flotte chargée de proviſions, que le Roi Hiéron envoyoit aux Romains ſes alliés. Les députés de ce Prince ayant été introduits dans le Sénat, » aſſurerent que le Roi, leur » maître, n'auroit pas été plus affligé » d'aucune perte qu'il eût pû faire lui-» même, qu'il l'avoit été de la mort du » Conſul Flaminius & de la défaite de » ſon armée. Qu'ainſi, quoiqu'il fût » bien perſuadé que la vertu du peuple » Romain étoit encore plus admirable » dans la mauvaiſe fortune que dans la » bonne, il n'avoit pas laiſſé de lui en-» voyer tous les ſecours que de bons & » fideles alliés ont coutume de donner » à leurs amis pendant la guerre : & » qu'il prioit le Sénat de les vouloir » bien accepter. Que premiérement il » donnoit à la République, comme un » préſage heureux de l'avenir, une vic-» toire d'or, péſant trois cent vingt li-» vres. Qu'ils la miſſent dans leurs tem-» ples, & l'y conſervaſſent éternel-» lement.

» lement. Qu'ils avoient apporté dans
» leurs galeres trois cens mille boif-
» feaux de froment, & deux cens mille
» d'orge, afin que les Romains ne man-
» quassent point de vivres : & que leur
» maître en feroit encore voiturer la
» quantité qu'ils voudroient, & où ils
» l'ordonneroient. Qu'Hiéron sçavoit
» que la République n'employoit point
» dans ses armées d'autres soldats, que
» des Romains & des alliés du nom
» latin. Mais que comme on avoit vu
» dans leur camp des troupes auxiliaires
» de soldats étrangers, légérement ar-
» més, il leur avoit envoyé mille hom-
» mes, tant archers que frondeurs, que
» les Romains pourroient opposer aux
» Baléares, aux Maures, & aux autres
» nations qui lancent leurs traits de loin.
» Ils ajoutoient à ces présens un conseil
» salutaire : C'étoit de faire passer le
» Préteur de Sicile en Afrique avec sa
» flotte, afin que les ennemis ayant
» aussi la guerre dans leurs pays, fus-
» sent moins en état d'envoyer de
» nouvelles troupes à Annibal. Le Sé-
» nat répondit à ces Ambassadeurs,
» qu'ils tenoient le Roi Hiéron pour
» un bon ami, & pour un allié fidele.
» Que depuis qu'il s'étoit uni avec les
» Romains, il leur avoit donné en

» toute occasion des preuves d'une amitié sincere, & d'une générosité vraiement Royale. Que le peuple Romain avoit refusé de recevoir l'or qui lui avoit été offert par quelques Républiques, & s'étoit contenté de leur bonne volonté. Qu'ils prenoient à bon augure la victoire qu'ils avoient apportée, & qu'ils lui destinoient pour demeure le capitole même, où elle seroit la compagne du grand & puissant Jupiter; & espéroient qu'elle y demeureroit toujours, pour leur être favorable dans toutes leurs entreprises «. On donna aux Consuls les provisions arrivées de Sicile, avec les archers & les frondeurs qui étoient venus par la même voie. On ajouta vingt-cinq galeres à la flotte que T. Otacilius commandoit en Sicile, & on lui permit de passer en Afrique, s'il jugeoit que le bien de la République le demandât.

Institution des sermens militaires entre les mains des Tribuns.

Les Consuls, aprés avoir fait à Rome les levées dont nous avons parlé, resterent encore quelques jours dans la ville, en attendant le secours des Latins. Ce fut alors que les soldats furent obligés, pour la premiere fois, de prêter serment entre les mains de leurs Tribuns. Car jusques-là, on s'étoit con-

tenté de les faire jurer qu'ils s'assembleroient au premier ordre des Consuls, & qu'ils ne quitteroient point l'armée sans leur permission. Mais quand les cavaliers & les piétons s'étoient assemblés & que les premiers avoient été rangés par décuries, & les autres par centuries, ils juroient tous d'une commune voix, mais volontairement, que la crainte ne leur feroit point abandonner leurs drapeaux pour prendre la fuite; & qu'ils ne s'en éloigneroient jamais, si ce n'étoit pour aller prendre leurs armes, pour frapper l'ennemi, ou pour sauver un citoyen. Mais les Tribuns rendirent ensuite nécessaire & indispensable cette espece de conjuration, qui n'avoit eu auparavant pour principe que le zele & la bonne volonté des soldats. Avant que les Consuls partissent de Rome avec leurs légions, Varron tint plusieurs assemblées, dans lesquelles il parla avec beaucoup d'arrogance & d'emportement; » soutenant, que c'étoient les » nobles qui avoient attiré la guerre » dans l'Italie; & qu'elle demeureroit » dans le cœur de la République, tant » qu'on donneroit le commandement » des armées à des Généraux de la trem» pe & du caractere de Fabius. Que » pour lui, il la termineroit dès le pre-

Discours présomptueux du Consul Varron.

» mier jour qu'il verroit l'ennemi «. Pau Emile, son collegue ne parla au peuple qu'une seule fois, qui fut la veille de son départ, & ne fut pas fort applaudi de ses auditeurs, parce qu'il aima mieux leur dire la vérité que de les flatter. Il parla de Varron avec beaucoup de ménagement & de rétenue si ce n'est qu'il avoua, » qu'il avoit peine à concevoir, comment un Général, avant » de connoître ses troupes, celles des » ennemis, la situation des lieux & la na» ture du pays, étant encore au milieu » de Rome, pouvoit sçavoir de si loin » ce qu'il lui conviendroit de faire, quand » il seroit à la tête de son armée; & » déclarer même par avance le jour qu'il » combattroit contre les ennemis. Que » pour lui, il se garderoit bien de for» mer avant le temps des projets qui » ne manquoient presque jamais d'avor» ter, quand on les avoit conçus, sans » consulter les occasions qui devoient » les faire naître sur les lieux. Que tout » ce qu'on pouvoit souhaiter de plus » avantageux, c'étoit que les entrepri» ses sages & mesurées eussent un bon » succès. Que pour la témérité, outre » qu'elle ne convenoit qu'à des insensés, » elle avoit encore été pernicieuse jus» qu'à ce jour «. Il étoit aisé de juger

Discours sensé du Consul Paul Emile.

par ses discours, qu'il préféreroit de lui-même le parti le plus sûr au plus prompt & au plus spécieux. Mais pour le confirmer encore davantage dans une disposition si prudente, Fabius lui parla en ces termes, lorsqu'il étoit sur le point de partir : » Si vous aviez un » collegue qui vous ressemblât, ce qui » seroit le plus à souhaiter, ou que vous » ressemblassiez vous même à votre col- » legue, je ne vous tiendrois point un » discours inutile. Car deux bons Gé- » néraux n'auroient pas besoin de mes » avis pour prendre en tout le parti le » plus avantageux à la République. Et » deux insensés, bien loin de suivre mes » conseils, ne prendroient pas seule- » ment la peine de les écouter. Mais » connoissant la différence qu'il y a en- » tre vous & Varron, c'est à vous seul » que je m'adresse. Et je prévois bien, » que quelque bon citoyen, & quelque » habile Capitaine que vous soyez, » vous prendrez inutilement le soin de » soutenir la République, si elle n'est » pas appuyée de l'autre part. La folie » aura le même pouvoir & la même au- » torité que la sagesse. Car enfin il faut » que vous vous attendiez à trouver » autant d'obstacle au bien de la Ré- » publique dans la personne de Var-

Excellent discours de Fabius à Paul Emile.

» ron, votre collegue, que dans celle
» d'Annibal, votre ennemi Et je ne
» ſçais ſi le premier ne vous ſera pas en-
» core plus oppoſé que l'autre. Vous
» n'aurez affaire avec Annibal que dans
» la bataille : & il n'y aura point de
» temps ni de lieu, où vous ne trou-
» viez Varron contraire à vos ſenti-
» mens. Vous aurez votre infanterie &
» cavalerie pour réſiſter à Annibal & à
» ſes légions : mais votre collegue ſou-
» levera contre vous vos propres ſol-
» dats. Ce n'eſt qu'avec peine que je
» vous parle ici du malheur de C. Fla-
» minius, dont la mémoire eſt d'un
» très-malheureux préſage. Mais après
» tout, ce ne fut que dans ſon conſu-
» lat, dans ſa Province, & à la tête de
» ſon armée, qu'il commença à donner
» des preuves de ſa témérité : au lieu que
» celui-ci a parlé & agi comme un
» étourdi & un emporté, avant d'être
» Conſul, puis en demandant le Con-
» ſulat. Et aujourd'hui, qu'il a obtenu
» cette dignité, il fait plus que jamais
» éclater ſon extravagance & ſa pré-
» ſomption, avant même d'avoir vû ſon
» armée & celle des ennemis. Et s'il
» fait à préſent tant de fracas : ſi au
» milieu d'une multitude de citoyens
» paiſibles, il ne parle que de combats
» & de batailles, que ne fera-t'il point

» au milieu d'une jeunesse armée, où
» les ordres sont aussi-tôt suivis de l'exé-
» cution ? Et cependant, s'il fait ce
» qu'il dit ; s'il combat dès qu'il sera
» à la tête de l'armée, ou je suis igno-
» rant dans l'art militaire, & ne con-
» nois ni Annibal, ni les Carthaginois,
» ou il y aura bientôt en Italie quel-
» que lieu plus célebre par nos défaites,
» que n'est Trasimene. On ne doit pas
» s'imaginer que dans la situation où se
» trouve aujourd'hui la République,
» je cherche à me faire valoir, sur-tout
» n'ayant que vous pour témoin de
» mes réflexions. Et si j'ai donné dans
» quelque excès, ç'a plutôt été dans le
» mépris, que dans la recherche de
» la gloire. Mais quoiqu'on en puisse
» dire, le seul moyen de réussir contre
» Annibal, c'est de suivre la méthode
» que j'ai observée en faisant la guerre
» contre lui. Et je ne prétens pas qu'on
» en juge par l'événement, qu'on ap-
» pelle, avec raison, le maître des fous,
» mais par la raison, qui est toujours
» la même, & ne dépend ni des temps
» ni des lieux. Nous faisons la guerre
» au milieu de l'Italie, dans le sein mê-
» me de notre patrie. De toutes parts
» nous sommes environnés de nos ci-
» toyens & de nos alliés. S'ils nous

» fourniſſent, comme ils ont fait jusqu'à
» préſent, & feront toujours à l'avenir,
» des armes, des hommes, des chevaux
» & des vivres; nous avons trop de té-
» moignages de leur zele & de leur fi-
» délité, pour en douter, nous deve-
» nons de jour à autre plus forts, plus
» ſages, plus conſtans. Annibal, au
» contraire, ſe trouve au milieu d'une
» nation étrangere, ſéparé de ſon pays
» par un long eſpace de terres & de
» mers. Il eſt au milieu de ſes plus grands
» ennemis. Tout ce qui l'environne ne
» cherche qu'à le ruiner & à le détrui-
» re. Il ne rencontre aucun ami, ni par
» mer ni par terre. Il n'y a point de
» ville qui le reçoive dans ſes ports,
» ou qui le couvre dans ſes murailles.
» Il vit au jour le jour de ce qu'il peut
» enlever, à l'exemple des voleurs de
» grand chemin. Il lui reſte à peine le
» tiers des troupes avec leſquelles il a
» paſſé l'Hebre, La faim en a plus fait
» perir que le fer: & il ne ſçait plus
» comment faire ſubſiſter le peu qui lui
» reſte. Doutez-vous donc qu'en tem-
» poriſant nous ne ruinions un ennemi
» qui s'affoiblit de jour en jour, & à
» qui l'on n'envoie ni troupes, ni vi-
» vres, ni argent? Combien y a-t-il
» qu'il tourne autour des murs de Ge-

» raunium, & défend ce miſérable châ-
» teau de l'Apouille, comme ſi c'é-
» toient les murailles de Carthage? Mais
» pour ne pas vous propoſer mon exem-
» ple ſeul, voyez comme les derniers
» Conſuls, Attilius & Servilius, ont
» élu lé tous ſes efforts, en ſe tenant
» ſur la défenſive. C'eſt le ſeul moyen,
» Paul Emile, que vous ayez de ſauver
» la République. Ce qu'il y a de fâ-
» cheux, c'eſt que vous éprouverez plus
» de difficultés, quand vous voudrez
» le mettre en uſage, de la part de vos
» citoyens, que de celle de vos enne-
» mis. Les Romains voudront la même
» choſe que les Carthaginois : & Var-
» ron ſera dans les mêmes ſentimens
» qu'Annibal. Il faudra que vous réſiſ-
» tiez ſeul à deux Généraux : & vous
» en viendrez à bout, ſi vous ſçavez
» mépriſer les diſcours & les opinions
» des hommes; ſi vous ne vous laiſſez
» ni éblouir par la vaine gloire de votre
» collegue, ni effrayer par les calom-
» nies dont on tâchera en vain de vous
» noircir. On dit ordinairement que la
» vérité peut bien être attaquée, mais
» qu'elle ne ſuccombe jamais. Pour ac-
» quérir une gloire ſolide, il eſt quel-
» quefois à propos de la mépriſer. Ils
» donneront à votre prudence, à votre

» circonspection & à votre expérience
» dans le métier de la guerre, les
» noms injurieux de timidité, de len-
» teur, & même d'ignorance. Mais ne
» vous en mettez pas en peine. Il vaut
» bien mieux que vous soyez appréhen-
» hendé, par un ennemi sage & bon
» connoisseur, que loué par des ci-
« toyens insensés & mal-habiles. Anni-
» bal n'aura que du mépris pour vous,
» si vous faites des entreprises folles &
» & téméraires. Si vous agissez avec
» prudence, il vous craindra. Après
» tout; mon sentiment n'est pas que
» vous restiez toujours dans l'inac-
» tion, mais que toutes vos démarches
» soient réglées par la raison. Soyez
» toujours le maître des événemens.
» Soyez toujours armé, mais toujours
» sur vos gardes. S'il se présente quelque
» occasion d'entreprendre avec sûreté,
» ne la manquez pas : mais n'en donnez
» jamais à l'ennemi de vous surprendre.
» Quand vous ne marcherez point avec
» précipitation, vous verrez clair, &
» tous vos pas seront assurés. L'empres-
» sement est toujours accompagné d'a-
» veuglement & de péril «,

Réponse de Paul Emile triste & de mauvais augure.

Le Consul lui répondit d'un air tris-te, avec un noir pressentiment de l'ave-nir, » que ses avis étoient bons & salu-
» taires, mais qu'il n'étoit pas aisé de les

» mettre en pratique. Si un maître de la » cavalerie avoit témoigné si peu de » soumission & de respect à son dicta- » teur, quelle autorité pourroit avoir » un Consul, pour contenir un colle- » gue séditieux & téméraire! Qu'au sor- » tir de son premier Consulat, peu s'en » étoit fallu qu'il ne fût sacrifié à la hai- » ne du peuple. Qu'il souhaitoit que » tout réussît heureusement. Mais que » s'il arrivoit quelque malheur, il aimoit » mieux périr par les traits de ses enne- » mis que par les suffrages de ses ci- » toyens «. Après cet entretien, Paul Emile partit pour l'armée, accompagné des premiers d'entre les patriciens; tandis qu'un cortege plus remarquable par son grand nombre que par sa dignité, suivoit le Consul plébéien son idole. Lorsqu'ils furent arrivés l'un & l'autre dans le camp, & qu'on eut mélé les nouvelles légions avec les vieilles, on partagea, selon la coutume, l'armée en deux corps, qui devoient camper séparément. Le plus petit étoit près d'Annibal. Le grand étoit composé du plus grand nombre, & de la meilleure partie des troupes. Et sur ce que M. Attilius, l'un des Consuls de l'année précédente, allégua son extréme viellesse pour se dispenser de servir, on lui per-

mit de retourner à Rome. Geminus Servilius, son collegue, demeura dans le petit camp pour y commander une légion Romaine, & deux mille alliés, tant infanterie que cavalerie. Quoique Annibal vit les troupes des Romains augmentées de moitié, il ne laissa pas de ressentir une extrême joie de l'arrivée des nouveaux Consuls. Car non-seulement il ne lui restoit rien de ce qu'il avoit amassé de vivres & de fourages par les ravages précédens, mais il ne sçavoit plus où en prendre à l'avenir. Les habitans de la campagne ne se trouvant pas en sûreté dans leurs maisons, avoient transporté tous leurs grains dans les villes ; ensorte qu'il ne restoit pas à Annibal, comme on l'a sçu depuis, des vivres pour dix jours, & que les troupes auxiliaires des Espagnols étoient sur le point de l'abandonner, si on s'étoit tenu encore quelque tems sur la défensive, & qu'on eut attendu la maturité de l'occasion.

Au reste, la fortune augmenta encore la témérité & la violence naturelle du Consul, par un léger avantage qu'elle lui procura sur les fourageurs d'Annibal, dans un combat tumultuaire, qui fut un effet du zele & de l'ardeur des soldats, plutôt que de la conduite & du dessein des Généraux, qui ne leur avoient pas commandé d'aller aux ennemis. Il

demeura ſur la place dix-ſept cens hommes du côté d'Annibal, & du côté des Conſuls, cent tout au plus, tant citoyens qu'alliés. Paul Emile, qui avoit ce jour-là le commandement, craignant quelque embuſcade fit retirer les ſiens, qui pourſuivoient l'ennemi avec trop de chaleur. Varron eut beau crier contre lui, & lui reprocher qu'il laiſſoit échapper l'ennemi de leurs mains, & qu'il ne tenoit qu'à lui qu'on ne terminât la guerre dès ce moment. Annibal ne fut pas trop fâché de ce petit ſuccès des ennemis. Il le regarda comme une amorce propre à faire tomber dans ſes filets le plus fougueux des capitaines Romains, & les nouveaux ſoldats. Il étoit informé de tout ce qui ſe paſſoit dans leur camp, comme de ce qui arrivoit dans le ſien. Il ſcavoit que les deux Généraux dont le caractere étoit tout-à-fait oppoſé, ne s'accordoient en rien, & que les deux tiers des légions conſiſtoient en de nouvelles recrues. Ainſi, perſuadé qu'il n'auroit jamais une ſi belle occaſion de tromper les ennemis, il partit dès la nuit ſuivante avec une partie des ſiens, chargés ſeulement de leurs armes, & laiſſa dans ſon camp tous les biens, tant de l'armée en général, que des Officiers & des ſoldats en particulier. Mais il cacha

derriere les montagnes voisines, une troupe de fantassins à la gauche, & une de cavaliers à la droite, les uns & les autres bien armés, & disposés à seconder comme il faut ses intentions. Les bagages passoient par la vallée qui étoit au milieu. Son dessein étoit de fondre sur les Romains, & de les opprimer, lorsqu'il les verroit occupés à piller son camp, qui leur paroîtroit abandonné par la fuite des Carthaginois. Il y laissa un grand nombre de feux, pour faire croire aux Consuls que son intention étoit, en leur opposant une apparence de camp, de les retenir dans leur poste, & d'échapper à leur poursuite, comme il en avoit usé l'année précédente à l'égard de Fabius.

Dès que le jour parut, les Romains furent étonnés de ne point voir, du côté des ennemis, les sentinelles & les corps-de-gardes ordinaires. Ils le furent bien davantage, lorsqu'en examinant leur camp de plus près, ils s'apperçurent qu'il y régnoit par-tout un profond silence. Alors ne doutant plus qu'il n'eut été abandonné, ils coururent en foule à la tente des Consuls, pour leur apprendre que les ennemis avoient pris la fuite avec tant de précipitation, qu'ils avoient laissé leurs tentes toutes dressées, & que

pour cacher leur retraite, ils avoient laiſſé un grand nombre de feux allumés. Ils demanderent enſuite avec de grandes clameurs, qu'on leur donnât le ſignal pour aller les pourſuivre & piller leur camp. Le Conſul Varron crioit auſſi haut, & avec autant de témérité que le dernier des ſoldats. Paul Emille ne ſe laſſoit point de répéter qu'il falloit ſe tenir ſur ſes gardes, & ſe défier des ruſes d'Annibal. Enfin, ne pouvant autrement éviter la ſédition que ſon collegue lui-même étoit ſur le point d'exciter dans l'armée, il envoya Marius Statilius, l'un des maréchaux de camp, à la découverte, avec un eſcadron de Lucaniens. Cet Officier s'étant avancé juſqu'aux portes du camp ennemi, ordonna à ſes gens de reſter là. Pour lui, il entra dedans avec deux cavaliers. Et en ayant examiné la diſpoſition avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, il alla annoncer aux Conſuls, qu'infailliblement les ennemis étoient en embuſcade en quelque endroit peu éloigné. Qu'ils avoient laiſſé des feux dans la partie de leur camp la plus voiſine de celui des Romains. Que leurs tentes étoient toutes ouvertes. Que ce qu'ils avoient de plus précieux, étoit expoſé à la vue. Qu'il avoit même vu de l'argent répan-

du çà & là, comme pour inviter l'ennemi à le ramasser. Ces raisons que Marius apportoit pour appaiser la cupidité des soldats, ne fit que l'allumer davantage. Ils se mirent tous à crier, que si on ne leur donnoit pas le signal, ils se mettroient en marche, sans attendre qu'on le leur donnât. Mais ils ne manquerent pas de conducteur. Car Varron leur ordonna aussi tôt de partir. Paul Emile, de lui-même, étoit déjà fort opposé à cette précipitation; mais lorsqu'il eut remarqué que les Dieux la condamnoient encore par les augures sinistres qu'ils avoient envoyés, il en fit porter la nouvelle à son collegue, lorsqu'il avoit déjà fait sortir les étendarts des portes du camp. Varron eut bien de la peine à se contenir. Mais la défaite encore toute récente du Consul Flaminius, & la bataille navalle perdue la premiere guerre par le Consul Claude, qu'on lui remit devant les yeux, lui donnerent quelque scrupule. On peut dire que ce furent les Dieux eux-même, qui, ce jour-là, differerent plutôt, qu'ils n'empêcherent la perte des Romains. Car comme les soldats refusoient d'obéir au Consul qui leur ordonnoit de rentrer dans le camp, Il arriva par hasard que deux esclaves, qui sous le con-

ſulat d'Atilius & de Servilius, avoient été pris au fourage par les Carthaginois, revinrent dans ce moment trouver leurs maîtres, après s'être échappés des mains des ennemis. On les mena ſur le champ aux Conſuls, à qui ils apprirent que toute l'armée d'Annibal étoit en embuſcade derriere les montagnes voiſines. Ils arriverent fort à propos pour faire reſpecter l'ordre des Généraux, dont l'un avoit depuis long-tems perdu toute l'autorité qu'il auroit dû avoir ſur les ſoldats par la ridicule indulgence dont il uſoit envers eux.

Embuches d'Annibal découvertes.

Annibal voyant que les Romains n'avoient pas pouſſé juſqu'au bout une imprudence qui alloit les lui livrer, rentra dans ſon camp, ſans avoir tiré aucun fruit de ſon ſtratagême, qui avoit été trop tôt découvert. Il n'y pouvoit pas reſter long-tems; pour deux raiſons. Premiérement, il manquoit de vivres. En ſecond lieu, il ſe formoit tous les jours de nouvelles entrepriſes, non-ſeulement parmi les ſoldats ramaſſés de différentes nations, mais parmi les Officiers mêmes, & en plein conſeil. Ce n'étoient d'abord que de ſimples murmures : mais ils dégénérerent bientôt en des plaintes & des reproches, qui approchoient de la ſédition & de la révolte. Ils deman-

doient hautement qu'on leur payât la solde qui leur étoit due, & qu'on les délivrât de la faim qui les pressoit. Les soldats mercenaires, sur-tout les Espagnols, étoient sur le point de déserter, & de passer du côté des Romains. Enfin on dit qu'Annibal lui-même songeoit à se retirer dans la Gaule avec sa cavalerie, en abandonnant toute son infanterie. Ce Général voyant toutes ses troupes dans cette disposition, résolut de quitter un pays où il étoit en danger de mourir de faim, ou de se voir abandonné, pour passer dans la partie de la Pouille, dont le climat plus chaud faisoit espérer une plus prompte moisson. Il comptoit en même tems, qu'à proportion qu'il s'éloigneroit davantage des ennemis, il rendroit la désertion plus difficile à ses soldats. Il partit de nuit, ayant allumé des feux comme auparavant, & laissé un petit nombre de tentes pour la forme, afin que la crainte de tomber dans des embûches contînt les Romains, comme elle avoit déjà fait. Mais le même Marius Statilius ayant visité, avec beaucoup d'attention, tout les revers des montagnes où on pouvoit craindre de la fraude, rapporta qu'il avoit vu d'assez loin l'armee des ennemis qui se retiroit tout de bon. Alors on proposa tout de

nouveau de les pourſuivre. Les deux Conſuls étoient toujours de ſentimens oppoſés. Mais comme Varron avoit pour lui preſque toute l'armée, au lieu que le ſeul Servilius, Conſul de l'année précédente, étoit de l'avis de Paul Emile, les Romains preſſés par leur mauvaiſe deſtinée, partirent à la pluralité des voix, pour aller rendre le village de Cannes fameux par la plus cruelle défaite que les Romains aient jamais eſſuyée. Annibal s'étoit campé auprès de ce village, de façon qu'il avoit mis au dos de ſon armée le vent Vulturne, qui, des plaines arides où il eſt ſitué, éleve des touebillons affreux de pouſſiere. Outre que ce poſte lui étoit avantageux pour le préſent, il eſpéroit d'ailleurs qu'il lui ſeroit ſalutaire, lorſqu'ayant le vent & la pouſſiere derriere lui, il combattroit contre les Romains, qui auroient l'un & l'autre dans le viſage & dans les yeux,

Annibal campé à Cannes, n'attend ſon ſalut que de la témérité de ſes ennemis.

Les Conſuls ayant fait reconnoître les lieux, commencerent à pourſuivre Annibal. Lorſqu'ils furent arrivés près de Cannes, à la vûe de l'armée ennemie, ils fortifierent leurs deux camps, contenant le même nombre de ſoldats, & ſéparés l'un de l'autre à la même diſtance qu'auprès de Géraunium. L'Ofan-

te, qui séparoit les deux camps Romains, couloit assez près d'eux pour leur fournir commodément de l'eau, que chacun alloit puiser dans son voisinage, ce qui occasionnoit de fréquentes escarmouches entre ceux du grand camp, & les Carthaginois. Car ceux qui étoient dans le petit camp se fournissoient d'eau avec beaucoup plus de facilité, n'y ayant de leur côté aucun corps d'ennemis qui les en empêchât. Annibal espérant que les Consuls accepteroient le combat dans un lieu si avantageux pour sa cavalerie, qui étoit la partie de ses troupes ou il étoit invincible, rangea son armée en bataille, & envoya les Numides caracoller jusqu à la tête de celle des Romains, pour les attirer. La sédition de la part des soldats, & la discorde entre les Consuls, venoit de se rallumer parmi eux. Paul Emile objectoit à Varron la témérité de Sempronius & de Flaminius. Et Varron à son tour, reprochoit à son collegue la lenteur & la nonchalance de Fabius, dont la prétendue sagesse n'étoit qu'un prétexte spécieux dont on se servoit pour couvrir sa crainte & sa lâcheté. Il prenoit les hommes & les Dieux à témoin, » que ce n'étoit pas » sa faute, si Annibal conservoit la pos-

Discussion des deux Consuls.

» ſeſſion de l'Italie, comme de ſon patri-
» moine. Que ſon collegue lui lioit les
» bras & le tenoit comme enchaîné.
» qu'il arrachoit les armes aux ſoldats
» indignés, & qui ne ſouhaitoient rien
» tant, que de les employer contre les
» ennemis. Paul Emile, de ſon côté,
» proteſtoit, que ſi les légions venoient
» à ſuccomber dans une bataille, où
» on les engageoit avec ſi peu de con-
» ſidération & de jugement, il n'auroit
» aucune part à la faute, quoiqu'il ne
» refusât pas d'avoir part au péril. Que
» c'étoit à Varron de faire enſorte que
» ceux qui avoient la langue ſi libre
» avant le combat, n'euſſent pas les
» bras moins vigoureux dans le combat
» même «.

Pendant qu'ils perdent le temps à chicanner ſur leurs ſentimens, plutôt qu'à délibérer ſur le bien de la République, Annibal fit rentrer ſes troupes dans ſon camp, après les avoir tenues ſur le champ de bataille la plus grande partie de la journée, & ordonna aux Numides de paſſer l'Ofante, & d'aller attaquer ceux des ennemis qui viendroient du petit camp pour faire de l'eau. Ils n'eurent pas plutôt paru ſur le bord, que de leurs ſeuls cris, ils mirent en fuite cette troupe de gens qui

venoient remplir leurs vaſes, ſans être en état de ſe défendre. Après ce ſuccès, ils pouſſerent juſqu'au corps de garde avancé des Romains, & juſques aux portes mêmes de leur camp. Varron crut que c'étoit un affront pour les Romains, qu'une poignée de gens qui marchoient ſans ordre & ſans diſcipline, allât porter l'effroi juſques dans leur camp. Et la ſeule raiſon qui l'empêcha de paſſer le fleuve & de mettre ſes gens en bataille, c'eſt que Paul Emile avoit encore ce jour-là le commandement.

Varron donne le ſignal du combat malgré ſon collegue.

Mais le lendemain, ſon tour étant revenu, ſans conſulter ſon collegue, il ordonna le ſignal du combat, & mena ſes troupes en ordre de bataille contre les ennemis, au-delà de la riviere. Paul fut obligé de le ſuivre, ne pouvant ſe diſpenſer de le ſeconder, quoiqu'il n'approuvât nullement ſon entrepriſe. Ils mirent la cavalerie Romaine à l'aîle droite la plus voiſine du fleuve. L'infanterie étoit au corps de bataille. A l'extrémité de l'aîle gauche, on plaça la cavalerie des alliés; leur infanterie vers le milieu; les frondeurs, encore plus intérieurs, ſe trouverent auprès des légions Romaines. L'avant-garde étoit compoſée des ſoldats armés à la légere, qui faiſoient le reſtant des troupes auxi-

liaires. Les Consuls commandoient aux deux aîles, Térence à la gauche & Paul Emile à la droite. Servilius Geminus menoit le corps de bataille.

Annibal, dès la pointe du jour, fit partir les frondeurs & les soldats armés à la légere les premiers, & fit passer l'Ofante au reste de ses gens, les rangeant en bataille à mesure qu'ils arrivoient. Il mit la cavalerie Gauloise & Espagnole près de la riviere, à l'aîle gauche, les opposant à celle des Romains qui étoit à l'aîle droite de leur armée. Il plaça la cavalerie Numide à l'aîle droite, & son infanterie dans le corps de bataille; en sorte que les deux aîles étoient composées d'Africains, & enfermoient entre elles les Espagnols & les Gaulois. Vous eussiez pris ces troupes Africaines pour un corps de Romains, tant elles leur ressembloient par le moyen des armes qu'elles avoient gagnées aux batailles de Trebie & de Trasimene, & dont elles se servoient alors contre ceux qui les avoient abandonnées, les Espagnols & les Gaulois portoient des boucliers de même forme. Mais leurs épées étoient bien différentes. Celle des Gaulois étoient fort longues, & sans pointe, au lieu que les Espagnols, accoutumés à frapper les ennemis d'estoc, & non de

taille, en avoient de fort courtes & de fort pointues, dont ils se servoient avec beaucoup plus d'adresse. Les soldats de ces deux nations avoient l'air redoutable, sur-tout par la grandeur extraordinaire de leur taille. Les Gaulois étoient nuds, depuis le nombril jusqu'à la tete. Les Espagnols portoient des habits d'une toille dont l'extrême blancheur, relevée d'un bord de couleur de pourpre, jettoit un éclat surprenant. L'armée d'Annibal étoit en tout de quarante mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie. Asdrubal conduisoit l'aîle gauche, & Maharbal menoit la droite. Annibal étoit au centre avec son frere Magon. Le soleil donnoit obliquement sur les deux armées, soit que ce fut l'effet du hasard, ou d'un arrangement prémédité. Les Romains étoient tournés vers le midi, & les Carthaginois vers le septentrion. Le vent appellé Vulturne par les habitans du pays, donnoit dans le visage des Romains, & portoit dans leurs yeux des tourbillons de poussiere qui les aveugloient.

Bataille de Cannes.

* Après qu'on eut poussé les premiers cris, les troupes auxiliaires des deux

* Le récit de la bataille de Cannes est assez embarrassé

partie

partis commencerent la charge, & furent ſuivies des ſoldats armés à la légere. Enſuite la cavalerie Gauloiſe & Eſpagnole qui étoit à l'aîle gauche d'Annibal, vint attaquer l'aîle droite des Romains, où étoit auſſi leur cavalerie. Mais on n'eût pas dit que c'étoit un combat de cavaliers, parce qu'ils étoient obligés d'en venir aux mains de front & de fort près, n'ayant point aſſez de force pour s'étendre, & qu'ils étoient preſſés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par l'infanterie. Bientôt après, les chevaux trop ſerrés demeurant immobiles dans leur place, le cavalier étoit à portée de ſaiſir ſon ennemi au corps, & de le jetter par terre. En ſorte que la plus grande partie combattoit à pied. Cette mêlée fut fort chaude, mais ne dura pas long-temps, les Romains ayant, après quelque réſiſtance pris la fuite ouvertement. Après la cavalerie, l'infanterie en vint aux mains. Et d'abord les Eſpagnols & les Gaulois garderent fort bien leurs rangs, & ne cederent aux Romains ni en force ni en courage. Mais les Romains, après de grands efforts, enfoncerent avec leur bataillon ſerré & profond, celui des ennemis, qui étoit

en pluſieurs endroits de T. Live. On l'a rendu le plus clairement qu'il a été poſſible, avec le ſecours de Polybe.

trop affilé, & avançoit en pointe par dessus les deux aîles. Ensuite, voyant que ceux dont il étoit composé se retiroient assez en désordre, ils les presserent encore avec plus de chaleur : & en les poursuivant dans leur fuite précipitée de si près, qu'ils ne faisoient qu'un corps avec eux, ils les chasserent d'abord jusqu'au centre de l'armée ennemie. Et enfin ne trouvant point de résistance, pousserent avec eux jusqu'au corps de réserve, où étoient les Africains rangés, comme on a dit, à droite & à gauche. Ce bataillon pointu de Gaulois & d'Espagnols, en cédant au premier choc des Romains, se trouva premiérement de niveau avec le reste de l'armée Carthaginoise. Mais à force de reculer toujours, il laissa dans le milieu un enfoncement, en forme de demi cercle, qui donna lieu aux Africains, en s'étendant, d'enfermer au milieu d'eux les Romains, qui s'étoient engagés avec trop peu de précautions. Ayant donc inutilement défait les Gaulois & les Espagnols, & tué une grande partie de leur arriere garde, il leur fallut recommencer contre les Africains un nouveau combat, où ils avoient un double désavantage ; car ils étoient enfermés, & avoient affaire à des gens

tous frais, eux qui avoient épuisé leurs forces dans le premier.

A l'aile gauche des Romains, le combat étoit déjà engagé entre la cavalerie des alliés & les Numides. Ces derniers s'y porterent d'abord avec assez de lenteur. Mais ils comptoient sur une ruse qui leur réussit. Environ cinq cens d'entr'eux, outre les armes ordinaires, cacherent sous leurs cuirasses des épées. Et feignant de vouloir se rendre aux Romains, vinrent au galop jusqu'à eux, & sauterent en bas de leurs chevaux, après avoir jetté leurs boucliers & leurs javelots aux pieds des Romains. On ne balança pas à les recevoir. Et après qu'on les eût fait passer à la queue de l'armée, on leur ordonna de demeurer tranquilles, comme ils firent, pendant qu'on combattoit de toutes parts. Mais lorsqu'ils virent que tous les esprits & tous les yeux étoient attachés au combat, ils se saisirent des armes qui étoient répandues çà & là au milieu des monceaux de corps morts, & se jetterent sur les Romains. Et leur coupant les jarrets, ou les perçant par derriere, ils en firent un grand carnage, & causerent parmi eux encore plus de désordre & de consternation. Tandis

que la frayeur saisissoit les uns, que la fuite emportoit les autres, & qu'une partie combattoit encore avec opiniâtreté, quoiqu'avec peu d'espérance, Asdrubal qui étoit accouru en cet endroit, après avoir vaincu de son côté, retira du milieu de la bataille les Numides, qui lui parurent combattre foiblement contre ceux qui leur étoient opposés, & les envoya poursuivre les fuyards; & fit avancer les Gaulois & les Espagnols, pour soutenir les Africains, las de tuer, encore plus de que combattre.

Dans l'autre partie de la bataille, quoique Paul Emile eût été blessé dangereusement d'un coup de fronde dès le commencement, il ne laissa pas de se présenter plusieurs fois à Annibal à la tête des siens, bien serrés autour de lui, & de rétablir souvent le combat abandonné par les Romains. Enfin les cavaliers qui le couvroient, voyant qu'il n'avoit plus assez de force pout conduire son cheval, le descendirent, & mirent pied à terre eux mêmes pour le secourir. Alors quelqu'un ayant annoncé à Annibal que le Consul avoit ordonné à ses cavaliers d'abandonner leur chevaux : » il feroit encore mieux, ré» pondit-il, de me les livrer pieds &

mains liés. Dès ce moment, la victoire se déclara absolument pour les Carthaginois, les Romains se laissant tuer dans leur place, plutôt que de prendre la fuite : & les ennemis irrités de la résistance qu'on faisoit encore, tuant ceux qu'ils ne pouvoient obliger de lâcher pied. Il y en eut cependant un petit nombre qui, accablés de lassitude & couverts de blessures, tâcherent de remonter sur leurs chevaux pous s'enfuir. C. Lentulus, Tribun des soldats, qui étoit de ce nombre, étant venu à passer avec le sien à côté du Consul, qu'il trouva assis sur une pierre, tout couvert de son sang & de celui des ennemis : » Seigneur, lui dit il, vous qui » seul n'avez point de part au malheur » d'aujourd'hui, sauvez-vous : les Dieux » doivent prendre soin de votre vie. » Montez sur ce cheval, pendant qu'il » vous reste encore un peu de force. Je » ne vous quitterai point ; & je me fais » fort de vous tirer du danger. Ne ren» dez pas cette journée encore plus fu» neste, en ajoutant la mort d'un Con» sul à la défaite de nos légions. Hé» las ! sans cet accident, nous n'avons » que trop sujet de verser des larmes. » Mon cher Lentulus, répondit le Con» sul, je vous suis obligé du secours que

Les Romains sont entierement défaits.

Le Consul Paul Emile re-

Fuſe le ſecours qu'on lui offre, & aime mieux mourir avec ſes concitoyens.

» vous m'offrez ſi généreuſement. Mais » vous prenez un ſoin inutile. Je touche » à ma derniere heure. Ne perdez pas, » par une compaſſion ſans fruit, le peu » de temps qui vous reſte pour vous » ſauver vous-même des mains des en- » nemis. Allez, dites aux Sénateurs » qu'ils fortifient Rome, & n'attendent » pas l'arrivée du vainqueur, pour la » mettre en ſureté contre ſes aſſauts. » Dites en particulier à Q. Fabius, que » Paul Emile n'a jamais oublié ſes ſa- » ges conſeils, tant qu'il a vécu & qu'il » s'en ſouvient encore en mourant. » Mais laiſſez-moi expirer ſur ces mon- » ceaux de corps morts de mes citoyens. » Je ne veux point leur ſurvivre, pour » être une ſeconde fois accuſé au ſortir » de mon conſulat, ou, devenu moi- » même l'accuſateur de mon collegue, » mettre ma vie & ma gloire à couvert, » en expoſant celle d'autrui au danger «. Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, ils furent enveloppés d'une foule de Romains qui s'enfuyoient ; & un moment après, d'une troupe d'ennemis qui les pourſuivoient, & qui percerent le Conſul de leurs traits ſans le connoître. Lentulus à la faveur du tumulte, fut ſauvé par la vîteſſe de ſon cheval. De ceux qui échapperent au carnage, ſept mille

ſe retirerent dans le petit camp, & dix mille dans le grand. Environ deux mille ſe refugierent dans le village même de Cannes. Mais comme il n'avoit aucunes fortifications, il les livra ſur le champ à Carthalon, qui les y vint inveſtir avec ſa cavalerie. L'autre Conſul, ou par bonheur, ou par adreſſe, évita la rencontre des ennemis dans ſa retraite, & arriva à Venouſe avec environ ſoixante & dix cavaliers. On dit que, du côté des Romains, il fut tué dans cette journée quarante mille piétons, & deux mille ſept cens cavaliers, qu'il y périt à peu près autant d'alliés que de citoyens. De ce nombre furent les deux Queſteurs des Conſuls, Attilius & L. Furius Bibaculus, vingt & un Tribuns des ſoldats, pluſieurs citoyens qui avoient exercé le Conſulat, le Préture & l'Edilité, parmi leſquels quelques-uns comptent Cn. Servilius, & M. Minucius, qui avoit été maître de la cavalerie l'année précédente, & Conſul pluſieurs années auparavant; quatre-vingt autres qui avoient été Sénateurs, ou avoient poſſedé des magiſtratures qui donnent droit d'entrer dans le Sénat, & qui avoient ſervi en qualité de volontaires dans les légions. On fait monter le nombre des priſonniers

La grandeur de cette perte.

à trois mille fantaſſins & trois cens cavaliers.

Telle fut la bataille de Cannes, auſſi célebre que celle d'Allia, beaucoup plus affreuſe par le carnage qui s'y fit, mais beaucoup moins funeſte à la République par ſes ſuites, parce que l'ennemi ne profita pas de ſes avantages. Car à Allia, ſi la déroute de l'armée laiſſa Rome en proie aux Gaulois, auſſi ſauva-t-elle les légions. Au lieu qu'à Cannes, l'un des Conſuls, en fuyant, fut à peine ſuivi de ſoixante & dix cavaliers, au lieu que ſon collegue, en mourant, fut preſque accompagné de toute l'armée. Comme ceux des vaincus qui s'étoient retirés dans les deux camps étoient ſans armes & ſans chefs, ceux du grand envoyerent avertir les autres de les venir trouver : » qu'ils s'en iroient tous en-» ſemble à Canouſe, tandis que les enne-» mis, fatigués des travaux du combat, & » ennivrés des douceurs de la victoire, » étoient enſevelis dans le ſommeil. Par-» mi ceux du petit camp, les ſenti-» mens furent partagés. Les uns re-» jetterent abſolument cette propoſi-» tion. Pourquoi diſoient-ils, ceux qui » nous invitent à les aller trouver, ne » viennent-ils pas eux mêmes dans no-» tre camp, pouvant le faire avec la

» même facilité ? Qu'il étoit bien aisé
» de voir que ce qui les retenoit, étoit
» la crainte de tomber entre les mains
» des ennemis, qui occupoient tout le
» milieu : & qu'ils aimoiens mieux ex-
» poser les autres à ce péril, que de s'y
» exposer eux mêmes «. Les autres ne
trouvoient pas le conseil déraisonnable : mais ils n'avoient pas le courage de le suivre. Alors P. Sempronius Tuditanus, Tribun des soldats, étonné qu'ils refusassent d'aller se joindre à leurs concitoyens : » vous aimez donc
» mieux, leur dit-il, devenir les pri-
» sonniers du plus cruel & du plus avare
» de tous les ennemis : vous aimez mieux
» qu'on mette vos têtes à prix, & qué
» votre * ignominie fasse honneur aux
» autres, lorsqu'on vous fera passer en
» revue, en vous demandant : Etes-
» vous Romain, ou Latin ? Je ne
» crois pas que vous soyez dans ces
» sentimens, pour peu que vous son-
» giez que vous êtes les compatrio-
» tes du Consul Paul Emile, qui a pré-
» féré une mort honorable à une vie
» honteuse, & les compagnons de tant
» de braves Romains, qui sont morts
» en combattant à ses côtés. Il est bien

* Annibal chargeoit les Romains de chaînes, & envoyoit les Latins sans rançon.

» plus glorieux pour nous, que, ſans
» attendre que le jour nous expoſe au
» péril, & que le chemin nous ſoit fer-
» mé par un plus grand nombre d'en-
» nemis, nous nous ouvrions un paſſage
» à travers ce petit nombre de Cartha-
» ginois qui ſont répandus ſans ordre
» & ſans précaution autour des portes
» de notre camp. Avec l'audace & le
» fer, on ſe fait jour au milieu des en-
» nemis les plus ſerrés. Pour nous; en
» formant un bataillon pointu, nous
» percerons ſans peine cette troupe d'en-
» nemis épais au hazard autour de
» nous. Ainſi ſuivez-moi, tous tant que
» vous êtes, qui aimez votre ſalut &
» celui de la République «. Ayant ainſi parlé, il tira ſon épée; & avec ceux qui voulurent le ſuivre rangés en pointe, il enfonça les ennemis. Mais voyant que les Numides lançoient leurs javelots ſur leur droite qui étoit découverte, ils paſſerent adroitement leurs boucliers d'une main dans l'autre, & arriverent dans le grand camp, au nombre de ſix cens. De là s'étant joints à un plus grand nombre, ils ſe rendirent tous ſans danger à Canouſe. Voilà ce qui ſe paſſoit parmi les vaincus, plutôt au hazard, ou par un mouvement volontaire des ſoldats, qu'à deſ-

Une partie des vaincus ſe retire à Canouſe.

ſein & par l'ordre de ceux qui commandoient.

Comme tous les Officiers d'Annibal le félicitoient de ſa victoire, & lui conſeilloient, après avoir terminé une guerre ſi conſidérable, de prendre quelques jours de repos pour lui & pour ſes ſoldats : » Donnez vous-en bien de garde, lui dit Maharbal, Commandant de la cavalerie, qui étoit perſuadé qu'il n'y avoit pas un moment de temps à perdre : » Car afin que vous ſçachiez, » ajouta-t-il, de quelle conſéquence eſt » pour vous le gain de cette bataille, » dans cinq jours je vous fais préparer » à dîner dans le capitole. Suivez-moi, » ſeulement avec l'infanterie : je vas » prendre les devants à la téte de ma » cavalerie avec tant de diligence, que » j'opprimerai l'ennemi avant qu'il ait » appris mon deſſein «. Annibal trouva ce conſeil d'une trop grande conſéquence, pour ſe réſoudre à l'exécuter ſi promptement. C'eſt pourquoi il répondit à Maharbal, qu'il louoit ſon zele & ſa bonne volonté ; mais qu'il avoit beſoin de quelque temps pour faire de ſérieuſes réflexions ſur l'avis qu'il lui donnoit, » Je vois bien, repliqua ſur le champ Maharbal, que » les Dieux n'ont pas accordé au même

Conſeil de Maharbal rejetté par Annibal, plus habile à vaincre, qu'à profiter de ſa victoire.

» homme tous les talents. Vous sçavez » vaincre, Annibal, mais vous ne sça» vez pas profiter de la victoire «. Tout le monde convient qu'un seul jour passé dans l'inaction de la part d'Annibal, sauva Rome & l'Empire. Le lendemain, dès que le jour fut venu, les Carthaginois se mirent à ramasser les dépouilles des vaincus. Mais quelque haine qu'ils eussent pour les Romains, ils ne purent considérer sans horreur le carnage qu'ils avoient fait. Le champ de bataille & tous les environs étoient jonchés de corps morts épars çà & là, selon qu'ils avoient été tués pendant le combat ou dans la fuite. Ils en assommerent quelques-uns que le froid du matin avoit réveillés de leur assoupissement, en rendant leurs blessures plus sensibles, & qui tâchoient de s'arracher du milieu des morts. Ils en trouverent d'autres à qui on avoit coupé les jarrets, & qui découvrant leur gozier, les invitoient à les égorger & à boire le peu de sang qui leur restoit encore dans les veines. Il y en avoit, qui ayant enfoncé leurs têtes dans des trous qu'ils avoient eux-mêmes creusés dans la terre, s'étoient ôté la respiration pour se délivrer plutôt d'une vie plus affreuse mille fois que la mort. Mais ce qui attira davantage

Les Carthaginois eux mêmes sont saisis d'horreur à la vue du carnage qu'ils ont fait.

Image du champ de bataille de Cannes.

leur attention, ce fut un Numide, encore vivant, couché ſur un Romain mort. Il avoit le nez & les oreilles tout en ſang. Car le Romain ne pouvant ſe ſervir de ſes mains pour prendre ſes armes, étoit paſſé de la colere à la rage, & étoit mort en déchirant ſon ennemi avec les dents.

Après qu'ils eurent paſſé la plus grande partie du jour à dépouiller les vaincus, Annibal les mena à l'attaque du petit camp. Avant toutes choſes, il * poſta un corps de troupes ſur les bords de l'Ofante, pour ôter aux ennemis la liberté d'aller puiſer de l'eau. Mais comme ils étoient tous accablés de travail & de veilles, & la plûpart couverts de bleſſures, ils ſe rendirent plutôt même qu'ils ne l'avoient eſpéré. La convention fut, qu'ils livreroient aux vainqueurs leurs armes, leurs chevaux, & leurs habillements de guerre. Qu'ils paieroient de rançon cent cinquante livres pour chaque citoyen Romain, cent livres pour chaque allié, & cinquante livres pour chaque eſclave : après quoi ils auroient la libetté de ſe retirer. Les Carthaginois étant entrés dans leur camp, ſe rendirent maîtres de leurs

* On creuſa un foſſé entre le camp des Romains & l'Ofante.

personnes, & les garderent, après avoir séparé les citoyens d'avec les alliés, pendant qu'Annibal perd beaucoup de temps de ce côté-là, ceux du grand camp, qui eurent assez de force ou de courage, au nombre de quatre mille fantassins & de deux cens cavaliers se retirerent à Canouse, les uns en corps d'armée, & les autres dispersés par les campagnes, ce qui n'étoit pas moins sûr. Il n'y resta que les lâches ou les blessés, qui se rendirent au vainqueur aux mêmes conditions que ceux du petit camp. Annibal fit un butin très-considérable. Mais excepté les hommes, les chevaux, & le peu d'argent qui se trouva principalement sur les housses & les harnois, (car les Romains n'avoient que fort peu de vaisselle de ce métail à la guerre) il abandonna tout le reste aux soldats. Ensuite il fit mettre en un monceau le corps des siens pour les brûler, & leur rendre les derniers devoirs. Il s'en trouva environ huit mille, qui étoient les plus braves de son armée. Quelques Auteurs ont écrit, qu'il fit aussi chercher le corps du Consul; & que l'ayant trouvé il lui donna une sépulture très-honorable. A l'égard de ceux qui s'étoient retirés à Canouse, comme ceux de la ville

Annibal perdit 8000 l. de ses plus braves soldats à Cannes, dont il fit brûler les corps avec honneur.

ne leur donnoient que le couvert, une femme de l'Apouille, considérable par sa haute naissance & ses grandes richesses, leur fournit des habits, des vivres, & même de l'argent. Le Sénat ne manqua pas, après la guerre, de lui témoigner la reconnoissance qu'elle méritoit pour une si grande générosité, & de lui accorder des honneurs extraordinaires.

Générosité d'une Dame de Canouse.

Au reste, comme il y avoit parmi ces troupes quatre Tribuns Militaires, Fabius Maximus, fils du Dictateur, de la premiere Legion; L. Publicius Bibulus, & P. Cornelius Scipion, de la seconde, & Appius Claudius Pulcher, qui avoit été tout récemment édile, de la troisieme; il fut question de sçavoir qui d'entr'eux commanderoit, jusqu'à nouvel ordre: & du consentement de tous, cet honneur fut déféré à P. Scipion encore fort jeune, & Appius Claudius. Mais dans le temps qu'ils délibéroient entr'eux sur ce qu'ils avoient à faire en de pareilles conjectures, P. Furius Philus, fils d'un consulaire, leur vint dire, « qu'ils entretenoient de vaines espérances. Que c'en étoit fait de » la République. Qu'un nombre consi» dérable de jeunes gens des plus quali» fiés, qui avoient à leur tête L. Cæcilius

Dessein formé par la jeune noblesse, d'abandonner l'Italie.

» Metellus, cherchoient des vaiſſeaux ; » dans le deſſein de quitter l'Italie, & » de s'embarquer pour ſe retirer chez » quelque Roi, ami des Romains «. Parmi tous les malheurs qui avoient affligé la République, on n'avoit point encore d'exemple d'une réſolution ſi déſeſpérée & ſi funeſte. Ainſi tous ceux qui étoient dans le Conſeil demeurerent interdits à cette nouvelle. La plûpart gardoient un morne ſilence. Quelques-uns propoſoient de mettre la choſe en délibération ; lorſque le jeune Scipion à qui les deſtins réſervoient la gloire de conduire cette guerre à une heureuſe fin, » ſoutint qu'il n'y avoit pas à balancer dans une affaire de cette nature. Qu'il étoit queſtion d'agir, & non » de délibérer. Que ceux qui aimoient la » République, n'avoient qu'à le ſuivre. » Que les ennemis n'étoient en aucun » lieu plus véritablement, que dans celui où on formoit de pareils deſſeins «. Après ces paroles, il marcha droit à la maiſon où logeoit Metellus, ſuivi d'un petit nombre des plus zelés. Et y ayant trouvé aſſemblés les jeunes gens dont on leur avoit parlé, il tira ſon épée ; & leur en préſentant la pointe : » Je jure » le premier, dit il, que je n'abandon» nerai point la République, & que je

Action hardie du jeune Scipion, qui étouffe cette conjuration.

„ ne souffrirai pas qu'aucun autre l'a„ bandonne. Grand Jupiter, je vous „ prens à témoin de mon serment; & je „ consens, si je manque à l'exécuter, „ que vous me fassiez périr, moi & les „ miens, de la mort la plus cruelle. „ Faites le même serment que moi, „ Cæcilius, & tous ceux qui sont ici „ avec vous. Quiconque refusera d'obéir „ perdra sur le champ la vie". Ils jurerent tous, aussi effrayés que s'ils eussent vû & entendu Annibal vainqueur, & permirent à Scipion de les faire garder à vûe.

4000 Romains se retirent à Venouse, où ils sont reçus avec amitié, & secourus dans leur besoin.

Dans le temps que ceci se passoit à Canouse, environ quatre mille hommes piétons, ou cavaliers, que la fuite avoit dispersés dans la campagne, se rendirent à Venouse auprès du Consul. Les habitans de cette ville les reçurent dans leurs maisons, où ils prirent un grand soin d'eux. Ils fournirent des vêtemens & des armes à tous ceux qui en manquoient, & donnerent à chaque cavalier douze livres dix sols, & cent sols à chaque piéton. Enfin, tant en public qu'en particulier, on leur donna toutes les marques possibles d'une extrême bienveillance. On ne vouloit pas qu'il fût dit que le peuple de Venouse eût eu moins de générosité qu'une seule

femme de Canouse. Mais Busa, malgré ses grands biens & son bon cœur, se trouvoit accablée par le grand nombre de ceux qui avoient besoin de son secours. Déja plus de dix mille hommes s'étoient rendus dans cette ville. De sorte qu'Appius & Scipion ayant appris que l'un des Consuls avoit survécu à la perte de la bataille, ils lui envoyerent un courrier, pour lui apprendre ce qu'ils avoient de troupes avec eux, & lui demander s'il vouloit qu'ils les lui menassent à Venouse, ou s'ils l'attendroient à Canouse. Varron aima mieux aller les joindre où ils étoient. Quand il fut arrivé, il se vit à la tete d'une armée qui pouvoit passer pour consulaire. Et avec ces forces, s'il n'étoit pas encore en état de tenir la campagne, au moins il pouvoit arrêter l'ennemi, en lui opposant les murailles de Canouse. On ne sçavoit pas à Rome qu'il restât même les troupes dont nous venons de parler. On y avoit annoncé la défaite entiere des deux armées, & la mort de l'un & l'autre Consul. Jamais Rome, sans être au pouvoir de l'ennemi, ne se trouva dans de si vives alarmes, & dans une consternation si grande & si universelle. Je n'entreprens point de la décrire. Je ne dirois rien qui ne fût au-

Grande consternation à Rome.

dessous de la vérité. La République avoit reçu l'année précédente, auprès de Trasimene, où elle avoit perdu le Consul & son armée, une blessure, qu'on rouvroit alors par un coup encore plus dangereux & plus mortel. La premiere perte étoit effacée par une perte infiniment plus considérable. On apprenoit tout à la fois le meurtre des deux Consuls, & la défaite des deux armées. On publioit que les Romains n'avoient plus de camp, plus de généraux, plus de soldats. Qu'Annibal étoit le maître de la Pouille, du Samnium, & bientôt de toute l'Italie. Quelle autre nation n'auroit pas succombé sous le poids de tant de calamités ! Opposera-t-on à la bataille de Cannes celle que les Carthaginois avoient perdue aux isles Egates, & qui les avoit obligés de céder au vainqueur la Sicile & la Sardaigne, & de lui payer tribut ? Lui opposera-t-on celle qu'Annibal lui même perdit depuis aux portes de Carthage ? Elles ne lui sont en rien comparables, si ce n'est que la perte en fut soutenue avec moins de constance & de courage.

Les affaires étoient en cet état, lorsque les Préteurs P. Furius Philus & M. Pomponius assemblerent le Sénat dans le Palais d'Hostilius, afin de prendre

On assemble le Sénat.

avec lui des mesures pour la conservation de Rome. Car ils ne doutoient point qu'Annibal, après avoir défait leurs armées, ne vint aussi-tôt pour attaquer cette ville, dont la prise terminoit la guerre & achevoit la ruine de la République. Mais comme ils avoient peine à trouver aucune ressource contre des malheurs aussi nouveaux qu'ils étoient extrêmes ; comme les femmes répandues autour du Sénat faisoient retentir l'air de leurs cris, & qu'avant même qu'on sçut ceux qui étoient morts ou ceux qui vivoient encore, toutes les familles étoient également plongées dans l'affliction. Q. Fabius Maximus fut d'avis qu'on envoyât promptement des courriers sur la voie Appia & sur la voie latine ; avec ordre d'interroger ceux que la fuite avoit sauvés, & qu'ils rencontreroient dans leur chemin, pour sçavoir d'eux quel étoit le sort des Consuls & de l'armée ; où étoient les restes des troupes, supposé que les Dieux, par compassion pour le nom Romain, en eussent dérobé quelque partie à la fureur des Carthaginois ; où Annibal s'étoit retiré après la bataille, ce qu'il faisoit actuellement, & quels étoient ses desseins pour l'avenir. Qu'on devoit charger de jeunes gens

Conseils de Fabius pleins de sagesse & de fermeté.

braves & diligents de cette commision, Qu'en attendant, les Sénateurs, eux-mêmes, au défaut des Magiſtrats, qui ſe trouvoient en très petit nombre dans la ville, devoient prendre ſoin d'appaiſer le tumulte & l'épouvante qui régnoit dans la ville ; d'obliger les Dames de ſe tenir renfermés dans leurs maiſons, de calmer l'affliction des familles, d'impoſer ſilence à tous ceux qui couroient par les rues, d'envoyer des courriers à tous les Préteurs, de mettre des gardes aux portes, pour empêcher que perſonne ne ſortît de la ville, afin d'obliger tous les citoyens d'attacher leur fortune à celle de la République, & leur ſalut à celui de Rome. Que quand le tumulte ſeroit appaiſé, & que les eſprits ſeroient devenus plus tranquiles, on raſſembleroit les Sénateurs, pour les conſulter d'un ſens plus raſſis, ſur les moyens de conſerver la République.

Tout le monde fut de l'avis de Fabius. Et lorſque les Magiſtrats eurent écarté la foule qui s'étoit aſſemblée autour du Sénat & dans la place publique, & qu'ils eurent appaiſé le tumulte dans tous les quartiers de la ville, on reçut de Varron des lettres, par leſquelles il apprenoit au Sénat la mort du Conſul Paul Emile, & la défaite de l'armée.

» Qu'il étoit actuellement à Canouſe, où » il en recueilloit les reſtes, comme les » débris d'un naufrage. Qu'il avoit avec » lui environ dix mille hommes, en » aſſez mauvais état. Qu'Annibal étoit » encore à Cannes, où il perdoit le » temps à vendre ſes priſonniers & ſon » butin, plus ſemblable à un marchand » avide, qui veut s'enrichir, qu'à un » grand Général qui ſonge à profiter de » ſa victoire «. Bientôt après tous les citoyens furent auſſi informés des pertes qu'ils avoient faites en leur particulier: & le deuil étoit ſi généralement répandu dans toutes les maiſons de la ville, qu'on fut obligé de remettre à un autre temps la fête annuelle de Cerès, parce qu'il falloit être dans la joie pour la célébrer, & qu'il n'y avoit alors aucune famille, qui n'eût ſujet de pleurer. C'eſt pourquoi, afin qu'on ne fût pas obligé d'interrompre les autres ſacrifices publics & particuliers, le Sénat, par un arrêt, borna le deuil à trente jours. A peine les Sénateurs furent-ils rentrés dans le Sénat, qu'on reçut de Sicile d'autres lettres, par leſquelles le Préteur T. Otacilius mandoit que la flotte des Carthaginois ravageoit le Royaume d'Hiéron. Qu'il s'étoit mis en devoir de l'aller ſecourir. Mais que dans le

Sacrifice de Cerès remis à un temps plus heureux.

même temps il avoit appris qu'il y avoit auprès des isles Égates, une autre flotte qui se disposoit à passer à Lilybée, & à ravager la Province du peuple Romain, dès qu'il seroit parti, pour aller mettre en sureté les côtes de Siracuse. Qu'ainsi ils devoient lui envoyer une nouvelle flotte, s'ils vouloient défendre Hiéron, & la Province de Sicile.

Les Sénateurs furent d'avis qu'on envoyât à Canouse M. Claudius, qui commandoit la flotte d'Ostie; & qu'on mandât au Consul de laisser à ce Préteur le commandement de l'armée, & de venir lui même à Rome le plus promptement qu'il pourroit, & aussitôt que le bien de la République le lui permettroit. La crainte que donnoient aux Romains tant de défaites, fut encore augmentée par un grand nombre de prodiges, dont le plus effrayant fut la faute des Vestales, Opimia & Floronia, qui, cette même année, se laissèrent corrompre toutes deux. L'une fut, selon la coutume, enterrée vive auprès de la porte Colline. L'autre se donna elle-même la mort, pour éviter la peine de son crime. L. Cantilius, secretaire d'un de ces Prêtres qu'on appelle aujourd'hui les petits Pontifes, pour avoir débauché Floronia, fut battu de ver-

Vestales débauchées & punies de mort.

ges dans le champ des aſſemblées, par le ſouverain Pontife, juſqu'à expirer ſous les coups. Cet inceſte paſſoit pour un prodige dans les grandes calamités. C'eſt pourquoi on ordonna aux Decemvirs de conſulter les livres de la Sibylle. Et Q. Fabius Pictor fut envoyé à Delphes pour ſçavoir de l'oracle avec quelles prieres & quelles victimes on pouvoit appaiſer la colere des Dieux ; & quand les Romains pouvoient eſpérer de voir la fin de leurs miſeres. En attendant ſon retour, on fit quelques ſacrifices extraordinaires, tels qu'ils étoient marqués dans les livres qui contenoient la deſtinée des Romains. Entr'autres on immola un Gaulois & une Gauloiſe, un Grec & une Grecque, qui furent enterrés tous vifs dans une partie du marché aux bœufs, qu'on avoit enfermée d'une enceinte de pierres. Ce lieu avoit déjà été arroſé de ſang humain, ſelon un rit que les Romains avoient emprunté des nations étrangeres. Quand on eut fait tant de ſacrifices, & qu'on eut ſujet de croire que les Dieux devoient être contents, M. Marcellus envoya à Rome, pour garder la ville, quinze cens ſoldats tirés de la troiſieme légion qui ſervoit ſur la flotte d'Oſtie. Pour lui, ayant envoyé devant une autre partie

Victimes humaines immolées à Rome.

partie de la même légion à Tiano de Campanie, avec des Tribuns militaires, il laissa la flotte, avec ce qu'il y restoit de soldats, sous la conduite de P. Furius Philus; & peu de jours après, se rendit à Canouse à grandes journées. M. Junius ayant été Dictateur par l'autorité du Sénat, il se nomma pour maître de la cavalerie T. Sempronius: & parmi les nouvelles troupes qu'il mit sur pied, il enrolla tous les jeunes gens qui avoient atteint l'âge de dix-sept ans, & quelques-uns même qui avient encore la robe prétexte. On en composa quatre légions, & un corps de mille cavaliers. Il envoya en même-tems demander aux alliés du nom Latin, le contingent qu'ils devoient fournir en vertu du traité, il ordonna aussi des levées d'armes, tant offensives que défensives, sans compter celles qu'on avoit autrefois prises sur les ennemis, & qu'on tira des temples & des portiques, pour armer les nouveaux soldats. Ils firent outre cela des levées d'une nouvelle forme. Car la République ne pouvant pas fournir assez de gens libres, ils enrollerent huit mille esclaves des plus robustes, en leur demandant auparavant s'ils étoient d'humeur à porter les armes. Et on en paya la valeur à leurs

maîtres, de l'argent qui fut retiré du trésor public. On préféra les soldats de cette espece à ceux qui étoient prisonniers d'Annibal, & que ce Général offroit de rendre pour une rançon moins considérable que le prix qu'il en couta.

Car Annibal, après avoir gagné la célebre victoire de Cannes, agissant en vainqueur plus qu'en conquérant, se fit représenter tous les prisonniers; & ayant séparé les alliés d'avec les citoyens Romains, il parla aux premiers avec les mêmes témoignages de bienveillance & d'amitié dont il avoit déjà usé après la bataille de Trasimene, & les renvoya tous sans rançon. Ensuite, ayant aussi fait appeller les Romains, ce qu'il n'avoit point encore fait, il leur parla avec assez de douceur. Il leur dit que son intention n'étoit point de détruire leur nation. Qu'il ne combattoit contre eux, que pour la gloire & pour l'empire. Que comme ses peres avoient cédé à la valeur des Romains, il faisoit tous ses efforts pour obliger les Romains de ceder à leur tour à son bonheur & à son courage. Qu'ainsi il permettoit aux prisonniers de se racheter. Qu'il demandoit pour chaque cavalier deux cens cinquante livres, cinquante écus pour chaque

Annibal permet aux prisonniers Romains de se racheter.

piéton, & cinquante francs pour chaque esclave. Quoique Annibal eut augmenté considérablement la rançon que les cavaliers étoient convenus avec lui de payer lorsqu'ils s'étoient rendus, cependant les prisonniers accepterent avec joie, les conditions, quoiqu'injustes, auxquelles on leur permettoit de se retirer des mains des ennemis. Ils choisirent donc dix des plus considérables d'entt'eux, qu'ils envoyerent à Rome, au Sénat. Annibal ne voulut point d'autre garant de leur foi, que le serment qu'ils lui firent de revenir. Il envoya avec eux Carthalon, l'un des plus distingués des Carthaginois, pour proposer aux Romains des conditions, en cas qu'il trouvât leurs esprits disposés à la paix. Lorsque ces députés furent sortis du camp des Carthaginois, un d'entr'eux, dont le caractere étoit peu Romain, feignit d'avoir oublié quelque chose : & étant retourné dans le camp d'Annibal, il crut s'être acquitté de son serment, & rejoignit ses compagnons avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils étoient sur le point d'arriver dans la ville, le Dictateur envoya un de ses licteurs à Carthalon, pour lui ordonner de sa part, qu'il eût à sortir, avant la nuit, des terres de la République.

Mauvaise ruse d'un Romain.

Les prisonniers faits à Cannes envoient des députés à Rome, pour demander qu'on les rachete : & leur chef y fait un grand discours.

Pour ce qui est des députés des prisonniers, il leur donna audience dans le Sénat. Alors M. Junius, le plus distingué d'entr'eux, parlant au nom de tous : » Il n'y a personne parmi nous, » dit il, qui ne sçache que la République Romaine, est de tous les états » celui qui fait le moins de cas des prisonniers. Mais sans avoir trop bonne » opinion de notre cause, nous pouvons assurer qu'il n'en tomba jamais » entre les mains des ennemis, qui » méritassent moins que nous votre indifférence, ou votre mépris. Car ce » n'est pas sur le champ de bataille que » la crainte nous a obligé de rendre » nos armes à l'ennemi ; mais après » avoir combattu jusqu'à la nuit, en » marchant sur des monceaux de corps » morts, nous nous sommes enfin retirés dans notre camp. Pendant le » reste du jour, & la nuit suivante toute » entiere, malgré la fatigue que nous » avions essuyée, malgré les blessures » dont nous étions couverts, nous » avons défendu nos retranchemens. Le » lendemain, nous voyant investis par » une armée victorieuse, sans avoir la » liberté d'aller puiser de l'eau, ni aucune espérance de nous ouvrir un » passage à travers une multitude in-

» nombrable d'ennemis; persuadés que
» ce n'étoit pas un crime de conserver
» la vie à quelques restes d'une armée,
» qui avoit laissé cinquante mille hom-
» mes sur le champ de bataille; nous
» sommes enfin convenus de notre ran-
» çon, & avons rendu à l'ennemi des
» armes qui ne pouvoient plus nous être
» d'aucun secours. Nous sçavions que
» nos ancêtres avoient donné de l'or
» aux Gaulois pour se racheter; & que
» nos peres, ces Romains si séveres sur
» les conditions de paix avoient ce-
» pendant envoyé des ambassadeurs à
» Tarente, pour traiter de la rançon
» des prisonniers. Et cependant la ba-
» taille que nous perdîmes à Allia con-
» tre les Gaulois, & celle que Pyrrhus
» gagna contre nous auprès d'Heraclée,
» furent moins pernicieuses à la Repu-
» blique par le carnage de nos soldats,
» que par leur épouvante & leur fuite.
» Au lieu que les champs de Cannes
» sont jonchés de corps morts des Ro-
» mains: & si nous sommes échappés à
» la fureur des ennemis, c'est que leurs
» armes étoient émoussées, & leurs for-
» ces épuisées, à force de tuer. Il y en a
» même quelques-uns de nous à qui on
» ne peut pas reprocher d'avoir aban-
» donné le champ de bataille; mais qui

» ſont tombés entre les mains des en-
» nemis, quand on leur a livré le camp
» dont on leur avoit confié la garde. Je
» n'envie point le ſort ou la condition
» d'aucun de mes concitoyens & de
» mes compagnons de guerre ; & je ne
» cherche point à me juſtifier aux dé-
» pens d'aucun d'eux. Mais à moins
» qu'on ne croie qu'il y a du mérite à
» mieux courir & à fuir plus prompte-
» ment que les autres, je ne penſe pas
» qu'on nous doive préferer ceux qui ont
» abandonné le champ de bataille, la
» plupart ſans armes, & ne ſe ſont point
» arrêtés qu'ils n'aient gagné Venouſe ou
» Canouſe ; ni qu'eux-mêmes ſe vantent
» de pouvoir être plus utiles à la Ré-
» publique que nous. Après tout, je
» conſens que vous les regardiez com-
» me de bons & de courageux ſoldats,
» pourvû que vous comptiez encore
» davantage ſur notre valeur & ſur
» notre zele, qui ſera d'autant plus ar-
„ dent à vous ſervir, que nous n'oublie-
„ rons jamais que c'eſt par votre bonté,
„ que nous aurons été rachetés & réta-
„ blis dans notrre patrie. Vous levez
„ des ſoldats de tout âge & de toute
„ condition. J'apprens que vous armez
„ huit mille eſclaves. Nous ſommes à
„ peu près un pareil nombre de ci-

„ toyens ; & notre rançon n'excedera
„ pas le prix qu'il vous en coûte pour
„ les acheter. Car je ferois injure au
„ nom Romain, si je les comparois
„ avec nous d'une autre façon. Je ne
„ crois pas que nous ayons mérité votre
„ colere & votre indignation. Mais si
„ vous avez peine à prendre à notre
„ égard le parti de la douceur & de
„ l'humanité, songez à quel ennemi vous
„ nous allez abandonner. Autrefois
„ Pyrrhus traita nos prisonniers comme
„ ses amis & ses hôtes. Mais nous avons
„ le malheur d'être tombés entre les
„ mains d'un barbare, d'un Carthagi-
„ nois, dont on auroit peine à dire
„ quel est le plus grand vice, de son
„ avarice, ou de sa cruauté. Si vous
„ voyiez les chaînes dont nos citoyens
„ sont chargés ; si vous étiez témoins
„ de la misere dans laquelle on les fait
„ languir, vous ne seriez assurément pas
„ moins touchés d'un tel objet, que si
„ d'un autre côté vous jettiez les yeux
„ sur les campagnes de Cannes, cou-
„ vertes des monceaux de vos soldats.
„ Vous entendez les gémissemens, &
„ pouvez voir les larmes de nos pa-
„ rents, qui attendent votre réponse
„ dans le vestibule du Sénat. S'ils ont
„ tant d'inquiétude pour notre vie &

„ celle de nos compagnons absents, quel-
„ les croyez-vous que soient les alarmes
„ de ceux qui sont eux même en dan-
„ ger de perdre la vie & la liberté !
„ Mais quand Annibal, contre son na-
„ turel, voudroit vous traiter avec dou-
„ ceur & avec bonté, nous nous met-
„ trions peu en peine de conserver la
„ vie, si vous nous jugiez indignes d'ê-
„ tre rachetés. Pyrrhus renvoya autre
„ fois sans rançon les prisonniers qu'il
„ avoit faits sur les Romains. Mais il les
„ renvoya accompagnés des premiers
„ de Rome qu'on avoit envoyés vers
„ lui pour traiter de leur rançon. Moi,
„ je reviendrois dans ma patrie, si
„ on ne daignoit pas dépenser cin-
„ quante écus pour me tirer des mains
„ de l'ennemi ! Chacun a ses maximes
„ & sa façon de penser. Pour moi, je
„ sçai que je suis exposé à perdre la vie ;
„ mais je crains beaucoup moins de
„ mourir, que de vivre sans honneur :
„ ce qui arriveroit, s'il paroissoit que
„ vous nous avez condamnés comme
„ des misérables qui ne méritent pas
„ votre compassion. Car on ne s'imagi-
„ nera jamais, que vous ayez voulu mé-
„ nager votre argent ".

Dès qu'il eût cessé de parler, la foule de leurs parents, qui se tenoient assez

près de l'assemblée, commença à pousser des cris douloureux. Ils tendoient les mains vers les Sénateurs, & les supplioient de leur rendre leurs enfants, leurs freres, leurs peres, ou leurs maris. Car la nécessité avoit aussi engagé les femmes à se confondre, pour le même dessein, avec les hommes. Après qu'on eut un peu écarté le peuple, on commença à recueillir les voix. Les sentimens furent fort partagés. Les plus compatissans vouloient qu'on les rachetât des deniers du trésor public. D'autres soutenoient, que la République n'étoit pas en état de fournir à cette dépense. Qu'il suffisoit de leur permettre de se racheter de leur argent. Ils ajoutoient que l'état pouvoit aider ceux qui n'avoient pas d'argent comptant, à condition qu'ils engageroient leurs terres ou leurs maisons pour la sûreté de la somme qu'on leur auroit prêtée. Alors T. Manlius Torquatus, citoyen, d'une austérité digne des premiers tems de la République, voyant qu'on vouloit avoir son avis sur cette matiere : „ Si les députés, dit-il, s'étoient contentés de demander qu'on les rachetât, „ sans décrier la réputation des autres, „ je vous aurois dit mon sentiment en „ un mot, Je vous aurois simplement

Manlius Torquatus s'oppose à la demande des prisonniers.

„ exhortés à imiter l'exemple que vous
„ ont donné vos peres, & dont nous
„ ne sçaurions nous écarter, sans ruiner
„ la discipline militaire. Mais comme
„ ils ont presque fait gloire de s'être
„ rendus aux ennemis, & qu'ils n'ont
„ pas fait difficulté de se préférer non-
„ seulement à ceux qui ont été pris sur
„ le champ de bataille, mais même à
„ ceux qui se sont retirés à Venouse ou
„ à Canouse, & au Consul Varron lui-
„ même; je vas vous instruire de tout
„ ce qui s'est passé après la journée de
„ Cannes. Il seroit seulement à souhai-
„ ter que j'eusse pour auditeurs les sol-
„ dats de Canouse, témoins irrépro-
„ chables de la valeur ou de la lâcheté
„ de chacun : ou au moins P. Sempro-
„ nius, qui les exhorta à se tirer des
„ mains des ennemis, & à s'en aller
„ avec leurs compagnons trouver le
„ Consul, comme ils auroient fait, s'ils
„ avoient eu assez de courage pour le
„ suivre. Mais quelle a été leur con-
„ duite? Depuis que la plûpart des en-
„ nemis furent rentrés dans leurs camps
„ pour se reposer des fatigues du com-
„ bat, ou pour se livrer à la joie que
„ donne la victoire, il se passa une nuit
„ toute entiere, pendant laquelle ils
„ pouvoient forcer le peu de Cartha-

„ ginois qui se fussent opposés à une
„ retraite, que sept mille hommes
„ étoient capables de s'ouvrir l'épée
„ à la main, fut ce au milieu d'une ar-
„ mée entiere. Mais ils n'ont eu ni assez
„ de cœur pour l'entreprendre d'eux-
„ mêmes, ni assez de docilité pour sui-
„ vre celui qui lui en donnoit l'exem-
„ ple, & qui les exhortoit à l'imiter.
„ Pendant la plus grande partie de la
„ nuit, P. Sempronius Tuditanus ne
„ cessa de les avertir & de les presser
„ de marcher sur ses traces, pendant
„ que les ennemis étoient encore en
„ petit nombre autour de leur camp,
„ pendant que le silence régnoit par-
„ tout, pendant que la nuit pouvoit
„ couvrir leur entreprise. Il eut beau
„ leur remontrer qu'avant que le jour
„ parût, ils seroient arrivés dans les
„ villes de leurs alliés, où ils n'auroient
„ plus rien à craindre. C'est ainsi que P.
„ Decius, Tribun des soldats, en usa
„ dans le Samnium, du temps de nos
„ peres. C'est ainsi que pendant ma jeu-
„ nesse en usa, dans la premiere guerre
„ de Carthage, Calpurnius Flamma,
„ quand il dit à trois cens volontaires,
„ en les exhortant à venir avec lui s'em-
„ parer d'une éminence, située au mi-
„ lieu des ennemis : Mourons, soldats,

„ & que notre mort ſauve nos légions
„ que les ennemis tiennent inveſties.
„ Quand Sempronius vous auroit parlé
„ en ces termes, en vous propoſant
„ un deſſein ſi périlleux, il auroit été
„ en droit de vous regarder comme
„ des gens indignes de porter le nom
„ de ſoldats & de Romains, ſi vous
„ aviez refuſé de l'accompagner. Mais
„ que fait il? Il vous montre un che-
„ min qui vous conduit à votre ſalut,
„ auſſi-bien qu'à la gloire. Il vous veut
„ rendre à votre patrie, à vos peres
„ & meres, à vos femmes & à vos
„ enfants. Le courage vous manque,
„ quand il s'agit de ſauver votre vie.
„ Que feriez-vous donc, s'il falloit mou-
„ rir pour votre patrie? Vous aviez de-
„ vant les yeux cinquante mille de
„ vos citoyens & de vos alliés, éten-
„ dus morts ſur le champ de bataille.
„ Si tant d'exemples de courage ne
„ vous touchent pas, rien ne pourra
„ jamais vous toucher. Si un carnage
„ ſi affreux ne vous rend pas la mort
„ indifférente, vous aimerez toujours
„ la vie. Souhaitez de rentrer dans vo-
„ tre patrie, à la bonne heure; mais
„ rentrez-y en gens de cœur & en
„ hommes libres: ou, pour mieux di-
„ re, ſouhaitez d'y entrer, pendant

„ qu'elle eſt encore votre patrie. Main-
„ tenant, que vous avez perdu le nom
„ & le droit de citoyens, & que vous
„ êtes devenus les eſclaves des Cartha-
„ ginois, vous ne devez plus y penſer.
„ Eſt-il juſte qu'il en coûte de l'argent
„ à la République, pour vous rendre
„ un bien que votre lâcheté vous a
„ a fait perdre ? Vous n'avez pas voulu
„ écouter Sempronius, votre conci-
„ toyen, lorſqu'il vous exhortoit à
„ prendre les armes & à marcher ſous
„ ſa conduite. Et un moment après,
„ vous avez bien écouté Annibal, vo-
„ tre ennemi, lorſqu'il a demandé que
„ vous lui livraſſiez votre camp & vos
„ armes. Juſqu'à préſent, je ne vous re-
„ proche que votre lâcheté. Ne pour-
„ rois-je pas auſſi vous accuſer d'im-
„ piété & de trahiſon? Non-ſeulement
„ vous avez refuſé de ſuivre celui qui
„ vous donnoit un bon conſeil, mais
„ vous vous êtes mis en devoir de le
„ retenir lui-même & de l'arrêter, ſi, à
„ la tête d'une troupe de ſoldats plus
„ courageux que vous, il n'eût mis
„ l'épée à la main pour écarter des lâ-
„ ches & des traîtres. Oui, Meſſieurs,
„ Sempronius a été obligé de forcer ſes
„ propres citoyens, avant de forcer les
„ Carthaginois, à lui donner paſſage.

„ Et Rome regretteroit des enfants si
» lâches & si indignes ? Que si tous
» les autres leur eussent ressemblé, il
» ne vous resteroit maintenant aucun
» de ceux qui ont combattu à Cannes ?
» Parmi sept mille hommes, il s'en
» est trouvé six cens qui ont eu assez
» de valeur pour revenir libres, &
» les armes à la main, dans leur pat-
» rie, sans que quarante mille enne-
» mis aient pu les effrayer ni les rete-
» nir. Combien deux légions auroient-
» elles trouvé plus de facilité à exécu-
» ter la même entreprise ? Vous auriez
» aujourd'hui sous les armes, à Canouse,
» vingt mille hommes braves & fideles.
» mais comment pourriez-vous comp-
» ter sur la fidélité de ceux-ci ? (car
» pour la bravoure, je ne crois pas
» qu'ils s'en piquent eux-mêmes.)
» A moins qu'on ne s'imagine qu'ayant
» fait tous leurs efforts pour empêcher
» leurs camarades de se sauver, ils ne
» leur porteront pas toujours envie
» dans la suite, tant qu'ils se sou-
» viendront que par leur courage, ils
» ont sauvé leur vie, & acquis de la
» gloire, tandis qu'eux-mêmes sont
» restés dans une honteuse servitude,
» par leur crainte & leur lâcheté. Ils
» ont mieux aimé attendre dans leurs

» tentes le jour & l'ennemi ; que de se
» sauver à la faveur du silence & de la
» nuit. Mais dira-t-on, s'ils n'ont pas
» eu assez de valeur pour s'ouvrir un
» chemin au milieu des ennemis, au
» moins ils n'en ont point manqué,
» quand il a fallu se maintenir dans la
» possession de leur camp. Investis pen-
» dant plusieurs jours, ils ont défendu
» leurs retranchemens avec leurs ar-
» mes, & leurs personnes avec leurs
» retranchemens. Ce n'a été qu'après
» avoir tout tenté, après avoir souf-
» fert les maux les plus extrêmes, que
» ne pouvant plus conserver la vie
» contre la faim qui les pressoit, n'a-
» yant pas même assez de force pour
» soutenir le poids de leurs armes, ils
» ont cedé à la nécessité, à laquelle
» personne ne résiste, plutôt qu'aux ef-
» forts des Carthaginois. Point du
» tout, Messieurs. Dès que le jour
» parut, l'ennemi s'approcha de leurs
» retranchemens ; & deux heures après,
» sans avoir fait la moindre résistance,
» ils lui avoient déjà rendu leurs armes
» & leurs personnes. Voilà de quelle
» maniere ces guerriers se sont con-
» duits pendant deux jours. Quand leur
» devoir demandoit qu'ils demeurassent
» sur le champ de bataille & qu'ils

» combattissent, ils se sont retirés
» dans leur camp. Quand ils ont dû
» défendre leurs retranchemens, ils les
» ont abandonnés à l'ennemi, égale-
» ment inutiles & dans la bataille &
dans le camp. Vous demandez que je
» vous rachete, vous, qui demeurez
» quand il faut partir & se sauver, &
» qui livrez votre camp, vos armes &
» vos personnes, quand il faut demeu-
» rer & garder vos retranchemens.
» Voici, Messieurs, à quoi je réduis
» mon sentiment. Si vous rachetez ceux-
» ceux-ci, il faut livrer à Annibal
» ceux qui ont passé à travers des en-
» nemis avec une extrême valeur, &
» se sont eux-mêmes rendus à leur
» patrie ".

Quand Manlius eut cessé de parler, tous les Sénateurs eurent beaucoup moins d'égard aux intérêts du sang qui les lioit à la plûpart des prisonniers, qu'aux conséquences fâcheuses que pourroit avoir une indulgence si peu conforme à la sévérité dont leurs ancêtres avoient toujours usé envers les prisonniers. Ils ne croyoient pas non-plus qu'il fut à propos de faire une dépense, qui en même temps épuiseroit le trésor de la République, dont on avoit déjà tiré beaucoup d'argent pour

acheter huit mille eſclaves, & fourniroit à Annibal une reſſource, dont on étoit ſûr qu'il avoit un extrême beſoin. Quand on eut porté à ceux qui attendoient, hors du Sénat, la triſte réponſe, qu'on ne racheteroit point les priſonniers, & que la perte de tant de citoyens ajoutés à ceux qui avoient été tués dans la bataille, eut excité dans leurs cœurs une nouvelle affliction, ils ſuivirent les députés juſqu'aux portes de la ville les larmes aux yeux, & en pouſſant des cris très-douloureux. Un d'entr'eux s'en retourna dans ſa maiſon, croyant s'être acquitté de ſon ſerment, par l'interprétation frauduleuſe qu'il lui avoit donnée. Mais on n'eut par plutôt connoiſſance de ſa ſupercherie; qu'on en fit le rapport en plein Sénat. Tous les avis furent qu'il le falloit arrêter, lui donner des gardes, & le mener dans le camp d'Annibal. Il y a encore une autre opinion ſur les priſonniers. Quelques-uns ont écrit que les dix premiers revinrent à Rome. Que d'abord on douta dans le Sénat, ſi on devoit leur donner la liberté d'entrer dans la ville ou non. Qu'enfin, on le leur permit; mais à condition de n'être point admis dans le Sénat. Que comme ils tardoient trop à retourner vers An-

Le Sénat, perſuadé par Manlius, opine contre les priſonniers.

nibal, ce Général en dépecha trois autres, ſçavoir L. Scribonius, L. Calpurnius, & L. Manlius. Que ce fut alors qu'un Tribun du peuple, parent de Scribonius, propoſa le rachat des priſonniers. Que le Sénat ayant décidé pour la négative; les trois derniers députés retournerent vers Annibal; mais que les dix premiers reſterent à Rome, parce qu'étant retournés dans le camp ennemi, ſous prétexte de prendre la liſte des priſonniers, ils ſe croyoient quittes de leur ſerment. Que la propoſition qu'on fit dans le Sénat, de les livrer à Annibal, y avoit excité de grandes conteſtations; & que ceux qui les vouloient retenir dans la ville, ne l'avoient emporté que d'un très-petit nombre de voix ſur ceux qui étoient d'avis contraire. Mais que ſous les Cenſeurs prochains, ils furent tellement nottés de toute ſorte d'ignominies, que quelques-uns d'entr'eux s'en délivrerent par une mort volontaire; & que les autres n'oſerent de leur vie paroître dans la place publique, ni preſque ſe montrer à la lumiere. Les auteurs qui ont écrit l'hiſtoire de ce temps, ont tellement varié, qu'il eſt bien étonnant, que dans un fait de cette importance, on ne puiſſe diſcerner au juſte ce

qu'il y a de vrai. Mais ce qui doit faire juger combien cette défaite surpassa les précédentes, c'est que ceux des alliés, dont la fidélité avoit été inébranlable jusqu'à ce jour, commencerent à chanceller, sans avoir d'autre raison de leur inconstance, que la crainte de voir la République détruite. Voici les noms des peuples qui quitterent le parti des Romains, quoiqu'en différens temps. Les Attellans, les Calatins, les Hirpiniens, une partie de la Pouille, tous les Samnites, excepté les Pentres; les Brutiens & les Lucaniens, auxquels on peut ajouter ceux de Surrentum; toute la côte habitée par les Grecs; ceux de Metapont, de Tarente, de Crotone; ceux de Locres, & tous les habitans de la Gaule Cisalpine. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tant de malheurs & tant de pertes arrivées coup sur coup, ne purent obliger les Romains à parler de paix, ni avant l'arrivée de Varron à Rome, ni après qu'il fût rentré dans la ville, & y eût renouvellé la mémoire d'une si horrible défaite. Et dans des conjonctures si terribles, les citoyens firent paroître tant de fermeté & de grandeur d'ame, que tous les ordres allerent au-devant du Consul, lorsqu'il revint dans la ville, après une

Les Romains abandonnes de leurs alliés.

défaite dont il étoit la principale cause ; & qu'on lui rendit des actions de graces au nom de la République, de ce qu'il n'avoit point désesperé du salut de l'empire. Si un Général Carthaginois avoit eu le même sort, il n'y á point de supplice dont on ne l'eût jugé digne.

Fin du second Livre.





LIVRE III.

SOMMAIRE.

Les Campaniens se soulevent, & passent dans le parti d'Annibal. Magon envoyé à Carthage, pour y porter la nouvelle de la victoire remportée à Cannes, répand dans le vestibule du Sénat, les anneaux que les Carthaginois avoient arrachés des doigts des Chevaliers Romains tués dans la bataille On dit qu'il y en avoit un boisseau. Après cette nouvelle, Hannon, l'un des premiers de Carthage, conseille au Sénat de demander la paix aux Romains : mais est rebutté par ceux de la faction Barcine. M Marcellus, Préteur, fait une sortie de la ville de Nole sur Annibal, & remporte sur lui un avantage considérable. L'armée d'Annibal s'amollit dans les délices de Capoue, où elle passe l'hyver. Les habitans de Casilin assiégés par les Carthaginois, sont tellement pressés par la faim, qu'ils sont réduits à manger les rats & les souris, & jusqu'aux cuirs qu'ils arrachent de leurs boucliers. On remplace les Sénateurs morts d'un grand nombre de Chevaliers. Le Préteur L. Posthumius est defait & tué par les Gaulois, avec la plus grande partie de son armée. Les deux Scipions, Cn. & Publius battent Asdrubal en Espagne, & soumettent la Province au peuple Romain. Les soldats restés de la bataille de Cannes sont relégués en Sicile, pour y rester jusqu'à la fin de la guerre. Philippe, Roi de Macédoine, fait alliance avec An-

nibal. Le Consul Sempronius Gracchus défait les Campaniens. Le Préteur T. Manlius a d'heureux succès en Sardaigne contre les Carthaginois & les habitans du pays, & fait prisonniers Asdrubal, Magon & Hannon, Capitaines Carthaginois. Le Préteur Claudius Marcellus défait encore l'armée d'Annibal, & la met en fuite auprès de Nole; & il est le premier des Généraux Romains qui rend à ses citoyens l'espérance, que tant de défaites leur avoient ôtée.

ANNIBAL, après avoir vaincu les Romains à Cannes, après avoir pris & pillé leur camp, étoit aussi tôt passé de la Pouille dans le Samnium, & étoit entré dans le pays des Hirpiniens, sur la promesse que lui faisoit Statius, de lui livrer Compsa. Il y avoit dans cette ville un homme de qualité, nommé Trebius, qui tenoit un rang considérable parmi les siens. Mais la faction des Mopsiens, famille devenue puissante par la faveur des Romains, l'incommodoit. La nouvelle de la bataille de Cannes, & l'approche d'Annibal, que Trebius avoit soin de publier & de faire valoir, ayant chassé les Mopsiens de Compsa, la ville fut livrée à Annibal sans aucun obstacle, & reçut garnison Carthaginoise. Ce Général ennemi, après y avoir laissé son butin &

La ville de Mopsa se rend à Annibal.

ſes bagages, partagea ſon armée en deux corps. Magon, avec l'un, eut ordre de recevoir dans l'alliance des Carthaginois les villes de cette contrée qui ſe rendroient d'elles-mêmes, ou de forcer celles qui feroient réſiſtance. Annibal lui-même, avec l'autre, traverſant toute la Campanie, tira du côté de la mer inférieure, dans le deſſein de ſe rendre maître de Naples, afin d'avoir à ſa diſpoſition une ville qui lui donnât la liberté de la navigation. Quand il fut entré ſur les terres des Napolitains, il mit une grande partie des Numides en embuſcade dans des cavités & des enfoncemens, dont le terrein eſt rempli, & ordonna aux autres d'aller caracoller juſqu'aux portes de la ville, en faiſant parade du butin qu'ils avoient enlevé dans la campagne. Comme ils étoient en petit nombre, & qu'ils paroiſſoient s'avancer ſans précaution & ſans diſcipline, on fit ſortir ſur eux un eſcadron, qu'ils attirerent, en feignant de prendre la fuite, dans les embûches qu'on avoit préparéesà ce deſſein. Les cavaliers dont il étoit compoſé furent auſſi-tôt inveſtis : & il n'en ſerait pas échappé un ſeul, s'ils n'euſſent gagné le bord de la mer, & ne ſe fuſſent ſauvés à la nage dans des barques de pê-

Annibal tente la ville de Naples, mais en vain.

cheurs qui étoient en grand nombre près de la côte. Il y eut cependant quelques jenes gens de qualité qui périrent, ou furent pris dans le combat; du nombre desquels fut Hegeas, qui commandoit cet escadron, & qui fut tué pour avoir poursuivi les Numides avec plus de coutage que de prudence. Quand Annibal considéra depuis la hauteur des murailles de Naples, & qu'il eut reconnu leur solidité & leur épaisseur, il vit bien qu'il ne gagneroît rien à l'attaquer, & se désista de cette entreprîse.

Il tourne vers Capoue, ville perdue de luxe.

Delà il tourna ses pas du côté de Capoue. Les habitans de cette ville étoient plongés dans le luxe & dans les délices. C'étoit le fruit d'une longue paix & d'une prospérité continuelle depuis un grand nombre d'années. Mais au milieu d'une corruption générale, le plus grand de ses maux étoit l'horrible abus que le peuple faisoit de sa liberté. Parcuvius Calavius avoit trouvé le secret de rendre le Sénat dépendant du peuple, & par là, de se le soumettre à lui même. Ce citoyenpopulaire,quoique noble,avoit acquis par de mauvaises voies, avec de grandes richesses, un crédit infini dans Capoue. Il étoit par hasard, le premier Magistrat de cette ville,

Pacuvius Calavius assujettit le Sénat de Capoue au peuple, & à lui-même.

ville, l'année que les Romains furent vaincus à Trasimene. Il se persuada que le peuple, qui haïssoit le Sénat depuis long-temps, & qui est toujours avide de nouvautés, prendroit occasion de cette défaite, pour se porter à quelque grande extrêmité, comme d'égorger le Sénat, & de livrer Capoue à Annibal, si, avec son armée victorieuse, il s'approchoit de cette ville. Pacuvius étoit un méchant homme. Mais il n'étoit pas du nombre de ces scélerats du premier ordre, à qui les crimes les plus énormes ne coutent rien. Il étoit bien aise de dominer dans sa patrie; mais il ne vouloit pas qu'elle fût tout-à-fait ruinée: & il sçavoit qu'un état est absolument perdu, quand il n'a plus de conseil public. Il imagina donc un stratagême dont il espéroit tirer deux avantages tout à la fois; sçavoir, de sauver le Sénat, & de l'assujettir entiérement aux volontés du peuple & aux siennes. Pour cet effet, il assembla les Sénateurs; & pour faire entrer les esprits dans son dessein, il leur fit entendre, » qu'ayant épousé la fille d'Ap» pius, dont il avoit des enfants, & » ayant lui-même donné la sienne en » mariage à Livius, il se seroit bien gardé » de changer de parti, si une néceſſité

» indispensable ne l'y eût forcé. Mais » qu'ils étoient menacés d'un péril bien » plus pressant. Que la populace ne se » proposoit pas de se révolter pour » détruire ensuite le Sénat ; mais vou» loit commencer par se défaire du Sé» nat, en égorgeant tous ceux dont il » étoit composé, afin de se donner en» suite à Annibal. Qu'il sçavoit un » moyen de les préserver de ce péril ; » mais qu'il falloit, avant toutes cho» ses, qu'oubliant tous les démêlés qu'ils » avoient eu dans le gouvernement de » la République, ils s'abandonnassent » entiérement à sa bonne foi «. Et dès que les Sénateurs, saisis de crainte, lui eurent assuré qu'ils suivroient aveuglément ses conseils, » je vous enfermerai » dans le Sénat, leur dit-il, & feignant » d'approuver un dessein auquel je m'op» poserois en vain, & d'entrer moi» même dans la conspiration, je sçau» rai bien trouver le moyen de vous » sauver la vie. Je suis prêt à vous » donner de ma parole toutes les assu» rances & tous les garants que vous » me demanderez «. Quand ils parurent compter sur ses promesses, il fit fermer la salle où ils étoient assemblés, & mit des gardes dans le vestibule, pour empêcher que qui que ce soit ne pût entrer ni sortir.

Alors ayant assemblé le peuple : „ Il
„ y a long-temps, dit il, que vous sou-
„ haitez punir de leurs crimes des Séna-
„ teurs méchans & détestables. Vous
„ pouvez aujourd'hui tirer vengeance
„ des outrages que vous en avez reçus,
„ sans vous exposer au péril, en les
„ forçant les uns après les autres dans
„ leurs palais, où ils opposeroient à
„ vos efforts une foule de clients &
„ d'esclaves. Je les tiens enfermés dans
„ le Sénat, & vas les livrer à vos coups,
„ seuls & sans armes. Ayez seulement
„ soin de vous posséder, & de ne rien
„ faire avec précipitation & avec té-
„ mérité. Vous allez devenir les maî-
„ tres & les arbitres des peines que
„ chacun d'eux a méritées. Mais avant
„ toutes choses, il faut que vous soyez
„ tellement les maîtres de votre colere,
„ que vous préfériez l'utilité publique
„ à votre vengeance particuliere. Car
„ enfin, ce n'est qu'à ces Sénateurs-ci que
„ vous en voulez : & votre dessein n'est
„ pas que Capoue demeure absolument
„ sans aucun conseil public. Il faut,
„ ou que vous vous donniez un Roi,
„ ce que vous avez en horreur, ou que
„ vous ayez un Sénat, qui est le seul
„ conseil d'un état libre. C'est pour-
„ quoi vous devez, par le même acte,

» exécuter deux desseins également im-
» portans, détruire l'ancien Sénat, &
» en choisir un nouveau. Les Sénateurs
» vont paroître devant vous, les uns
» après les autres. Je vous demanderai
» ce que vous ordonnez de chacun
» d'eux. La Sentence que vous aurez
» prononcée sera exécutée dans le mo-
» ment. Mais vous aurez soin de nom-
» mer pour Sénateur un honnête hom-
» me, & un bon citoyen, avant qu'on
» punisse le coupable «. Après ce dis-
cours, il se plaça sur son tribunal. Il
ordonna qu'on jettât dans une urne
tous les noms des Sénateurs, & fit
venir hors de la salle celui dont le nom
en fut tiré le premier. Dès qu'il parut,
tous s'écrierent, » que c'étoit un mé-
» chant & un misérable, qui méritoit
» toute sorte de supplices. Je vois bien,
» dit Pacuvius, que vous condamnez
» celui-ci pour ses crimes. Rien n'est
» plus juste. Mais avant qu'on l'exécute,
» substituez-lui un Sénateur bon &
» équitable «. Tous les citoyens de-
meurerent d'abord dans le silence, faute
de trouver un plus homme de bien à
mettre en sa place. Ensuite quelqu'un
des plus effrontés de la multitude s'é-
tant hazardé d'en nommer un, on se
mit à crier encore plus fort; les uns

disant qu'ils ne le connoissoient point ; d'autres lui reprochant, ou la bassesse de sa naissance, ou l'indignité du métier qu'il exerçoit, ou la corruption de ses mœurs. Il se trouva encore de plus grandes difficultés à l'égard du deuxieme ou du troisieme, qu'on s'avisa de proposer. En sorte qu'on voyoit bien que le public étoit mécontent de l'ancien Sénateur, sur lequel on demandoit son avis ; mais qu'en même-temps, il étoit dans l'impossibilité de mieux trouver. En effet, il étoit inutile de remettre sur les rangs ceux qui avoient déjà été proposés, & dont les noms seuls avoient excité l'indignation de toute l'assemblée. Et ceux qu'on nomma ensuite étoient encore plus inconnus & plus méprisables que ceux qui les premiers s'étoient présentés à l'esprit. Ainsi tous les citoyens se retirerent chacun chez eux, en avouant, que de tous les maux, le plus supportable est encore celui auquel on est accoutumé, & ordonnant à Pacuvius de rendre la liberté aux anciens Sénateurs, & de les laisser dans leurs dignités.

Ce fut ainsi que Pacuvius sauva la vie aux Sénateurs de Capoue, & que par ce prétendu bienfait il les soumit à sa puissance, beaucoup plus qu'à celle du peu-

ple. Depuis ce temps-là, il exerça dans la ville une domination absolue, sans être obligé d'employer la violence ou les armes. Les Sénateurs, oubliant leur rang & leur liberté, flattoient le peuple, & lui faisoient bassement la cour. Ils invitoient les plus vils citoyens à manger chez eux : & lorsqu'il y avoit quelque procès à juger, pour gagner la faveur de la multitude, ils se déclaroient hautement pour celui auquel elle s'intéressoit. Enfin dans toutes les délibérations du Sénat, la décision étoit toujours telle que le peuple l'auroit donnée lui-même. Les habitans de Capoue avoient toujours vécu dans le luxe & dans les plaisirs. Ce penchant, qui leur venoit de la nature, étoit entretenu & fortifié par la fertilité de leurs campagnes, & le voisinage de la mer, deux sources qui leur fournissoient non-seulement ce qui étoit nécessaire à la vie, mais encore tout ce qui pouvoit flatter les sens, & amollir le cœur & le courage. Mais depuis ce temps, la vile complaisance des grands, & la licence outrée de la multitude, fit que personne ne mit plus de bornes à sa dépense, ni de frein à ses passions. On se mocquoit impunément des loix, des Magistrats & du Sénat. Et pour comble de malheurs,

Indigne abbaissement des Sénateurs de Capoue.

Causes du luxe & de la corruption des Campaniens.

après la bataille de Cannes, ce peuple porta l'insolence jusqu'à mépriser les Romains, dont il avoit jusques-là respecté l'autorité. La seule considération qui les empêcha de quitter sur le champ leur parti, pour s'attacher aux Carthaginois, c'est qu'il y avoit à Capoue plusieurs familles, des plus considérables & des plus puissantes de la ville, qui s'étoient unies, par des mariages avec celles de Rome ; & que les Romains avoient choisis parmi les troupes que les Campaniens leur fournissoient pour la guerre, trois cens cavaliers des plus illustres, & les avoient envoyés dans la Sicile, pour garder les villes de leur parti.

Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que leurs peres & meres & leurs plus proches parents obtinrent qu'on envoyât des Ambassadeurs au Consul Romain, au sujet de la défaite de Cannes. Ils le trouverent encore à Venouse, avec un petit nombre de soldats à demi armés, dans un état très-propre à donner de la compassion à de bons & de fideles alliés, mais qui ne lui attira, de la part d'un peuple aussi arrogant & aussi perfide que celui de Capoue, qu'un mépris que le Consul augmenta encore lui-même, en parlant avec trop de

Les Campaniens envoyent des Ambassadeurs à Varron, qui leur découvre trop la perte faite à Cannes.

ſincérité & de franchiſe, de la perte que les Romains avoient faite à Cannes. Car après que les députés lui eurent témoigné que le Sénat & le peuple de Capoue prenoient toute la part poſſible au malheur qui étoit arrivé aux Romains, & qu'ils lui eurent offert de la part de leur République, tous les ſecours dont ils avoient beſoin pour la guerre : » Quand vous nous promettez » de nous ſecourir, leur répondit-il, » vous nous faites le compliment ordi» naire en de pareilles conjonctures : » mais ce n'eſt pas aſſez pour l'état pré» ſent de notre fortune. Car que nous » eſt il reſté à Cannes, pour demander » à nos alliés qu'ils ſuppléent à ce qui » nous manque, comme ſi nous avions » encore une partie de ce qui nous eſt » néceſſaire ? Nous fournirez vous de » l'infanterie, comme ſi nous avions » de la cavalerie ? Eſt-ce de l'argent que » vous nous enverrez, comme ſi c'é» toit la ſeule choſe dont nous euſſions » beſoin ? La fortune ne nous a pas laiſ» ſé le moindre acceſſoire, bien loin » que nous ayons le principal. Légions, » cavalerie, armes & drapeaux, hom» mes & chevaux, argent & vivres, » nous avons tout perdu, ou ſur le » champ de bataille, ou le lendemain,

» à la prise des deux camps. Ainsi,
» Messieurs, il n'est pas question de
» nous aider dans la guerre, mais presque
» que de l'entreprendre & de la soutenir
» nir à notre place. Souvenez-vous du
» service que nous avons autrefois rendu
» du à vos ancêtres, lorsque renfermés
» comme ils étoient dans leurs murailles,
» les, & prêts à succomber aux attaques,
» ques, non-seulement d'un ennemi
» aussi puissant que le Samnite, mais
» même d'un peuple aussi foible que le
» Sidicinien, nous les prîmes sous notre
» tre protection, & combattîmes pour
» eux auprès de Saticule : & comme
» depuis ce temps-là nous avons soutenu
» tenu pendant cent ans contre les Samnites,
» nites, la guerre que nous avions entreprise
» treprise pour l'amour de vous, &
» dans laquelle nous avons souvent été
» malheureux avant de remporter enfin
» la victoire. Ajoutez à ce bienfait, que
» dans l'alliance que nous avons faite
» avec vous, nous vous avons traités
» d'égaux, lorsque nous pouvions vous
» avoir pour sujets, que nous vous avons
» rendu votre liberté & vos loix ; &,
» ce qui étoit très considérable avant
» la bataille de Cannes, avons donné à
» la plûpart de vos citoyens le droit
» de bourgeoisie à Rome, en les éga-

„ lant par là avec nous. C'eſt pourquoi
„ il faut, Campaniens, que vous par-
„ giez avec nous la perte que nous ve-
„ nons de faire, comme vous avez par-
„ tagé notre patrie. Si nous avions
„ pour ennemis les Samnites ou les
„ Toſcans, ce ſeroit au moins une
„ conſolation de voir que l'empire, en
„ paſſant de nos mains en celles des uns
„ ou des autres, ne ſortiroit cependant
„ pas de l'Italie. Mais nous avons af-
„ faire à un Carthaginois qui s'eſt fait
„ ſuivre juſqu'ici des extrêmités de la
„ terre, des bords de l'Océan & des
„ colomnes d'Hercule, par des ſoldats
„ qui ne ſont pas même originaires
„ d'Afrique, qui ne connoiſſent ni les
„ loix qui gouvernent les autres na-
„ tions, ni les ſentimens de la nature &
„ de l'humanité, ni les conditions des
„ traités & des alliances, ni le langage
„ néceſſaire à entretenir la ſociété par-
„ mi les hommes. Ces ſoldats déjà cruels
„ & ſauvages par eux mêmes, le ſont
„ devenus encore davantage par la diſ-
„ cipline dans laquelle leur Général les
„ fait vivre, en leur apprenant à ſe
„ faire des ponts & des digues avec des
„ corps morts, &, ce qui fait horreur
„ à dire, à aſſouvir leur faim & leur
„ ſoif de la chair & du ſang des hu-

„ mains. On ne ſçauroit les toucher,
„ ni preſque les voir ſans ſe ſouiller.
„ Voudriez-vous les avoir pour maî-
„ tres? Voudriez-vous, étant nés dans
„ l'Italie, aller prendre la loi dans l'A-
„ frique & à Carthage? Souffririez-vous
„ que l'Italie devint une Province des
„ Numides & des Maures? Il ſera glo-
„ rieux pour vous, Campaniens, d'a-
„ voir, par vos forces & votre fidélité,
„ relevé l'empire Romain, après une
„ chûte ſi funeſte & ſi lourde. Je crois
„ qu'on peut lever dans la Campanie
„ trente mille hommes de pied, & qua-
„ tre mille chevaux. Vous ne manquez
„ ni d'argent ni de vivres. Si votre fi-
„ délité eſt égale à votre fortune, les
„ Romains ne s'appercevront pas qu'ils
„ aient perdu la bataille, ni Annibal,
„ qu'il l'ait gagnée “.

Varron renvoya les députés de Capoue, après leur avoir ainſi parlé. Vibius Virius, l'un d'entr'eux, dit à ſes compagnons, en chemin faiſant, „ que
„ le temps étoit venu, où les Campa-
„ niens pouvoient non-ſeulement re-
„ couvrer les terres que les Romains
„ leur avoient injuſtement enlevées,
„ mais encore acquérir l'empire de tou-
„ te l'Italie. Qu'ils feroient alliance
„ avec Annibal à telles conditions qu'ils

„voudroient ; & quand ce Général, „ après avoir terminé la guerre, s'en re- „ tourneroit vainqueur en Afrique avec „ son armée, il ne falloit pas douter „ qu'il ne les laissât les maîtres de l'Ita- „ lie ". Tous les autres furent du sentiment de Virius. Et quand ils furent de retour à Capoue, ils y rendirent compte de leur ambassade, de façon qu'il n'y eut personne qui ne regardât la République Romaine comme absolument ruinée. Le peuple & la plus grande partie d s Sénateurs auroient sur le champ pris le parti d'Annibal, si les plus anciens, par l'autorité qu'ils conservoient encore, n'eussent fait différer ce changement de quelques jours. Mais enfin le plus grand nombre l'emporta sur la plus saine partie ; & on conclut que les députés qui étoient allé trouver Varron, seroient envoyés vers Annibal. Je trouve dans quelques auteurs, qu'avant de se déterminer absolument à la révolte, les Campaniens envoyerent des Ambassadeurs à Rome, pour demander aux Sénateurs qu'ils donnassent un des deux Consulats à un Campanien, s'ils vouloient obtenir leur secours contre les Carthaginois : mais que tout le Sénat, indigné d'une telle proposition, les chassa sur le champ de la salle où on

Les Campaniens envoyent des Ambassadeurs à Annibal, pour pour traiter avec lui.

ſeur donnoit audience, & envoya avec eux un Licteur qui devoit les mettre ce jour-là hors des terres de la République. Mais ce qui m'empêche de donner ce fait pour certain, c'eſt qu'il y a trop de conformité avec la propoſition que firent autrefois les Latins dans le même Sénat, & que Celius, & pluſieurs autres écrivains, ne l'auroient pas oublié, s'il eût été véritable.

Les Ambaſſadeurs qu'on avoit envoyé de Capoue à Annibal, firent alliance avec lui aux conditions ſuivantes. „ Que les Généraux, ni les Magiſ„ trats de Carthage, n'auroient aucun „ droit ſur les citoyens de Capoue : „ qu'on ne pourroit les obliger malgré „ eux de porter les armes, ou de ſou„ tenir aucune charge, ou de payer „ aucun tribut. Que Capoue ſeroit „ gouvernée par ſes loix & ſes Magiſ„ trats, comme avant le traité. Qu'An„ nibal fourniroit aux Campaniens, à „ leur choix, trois cens priſonniers Ro„ mains, dont ils feroient l'échange avec „ les trois cens Campaniens qui ſer„ voient en Sicile, pour les Romains. Outre ces conditions qui étoient exprimées dans le traité, le peuple de Capoue ſe porta, en faveur d'Annibal, à une extrêmité contre les Romains,

Conditions de l'alliance des Campaniens avec Annibal.

Horrible cruauté des Campaniens.

qu'il n'avoit point exigée. Il arréta tous les Officiers, & autres citoyens Romains, qui se trouverent à sa disposition, soit qu'ils fussent à Capoue pour les affaires de la guerre, ou pour celles qui les regardoient en particulier : & les ayant enfermés dans des bains, sous prétexte de s'assurer de leurs personnes, il les y laissa mourir avec une cruauté inouie, étouffés par la vapeur du lieu, qui leur ôta la liberté de respirer. Decius Magius s'étoit opposé de toutes ses forces à cet acte d'inhumanité, aussi-bien qu'à l'ambassade qu'on décernoit vers Annibal. C'étoit un homme à qui il ne manquoit, pour avoir la souveraine autorité dans sa patrie, que d'avoir affaire à des citoyens sensés. Lorsqu'il vit qu'Annibal envoyoit une garnison dans Capoue, il leur représenta avec toute l'éloquence possible, la domination orgueilleuse de Pyrrhus, & la servitude indigne des Tarentins, pour les détourner d'un dessein si pernicieux. Et quand, malgré ses remontrances, la garnison Carthaginoise eût été reçue, il ne se rebuta point encore. Il les exhorta fortement, ou à la chasser de leur ville, ou, s'ils vouloient, par une action glorieuse & mémorable, expier le crime qu'ils avoient commis, en trahissant si

Decius Magius attaché au parti des Romains. Son caractere.

indignement les plus anciens de leurs alliés, avec qui ils étoient unis par tant de mariages contractés entre les deux nations, à égorger les ſoldats d'Annibal, & à rentrer dans l'amitié des Romains. Comme Magius ne s'étoit point caché en parlant ainſi, Annibal en fut bientôt informé. Il lui envoya ſur le champ ordonner de le venir trouver hors de la ville. Magius repondit fiérement, » qu'il n'iroit pas, & qu'Annibal n'avoit aucun droit ſur les habitans de Capoue «. Alors ce Général, tranſporté de colere, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, & qu'on le traînât de force juſques dans ſon camp. Mais après quelques momens de réflexion, craignant qu'un traitement ſi violent n'aigrît les eſprits des citoyens, & n'excitât quelque tumulte dans Capoue, il envoya un courrier à Marius Bloſius, Préteur des Campaniens, pour l'avertir que le lendemain il ſe rendroit lui-même à Capoue; & en effet il partit, comme il l'avoit dit, avec un petit nombre de ſoldats. Le Préteur ayant aſſemblé les citoyens, leur ordonna d'aller au-devant d'Annibal, en grand nombre, avec leurs femmes & leurs enfants. Tout le monde y courut, non-ſeulement par obéiſſance, mais encore

Annibal eſt reçu dans Capoue.

par curiosité, pour voir un Général qui s'étoit signalé par tant de victoires. Magius ne sortit point de la ville. Mais afin qu'on ne pût pas dire que la crainte d'un châtiment, qu'il n'avoit point mérité, l'empêchoit de paroître, il ne se tint pas renfermé dans sa maison. Il se promena dans la place publique, avec son fils, & un petit nombre d'amis, pendant que toute la ville étoit en mouvement pour recevoir Annibal & le considérer à loisir. Annibal ne fut pas plutôt entré dans Capoue, qu'il demanda qu'on assemblât le Sénat. Mais les premiers de la ville l'ayant prié de remettre à un autre temps les affaires sérieuses, & de souffrir qu'on passât dans la joie le premier jour qu'il les honoroit de sa présence, il modéra la colere à laquelle il étoit naturellement porté; & pour ne point refuser aux Campaniens la premiere grace qu'ils lui demandoient, il passa la plus grande partie de la journée à visiter ce qu'il y avoit de curieux & de remarquable dans la ville.

Il logea dans la maison de Stenius & de Pacuvius, deux freres, dont le nom de famille étoit *Minius Celer*. Ils étoient des plus distingués de Capoue par leur naissance & leurs grandes richesses.

Pacuvius Calavius, dont nous avons déjà parlé, chef de la faction qui avoit engagé Capoue dans les intérêts d'Annibal, y amena son fils, après l'avoir arraché avec peine de la compagnie de Decius Magius, avec qui il avoit toujours fortement soutenu le parti des Romains contre les Carthaginois, sans que l'exemple de la plus grande partie de ses compatriotes, ni l'autorité paternelle eût pu le faire changer de sentiment. Annibal étoit informé de sa conduite & de ses intentions. Aussi son pere n'entreprit-il point de le justifier. Mais par ses prieres, il obtint qu'il lui pardonnât sa faute; ce qu'il fit de si bonne grace, qu'il l'invita même à se trouver avec son pere chez ses hôtes, à un repas, où, de toute la ville, il n'admit avec eux que le seul Jubellius Taurea, l'un des plus braves de la noblesse Campanienne. Ils n'attendirent pas le soir pour se mettre à table; & le repas ne se ressentit nullement de la frugalité Carthaginoise, ni de la discipline militaire. Mais il fut tel qu'on peut s'imaginer qu'il pouvoit être dans la maison la plus opulente & la plus voluptueuse d'une ville, dont les moindres citoyens étoient accoutumés à vivre dans la bonne chere & dans

On fait à Annibal, dans Capoue, un festin superbe.

les délices. Le seul Perolla, fils de Calavius, ne put être engagé à témoigner de la joie, quelques instances que lui fissent les maîtres de la maison, & quelquefois Annibal lui-même. Il rejetta sa mélancholie sur sa mauvaise santé. Et son pere ajoutoit, qu'il n'étoit pas surprenant, après ce qui s'étoit passé, qu'il parût embarrassé en présence d'Annibal. Vers le soir, son pere étant sorti de la salle où l'on mangeoit, il le suivit jusques dans un jardin qui étoit derriere la maison. Et là, le tirant à l'écart : Mon pere, lui dit-il, si vous voulez me croire, non-seulement nous obtiendrons des Romains le pardon de l'injure que nous leur avons faite, en les abandonnant pour Annibal, mais nous serons auprès d'eux en plus grande faveur & en plus grande considération que nous n'avons jamais été". Son pere lui demanda, avec étonnement, ce qu'il s'agissoit de faire. Alors découvrant un poignard qu'il avoit caché sous sa robe : „ Je m'en vas égorger Annibal, lui dit-il, & sceller de son sang la nouvelle alliance qu'il nous convient de faire avec les Romains. J'ai voulu vous en avertir auparavant; afin que vous choisissiez, ou d'être présent à l'exécution de mon

Perolla, fils de Calavius, offre à son pere de tuer Annibal.

„ dessein, ou de vous éloigner, si vous
„ l'aimez mieux ".

Calavius ayant vu le poignard, & entendu le discours de son fils, aussi effrayé que s'il eût été présent à l'action, & qu'il eût vu couler le sang d'Annibal : „ Je vous conjure, lui dit-il, „ mon fils, par toute la tendresse que „ les peres ont pour leurs enfants, & „ par tout le respect que les enfants „ doivent à leurs peres, de ne vous „ point exposer, en commettant à mes „ yeux le plus énorme de tous les cri„mes, à souffrir les supplices les plus „ affreux. Il n'y a que très peu d'heures „ nous avons fait alliance avec Anni„bal, en lui donnant les gages les plus „ sacrés de notre affection, & en pre„nant tout ce qu'il y a de Dieux à té„moin de notre bonne foi. Le traité „ a été suivi d'un sacrifice solemnel, „ & le sacrifice, d'un repas où l'on ne „ doit respirer que l'amitié & la joie. „ Quoi! en sortant de table, nous pren„drions les armes contre lui? nous souil„lerions du sang de notre allié & de „ notre hôte, cette table sacrée à la„quelle il nous a fait l'honneur de „ nous admettre, parmi un si petit „ nombre de Campaniens? J'ai bien pu „ appaiser Annibal justement irrité con„tre mon fils : & je ne pourrai faire

Calavius détourne son fils d'un dessein, dont il lui represente les suites funestes.

„quitter à mon fils les armes impies qu'il „a prises pour tuer Annibal ? Je veux „que vous n'ayez aucun égard à la reli„gion des traités, ni à la sainteté des ser„ments, ni à la majesté des Dieux ; je „vous permets de commettre le plus „grand des crimes, pourvu qu'il ne „cause pas votre perte. Mais serez„vous assez hardi pour attaquer seul „Annibal ? Que deviendra pendant ce „temps-là cette foule d'esclaves & „d'hommes libres qui l'environnent ? „Tous ces yeux qui veillent sans cesse „à sa conservation, seront-ils fermés ? „Tous ces bras, qui sont armés pour „sa défense demeureront-ils engourdis, „tandis que vous exécuterez un dessein „un dessein aussi criminel qu'il est ex„travagant ? Soutiendrez-vous seule„ment les regards d'Annibal, qui font „trembler le peuple Romain & ses ar„mées ? Et quand il n'auroit point d'au„tre appui que moi, aurez-vous assez „de courage, ou de cruauté, pour me „frapper moi-même, quand je me „mettrai entre lui & vous ? Car, je ne „vous le dissimule pas ; avant de lui „donner la mort, il faut que vous m'ô„tiez la vie : avant de lui percer le „cœur, il faut que vous perciez le mien „le premier. Croyez-moi, renoncez à „une si étrange résolution, plutôt que

„ de ſuccomber en voulant l'exécuter.
„ Ecoutez les prieres que je vous fais
„ pour Annibal, comme il a écouté
„ celles que je lui ai faite pour vous".
Perolla ayant entendu ce diſcours, ſe mit à pleurer. Alors ſon pere l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & ne ceſſa point de le conjurer, qu'il ne l'eût obligé à quitter ſon poignard, & à renoncer à ſon deſſein. „ Je trahis ma patrie, dit
„ alors le jeune homme, pour obéir à
„ mon pere. Pour vous, ajouta-t il,
„ vous êtes bien à plaindre & bien mal-
„ heureux d'avoir à ſoutenir le fardeau
„ d'une triple trahiſon. Car vous vous
„ êtes oppoſé trois fois au ſalut de
„ Capoue : la premiere, quand vous
„ avez porté vos citoyens à ſe revolter
„ contre les Romains ; la ſeconde, quand
„ vous leur avez conſeillé de s'allier avec
„ Annibal ; & enfin aujourd'hui, que
„ vous m'empêchez de les réconcilier
„ avec les Romains. Chere patrie, re-
„ cevez ce fer dont je m'étois armé
„ pour vous ſauver, puiſque mon pere
„ me l'arrache des mains " Après avoir dit ces mots, il jetta le poignard derriere la muraille du jardin où cette ſcêne ſe paſſoit ; & pour n'être point ſuſpect à Annibal, il revint avec ſon pere dans la ſalle du feſtin, où la

plûpart des conviés étoient encore à table.

Le lendemain, les Sénateurs s'assemblerent en grand nombre, pour recevoir Annibal. Le premier discours qu'il leur fit, fut très-civil, & rempli de témoignages d'amitié & de bienveillance. Il les remercia d'avoir préféré l'alliance des Carthaginois à celle des Romains. Et parmi les promesses magnifiques qu'il leur fit, » il les assura que dans » peu, Capoue seroit la capitale de » toute l'Italie, & que les Romains, » eux-mêmes, y viendroient recevoir » la loi avec les autres peuples. Qu'il y » avoit cependant parmi eux un homme » qui ne devoit avoir aucune part à l'a- ,, mitié des Carthaginois, ni être com- ,, pris dans le traité qu'on venoit de fai- ,, re avec eux : qu'il ne méritoit pas ,, même le nom de Campanien, puis- ,, qu'il étoit seul opposé au sentiment ,, de ses compatriotes. C'étoit Decius ,, Magius. Qu'il demandoit qu'on le lui ,, livrât ; & qu'en sa présence, le Sénat, ,, après avoir pris connoissance de son ,, crime, donnât un arrêt de condam- ,, nation contre lui ''. Il ne s'en trouva pas un seul qui osât répliquer, quoique la plûpart sentissent bien que Magius ne méritoit pas un traitement si indigne,

Promesses magnifiques d'Annibal aux Campaniens.

Annibal demande qu'on lui livre Decius Magius.

& qu'Annibal, dès le commencement, donnoit une furieuse atteinte à leur liberté. Le premier Magiſtrat ſortit auſſitôt de la ſalle; & s'étant placé ſur ſon tribunal, il fit amener Magius devant lui, & lui ordonna de ſe défendre. Mais ce citoyen, ſans rien rabattre de ſa fierté, ſoutint hardiment, que le traité qu'on avoit fait ne donnoit aucun droit ſur lui à Annibal. Là-deſſus il fut chargé de chaînes, & conduit par un licteur dans le camp des Carthaginois, hors de la ville. Tant qu'il marcha, la tête découverte, il ne ceſſa de haranguer le peuple, qui le ſuivoit en foule. „ Voilà, diſoit-il, Campaniens, „ la liberté dont on vous a flattés, & „ ſur laquelle vous avez compté. En „ plein jour, au milieu de la place pu- „ blique, & ſous les yeux de tous tant „ que vous êtes, on charge de chaînes „ & on mene à la mort, un de vos plus „ conſidérables citoyens! En uſeroit- „ on autrement, ſi Capoue avoit été „ priſe d'aſſaut? Allez au-devant d'An- „ nibal. Ornez vos maiſons & votre vil- „ le, pour le mieux recevoir. Célébrez „ comme une fête ſolemnelle, le jour „ de ſon entrée, & du triomphe qu'il „ remporte ſur votre compatriote ",

Magius reproche aux Campaniens leur trahiſon & leur ſervitude.

Comme on vit qu'à ces discours le peuple commençoit à s'émouvoir, on lui couvrit la tête, & on l'entraîna, au plus vîte, hors des portes de la ville, & jusques dans le camp des Carthaginois. On le mit aussi-tôt sur un vaisseau, qui avoit ordre de le mener à Carthage. Annibal craignoit que l'indignité d'un tel traitement ne fît repentir le Sénat même d'avoir si facilement livré le premier de la ville: & que si on lui envoyoit des députés pour demander sa liberté, il ne se trouvât dans la nécessité, ou de refuser à ses alliés la premiere grace qu'ils lui auroient demandée, ou de laisser à Capoue un homme qui chercheroit toujours les occasions de soulever le peuple contre lui, & de le faire rentrer dans le parti des Romains. Le vaisseau qui le portoit fut poussé par la tempête jusqu'à Cyrene, qui étoit alors sous la domination des Rois d'Egypte. Magius ne fut pas plutôt entré dans cette ville, qu'il alla embrasser la statue de Ptolomée: Et ceux qui étoient chargés de lui, l'ayant conduit delà à Alexandrie, & présenté à Ptolomée lui-même, ce Prince n'eut pas plutôt appris qu'Annibal, contre la foi du traité, l'avoit fait charger de chaînes, qu'il le fit mettre en liberté,

Magius est porté par la tempête à Cyrene en Egypte. Et de là, conduit à Alexandrie, où il est mis en liberté par le Roi Ptolomée,

avec permiſſion de retourner à Rome, ou à Capoue, s'ils aimoient mieux. Magius lui répondit, » qu'il ne ſeroit pas » en ſûreté à Capoue : qu'il ſe retire» roit volontiers à Rome, ſi ce n'étoit » que les Romains étant actuellement » en guerre avec les Campaniens, il y » ſeroit regardé comme un déſerteur, » plutôt que comme un hôte. Qu'il n'y » avoit point de pays dans l'univers, où » il aimât mieux paſſer le reſte de ſes » jours, que dans les états d'un Prince » à qui il étoit redevable de la vie & » la liberté «.

L'ambaſſadeur Romain revient de Delphes, & rapporte la réponſe de l'Oracle.

Cependant Q. Fabius Pictor revint à Rome de Delphes, où il avoit été envoyé en ambaſſade, & rapporta la réponſe de l'Oracle, dans un écrit, où on avoit exprimé d'abord le nom des Dieux à qui on devoit faire des ſacrifices, & les cérémonies qu'on y devoit obſerver. Enſuite, on y liſoit ce qui ſuit mot pour mot. » Si vous en agiſſez » ainſi, Romains, vos affaires iront de » mieux en mieux à l'avenir, & votre » République ſera plus heureuſe & plus » floriſſante de jour en jour ; & vous au» rez la victoire ſur vos ennemis. Lorſ» que vos entrepriſes auront réuſſi ſelon » vos ſouhaits, & que votre empire ſera » hors de tout péril, ne manquez pas

» d'envoyer à Apollon Pythien des » dons & des offrandes convenables, & » de lui faire des sacrifices : & de mettre dans ses temples une partie du butin & des dépouilles que vous aurez » prises sur vos ennemis; & gardez-» vous de vous abandonner à une joie » folle & démesurée «. Lorsqu'il eut lu ces mots, traduits du Grec en sa langue, il ajouta, » qu'aussi-tôt après être sorti » du temple, il avoit offert de l'encens » & du vin à tous ces Dieux : & que le » Prêtre du lieu lui avoit ordonné de » s'embarquer avec la couronne de laurier avec laquelle il s'étoit présenté devant Apollon, & lui avoit fait des » libations, & de ne la point ôter de » dessus sa tête, qu'il ne fût arrivé à Rome. Qu'il avoit obéi avec beaucoup » d'exactitude & de piété, & avoit ensuite posé la couronne dans le temple » & sur l'Autel d'Apollon «. Le Sénat ordonna qu'on fit incessamment les sacrifices ordonnés par l'Oracle, avec l'attention & les cérémonies qui conviendroient.

Magon porte à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Rome & dans l'Italie, Magon, fils d'Amilcar étoit allé annoncer à Carthage la bataille & la victoire de Cannes. Il n'étoit pas parti immédiate-

ment après cette action : mais avant de s'embarquer, il s'étoit arrêté pendant quelques jours dans l'Abruzze, par l'ordre de son frere, pour recevoir dans l'alliance des Carthaginois, les villes qui quittoient le parti des Romains. Lorsqu'on l'eut admis à l'audience dans le Sénat de Carthage, il rendit compte de tout ce que son frere avoit exécuté dans l'Italie. » Qu'il avoit combattu contre * » six Généraux, dont quatre étoient » Consuls, & des deux autres, l'un » Dictateur, & l'autre maître de la ca- » valerie. Que dans les différentes ba- » tailles qu'il avoit livrées à six armées » consulaires, il avoit tué plus de deux » cens mille ennemis, & en avoit fait » prisonniers plus de cinquante mille. » Que des quatre Consuls avec qui il » avoit eu affaire, il en avoit tué deux » sur le champ de bataille. Qu'un » troisieme avoit été dangereusement » blessé; & que le dernier, après la » perte de son armée entiere, s'étoit à » peine sauvé avec cinquante hommes. » Que le maître de la cavalerie, dont » l'autorité égaloit celle des Consuls, » avoit été défait & mis mis en fuite. Que » le Dictateur étoit le seul sur qui il n'eut » point remporté d'avantage, parce qu'il

* T. Live en omet un; car il y en avoit sept.

» avoit toujours évité d'en venir aux
» mains avec lui. Que les peuples de
» l'Abruzze & de la Pouille, avec une
» partie des Samnites& des Lucaniens,
» avoient quitté les Romains pour les
» Carthaginois. Que Capoue, la capi-
» tale non-seulement de la Campanie,
» mais de toute l'Italie, depuis la dé-
» faite des Romains à Cannes, s'étoit
» elle-même livrée à Annibal. Qu'il
» étoit juste de rendre aux Dieux des
» actions de graces proportionnées aux
» victoires qu'ils avoient remportées sur
» les ennemis par leur protection «. Ensuite, pour prouver par des effets les succès qu'il avoit étallé dans son discours, il fit répandre dans le vestibule du Sénat les anneaux d'or qu'on avoit arrachés des doigts des vaincus à Cannes. Quelques auteurs ont écrit qu'il s'en trouva trois boisseaux. Mais l'opinion la plus vraisemblable, est qu'il n'y en avoit qu'un boisseau. Il ajouta, pour donner une plus grande idée de la perte que les Romains avoient faite dans cette journée, qu'il n'y avoit que les Chevaliers & même les premiers d'entr'eux, qui fussent en droit d'en porter. Le résultat de sa harangue fut, » que
» plus ils avoient d'espérance de ter-
» miner bientôt la guerre à leur avan-

» tage, plus on devoit faire d'efforts » pour envoyer toute ſorte de ſe» cours à Annibal. Qu'il faiſoit la » guerre loin de ſon pays, dans une » terre étrangere, où il étoit entouré » d'ennemis de tous côtés : qu'on y con» ſumoit beaucoup de vivres & d'ar» gent : & que tant de batailles n'a» voient pu détruire les armées enne» mies, ſans affoiblir conſidérablement » celle de vainqueur. Qu'il falloit donc » envoyer des recrues, des vivres & de » l'argent à des ſoldats qui avoient rendu » de ſi grands ſervices à la République » de Carthage «.

Comme ce diſcours de Magon avoit répandu la joie dans toute l'aſſemblée, Himilcon, de la faction de Barca, crut avoir trouvé une belle occaſion d'inſulter Hannon. Ainſi s'adreſſant à lui d'un air mocqueur : » Et bien, Hannon, » dit-il, que dites vous de ceci ? Etes» vous encore fâche qu'on ait entrepris » la guerre contre les Romains ? Vou» lez-vous encore qu'on leur livre An» nibal ? Parlez : oppoſez-vous aux ac» tions de graces qu'on propoſe de » rendre aux Dieux. Faites-nous enten» dre dans le Sénat de Carthage les pa» roles & les ſentimens d'un Magiſtrat

Himilcon, de la faction d'Annibal, inſulte Hannon.

Hannon répond à Himilcon, & le tourne en ridicule.

» Romain. Messieurs, répondit Hannon, je me serois tû aujourd'hui, pour » ne point troubler par un discours, » qui ne sera peut être pas de votre goût, » la joie à laquelle je vois que tout le » monde s'abandonne. Mais si je ne ré- » pondois rien à un Sénateur, qui me » demande si je me repends encore de la » guerre que nous avons entreprise con- » tre les Romains, il pourroit attri- » buer mon silence, ou à un orgueil » mal entendu, ou à l'aveu tacite que » je ferois de ma faute. Ni l'un ni l'au- » tre ne convient, dans une assemblée, » où on a la liberté de m'interroger, » comme j'ai celle de répondre. Je dé- » clare donc à Himilcon, que j'ai tou- » jours condamné cette guerre, & que » je ne cesserai point d'en accuser l'au- » teur, tout invincible qu'on nous le » fait, que je ne la voie terminée, par » un traité dont les conditions soient » supportables : Et je regretterai tou- » jours l'ancienne paix, jusqu'à ce qu'on » en ait fait une nouvelle. Ainsi les avan- » tages que Magon vient de vanter font » déjà plaisir à Himilcon & aux autres » satellites d'Annibal. Je m'en réjouirois » comme les autres, parce que si nous » voulons profiter du succès que nous

» avons eu jusqu'ici, ils peuvent nous
» procurer des conditions plus favora-
» bles. Mais si nous laissons passer un
» temps, où nous pouvons paroître don-
» ner la paix, plutôt que la recevoir, je
» crains fort que nous ne perdions même
» tout le fruit de ces succès qu'on fait
» tant valoir. Et après tout, qu'est-ce
» que c'est que ces grandes victoires?
» J'ai taillé en pieces les armées des en-
» nemis. Envoyez-moi des soldats. Que
» demanderiez vous donc, si vous aviez
» été vaincu? Je me suis emparé des
» deux camps ennemis, remplis appa-
» remment de butin & de toute sorte
» de provisions. Envoyez-moi des vi-
» vres & de l'argent. Que demande-
» riez vous autre chose, si vous aviez
» vous-même perdu votre camp? Mais
» afin que je ne sois pas le seul ici qu'on
» mette sur la sellete, (car il me sem-
» ble que j'ai autant de droit d'inter-
» roger Himilcon; qu'il en a de me
» faire des questions) que lui ou Ma-
» gon me réponde. La défaite de Can-
» nes a détruit l'Emprie des Romains,
» dites-vous, & toute l'Italie est sou-
» levée contre eux. Dites nons donc,
» de tous les peuples du nom Latin,
» s'il y en a quelqu'un qui ait pris vo-
» tre parti; & si, de tous les citoyens

» qui composent les trente-cinq tribus » de Rome, il s'en est trouvé un seul » qui ait déserté ? Magon ayant répon- » du, que ni l'un ni l'autre n'étoit arri- » vé : nous avons donc encore, repli- » qua-t-il, plus d'ennemis sur les bras » que nous n'en pouvons soutenir. Di- » tes-nous donc, au moins, reprit-il, » quelle est la disposition des ennemis » qui nous restent, & s'ils conservent » encore quelque esparance. C'est ce » que je ne sçais pas, dit Magon. Il n'y » a cependant rien de si aisé à sçavoir. » Avez-vous appris qu'on ait parlé dans » le Sénat de Rome de demander la » paix ? Les Romains ont-ils envoyé des » Ambassadeurs à Annibal pour en trai- » ter ? Magon ayant répondu que non : » nous avons donc encore la guerre aussi » entiere, que le jour qu'Annibal passa » en Italie, répondit l'autre. Il y en a » plusieurs parmi nous qui se souvien- » nent des vicissitudes de la premiere » guerre. Nos affaires ne furent jamais » dans un meilleur état, qu'elles étoient » avant le consulat de C. Lutatius & de » P. Posthumius. Nous fumes vaincus » aux isles Egathes, sous leur consulat » même. Si la fortune vient aujourd'hui » à changer, ce que je prie les Dieux » d'empêcher, pouvons-nous compter

» que nous aurons la paix, quand nous
» ferons vaincus, pendant que perfonne
» ne nous l'offre, à préfent que nous
» fommes victorieux. Pour moi, s'il
» s'agiffoit, ou de donner la paix aux
» Romains, ou de la recevoir d'eux, je
» fçais ce que j'aurois à dire. Mais fi vous
» me confultez fur les propofitions de
» Magon, voici quel eft mon fenti-
» ment. Ou Annibal eft victorieux, &
» en ce cas il n'a pas befoin de fecours;
» ou il nous entretient & nous leurre
» par de fauffes & de vaines efpérances;
» & en ce cas, il mérite encore moins
» d'être écouté. Le difcours d'Hannon ne fit pas beaucoup d'impreffion fur les efprits. Ils étoient trop préoccupés de la joie qu'infpire la victoire, pour rien écouter de ce qui pouvoit l'altérer. Et la haine qui avoit toujours divifé la famille d'Annibal & la fienne, le rendoit fufpect : outre qu'ils étoient perfuadés, que pour peu qu'ils fiffent d'efforts, ils verroient inceffamment terminer la guerre à leur avantage. C'eft pourquoi, d'un confentement unanime, on rendit un arrêt, en vertu duquel on devoit envoyer à Annibal un renfort de quatre mille Numides, quarante éléphants & une grande fomme d'argent. Et en même temps, on fit partir un Dictateur

avec Magon, pour aller lever dans l'Espagne vingt mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie, dont on devoit recruter l'armée de cette Province, & celle d'Italie. Mais ces ordres furent exécutés avec beaucoup de lenteur & de nonchalance, comme il arrive assez souvent dans la bonne fortune.

Les Romains agissent avec beaucoup de vigueur.

Les Romains, au contraire, étoient attentifs à réparer leurs pertes. Outre leur industrie & leur application naturelle, l'adversité les rendoit alertes & diligens. Le Consul ne manquoit à rien de ce qui regardoit son ministere. Et le Dictateur M. Junius Pera, après avoir satisfait aux devoirs de la religion, demanda au peuple qu'il lui fût permis de monter à cheval. Et aussi-tôt il fit prendre les armes aux deux légions que les Consuls avoient levées dès le commencement de l'année, aux huit mille esclaves dont on a parlé ci dessus, & aux cohortes qu'on avoit tirées du territoire de Picene, & de celui de Gaule. Et comme ces forces ne lui paroissoient pas suffisantes, il eut recours à un remede qu'on n'emploie que dans les conjonctures les plus extrêmes & les plus désespérées, & lorsque l'honneur est obligé de céder à l'intérêt

On tire les criminels des prisons, & on leur donne des armes.

Il publia un édit par lequel il mettoit en liberté tous ceux qui étoient retenus dans les prisons, ou pour les crimes capitaux qu'ils avoient commis, ou pour les dettes qu'ils avoient contractées. Il acquittoit les uns & les autres de ce qu'ils devoient, ou à la justice, ou à leurs créanciers, à condition qu'ils serviroient dans les troupes en qualité de soldats. Cette derniere espece lui fournit six mille hommes qu'il arma des dépouilles que C. Flaminius avoit prises sur les Gaulois, & qu'il avoit fait porter à Rome, pour honorer son triomphe. Après ces dispositions, il partit de la ville avec vingt-cinq mille hommes en état de combattre. Pour Annibal, après s'être assuré de Capoue, il fit une seconde tentative sur la ville de Naples. Mais voyant que ses habitans n'étoient ni attirés par ses promesses, ni intimidés par ses menaces, il fit passer ses troupes dans le territoire de Nole, & tourna toutes ses vues du côté de cette ville. Il n'exerça d'abord aucunes hostilités, ne désespérant pas d'engager les habitans à une reddition volontaire. Mais en même temps il leur fit connoître que si la douceur étoit inutile, il n'y avoit point d'outrages auxquels ils ne dussent s'attendre. Les Sénateurs, & sur-

Annibal va du côté de Nole, partagé en deux factions.

tout les principaux d'entr'eux, étoient constamment attachés au parti des Romains. Le peuple naturellement avide des nouvautés, penchoit entiérement du côté d'Annibal. Il craignoit le pillage des terres, & tous les malheurs qui ont coutume d'accompagner & de suivre le siege des villes : outre qu'il y avoit des esprits inquiets qui le sollicitoient à la révolte. Le Sénateurs virent bien que s'ils entreprenoient de soutenir l'alliance des Romains ouvertement & d'autorité, ils ne gagneroient rien sur une populace mutinée. C'est pourquoi ils résolurent de dissimuler & d'éloigner par là la perte de la ville. Ils firent entendre au peuple qu'ils approuvoient le dessein de s'unir avec Annibal, mais qu'il étoit à propos de sçavoir à quelles conditions ils entreroient dans cette nouvelle alliance. Ayant gagné du temps par cette adresse, ils envoyerent promptement des députés au Préteur M. Claudius Marcellus, qui pour lors étoit à Canouse avec une armée, pour lui apprendre le danger auquel étoit exposée la ville de Nole. Qu'Annibal étoit maître de la campagne, & que la ville même seroit bientôt en son pouvoir, si elle n'étoit secourue. Que les Sénateurs n'en avoient différé la reddition,

Les Sénateurs de Nole appellent Marcellus à leur secours contre le peuple déclaré pour Annibal.

qu'en promettant au peuple qu'ils traiteroient avec les Carthaginois quand il le souhaiteroit. Marcellus loua le zele & la fidélité des Sénatenrs de Nole, & leur ordonna d'user de la même dissimulation, pour tirer la chose en longueur jusqu'à son arrivée. Il leur défendit surtout de parler de ce qui venoit de se passer entr'eux & lui, ni du secours qu'ils attendoient de la part des Romains. Pour lui, étant aussi-tôt parti de Canouse, il s'avança vers Calatie, & ayant passé le Vulturne, il se rendit à Nole, en traversant le pays de Saticul & de Trebula, au-dessus de Suessule, & en suivant toujours le chemin des montagnes.

Annibal n'eut pas plutôt appris que Marcellus approchoit, qu'il décampa de devant Nole, & descendit vers la mer, du côté de Naples. Il avoit une passion extrême de s'emparer de cette ville, afin d'avoir un port, où il pût recevoir en sûreté les vaisseaux qui lui viendroient d'Afrique. Mais dès qu'il sçut que le Préteur M. Julius Silanus veilloit à la conservation de Naples, où les habitans eux-mêmes l'avoient appellé, voyant qu'il n'y avoit pas plus à gagner de ce côté-là, que de celui de Nole, il s'approcha de Nucerie; & ayant

tenu long-temps cette ville bloquée ; ayant inutilement employé, tantôt la force ouverte pour s'en rendre maître, tantôt les promesses pour engager le peuple ou les principaux à le recevoir ; il la réduisit ensuite par la famine : & d'abord il convint avec les habitans, qu'après lui avoir livré leurs armes & tous leurs effets, ils se retireroient où ils voudroient. Mais ensuite voulant au commencement de sa domination, gagner par la douceur & la clémence, tous les peuples d'Italie, excepté les Romains, il promit des honneurs & des récompenses à tous ceux qui voudroient rester & le servir dans ses armées. Il ne s'en trouva pas un seul qui acceptât ses offres. Tous s'en allerent chacun de son côté chez leurs amis ou leurs hôtes. Ceux qui n'avoient pas cette ressource, se disperserent au hasard dans les villes de la Campanie, sur-tout à Nole ou à Naples. Environ trente Sénateurs des plus considérables de la ville, se présenterent pour entrer dans Capoue. Mais les habitans leur en ayant fermé les portes, pour les punir de ce qu'ils n'avoient pas voulu recevoir Annibal, ils se retirerent à Cumes. Annibal abandonna le butin de Nucerie aux soldats, qui, en conséquence, pillerent & bru-

Annibal réduit Nucerie par la famine.

lerent la ville, Marcellus ſe maintenoit dans Nole par le moyen de ſes troupes & du zele de la nobleſſe, mais il craignoit le peuple, & ſur-tout L. Bantius. Ce jeune homme, à qui ſa conſcience reprochoit d'avoir voulu ſoulever ſes compatriotes contre les Romains, craignant d'être puni par le Préteur, n'étoit occupé que du deſſein de livrer ſa patrie aux Carthaginois; ou, s'il n'en pouvoit venir à bout, de ſe retirer lui-même dans leur armée. Il étoit vif & entreprenant; & les Romains n'avoient pas alors parmi leurs alliés un cavalier plus diſtingué par ſa bravoure. Annibal l'ayant trouvé, après la bataille de Cannes, preſque ſans vie, au milieu d'un tas de corps morts, avoit fait panſer ſes bleſſures avec beaucoup d'attention & de bonté, & après ſa guériſon, l'avoit renvoyé chez lui comblé de préſens. En reconnoiſſance de ce bienfait, il avoit déjà fait tous ſes efforts pour mettre Nole entre les mains d'Annibal. Et Marcellus le voyoit encore inquiet & remuant. Mais comme il falloit ou le réprimer par des châtimens, ou l'attirer par des bienfaits, il aima mieux ſe donner à lui-même un allié ſi courageux, que de l'ôter à ſes ennemis. Il le fit venir; & l'ayant reçu avec beaucoup de

L. Bantius contraire aux Romains.

bienveilliance, il lui dit : » que ce qui
» lui faisoit juger qu'il avoit beaucoup
» d'ennemis & d'envieux parmi ses ci-
» toyens ; c'est que personne ne lui avoit
» parlé dans Nole des actions de courage
» qu'il avoit faites en beaucoup d'oc-
» casions. Mais que la valeur de ceux
» qui servoient dans les armées Ro-
» maines, ne pouvoit demeurer dans
» l'obscurité. Qu'il apprenoit de ceux
» qui avoient servi avec lui, quel hom-
» me il étoit, & à combien de périls il
» s'étoit exposé pour le salut & la gloire
» de la République, sur-tout à la jour-
» née de Cannes, où il n'avoit point
» cessé de combattre, qu'il n'eût été
» accablé sous le poids des hommes,
» des chevaux & des armes. Ne vous
» rebutez point, continua-t-il, & per-
» suadez-vous que je ne laisserai passer
» aucune occasion de vous donner des
» marques de ma bienveillance : & plus
» vous vous attacherez à moi, & plus
» vous connoîtrez que je sçais estimer &
» récompenser le mérite «. Il ajouta à
un accueil qui avoit déjà comblé ce
jeune homme de joie, le don d'un fort
beau cheval, & d'une somme * de deux
cens cinquante livres, qu'il lui fit comp-

* La modicité de cette somme fait juger que ce n'étoit qu'un simple cavalier.

ter par son Trésorier : & en sa présence, il ordonna à ses Licteurs de le faire entrer, toutes les fois qu'il se présenteroit pour le voir.

Par ces façons généreuses, Marcellus adoucit tellement l'esprit féroce de ce jeune cavalier, qu'il fut dans le reste de sa vie l'allié de la République le plus brave & le plus fidele. Cependant Annibal quitta Nucerie, & revint une seconde fois jusqu'aux portes de Nole. A son approche, Marcellus se renferma dans la ville ; non qu'il craignît d'être attaqué dans son camp ; mais parce qu'il vouloit ôter au peuple l'occasion qu'il cherchoit de livrer la ville, aux Carthaginois. Dans les jours suivans, les deux armées furent presque toujours rangées en bataille, les Romains sous les murailles de Nole, & les Carthaginois devant leurs retranchemens. Cette posture dans laquelle ils demeuroient, donnoit lieu à de fréquentes escarmouches, où les deux partis avoient alternativement quelque avantage l'un sur l'autre. Les deux chefs vouloient bien permettre à un petit nombre des plus hardis de sortir de leurs rangs pour aller attaquer les ennemis ; mais ils n'osoient donner le signal pour une bataille qui exposeroit toute l'armée. Tan-

Annibal & Marcellus en présence devant Nole.

dis que les deux partis étoient ainsi attentifs à s'obſerver, les principaux de Nole donnerent avis à Marcellus, qu'il y avoit toutes les nuits des conférences ſecretes entre le peuple & les Carthaginois : » Qu'ils étoient convenus, » qu'à la premiere ſortie que feroit » Marcellus avec ſes troupes, les ha- » bitans donneroient ſur ſon arriere » garde, pilleroient ſes bagages, lui » fermeroient les portes, & s'empare- » roient des murailles : & qu'auſſi-tôt » qu'ils ſe verroient les plus forts, ils » recevroient les Carthaginois dans la » ville, au lieu des Romains «. Marcellus remercia les Sénateurs de Nole de leur zele & de leur affection. Mais avant qu'il arrivât aucun tumulte dans la ville, il réſolut de tenter la fortune d'un combat. Il partagea ſes troupes en trois corps, qu'il rangea en bataille devant les trois portes, qui s'ouvroient vis-à-vis des ennemis. Il mit ſes bagages à l'arriere garde. Il ordonna aux ſoldats infirmes & aux valets de l'armée de porter des pieux, pour faire des paliſſades. Il plaça à la porte du milieu ſes meilleures légions, avec la cavalerie Romaine ; aux deux autres, les nouvelles recrues, les ſoldats armés à la legere, & la cavalerie des alliés. Il dé-

Marcellus ſe prépare à combattre Annibal.

fendit aux habitans d'approcher des portes & des murailles ; il destina une partie de l'armée à garder les bagages, de peur qu'on ne vint se jetter dessus, pendant que les légions seroient occupées au combat. Toutes ses forces ainsi disposées se tenoient près des portes, en-dedans de la ville. Annibal s'étant mis sous les armes, (comme il avoit fait plusieurs jours) & y étant resté une grande partie de la journée, fut d'abord étonné de ne point voir l'armée Romaine sortir des portes, ni les soldats défendre les murailles comme à l'ordinaire. Mais ensuite, ayant soupçonné que ses conférences avoient été découvertes, & que la crainte d'être surpris avoit rendu les Romains plus retenus, & moins entreprenans; il renvoya une partie des soldats dans son camp, avec ordre d'apporter promptement à l'avant-garde, toutes les machines dont on a besoin pour forcer une ville, se persuadant que pour peu qu'il fit d'efforts, le peuple de Nole exciteroit quelque tumulte, dont il pourroit profiter. Pendant que toutes ses troupes sont en mouvement, chacun s'empressant pour exécuter les ordres dont il est chargé, & que les soldats s'avancent en bataille vers les murailles ; Marcellus, tout d'un

coup, ordonna à la garde d'ouvrir la porte du milieu, aux trompettes de sonner, à tous les soldats de pousser de grands cris, & enfin à l'infanterie d'abord, puis à la cavalerie, de se jetter sur les Carthaginois avec le plus de furie qu'ils pourroient. Cette attaque imprévue avoit déjà jetté la consternation dans le corps de bataille d'Annibal, lorsque Pub. Valerius Flaccus & C. Aurelius, Lieutenans du Préteur, sortant brusquement par les deux autres portes, fondirent impétueusement sur ses deux aîles. Les valets, les goujats, & les soldats qu'on avoit laissés à la garde des bagages, pousserent de leur côté des cris si horribles, qu'ils présentent tout d'un coup l'image d'une grande armée aux Carthaginois, qui méprisoient sur-tout le petit nombre des Romains. Je ne voudrois pas assurer, ce que quelques auteurs ont cependant rapporté, qu'Annibal perdit deux mille trois cens hommes; & que du côté de Marcellus, il ne fut tué qu'un seul soldat. Quoi qu'il en soit, les Romains remporterent ce jour-là un avantage très-considérable : & je ne sçais si dans toute cette guerre, il y eut une action plus vigoureuse, & d'une plus grande conséquence. Car dans l'état où étoient

Annibal est battu par Marcellus devant les murailles de Nole.

alors les affaires de la République, il étoit plus difficile d'arrêter le cours des victoires d'Annibal, qu'il ne le fut dans la suite de le vaincre lui-même.

Annibal ayant perdu l'espérance de se rendre maître de Nole, tourna ses vues du côté d'Acerra. Alors Marcellus ayant fait fermer la ville & mis des gardes aux portes, pour empêcher qui que ce soit d'en sortir, fit une recherche exacte de ceux qui avoient eu des entretiens secrets avec les ennemis. Soixante-dix des plus coupables ayant été convaincus du crime de trahison, le Préteur les condamna à perdre la tête, confisqua leurs biens au profit du peuple Romain, & rendit au Sénat toute l'autorité que la cabale lui avoit ôtée. Après cette exécution, il alla se camper avec toute son armée au-dessus de Suessule. Annibal tâcha premiérement d'engager ceux d'Acerra à se rendre volontairement à lui. Mais les voyant obstinés à se défendre, il se mit en devoir de forcer la ville ou de l'assiéger. Ceux d'Acerra avoient plus de courage que de forces. Ainsi désespérant de conserver leur ville, ils ne virent pas plutôt les Carthaginois autour de leurs murailles, que sans attendre que la sortie leur fût fermée de tous côtés par les travaux des

ennemis, ils s'échapperent en silence à travers les intervalles qui restoient entre leurs corps-de-gardes ; & passant par des routes, la plûpart impraticables, ils se disperserent, les uns à dessein, les autres au hasard, dans les villes de la Campanie, qu'ils sçavoient être demeurées fideles aux Romains. Annibal pilla la ville d'Acerra, & y mit le feu. Mais ayant appris qu'on voyoit de Casilin le Dictateur Romain s'approcher avec ses légions, il eut peur que la proximité d'une armée ennemie n'excitât aussi quelque mouvement dans Capoue. C'est pourquoi il marcha avec ses troupes du côté de Casilin. Il y avoit alors dans cette place cinq cens Prenestins, avec un petit nombre de Romains & de Latins, qui tous s'y étoient renfermés, après avoir appris la défaite de Cannes. Car ceux de Preneste n'ayant pu fournir leur contingent au jour marqué, les cinq cens hommes dont je viens de parler n'étoient pas sortis de leur pays assez-tôt pour se trouver au rendez-vous. Ensuite leur route les ayant conduits à Casilin, où ils avoient trouvé quelques compagnies de Romains & de Latins, ils étoient tous partis en un seul corps, pour aller joindre l'armée des Consuls. Mais

Annibal s'approche de Casilin.

ayant appris, chemin faisant, ce qui s'étoit passé à Cannes, ils étoient retournés sur leurs pas, & étoient rentrés dans cette place. Pendant le séjour qu'ils y firent, les Campaniens, à qui ils étoient suspects, tâcherent souvent de les surprendre, & eux-mêmes dresserent souvent des embûches aux Campaniens, jusqu'à ce qu'enfin, ayant appris que ceux de Capoue s'etoient révoltés, & avoient reçu Annibal dans leur ville, ils tuerent pendant la nuit les habitans de Casilin, & s'emparerent de la partie de cette ville qui est en-deçà du Vulturne : car ce fleuve la partage en deux. C'étoient là les troupes qui gardoient alors ce fort pour les Romains. Et quelques jours après, une cohorte de quatre cens soixante Pérusiens, poussée dans Casilin par la même nouvelle, en avoit encore fortifié la garnison. Ainsi cette place, entourée d'un côté par le Vulturne, avoit assez de monde pour la défendre, à considérer son peu d'étendue. Elle en avoit même trop, à considérer le peu de provisions qui s'y trouvoient.

Annibal qui n'en étoit pas éloigné, y envoya un corps de Getuliens, sous la conduite d'un commandant nommé Isalca. Il le chargea de lier conversa-

tion, s'il étoit possible, avec les Officiers de la garnison, & de les engager premiérement par la douceur, & à force de promesses, à ouvrir leurs portes, & à recevoir les Carthaginois dans la place: ensuite, s'ils s'opiniâtroient à défendre la ville, de tenter tous les moyens possibles pour s'en emparer par la force.

Les gens d'Annibal attaquent Casilin, & sont repoussés avec perte.

Quand Isalca se fut approché des murailles, le silence qui régnoit par-tout, fit croire à ce barbare que la ville étoit abandonnée. Ainsi il se mit aussi-tôt en devoir d'en rompre les portes. Mais s'étant ouvertes tout d'un coup d'elles-mêmes, deux cohortes qu'on avoit rangées en bataille derriere les murailles dans ce dessein, sortirent avec beaucoup de vigueur, en poussant de grands cris, & firent un carnage horrible des ennemis, qui ne s'attendoient à rien moins. Ces premiers ayant été repoussés, Maharbal, qui fut envoyé avec de plus grandes forces pour prendre leur place, ne fut pas mieux traité qu'eux dans une nouvelle sortie que firent les mêmes cohortes. Enfin Annibal lui-même s'étant venu camper devant les murailles de Casilin, employa toutes ses troupes, & fit les derniers efforts contre une ville si peu considérable, & qui n'étoit défendue que par une

une garnison très-médiocre. Cependant tandis qu'il la presse, & qu'il la tient investie de toutes parts, les traits qu'on lançoit du haut des tours, & de dessus les murs, firent périr un grand nombre de ses meilleurs soldats. Un jour que les assiégés, sans être attaqués par les Carthaginois, avoient d'eux-mêmes fait une sortie sur eux, Annibal fit avancer ses éléphants, & leur ferma presque le tour de la ville. Ils n'y rentrerent qu'avec beaucoup de peine, & en désordre, après avoir laissé sur la place un nombre de soldats très-considérable, par rapport à la foiblesse de la garnison. Elle auroit fait une plus grande perte, si la nuit n'eût mis fin au combat. Le lendemain, tous les soldats à la fois coururent à l'assaut avec une ardeur incroyable, sur-tout après qu'Annibal eût promis une couronne à celui qui seroit le premier monté sur la muraille; & que s'étant mis à leur tête, il eût reproché à des guerriers, qui avoient pris Sagonte, la lenteur avec laquelle ils attaquoient un petit château situé au milieu d'une plaine; & que s'adressant à chacun en particulier, & à tous en général, il leur eût rappellé le souvenir des batailles de Trebie, de Trasimene & de Cannes. Ils commencerent aussi

tôt à faire avancer leurs mantelets, & à creuser des mines, afin de ne rien omettre de tout ce que la force ou l'adresse sçait mettre en usage pour réduire une ville. Les assiégés, de leur côté, opposerent aux mantelets des Carthaginois, leurs remparts & leurs fortifications, & creuserent eux-mêmes des mines, pour couper celles des ennemis; en un mot, firent, tant ouvertement qu'en secret, tout ce qui pouvoit rendre inutiles les efforts des assiégeants: jusqu'à ce qu'enfin Annibal eut honte de persister si long-temps dans une entreprise qui lui réussissoit si mal. Ainsi il fortifia son camp; & y ayant laissé quelques troupes, pour ne pas paroître l'abandonner entiérement, il se retira à Capoue, pour y passer l'hyver. Pendant la plus grande partie de cette saison, il y tint ses soldats à couvert dans les maisons de la ville. Ce fut là que cette armée, qui avoit résisté si long-temps aux travaux les plus pénibles, & que les périls les plus affreux n'avoient jamais pu abattre, fut entiérement vaincue par l'abondance & les délices dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y étoit point accoutumée. Le sommeil & le repos, le vin & la bonne chere, la

Quartier d'hyver de Capoue funeste à l'armée d'Annibal.

débauche & le libertinage auxquels ils ſe livroient tous les jours, & dont ils goûtoient de plus en plus la douceur, amollirent tellement leurs corps & leurs courages, que s'ils ſe ſoutinrent encore quelque temps, ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires paſſées, que par leurs forces préſentes. C'eſt ce qui a fait dire aux connoiſſeurs, qu'en cela Annibal fit une faute beaucoup plus grande, que quand, après la bataille de Cannes, il n'alla pas droit à Rome. Car cette négligence pouvoit paroître avoir ſeulement différé ſa victoire : au lieu que le ſéjour de Capoue ôta abſolument à ſes ſoldats la vigueur dont ils avoient beſoin pour vaincre. C'eſt pourquoi, quand il les tira delà, il les trouva ſi différens d'eux-mêmes, qu'il ne lui fut pas poſſible de leur faire obſerver la moindre partie de l'ancienne diſcipline. Ils en ſortirent la plûpart avec des femmes de mauvaiſe vie; & dès qu'il fallut camper ou ſoutenir les fatigues des veilles, des marches, & des travaux militaires, comme des ſoldats nouvellement levés, ils manquoient de force & de courage; & depuis ce temps-là, pendant toute la campagne, la plûpart abandonnoient leurs drapeaux ſans permiſſion, & les déſerteurs n'avoient

point d'autre asyle que Capoue contre la sévérité de leurs Généraux.

Dès que la rigueur du froid commença à s'adoucir, Annibal tira ses troupes des quartiers d'hyver, & revint à Casilin, dont les habitans, aussi-bien que les soldats de la garnison, étoient réduits à une extrême disette. Car quoique les attaques eussent cessé pendant l'hyver, cependant, comme la ville avoit toujours été bloquée, on n'avoit pas pu y faire entrer des vivres. Tib. Sempronius commandoit les Romains en l'absence du Dictateur, que les affaires de la religion avoient rappellé à Rome. Marcellus avoit grande envie d'aller secourir les assiégés ; mais il étoit retenu d'un côté par les eaux du Vulturne, qui s'étoient extrêmement grossies ; & de l'autre, par les prieres de ceux de Nole & d'Acerra, qui craignoient d'être attaqués par les Campaniens, dès que les Romains se seroient éloignés. Gracchus étoit à portée d'agir ; mais comme le Dictateur lui avoit défendu de rien entreprendre jusqu'à son retour, il n'osoit faire aucun mouvement en faveur de ceux de Casilin, quoiqu'il apprit, qu'ils souffroient des maux capables de vaincre la constance la plus héroïque. Car il sça-

voit que quelques-uns s'étoient précipités pour se délivrer de la faim qui les pressoit, & que d'autres se tenoient debout & sans armes sur les murailles, présentant leurs corps à nud, aux traits des ennemis. Il ne voyoit qu'avec une peine extrême l'extrêmité à laquelle étoient réduits ses alliés. Mais il n'étoit pas possible de faire entrer ouvertement des vivres dans la ville sans livrer combat : & c'est ce qu'il n'osoit prendre sur lui contre la défense du Dictateur. D'un autre côté, il ne voyoit aucun moyen de leur en envoyer en secret. Tout ce qu'il put faire, fut de remplir un grand nombre de tonneaux, des bleds qu'il enleva des campagnes voisines, & de les mettre sur le Vulturne, dont le courant les porteroit dans la ville, en prenant la précaution d'avertir le Magistrat de retirer ces tonneaux, à mesure qu'ils passeroient. La nuit suivante, on fut très attentif à considérer le courant du fleuve, & à attendre l'effet des promesses de Gracchus. Enfin les tonneaux vinrent à paroître : & dès qu'on les eut tirés de l'eau, on partagea le bled qu'ils apportoient, avec une grande égalité, entre les habitans & les soldats. Ils eurent encore le même bonheur les deux jours suivans,

Extrême famine à laquelle ceux de Casilin sont réduits.

Dans la même nuit, les tonneaux étoient confiés au Vulturne, & arrivoient dans la ville ; en sorte que les ennemis n'en avoient aucune connoissance. Mais les pluies continuelles ayant rendu le cours du fleuve plus rapide, les tonneaux furent poussés obliquement vers la rive que les ennemis gardoient, & s'y accrocherent à des saules où on les apperçut. Annibal, qui en fut averti, fit garder le fleuve avec tant de soin, que rien ne passa depuis qui ne fut arrêté en chemin ; excepté des noix que les Romains y jetterent, & qui étant arrivées à Casilin, étoient enlevées avec des claies. Mais une si foible ressource n'empêcha pas que les assiégés ne fussent bientôt réduits à une telle extrêmité, qu'ils furent obligés de manger les cuirs de leurs boucliers, après les avoir fait bouillir, pour les amollir ; d'ajouter à une nourriture si misérable, les rats & les autres animaux les plus sales, & d'arracher les herbes & les racines qui croissent au bas des murailles. Et les Carthaginois ayant fait labourer autour de la ville toute la terre qui pouvoit produire quelque herbage, ils y semerent des raves : en sorte qu'Annibal s'écria tout étonné : » Quoi ! les assiégés s'imagi-

» nent que je resterai autour de cette » place, jusqu'à ce que ces plantes » soient en maturité «? Et ce Général, qui n'avoit voulu jusques-là écouter aucune proposition, souffrit enfin qu'ils traitassent avec lui de la rançon des personnes libres. Ils convinrent de donner soixante écus par tête, & demeurerent prisonniers jusqu'à ce que toute la somme eût été comptée; après quoi Annibal les renvoya à Cumes, comme il leur en avoit donné sa parole. Quelques-uns ont écrit qu'il les fit égorger par des cavaliers qu'il envoya après eux. Mais cette opinion est moins vraisemblable que la premiere. Le fer & la faim avoient emporté plus de la moitié de la garnison, qui, au commencement, étoit de cinq cens soixante-dix soldats, la plûpart Prenestins. Ceux qui étoient restés, arriverent sains & saufs à Preneste, avec leur Commandant, nommé Manicius, qui avoit été Scribe avant d'être homme de guerre. La preuve en est tirée de la statue de cet Officier, qu'on voyoit dans la place publique de Preneste, armée d'une cuirasse, & couverte d'une longue robe, avec un voile sur la tête; & de trois autres figures qui l'accom-

Casilin se rend à Annibal.

pagnoient, & d'une lame de cuivre; ſur laquelle on avoit gravé cette inſcription : *C'eſt un vœu que Manicius a fait pour le ſalut des ſoldats qui étoient en garniſon à Caſilin.* Le même titre ſe liſoit au bas des trois figures qu'on avoit miſes dans le temple de la Fortune.

Quand Annibal fut maître de Caſilin, il y mit une garniſon de ſept cens ſoldats, tirés de ſon armée, pour empêcher que les Romains ne repriſſent cette place dès qu'il ſe ſeroit éloigné. Le Sénat de Rome ordonna que les ſoldats de Preneſte recevroient une double paie, & ſeroient exempts de ſervir pendant cinq ans. Pour récompenſer leur valeur, on voulut les faire citoyens de Rome : mais ils ne voulurent point abandonner leur patrie. L'aventure de ceux de Perouſe eſt moins connue, parce qu'eux-mêmes n'en ont laiſſé aucun monument, & les Romains n'ont donné en leur faveur aucun décret pour en conſerver la mémoire. Dans ce même temps, les Petelliens, qui ſeuls de tous ceux de l'Abruzze avoient perſiſté dans l'amitié des Romains, étoient attaqués, non-ſeulement par les Carthaginois, qui étoient les maîtres du pays,

mais encore par tous les autres Brutiens, irrités contr'eux de ce qu'ils avoient fait bande à part. Les Petelliens n'étant pas en état par eux-mêmes de résister à tant d'ennemis à la fois, envoyerent demander du secours à Rome. Leurs prieres & leurs larmes exciterent une grande compassion dans le cœur des Sénateurs. Mais comme la République ne pouvoit pas, dans les conjonctures présentes, leur accorder le secours qu'ils demandoient, on leur répondit qu'ils prissent leurs mesures comme ils pourroient pour leur conservation. Alors ils se prosternerent aux pieds des Sénateurs dans le vestibule du palais, & implorerent encore plus fortement l'assistance de l'assemblée, par des cris douloureux & lamentables. Là-dessus, le Préteur Manius Pomponius consulta tout de nouveau les Sénateurs; qui, ayant fait la revue de toutes les forces de l'Empire, furent obligés d'avouer qu'ils étoient absolument dans l'impossibilité de rien faire pour leurs alliés éloignés. On leur conseilla de retourner chez eux, & après avoir donné des preuves de leur fidélité jusqu'au bout, de prendre le parti qui leur conviendroit dans les conjonctures présentes. Les Senateurs de Petelie

Les Petelliens fideles aux Romains.

ayant appris une réponſe ſi fâcheuſe, furent tellement pénétrés de douleur & ſaiſis de crainte, que la plûpart ſe portoient à des réſolutions déſeſpérées. Les uns vouloient qu'on abandonnât la ville, & que chacun ſe retirât où il pourroit. D'autres étoient d'avis qu'on ſe joignît aux autres Brutiens, & que, par leur moyen, on ſe rendît à Annibal. Un troiſieme ſentiment qui fut propoſé par les plus modérés & les plus conſidérables du Sénat, & qui l'emporta ſur les deux autres, étoit de ne rien faire avec précipitation, & de délibérer un peu plus à loiſir. En effet, le lendemain les ennemis ayant rallenti leurs attaques, les Petelliens firent tranſporter tous leurs effets de la campagne dans la ville, & trouverent qu'ils étoient encore en état de ſe défendre.

A peu près dans ce même temps, on reçut à Rome des lettres de Sicile & de Sardaigne, dont on fit lecture en plein Sénat. Le Propréteur T. Otacilius mandoit, de la premiere de ces Provinces, que le Préteur Furius étoit arrivé d'Afrique à Lylibée avec ſa flotte, dangereuſement malade des bleſſures qu'il avoit reçues, & à la veille d'en mourir. Qu'ils n'avoient ni argent

ni bled, pour payer & nourrir les soldats & les matelots, & ne sçavoient où en prendre. Qu'il les exhortoit très-fort à leur envoyer au plutôt l'un & l'autre, & de faire partir, s'ils le jugeoient à propos, quelqu'un des nouveaux Préteurs, pour lui succéder à lui-même. Aulus Cornelius Mammula, Propréteur de Sardaigne, demandoit aussi des vivres & de l'argent, dont il manquoit. Le Sénat répondit à l'un & à l'autre, qu'on n'avoit rien à leur envoyer : que c'étoit à eux mêmes à pourvoir, comme ils pourroient, aux besoins de leurs flottes & de leurs armées. T. Otacilius envoya des Ambassadeurs au Roi Hiéron, l'unique ressource du peuple Romain, & reçut de lui autant d'argent qu'il en avoit besoin, & des vivres pour six mois. Les villes de Sardaigne en fournirent à Cornelius avec beaucoup de zele & d'affection. Comme on manquoit aussi d'argent à Rome, Minucius, Tribun du peuple, fit porter une loi, en vertu de laquelle on créa trois banquiers ou caissiers ; qui devoient recevoir celui que les particuliers voudroient bien prêter à la République ; sçavoir, L. Æmilius Papus, qui avoit été Consul & censeur ; M. Attilius Regulus qui avoit passé deux fois par le consu-

lat ; & L. Scribonius Libo, alors Tribun du peuple. On fit aussi Duumvirs M. & C. tous deux de la famille des Attilius, pour faire la dédicace du temple de la Concorde, que le Préteur L. Manlius avoit voué. Enfin on créa trois Pontifes, Q. Cecilius Metellus, Q. Fabius Maximus, & Q. Fulvius Flaccus, en la place de P. Scantinius, qui étoit mort, de L. Emilius Paulus, Consul, & de Q. Elius Petus, qui, tous deux, avoient été tués à la bataille de Cannes.

Les Sénateurs, après avoir remédié, autant que la prudence humaine le pouvoit permettre, à tant de pertes arrivées coup sur coup, se regarderent aussi eux-mèmes, & s'apperçurent que leurs assemblées étoient presque désertes, tant de sujets ayant été depuis cinq ans, ou tués dans les batailles, ou enlevés par d'autres accidens, sans qu'on eût pris soin d'en créer de nouveaux, depuis la Censure de L. Emilius & de C. Flaminius. Comme le Dictateur étoit parti pour l'armée aussi-tôt après la perte de Casilin, tous les Sénateurs prierent le Préteur Manius Pomponius de mettre cet article en délibération ; ce qu'il fit. Alors Sp. Carvilius ayant déploré par un assez long discours, non-

ſeulement la miſere des citoyens, mais encore le petit nombre de ceux qui pouvoient être élevés à la dignité de Sénateurs, il fut d'avis, que pour remplacer ceux qui manquoient, & en même temps pour s'unir plus étroitement les Latins, ce qu'il jugeoit être de la derniere importance, on donnât le droit de bourgeoiſie à deux Sénateurs de chaque peuple du nom Latin, & qu'on les ſuſtituât à ceux de Rome qui étoient morts. Cette propoſition ne fut pas mieux reçue dans le Sénat, que celle qu'y avoient autrefois faite les Sénateurs Latins eux-mêmes. Elle excita l'indignation de toute l'aſſemblée. Tout le monde ſe mit à murmurer. Manlius, ſur-tout, s'emporta contre Carvilius, & déclara qu'il y avoit encore un homme de la race de cet ancien Manlius, qui avoit menacé de tuer de ſa main le premier Latin qu'il verroit entrer dans le Sénat en qualité de Sénateur. Q. Fabius Maximus dit, qu'on n'avoit jamais rien avancé plus à contre-temps, qu'une propoſition ſi capable d'exciter de nouveaux mouvemens parmi les alliés, dont la fidelité n'étoit déjà que trop ébranlée, & que ſi les délibérations du Sénat avoient jamais demandé un ſecret inviolable,

il falloit oublier, étouffer, ensevelir dans le silence, & regarder comme non avenu, ce discours, échappé à la témérité d'un seul homme. En effet, il n'en fut jamais parlé depuis. On jugea à propos de créer Dictateur, pour choisir les nouveaux Sénateurs, un homme qui eût été Censeur auparavant; & même de jetter les yeux sur le plus ancien de ceux qui avoient passé par cette magistrature; & l'on fit revenir le Consul Varron, pour le nommer. Il sortit donc de la Pouille, après y avoir laissé un corps de troupes, & revint à Rome à grandes journées: & suivant la coutume, il choisit dès la nuit suivante, en vertu de l'arrêt du Sénat, M. Fabius Buteon, sans maître de la cavalerie, avec pouvoir d'exercer la Dictature pendant six mois.

Dictateur créé pour choisir de nouveaux Sénateurs à la place des morts.

Dès que Fabius fut monté sur la tribune aux harangues, accompagné de ses Licteurs, il déclara, qu'il n'approuvoit point ni qu'il y eut deux Dictateurs en même-temps dans la République, ce qui n'étoit jamais arrivé; ni qu'on l'eût élevé lui-même à cette dignité sans lui donner un maître de la cavalerie: ni qu'on eût donné une seconde fois l'autorité de Censeur à la même personne; ni enfin qu'on eût per-

mis à un Dictateur de rester six mois en charge, à moins que ce ne fût pour faire la guerre. Que pour lui, il mettroit des bornes au pouvoir excessif où la nécessité des affaires avoit obligé les Romains de l'élever. Qu'il ne priveroit de leur rang aucun des Sénateurs qui avoient été choisis par les Censeurs C. Flaminius & L. Emilius. Qu'il se contenteroit de prendre leurs noms, & de les faire écrire sur la nouvelle table ; afin qu'il ne fût pas dit, qu'un seul homme eût décidé de la réputation & des mœurs d'un Sénateur. Qu'à l'égard des nouveaux qu'il mettroit à la place de ceux qui étoient morts, il se régleroit, pour la préférence, sur le rang, & non sur le mérite de la personne. Après s'être fait lire la Liste des anciens Sénateurs, il nomma, pour remplacer les morts, premiérement, ceux qui, depuis la Censure de L. Emilius & de Flaminius, n'ayant point encore été admis dans le Sénat, avoient exercé quelque magistrature curule, en suivant l'ordre des temps, où chacun d'eux y avoit été reçu. Ensuite il nomma ceux qui avoient été Ediles, Tribuns, Préteurs ou Questeurs : ceux qui avoient remporté des dépouilles sur les ennemis, ou merité la couronne civique, vin-

ensuite. Après avoir créé de cette maniere cent soixante-dix sept Sénateurs, avec l'approbation générale de tous les citoyens, il abdiqua la Dictature, & descendit de la tribune comme particulier. Et ayant ordonné à ses licteurs de se retirer, il se mêla dans la foule de ceux qui se trouvoient dans la place pour leurs affaires particulieres, & y demeura, à dessein, assez long temps; afin d'épargner au peuple la peine de le reconduire à son logis. Mais l'ardeur des citoyens ne se réfroidît point par ce retardement affecté; & quand il se retira, ils lui formerent un cortege fort nombreux, & l'accompagnerent jusques chez lui avec beaucoup de zele & de respect.

Extrême modération du Dictateur Fabius Buteon.

Le Consul alla la nuit suivante joindre son armée, sans en avertir le Sénat, craignant qu'on ne le retînt dans la ville, sous prétexte de présider aux assemblées. Le lendemain, le Sénat fut d'avis, sur la proposition qu'en avoit faite le Préteur Marcus Pomponius, qu'on écrivît au Dictateur, & qu'on le priât, en cas que les affaires de la République le permissent, de venir à Rome, pour la nomination des Consuls, & d'amener avec lui le maître de la cavalerie, & le Préteur M. Marcellus;

afin que les Sénateurs puſſent les conſulter en perſonne ſur l'état préſent de la République, & prendre, de concert avec eux, les meſures qui convien-droient pour ſa ſûreté. Tous ceux qu'on avoit demandés ſe rendirent à Rome, après avoir laiſſé à leurs Lieu-tenans le commandement des légions. Le Dictateur ayant parlé de lui-même en peu de mots & avec beaucoup de modeſtie, & attribué à T. Sempronius Gracchus une grande partie des avantages qu'on avoit remportés depuis qu'il étoit à la tête des armées, il indiqua une aſſemblée, dans laquelle on créa Conſuls L. Poſthumius pour la troiſieme fois, & T. Sempronius Gracchus pour la premiere. Le premier étoit abſent, & commandoit actuellement dans la Gaule. Le ſecond exerçoit la charge de maître de la cavalerie, & étoit pour lors à Rome, où il accompagnoit le Dictateur. Alors on créa Préteurs M. Valerius Levinus, Ap. Claudius Pulcher, Q. Ful. Flaccus, & Q. Muc. Scævola. Le Dictateur, après avoir fait nommer les Magiſtrats dont on vient de parler, s'en retourna joindre ſon armée à Theane, laiſſant à Rome le maître de la cavalerie, qui devoit, quelques jours après, entrer en

charge, & consulter les Sénateurs sur les troupes qu'on devoit lever & employer cettte année pour le service de la République.

Dans le temps qu'on étoit le plus occupé de ces soins, on apprit que L. Posthumius, Consul désigné, avoit été tué dans la Gaule, avec tous les soldats qu'il commandoit; comme si la fortune eût pris plaisir à entasser cette année défaite sur défaite. Il devoit faire passer son armée par une vaste forêt, que les Gaulois appellent *Litane*. A droite & à gauche du chemin qu'il devoit suivre, ces peuples avoient coupé les arbres de façon qu'ils demeuroient debout, mais que le moindre effort suffisoit pour les renverser. Posthumius avoit avec lui deux légions Romaines, qui, jointes aux alliés qu'il avoit levés le long de la mer supérieure, composoient un corps de quinze mille hommes, avec lesquels il étoit entré sur les terres des ennemis Les Gaulois, qui s'étoient postés aux extrêmités de la forêt, ne virent pas plutôt les Romains engagés dans le milieu, qu'ils pousserent les arbres sciés les plus éloignés du chemin. Ceux-là tombant de proche en proche sur les autres, à qui le moindre choc suffisoit pour être ren-

L. Posthumius désigné Consul, est tué dans la Gaule, avec tous ses soldats.

verſés, écraſerent les Romains, hommes, armes & chevaux, d'une maniere ſi effroyable, qu'à peine y en eût-il dix qui échapperent. Car la plûpart ayant été tués, ou étouffés par les troncs & les branches des arbres, ſous leſquelles ils demeurerent accablés : ceux qui, par haſard, échapperent à un ſi affreux déſaſtre, furent auſſi-tôt aſſommés par les ennemis, qui s'étoient répandus tout armés aux environs & dans le milieu de la forêt. Un très-petit nombre, qui avoient eſpéré ſe ſauver par le pont du fleuve, furent pris par les Gaulois, qui s'en étoient emparés quelque temps auparavant. Ce fut là que Poſthumius perdit la vie, après avoir fait tous ſes efforts pour ne point reſter priſonnier. Les Boiens lui couperent la tête, & la porterent en triomphe, avec ſes autres dépouilles, dans le temple le plus reſpectable de leur nation. Enſuite en ayant tiré la cervelle, ils garnirent le crâne d'or; & ſuivant leur coutume, les Prêtres & les Miniſtres de leurs Dieux le firent ſervir de coupe pour les libations qu'ils faiſoient dans leurs ſacrifices, & de taſſe pour eux-mêmes dans leur repas. Le butin qu'ils firent fut proportionné à leur victoire. Car quoique la plûpart des animaux euſſent été

écrasés par la chûte des arbres, cependant tout le reste des dépouilles se trouva à l'endroit où chacun avoit perdu la vie, la fuite n'en ayant rien dispersé.

Lorsqu'on apprit à Rome un si grand malheur, les citoyens furent tellement accablés de tristesse, que les boutiques ayant été sur le champ fermées, il se passa plusieurs jours pendant lesquels la ville étoit aussi déserte qu'elle l'est ordinairement pendant la nuit. Pour lui ôter cette image d'affliction & de deuil, le Sénat ordonna aux édiles de se promener par les rues, & de faire ouvrir les boutiques: Alors T. Sempronius ayant convoqué les Sénateurs, les consola; & les ayant fait souvenir de la fermeté & de la constance avec laquelle ils avoient soutenu la défaite de Cannes, » il les exhorta à s'armer de » courage, & à ne se point laisser abattre » par de moindres calamités. Que pour- » vû que la fortune leur fût favorable » du côté d'Annibal & des Carthagi- » nois, comme il y avoit lieu de l'es- » pérer, on pouvoit, sans risque, dif- » férer à un autre temps la guerre des » Gaulois. Que les Dieux ne laisseroient » pas impunie une si grande trahison: » & que les Romains seroient toujours

» les maîtres d en tirer vengeance. Qu'il » falloit délibérer mûrement ſur la » guerre des Carthaginois, & voir quel- » les armées on étoit en état de leur » oppoſer «. Il commença lui-même à faire le dénombrement des troupes de cavalerie & d'infanterie, tant de citoyens que d'alliés, qui ſervoient actuellement dans l'armée du Dictateur. Alors Marcellus fit auſſi le détail des ſiennes. On demanda à ceux qui en avoient connoiſſance, ce que le Conſul Varron avoit avec lui dans la Pouille. On avoit bien de la peine à trouver les moyens de renforcer les deux armées conſulaires, de façon qu'elles pûſſent ſeules ſoutenir une guerre ſi importante. C'eſt pourquoi, quelque raiſon qu'on eût d'être indigné contre les Gaulois, on réſolut d'abandonner cette entrepriſe pour cette année. On donna au Conſul le commandement de l'armée du Dictateur. Les ſoldats de l'armée de Marcellus, qui avoient pris la fuite à Cannes, eurent ordre de paſſer en Sicile, & d'y ſervir tant que la guerre dureroit en Italie. On jugea à propos d'y tranſporter auſſi ceux des légions du Dictateur, ſur la valeur deſquels on comptoit le moins, ſans lui fixer aucun temps, que celui qui étoit marqué

par les loix. On décerna deux légions au Conſul qui ſeroit nommé en la place de L. Poſthumius, auſſi tôt que les auſpices le permettroient. On ordonna encore, qu'inceſſamment on feroit revenir de Sicile deux légions, & que le Conſul à qui celles de la ville ſeroient échues, en tireroit le nombre des ſoldats dont il auroit beſoin. On prorogea à C. Varron le commandement pour un an, ſans rien retrancher des troupes qu'il commandoit dans la Pouille pour défendre ce pays.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Italie, la guerre ne ſe faiſoit pas en Eſpagne avec moins de chaleur : & les Romains avoient toujours eu l'avantage juſqu'à ce temps-là. Les deux Scipions avoient partagé leurs forces, de façon que Caius commandoit l'armée de terre, tandis que Publius tenoit la mer avec ſa flotte. Aſdrubal, qui commandoit les Carthaginois, ne ſe voyant pas en état de réſiſter aux Romains, ni ſur l'un, ni ſur l'autre élément, ne trouvoit ſa ſûreté que dans la diſtance qu'il mettoit entre lui & les ennemis. Et ce ne fut qu'après qu'il eût employé beaucoup de prieres, & fait des inſtances, qu'on lui envoya d'Afrique quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux pour re-

cruter ſon armée. Avec ces ſecours, il alla camper près des Romains, croyant être en état de leur réſiſter par terre ; & en même temps ordonna à ſa flotte, après l'avoir fournie de tout ce qui lui manquoit, de défendre les iſles & les côtes maritimes, qui dépendoient des Carthaginois.

Dans le temps même qu'il travailloit de toutes ſes forces à rétablir les affaires des Carthaginois dans l'Eſpagne, il eut la douleur d'apprendre la déſertion des Capitaines qui commandoient ſur ſes vaiſſeaux. Depuis les reproches ſanglans qu'il leur avoit faits, pour avoir lâchement abandonné la flotte auprès de l'Hebre, ils n'avoient été que foiblement attachés à Aſdrubal, & aux intérêts des Carthaginois. Après s'être eux-mêmes déclarés pour les Romains, ils avoient ſoulevé pluſieurs villes du pays des Tarteſſiens, & en avoient même pris une par force. Ce mouvement obligea Aſdrubal à s'éloigner des Romains, pour porter la guerre de ce côté-là. Etant donc entré en ennemi ſur les terres des Tarteſſiens, il réſolut d'attaquer Galbus, le plus illuſtre de leurs chefs, dans ſon camp, où il ſe tenoit renfermé avec une armée très-conſidérable, ſous les murailles de la ville, qui avoit été priſe

peu de jours auparavant. Ainsi ayant envoyé devant les soldats armés à la legere, avec ordre de harceller les ennemis, & de les attirer au combat, il ordonna à une partie de son infanterie de se répandre dans les champs, d'y ravager tout, & de faire prisonniers ceux qui se trouvoient écartés. Par ce moyen, il mit le désordre dans l'armée de Galbus, tous ses soldats s'étant dispersés dans la campagne, pour éviter le carnage que les Carthaginois faisoient de ceux qui tomboient sous leurs mains. Mais lorsque par différens chemins ils furent retournés dans le camp, la frayeur fit tellement place à la confiance, qu'ils eurent assez de courage, non-seulement pour défendre leurs retranchemens, mais même pour livrer bataille aux Carthaginois. Ils sortirent donc en foule de leur camp en sautant, selon la coutume de leur pays : & leur audace imprévue fit retourner la terreur parmi des ennemis, qui, un moment auparavant, les attaquoient avec fierté. C'est pourquoi Asdrubal lui même fit retirer ses troupes sur une colline de difficile accès, & mit encore le fleuve entre les ennemis & lui, ordonnant à ses soldats armés à la légere, qu'il avoit envoyés devant, & à sa cavalerie, dispersée de

côté

côté & d'autre, de l'y venir joindre. Et ne trouvant pas encore que la colline & le fleuve le mîssent assez en sûreté de la part des ennemis, il entoura son camp de bons retranchemens. Ainsi il se livra plusieurs combats, où les deux partis éprouvoient tour à tour la crainte des armes ennemies; mais dans lesquels la cavalerie Espagnole avoit toujours l'avantage sur celle des Numides, & où les archers Maures avoient de la peine à résister à des gens armés de boucliers, & qui ne leur cedant point en légéreté, les surpassoient de beaucoup en courage & en force.

Les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient attirer les Carthaginois au combat, en les harcellant jusques dans leurs retranchemens, & que d'ailleurs il n'étoit pas aisé de les y forcer, allerent attaquer, & prirent de force la ville d'Asena, où Asdrubal, en entrant sur les terres des ennemis, avoit fait transporter ses bleds & ses autres provisions. En même-temps ils s'emparerent de toutes les campagnes d'alentour; & depuis ce moment, ils se débanderent de tous côtés, de leur propre mouvement, sans que l'autorité de leurs chefs fût capable de les contenir, ou dans la marche, ou dans leur camp. Dès qu'Asdru-

bal se fût apperçu que la bonne fortune avoit rendu les ennemis plus négligens, comme il arrive assez souvent, il exhorta les siens à aller fondre sur eux, pendant qu'ils étoient épars dans la campagne, sans crainte & sans discipline; & aussi tôt, étant descendu de dessus la colline où il s'étoit mis en sûreté, il marcha droit à leur camp, en ordre de bataille. Les Espagnols furent bientôt avertis de son arrivée par les sentinelles & les corps de garde, qui avoient quitté leur poste avec beaucoup de frayeur en les voyant avancer. Aussi-tôt on sonna l'alarme; & à mesure que quelques-uns s'étoient saisis de leurs armes, ils couroient au combat, sans attendre le commandement de leurs chefs, sans suivre leurs drapeaux, avec beaucoup de désordre & de confusion. Les premiers arrivés en étoient déjà venus aux mains, que les autres étoient encore assez loin, séparés en différentes bandes, tandis que les plus paresseux n'étoient pas encore sortis du camp. Cependant leur audace seule étonna d'abord les gens d'Asdrubal. Mais ensuite, comme ce n'étoit qu'une poignée de gens épars, qui attaquoient des troupes bien serrées, s'appercevant de leur petit nombre, ils commencerent à regarder deriere eux;

puis étant poussés de toutes parts, à se ramasser en rond, de façon que se joignant & se collant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, ils n'avoient pas la liberté de remuer ni leurs corps ni leurs armes; au lieu que les ennemis les ayant investis en tout sens, employerent une grande partie du jour à tuer: jusqu'à ce qu'enfin un petit nombre s'ouvrir un chemin à travers les Carthaginois, & gagna les forêts & les montagnes, abandonnant leur camp à l'ennemi, par un effet de la même terreur, qui obligea dès le lendemain toute la nation à se soumettre à lui. Mais elle ne demeura pas long-temps en repos. Car le bruit ne se fut pas plutôt répandu dans l'Espagne, qu'Asdrubal avoit reçu ordre de Carthage, de passer en Italie, que tous les peuples de la Province pencherent ouvertement du côté des Romains. C'est pourquoi Asdrubal écrivit aussi-tôt au Sénat de Carthage, pour lui apprendre combien le bruit seul de son départ lui avoit été préjudiciable. Que s'il quittoit effectivement la Province, il n'auroit pas plutôt passé l'Hebre, qu'elle se déclareroit entiérement pour les Romains. Car outre qu'il n'avoit ni Général ni troupes à laisser à sa place, il assuroit que ceux

Asdrubal a ordre de passer en Italie.

qui commandoient les armées Romaines, étoient des Capitaines d'une expérience consommée dans le métier de la guerre, & à qui on auroit bien de la peine à résister, quand on auroit des forces égales à leur opposer. Qu'ainsi, s'ils songeoient à conserver l'Espagne, ils lui envoyassent un successeur à la tête d'une armée considérable : & qu'il trouveroit assez de quoi s'occuper dans cette Province, supposé même qu'il eût la fortune aussi favorable qu'il pouvoit souhaiter.

Himilcon vient en Espagne, à la place d'Asdrubal.

Ces lettres firent d'abord quelqu'impression sur l'esprit des Sénateurs; mais comme, préférablement à tout, ils songeoient à se maintenir dant l'Italie, ils ne changerent point de résolution à l'égard d'Asdrubal & de ses troupes : mais ils firent partir Himilcon avec une bonne armée, & une flotte dont ils augmenterent encore les forces, lui ordonnant de conserver & de défendre l'Espagne, tant par mer que par terre. Ce Général ne fut pas plutôt arrivé avec ses troupes terrestres & maritimes, qu'il campa, le plus avantageusement qu'il put, son armée de terre; & ayant mis ses vaisseaux dans une rade, qu'il fortifia de bons retranchemens, il alla joindre Asdrubal avec le plus de dili-

gence qu'il lui fut poſſible, en prenant toutes les précautions néceſſaires contre les peuples au milieu deſquels il lui falloit paſſer, & dont la fidélité lui étoit fort ſuſpecte. Lorſqu'il lui eut expoſé les décrets du Sénat, & qu'à ſon tour il eut appris de lui de quelle maniere il falloit faire la guerre en Eſpagne, il retourna dans ſon camp, mettant toute ſa ſûreté dans la promptitude, & ſortant toujours des lieux où il paſſoit, avant que les habitans euſſent pu prendre aucune meſure pour l'arrêter. Pour Aſdrubal, avant de quitter la Province, il tira de l'argent de tous les peuples qui étoient encore ſous la domination des Carthaginois, perſuadé qu'Annibal lui-même, n'avoit obtenu qu'en payant, & le paſſage de ſes troupes en pluſieurs endroits de ſa route, & le ſecours des Gaulois, qui l'avoient ſuivi juſqu'en Italie ; & que s'il eût entrepris un ſi long voyage, ſans avoir beaucoup d'argent, il ne ſeroit jamais arrivé au pied des Alpes. Ayant donc obligé ces nations de lui fournir promptement toutes les ſommes qu'il en put tirer, il ſe rendit ſur les bords de l'Hebre. Les deux Généraux Romains n'eurent pas plutôt appris ce qui s'étoit paſſé dans le Sénat de Carthage, & les ordres

qu'on avoit donnés à Asdrubal, que renonçant à toute entreprise; ils réunirent leurs armées pour s'opposer au départ d'Asdrubal, persuadés que si ce Géneral, avec l'armée qu'il avoit en Espagne, venoit à bout de passer en Italie, où on avoit déjà bien de la peine à résister à Annibal seul, la jonction des deux freres entraîneroit infailliblement la ruine de la République. Pressés de ces craintes & de ces inquiétudes, ils joignirent leurs troupes sur le bord de l'Hebre; & ayant passé ce fleuve, ils délibererent long-temps s'ils iroient camper à la vue de l'ennemi, ou s'ils se contenteroient d'attaquer les alliés des Carthaginois, pour mettre Asdrubal dans la nécessité de les secourir, & retarder par là son voyage. Enfin ils se déterminerent à attaquer la ville la plus opulente en ce temps-là de tout le pays, & à qui le voisinage du fleuve avoit donné le nom d'Ibera. Dès qu'Asdrubal le sçut, pour faire diversion en faveur de ses alliés, il alla aussi de son côté attaquer une ville qui s'étoit rendue depuis peu aux Romains: ce qui obligea les Généraux ennemis de lever le siege d'Ibera, & de tourner tous leurs efforts contre Asdrubal lui-même.

Pendant quelques jours, les deux armées demeurerent campées à cinq milles l'une de l'autre, se contentant d'escarmoucher, sans qu'aucune des deux parût songer à une affaire générale. Enfin dans le même jour & presque dans le même moment, les Généraux des deux partis, comme de concert, donnerent le signal de la bataille, & descendirent dans la plaine avec toutes leurs forces. Les Romains étoient partagés en trois corps. Une partie des soldats armés à la légere étoit placée parmi ceux qui étoient aux premiers rangs; les autres dans le centre. La cavalerie étoit répandue sur les deux aîles, & les couvroit. Asdrubal mit les Espagnols au corps de la bataille, les Carthaginois à l'aîle droite, & les Africains à la gauche, avec les troupes auxiliaires. A l'égard de la cavalerie, il plaça celle des Numides devant l'infanterie des Carthaginois, & les autres devant celle qui étoit composée d'Africains, sur les deux aîles. Il ne rangea pas tous les Numides à la droite, mais seulement ceux qui traînant deux chevaux à la fois, avoient coutume, dans le plus fort de la mêlée, de sauter tout armés sur le plus frais de dessus celui qui étoit las & harassé. Telle étoit la

légéreté des cavaliers. Telle étoit la souplesse & la docilité des chevaux, pour se prêter à tous leurs mouvemens. Les Généraux des deux partis ayant rangé leurs armées dans l'ordre que je viens de dire, avoient autant de motifs d'espérer les uns que les autres ; car leurs troupes étoient à peu près égales par rapport à l'espece & au nombre des soldats. Mais les sentimens & les courages étoient bien différens. Car quoique les Romains fissent la guerre loin de leur patrie, leurs Généraux n'avoient pas laissé de leur persuader qu'ils combattoient pour l'Italie & pour la ville de Rome. C'est pourquoi faisant dépendre leur retour auprès de leurs femmes & de leurs enfans, du succès de cette bataille, ils s'étoient déterminés à vaincre ou à mourir. L'autre parti étoit composé de gens qui n'avoient pas la même ardeur, ni la même résolution. La plus grande partie des soldats étoient des Espagnols, qui aimoient mieux être vaincus en Espagne, que d'y vaincre, pour être traînés en Italie. Ainsi ceux qui étoient au corps de la bataille, lâcherent pied dès le premier choc, presque avant d'avoir lancé aucun trait. Puis voyant que les Romains s'avançoient contre eux avec beaucoup de

vigueur, ils prirent ouvertement la fuite. Les deux aîles ne combattirent pas pour cela avec moins de courage; les Carthaginois d'un côté, & les Africains de l'autre, pressoient leurs ennemis, qu'ils tenoient comme investis. Mais dès que l'infanterie des Romains se fût avancée toute entiere dans le milieu, elle se trouva en état d'écarter les deux aîles des Carthaginois. Et quoiqu'elle eût deux combats à soutenir en même-temps, elle fut cependant victorieuse dans l'un & dans l'autre. Car après avoir défait & mis en fuite ceux qui étoient au centre, elle se trouva supérieure en valeur & en nombre à ceux qui restoient. Il y eut beaucoup de sang répandu dans cette occasion: & si les Espagnols n'avoient pas pris la fuite dès le commencement de l'action, il s'en fût sauvé très-peu d'une si grande armée. La cavalerie ne donna point. Car dès que les Maures & les Numides virent que la victoire se déclaroit pour les ennemis par la défaite du corps de bataille, ils prirent ouvertement la fuite; & faisant marcher les éléphans devant eux, ils laisserent les deux aîles découvertes. Asdrubal, de son côté, ayant soutenu le combat jusqu'au bout, se sauva du milieu du carnage avec un

petit nombre de gens. Les Romains s'emparerent de ſon camp, & le pillerent. Le ſuccès de cette bataille affermit dans le parti des Romains ceux des Eſpagnols, qui auparavant étoient encore partagés entr'eux & les Carthaginois : au lieu qu'Aſdrubal perdit l'eſpérance, non-ſeulement de paſſer dans l'Italie avec ſon armée, mais même de demeurer en Eſpagne avec quelque ſûreté. Ces bons ſuccès annoncés à Rome par des lettres des Scipions, y cauſerent beaucoup de joie, non- ſeulement de ce qu'on avoit vaincu Aſdrubal en Eſpagne, mais encore plus de ce qu'on l'avoit empêché de paſſer en Italie.

Petilie priſe par Himilcon.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Eſpagne, Petilie, ville de l'Abruze, ſe rendit à Himilcon, l'un des Officiers d'Annibal, après pluſieurs mois de ſiege. Mais cet avantage coûta bien cher aux Carthaginois, qui ne purent la réduire que par la famine, après y avoir vu tuer leurs plus braves ſoldats, ſans compter un grand nombre de bleſſés. Car les aſſiégés, après avoir conſumé tous leurs grains, & mangé tous les animaux qui ſervent ordinairement à la nourriture des hommes, furent enfin réduits à vivre de cuirs, d'herbes, de racines, d'é-

corces, & de fruits ſauvages qu'ils trouvoient ſur les ronces & les épines; & ne purent ſe réſoudre à ſe ſoumettre, que quand les forces leur manquerent, pour ſe tenir ſur leurs murailles, & ſoutenir le poids de leurs corps & de leurs armes. Annibal s'étant rendu maître de cette place, marcha du côté de Coſenſe, qu'il reçut à compoſition au bout de quelques jours, ſes habitans n'ayant pas eu à ſe défendre autant de conſtance & d'opiniâtreté que les Petiliens. A peu près dans le même temps, l'armée des Brutiens aſſiégea Crotone, ville Grecque, autrefois puiſſante par le nombre & la valeur de ſes habitans; mais alors tellement affoiblie par les pertes conſiderables qu'elle avoit faites en pluſieurs occaſions, qu'à peine y pouvoit-on compter vingt mille citoyens de tout âge. Ce qui fit que les ennemis la trouvant ſans défenſe, s'en emparerent aiſément. Ils ne purent ſe rendre maîtres de la citadelle, où quelques-uns des habitans ſe réfugierent pendant le tumulte, s'étant échappés du carnage que les Brutiens firent après avoir pris la ville d'aſſaut. Ceux de Locres, trahis par les premiers de la ville, tomberent auſſi ſous la puiſſance des Brutiens & des Carthaginois. Rhége

Crotone priſe par les Brutiens.

fut la ſeule ville de ce canton qui demeura fidelle aux Romains juſqu'au bout, & qui conſerva ſes loix & ſa liberté. Cette averſion pour l'alliance des Romains paſſa juſqu'en Sicile : & la maiſon même d'Hiéron n'en fut pas tout-à-fait exempte. Car Gelon, ſon fils aîné, mépriſant la vieilleſſe de ſon pere, & ne craignant plus les Romains depuis qu'ils avoient été vaincus à Cannes, s'engagea dans le parti des Carthaginois, & auroit cauſé en Sicile une révolution générale, ſi, dans le temps qu'il armoit la multitude, & faiſoit tous ſes efforts pour ſoulever ſes alliés, il n'eût été emporté par une mort, qui vint ſi à propos, que ſon pere lui-même fut ſoupçonné d'avoir avancé ſes jours. Voilà les événemens divers qui ſe paſſerent cette année en Italie, en Afrique, en Sicile & en Eſpagne. Sur la fin de cette même année, Q. Fab. Maximus demanda au Sénat qu'il lui fût permis de faire la dédicace du temple qu'il avoit permis de bâtir en l'honneur de Venus Erycine, pendant qu'il étoit Dictateur. Et le Sénat rendit un Arrêt, qui portoit que T. Sempronius, alors déſigné Conſul, propoſeroit au peuple, dès qu'il ſeroit entré en charge, de créer Q. Fabius Duumvir, afin de

Gelon, fils d'Hiéron, prend le parti des Carthaginois.

faire cette cérémonie. Et les trois fils de M. Emilius Lepidus, qui avoit été Conſul & Augure, firent célébrer pendant trois jours dans la place publique, des jeux funebres à l'honneur de leur pere; & pour la même raiſon, & pendant le même eſpace de temps, donnerent au peuple le ſpectacle d'un combat de vingt-deux paires de Gladiateurs. Les Ediles curules C. Letorius & Tib. Sempronius Gracchus, Conſul déſigné, qui avoit été maître de la cavalerie pendant ſon édilité, repréſenterent les jeux appellés Romains, auſſi pendant trois jours. On continua auſſi pendant le même temps les jeux plébéiens que donnerent les Ediles M. Aurelius Cotta & M. Claudius Marcellus. Sur la fin de la troiſieme année de la guerre qu'on avoit avec Annibal, Tib. Sempronius, Conſul, entra en charge aux ides de Mars. Et les Préteurs Q. Fulvius Flaccus, qui avoit été Conſul & Cenſeur, & M. Valerius Levinus, ſe trouverent chargés, après avoir tiré au ſort, le premier, de rendre la juſtice à Rome aux citoyens mêmes, & le ſecond, d'exercer la même charge à l'égard des étrangers. Le ſort donna la Sicile pour département à Appius Claudius Pulcher, & celui de la Sardaigne à Q.

T. Sempronius, Conſul. An de Rome 537.

Mucius Scevola. Le peuple voulut que M. Marcellus continuât à commander en qualité de Proconful , parce que depuis la bataille de Cannes, il étoit le feul Général qui eût combattu avec avantage contre Annibal, en Italie.

Le premier jour que le Sénat s'affembla dans le Capitole, pour délibérer des affaires de la République, il ordonna que cette année les citoyens paieroient le double du tribut ordinaire, & que de la moitié du total qui feroit exigée fur le champ, on paieroit comptant aux foldats tout ce qui leur étoit dû pour les fervices paffés. Ceux qui s'étoient trouvés à Cannes, furent exceptés de ce nombre. A l'égard des armées, le Conful T. Sempronius, en conféquence de ce qui fut réglé dans la même affemblée, ordonna aux deux légions de la ville de fe trouver à un jour marqué à Cales, d'où on les conduiroit dans le camp de Claudius Marcellus au-deffus de Sueffulle. Et le Préteur Appius Claudius Pulcher eut ordre de prendre les troupes de ce canton, qui étoient fur-tout les reftes de l'armée de Cannes, pour les tranfporter en Sicile, & de renvoyer à Rome celles qui étoient dans cette Province. Marcus Claudius Marcellus alla prendre

Double tribut impofé aux Romains.

les deux légions de la ville à Cales, où on leur avoit commandé de se rendre, pour les conduire dans le camp surnommé Claudien. Appius Claudius ordonna à T. Metellus Croto, son Lieutenant, d'aller se mettre à la tête des vieilles troupes & de les faire passer en Sicile. D'abord les Sénateurs avoient attendu, sans rien dire; que le Consul tînt les assemblées, pour se nommer un collegue. Mais quand ils virent qu'on avoit éloigné, comme à dessein, M. Marcellus, à qui ils destinoient cette dignité préférablement à tout autre, comme une récompense des belles actions qu'il avoit faites pendant sa préture, ils commencerent à murmurer ouvertement. Le Consul s'étant apperçu de leur mécontentement: » Messieurs, » leur dit il, on n'a rien fait que pour » le bien de la République. Car il étoit » à propos que Marcus Marcellus passât » dans la Campanie, pour y faire l'é» change des armées, & que les assem» blées ne fûssent indiquées qu'après » qu'il se seroit acquitté de sa commis» sion, & qu'il seroit revenu à Rome; » afin que vous pussiez avoir un Con» sul tel que les conjonctures présentes » le demandent, & que vous le désirez » vout-mêmes ». Ainsi on ne parla plus

d'assemblées jusqu'au retour de Marcellus. En attendant, on créa Duumvirs Q. F. Maximus & T. Otacilius, pour faire la dédicace des Temples de Venus Erycine & de la Prudence. Ils sont l'un & l'autre dans le Capitole, séparés par un seul canal. Pour ce qui est des trois cens cavaliers Campaniens, qui, après avoir servi en Sicile avec beaucoup de zele & de fidélité, étoient revenus à Rome, le peuple fit une loi, par laquelle il leur donnoit le droit de bourgeoisie à Rome, & ordonnoit qu'ils seroient regardés comme citoyens de la ville municipale de Cumes, à commencer la veille du jour que le peuple de Capoue s'étoit révolté contre les Romains. Ce qui donna lieu à ce réglement, c'est que ces cavaliers ne sçavoient pas eux-mêmes à qui ils appartenoient, ayant abandonné leur ancienne patrie, & n'ayant pas encore été adoptés dans celle où ils s'étoient rendus. Dès que Marcellus fut revenu de l'armée, on tint les assemblées pour créer un seul Consul en la place de Lucius Posthumius. Marcellus fut nommé, d'un consentement unanime de tout le peuple, & entra en charge dans le moment même. Mais dans le tems même de la cérémonie, on entendit un coup de tonnerre ; ce qui fit que les augures,

Marcellus créé Consul en la place de Posthumius.

qui furent consultés là-dessus, déclarerent que sa création étoit vicieuse. Les Senateurs en convenoient. Ils disoient que les Dieux n'avoient pas trouvé bon qu'on créât deux Plébéiens Consuls en même-temps, ce qui n'étoit point encore arrivé. Il se démit donc; & on lui substitua Q. Fabius Maximus, qui fut alors Consul pour la troisieme fois. Cette année, la mer parut s'enflammer. Auprès de Sinuesse, une vache fit un poulain: & à Lanuvium, dans le temple de Junon Sospite, les statues jetterent du sang; & il plut des pierres aux environs du même temple. On fit, selon la coutume, une neuvaine, à cause de cette pluie. On fit avec beaucoup de dévotion des sacrifices propres à détourner les suites funestes qu'annonçoient les autres prodiges.

Q. Fabius Maximus substitué à Marcellus.

Les Consuls partagerent entr'eux les armées. Le Consul Fabius eut pour lui l'armée que M. Junius avoit commandée pendant sa Dictature: & son collegue Sempronius vingt-cinq mille alliés, auxquels on joignit les esclaves qui s'étoient engagés volontairement à porter les armes. On donna au Préteur M. Valerius les legions qui étoient revenues de Sicile. Le Proconsul M. Claudius fut mis à la tête de celles qui de-

voient veiller à la conservation de Nole, au-dessus de Suessule : les Préteurs à qui étoient échues la Sicile & la Sardaigne, partirent pour se rendre à leurs départemens. Les Consuls firent publier un édit, qui ordonnoit que toutes les fois qu'ils convoqueroient le Sénat, les Sénateurs, & ceux qui avoient droit de dire leurs avis parmi eux, s'assembleroient auprès de la porte Capene. Les Préteurs qui étoient chargés de rendre la justice, firent placer leurs tribunaux auprès de la Piscine publique. Ce fut là qu'ils ordonnerent que les parties fussent assignées, & que les procès fussent décidés cette année. Cependant dans le temps que Magon, frere d'Annibal étoit sur le point de partir de Carthage, pour conduire en Italie douze mille fantassins & quinze cens cavaliers, vingt éléphants & mille talents d'argent, avec une escorte de soixante galeres, on y apprit que les Carthaginois avoient été battus en Espagne, & que presque tous les peuples de cette Province étoient passés dans le parti des Romains. Quelques-uns étoient d'avis, que sans songer à l'Italie, on fit passer Magon en Espagne avec cette flotte & les troupes dont on vient de parler; lorsque tout d'un coup il se pré-

ſenta une occaſion de recouvrer la Sardaigne. » On publioit que les Romains » n'avoient que fort peu de troupes dans » cette iſle : qu'ils y envoyoient un Pré» teur nouveau, & ſans expérience, » en la place d'Aulus Cornelius, qui » avoit long-temps gouverné la Pro» vince, & qui la connoiſſoit parfaite» ment. Que d'ailleurs les Sardiots » étoient las de l'Empire des Romains, » qui, l'année précédente, les avoient » traités avec une extrême rigueur, en » les contraignant de fournir de l'argent » & du bled au-deſſus de leurs forces. » Qu'il ne manquoit qu'un chef à la » révolte «. Ces plaintes furent portées à Carthage par des députés qu'y envoyerent ſecrétement les premiers de la Province, & ſur-tout Hampſicoras, le plus conſidérable de tous, par ſon crédit & ſes richeſſes. Ces deux nouvelles qu'ils apprirent dans le même temps, ayant excité tout à la fois dans leurs eſprits la crainte & l'eſpérance, ils envoyerent Magon en Eſpagne, avec ſes vaiſſeaux & ſes troupes; & choiſirent Aſdrubal, ſurnommé le chauve, pour l'expédition de Sardaigne, avec des forces à peu près égales à celles que commandoit Magon. Les Conſuls Romains, de leur côté, n'eu-

rent pas plutôt terminé les affaires qui les retenoient dans la ville, qu'ils se disposerent à partir pour la guerre. Sempronius ordonna aux troupes qu'il devoit commander, de se rendre à Sinuesse au jour qu'il leur marqua. Q. Fabius partit aussi, pour aller se mettre à la tête de son armée, après avoir commandé aux habitans de la campagne, suivant la permission qu'il en avoit obtenue du Sénat, de transporter tous leurs grains dans les villes fortifiées, avant les Calendes de Juin; en déclarant à ceux qui n'auroient pas obeï, qu'il ravageroit leurs terres, vendroit leurs esclaves à l'encan, & mettroit le feu dans leurs maisons. On n'exempta pas même des fonctions tumultueuses de la guerre les Préteurs qu'on avoit créés pour l'administration paisible de la justice. On envoya Valerius dans la Pouille, pour recevoir l'armée des mains de Varron, & la faire passer en Sicile, sous la conduite de quelqu'un des Lieutenans; pendant que lui-même se mettroit à la tête des légions qui revenoient de Sicile, & les emploieroit à défendre les côtes maritimes d'entre Brindes & Tarente, avec le secours d'une flotte de vingt-cinq vaisseaux, dont on lui donna aussi le commandement. Q.

Fulvius, Préteur de la ville, avec un pareil nombre de vaisseaux, fut chargé de garder les côtes voisines de Rome. Le Proconsul Varron eut ordre de faire des levées dans le territoire de Picene, & de veiller à la conservation de cette contrée. T. Otacilius Crassus n'eut pas plutôt consacré le temple de la Prudence, qu'il fut envoyé en Sicile pour commander la flotte qu'on tenoit dans les ports, ou sur les côtes de cette isle.

Tous les Rois & toutes les nations avoient les yeux ouverts sur le démelé fameux qui avoit fait prendre les armes aux deux plus puissans peuples de la terre. Philippe, Roi de Macédoine s'y intéressoit particuliérement, étant, plus qu'aucun autre, voisin de l'Italie, dont il n'étoit séparé que par la mer Ionienne. Dès qu'il apprit qu'Annibal avoit passé les Alpes, son premier mouvement fut de se réjouir, de voir deux Républiques si puissantes aux mains l'une contre l'autre: & tant que leurs forces parurent égales, il douta pour laquelle des deux il devoit souhaiter que la victoire se déclarât. Mais quand il sçut qu'Annibal avoit défait les Romains dans les trois batailles qu'il leur avoit livrées presque coup sur coup,

il passa du côté de la fortune, & envoya des Ambassadeurs au vainqueur, pour le féliciter. Ces Ambassadeurs eurent grand soin d'éviter les ports de Brindes & de Tarente, sçachant qu'ils étoient gardés par les vaisseaux & les troupes des Romains. Ainsi ils vinrent débarquer auprès du temple de Junon, au promotoire qui a donné le nom de Lacinienne à cette Déesse. Delà, traversant la Pouille, pour venir à Capoue, ils donnerent dans une garde des soldats Romains, qui les conduisirent au Préteur Valerius, campé près de Nucerie. Xenophanes, chef de l'ambassade, ne se démonta point. Il dit hardiment à Valerius qu'il venoit de la part du Roi Philippe, pour demander aux Romains leur amitié & leur alliance. Qu'il étoit chargé des ordres de son maître pour les Consuls, & pour le Sénat, & le peuple Romain, & qu'il demandoit qu'on le conduisit vers eux. Valerius charmé des offres avantageuses d'un Roi si puissant, dans un temps où la République étoit abandonnée de ses anciens alliés, reçut ses ennemis avec tout le zele & toute la bienveillance qu'il auroit pu témoigner à des amis & à des hôtes. Il leur donna des guides, à qui il commanda de les conduire

Ambassadeurs envoyés à Annibal par Philippe

Ruse de Xenophanes, chef de l'ambassade.

par des routes sûres, & de leur faire connoître, avec beaucoup de soin, les postes qui étoient occupés par les Romains ou par les Carthaginois. Xenophanes, en passant toujours au milieu des troupes des Romains, se rendit dans la Campanie; & delà, sitôt qu'il trouva l'occasion de s'échapper, il vint dans le camp d'Annibal, avec qui il fit, au nom de Philippe, une alliance, dont les conditions étoient, „ que le Roi de » Macédoine passeroit en Italie avec une » flotte de deux cens vaisseaux, qu'il pa» roissoit être en état de fournir : qu'il » en ravageroit les côtes, & de son » côté, feroit la guerre aux Romains » de toutes ses forces, tant par terre, » que par mer. Que quand on les au» roit soumis, l'Italie, avec la ville de » Rome, & tout le butin appartien» droient à Annibal & aux Carthaginois. » Qu'ensuite ils passeroient ensemble » dans la Grece, & feroient la guerre » aux nations que Philippe indique» roit : & que toutes les terres, tant du » continent que des isles qui avoisinent » la Macédoine, seroient ajoutés au » Royaume de ce Prince «.

Alliance faite entre Philippe & Annibal.

Telles furent, à peu près les conditions du traité qui fut fait entre Annibal & les Ambassadeurs de Philippe. Annibal envoya avec eux Gisgon, Bostar

& Magon, pour confirmer l'alliance avec le Roi lui-même. Tous ensemble se rendirent au même temple de Junon Lacinienne, où le vaisseau des Macédoniens étoit caché dans une rade, & dans lequel ils s'embarquerent. Ils étoient déjà en pleine mer, lorsqu'ils furent apperçus par les vaisseaux Romains qui gardoient les côtes de la Calabre. P. Valerius détacha quelques vaisseaux legers, avec ordre de poursuivre celui des Macédoniens, & de le ramener. Les Ambassadeurs firent d'abord tous leurs efforts pour échapper. Mais voyant qu'on étoit prêt de les atteindre, ils se rendirent d'eux-mêmes aux Romains. Quand on les eut présentés à Valerius, il leur demanda qui ils étoient, d'où ils venoient, & où ils avoient dessein d'aller. Xenophanes, à qui son premier mensonge avoit assez bien réussi, répondit d'abord, que le Roi Philippe l'avoit envoyé en ambassade vers les Romains. Que M. Valerius étoit le seul qu'il eût pu joindre. Qu'il lui étoit impossible de traverser la Campanie, qu'il avoit trouvée remplie de troupes ennemies. Mais ensuite l'habillement Carthaginois ayant rendu les ambassadeurs d'Annibal, suspects au Général Romain, il les interrogea, & leur

Xenophanes pris par les Romains & envoyé à Rome avec ses compagnons.

leur réponſe acheva de les trahir. Alors il prit à part ceux de leur ſuite, & les ayant intimidés par la crainte des ſupplices, il les obligea de lui livrer les lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & découvrit par là le traité qui avoit été conclu entre ce Prince & les Carthaginois. Quand Valerius fut informé de tout ce qu'il vouloit ſçavoir, il jugea que le meilleur étoit d'envoyer au plutôt à Rome, au Sénat ou aux Conſuls, en quelque lieu qu'ils fuſſent, les priſonniers qu'ils avoient faits, & tous ceux de leur ſuite. Il choiſit pour cet effet cinq galeres des plus légeres, qu'il fit partir ſous les ordres de L. Valerius Antias, à qui il commanda de diſtribuer les députés dans les vaiſſeaux, de façon qu'ils ne puſſent avoir aucun communication avec perſonne, ni même entre eux. Dans le même temps, Aulus Cornélius Mammula revint de ſon gouvernement de Sardaigne; & après avoir expoſé la ſituation de cette Province, il ajouta, que les peuples étoient prêts à ſe ſoulever, & à prendre les armes, pour ſe ſouſtraire à la domination des Romains. Que la mauvaiſe qualité de l'air & des eaux du pays avoient fait tomber Q. Mucius, ſon ſucceſſeur, dans une maladie, à la vérité, moins dangereuſe

que longue ; mais qui le mettoit cependant hors d'état de soutenir de longtemps les fatigues de la guerre. Que les troupes qui étoient actuellement en Sardaigne étoient assez fortes pour contenir en paix une Province qui eût été exempte de mouvements ; mais qu'elles étoient trop foibles pour résister à la guerre dont celle-là étoit menacée. Les Sénateurs ordonnerent à Q. Fulvius Flaccus de lever cinq mille piétons & quatre cens cavaliers, & de faire passer incessamment cette légion en Sardaigne, avec un Lieutenant, tel qu'il le voudroit choisir, pour la commander, jusqu'à la convalescence de Q. Mucius. On chargea de cette expédition T. Manlius Torquatus, qui avoit été deux fois Consul & Censeur, & avoit soumis les Sardiots dans son premier consulat. A peu près dans le même temps, la flotte que les Carthaginois envoyoient aussi en Sardaigne, sous le commandemens d'Asdrubal, surnommé le Chauve, ayant été battue d'une horrible tempête. vint échouer contre les isles Baléares. Tout l'équipage avoit été fort maltraité ; & le corps même des vaisseaux si furieusement ébranlé, qu'on fut obligé de les tirer à sec, & d'employer un temps très-considérable à les radouber.

Pour revenir à l'Italie, comme la bataille de Cannes avoit abattu les forces des Romains, & que les délices de Capoue avoient amolli le courage des Carthaginois ; on n'y faisoit plus la guerre avec tant de vigueur. Ce relâchement donna tant de confiance aux Campaniens, qu'ils entreprirent de soumettre ceux de Cumes à leur domination. Ils employerent d'abord les sollicitations, pour les engager à quitter le parti des Romains. Mais n'ayant pu réussir par cette voie, ils eurent recours à la ruse pour les surprendre. Tous les ans à pareil jour, les Campaniens se rendoient dans la petite ville de Hama, pour y célébrer un sacrifice commun à toute la nation. Ils firent sçavoir à ceux de Cumes que le Sénat de Capoue y viendroit, & inviterent celui de Cumes à s'y trouver aussi ; afin qu'ils pussent délibérer ensemble de leurs intérêts communs : qu'il étoit important que les deux peuples eussent les mêmes alliés & les mêmes ennemis ; qu'ils auroient soin d'y placer une escorte de gens armés, afin qu'ils n'eussent rien à craindre de la part des Romains, ou des Carthaginois. Ceux de Cumes se douterent bien de la fraude des Campaniens : mais le moyen de la rendre

Entreprises des Campaniens contre ceux de Cumes.

inutile, & de les faire tomber eux-mêmes dans le piége, étoit de consentir à tout; ce qu'ils firent. Cependant Gracchus étant arrivé à Sinuesse, où il avoit donné rendez-vous à ses troupes, en fit la revue générale; & après avoir passé le Vulturne, alla camper auprès de Literne. Là, comme il n'avoit point actuellement d'ennemis sur les bras, il faisoit faire de fréquens exercices à ses soldats, afin que les nouveaux, dont la plûpart étoient des esclaves qui s'étoient enrollés volontairement, s'accoutumâssent à suivre leurs drapeaux, & à prendre leurs rangs dans la bataille. Mais sa principale attention étoit de les entretenir dans une grande union. C'est pourquoi, afin de prévenir les querelles, il voulut, » que » les Lieutenans & les Tribuns défen- » dissent expressément aux soldats de » reprocher à qui que ce fût son an- » cienne fortune, & qu'on ne mit au- » cune différence entre les nouveaux & » les vétérans, entre ceux qui étoient » libres, & ceux qui ne l'étoient pas. » Qu'on étoit assez noble & assez dis- » tingué, quand on portoit les armes » pour le salut & pour la gloire du » peuple Romain. Que la même for- » tune qui avoit voulu qu'on fît des

» loix extraordinaires pour défendre la
» République, vouloit auſſi qu'on les
» maintînt & qu'on les obſervât «. Les ſoldats ne furent pas moins ſoigneux d'obéir à ces réglemens, que les Officiers à les établir, & on vit bientôt régner dans cette armée une ſi grande concorde, qu'on oublia preſque la condition dont chacun avoit été tiré pour devenir ſoldat. Telles étoient les occupations de Gracchus, quand il apprit des députés qui lui furent envoyés les propoſitions que les Campaniens avoient faites à ceux de Cumes, & la réponſe qu'ils en avoient reçue. On lui fit entendre en même-temps, que le ſacrifice dont on a parlé ſe feroit au bout de trois jours, & que non-ſeulement le Sénat, mais encore le peuple & l'armée de Capoue, y aſſiſteroient. Gracchus ordonna à ceux de Cumes de tranſporter tous leurs effets de la campagne dans la ville, & de ſe tenir renfermés dans leurs murailles. Pour lui, la veille du ſacrifice, il ſe mit en marche pour s'approcher de Cumes, qui n'eſt éloigné de Hama, que d'environ trois milles. Les Campaniens s'y étoient déjà aſſemblés en grand nombre, comme ils en étoient convenus : & aſſez près de là, Marius Alfius,

leur premier Magiſtrat, étoit campé, avec quatorze mille hommes bien armés, occupé en apparence aux préparatifs du ſacrifice; mais beaucoup plus attentif à conduire ſon ſtratagême, qu'à fortifier ſon camp, & à le mettre en ſûreté par les voies uſitées dans la guerre. Cette cérémonie duroit ordinairement pendant trois jours. Elle commençoit le ſoir, & finiſſoit avant minuit. Gracchus crut que c'étoit le temps où il devoit attaquer les Campaniens. Ainſi ayant mis des gardes aux portes de Cumes, afin d'empêcher que perſonne en ſortît pour donner avis de ſon deſſein, il commanda à ſes ſoldats de manger ſur les quatre heures du ſoir, & de ſe repoſer le reſte du jour, pour être en état de s'aſſembler à l'entrée de la nuit. Il partit à la premiere veille; & étant arrivé à Hama, avec beaucoup de ſilence ſur le minuit, il entra en même temps par toutes les portes dans le camp des Campaniens, qu'il trouva fort négligé, comme il arrive parmi des gens qui ont grand beſoin de dormir. La plûpart furent tués, les uns dans leurs lits, où ils étoient enſevelis dans le ſommeil; les autres, à meſure qu'ils revenoient ſans armes du ſacrifice, où leur zele les avoit

Gracchus ſurprend les Campaniens à Hama, & les defait.

retenus plus long-temps que les autres. Les Campaniens perdirent plus de deux mille hommes dans ce désordre nocturne, avec leur chef Marius Alfius. On leur prit trente-quatre étendarts.

Gracchus ne perdit pas cent soldats. Il demeura maître du camp des ennemis ; & après l'avoir pillé, il se retira promptement à Cumes, craignant qu'Annibal, qui étoit campé sur le mont Tifate, au-dessus de Capoue, ne le vînt attaquer. Sa conjecture se trouva juste, & sa précaution, salutaire. Car dès qu'on eût reçu à Capoue la nouvelle de cette défaite, Annibal partit sur le champ, & marcha avec beaucoup de promptitude vers Hama, se persuadant qu'il y trouveroit encore les Romains, & qu'une armée de nouveaux soldats, la plûpart esclaves, aveuglée par la prospérité, se seroit amusée à dépouiller les vaincus, & à ramasser le butin. Il rencontra en chemin ceux qui s'étoient échappés du combat, & ayant fait mettre les blessés sur des chariots, il leur donna une escorte pour les conduire sûrement à Capoue. Mais quelque diligence qu'il eût faite, il ne rencontra plus d'ennemis à Hama, où il ne vit que les vestiges de la défaite de ses alliés, & la terre jonchée de

leurs corps morts. Quelques-uns lui conseilloient de courir delà à Cumes, & d'attaquer la ville. Annibal, qui avoit manqué la ville de Naples, auroit bien voulu s'emparer de Cumes, pour avoir une ville maritime en sa possession. Mais comme il n'avoit fait prendre à ses soldats que leurs armes, afin qu'ils marchâssent avec plus de légéreté, il retourna sur ses pas dans son camp de Tifate. Delà, fatigué par les prieres des Campaniens, il retourna, dès le lendemain à Cumes, avec toutes les machines dont on se sert pour prendre les villes d'assaut; & après avoir ravagé tout le pays, il se campa à mille pas de la ville. Gracchus sentoit bien qu'avec les forces qu'il avoit, il n'étoit pas en état de la defendre contre les Carthaginois. Mais la honte d'abandonner dans un péril si pressant des alliés qui imploroient son assistance, & celle du P. R. l'empêcha d'en sortir. Et Fabius, son collegue, qui étoit campé à Cales, n'osoit pas non plus passer le Vulturne pour venir à son secours; ayant été obligé premiérement de retourner à Rome, pour y reprendre les auspices, puis d'offrir, pour expier plusieurs prodiges qu'on annonçoit coup sur coup, des sacrifices & des prie-

res, que, selon le rapport des Aruspices, les Dieux ne sembloient pas agréer.

Tandis que ces raisons retenoient Fabius, Sempronius étoit investi dans Cumes, & Annibal avoit déjà fait avancer ses machines pour y donner l'assaut. Il avoit élevé contre la ville une grande tour de bois : mais le Consul, de son côté, lui en opposa une beaucoup plus haute, par le moyen de plusieurs grosses poutres qui lui servoient de base, & qui étoient posées en travers sur le mur, déjà assez exaucé par lui-même. Delà ils défendoient d'abord la ville & la muraille à coups de pierres, de pieux, & de tous les traits qu'on lance de loin. Puis quand ils virent la tour d'Annibal appliquée contre le mur, ils y mirent le feu par le moyen de plusieurs flambeaux qu'ils y jetterent tout à la fois. Cet embrâsement jetta la consternation parmi les ennemis, jusqu'à les obliger à se précipiter du haut de la tour en bas. Aussi-tôt les Romains firent une sortie par deux portes de la ville en même-temps, & repousserent les Carthaginois jusques dans leur camp avec tant de vigueur, qu'il sembla ce jour-là que c'étoit Annibal, & non le Consul, qui étoit assiégé. Environ treize

cens Carthaginois furent tués dans cette action, & on en prit en vie cinquante-neuf, qui ne s'attendant à rien moins qu'à une sortie, furent enlevés dans leurs postes, où ils ne se tenoient nullement sur leurs gardes. Gracchus n'attendit pas que les ennemis se fussent remis de leur consternation, pour faire sonner la retraite & retirer les siens dans la ville. Le lendemain Annibal se flattant que le Consul, enflé de l'avantage qu'il avoit remporté, se présenteroit pour livrer un combat dans les formes, rangea son armée en bataille entre son camp & la ville. Mais quand il vit que les ennemis se contentoient de défendre leurs murailles à l'ordinaire, sans tenter aucune entreprise téméraire, il retourna dans son camp de Tifate, avec le regret & la confusion d'avoir manqué son coup. Dans le même temps que le siege de Cumes fut levé, Tib. Sempronius Longus battit Hannon, qui commandoit un corps de Carthaginois auprès d'Agrometo, dans la Lucanie. Il lui tua plus de deux mille hommes, n'en ayant pas perdu lui-même plus de deux cens quatre-vingt, & lui prit quarante-un étendarts. Hannon chassé de la Lucanie, retourna dans l'Abruzze. M. Marcellus reprit aussi de

Annibal ayant inutilement attaqué Cumes retourne dans son camp.

force, dans le pays des Hirpiniens, trois villes qui avoient abandonné les Romains, & fit trancher la tête à Vercellus & à Sicilius, auteurs de la révolte. Et après avoir vendu à l'encan plus de mille prisonniers, & accordé le reste du butin au soldat, il ramena son armée à Nucerie.

Pendant que ces choses se passoient dans la Lucanie & dans le pays des Hirpiniens, les cinq galeres qui conduisoient à Rome les Ambassadeurs de Philippe, & ceux d'Annibal qu'on avoit fait prisonniers, après avoir rangé presque toutes les côtes de l'Italie, en allant de la mer de Toscane dans le Golfe Adriatique, vinrent à passer vis-à-vis de Cumes. Gracchus, qui ne sçavoit si ces vaisseaux appartenoient à la République ou aux ennemis, en détacha quelques-uns de sa flotte pour les aller reconnoître. Par les questions qui se firent de part & d'autre, on sçut que l'un des Consuls étoit à Cumes. Ainsi Valerius, qui commandoit les cinq galeres, entra dans le port de cette ville, & livra à Gracchus les prisonniers dont il étoit chargé, avec les lettres d'Annibal à Philippe. Quand il en eut fait la lecture, il les recacheta soigneusement, & les envoya par terre au Sénat, o don-

nant à Valerius de continuer ſa route par mer avec ſes priſonniers. Les lettres & les priſonniers arriverent à Rome à peu près dans le même temps. Quand on eut examiné l'affaire, & qu'on eût reconnu que la réponſe des Ambaſſadeurs étoit conforme à ce qui étoit contenu dans les lettres, les Sénateurs furent extrêmement affligés, de voir que dans un temps où ils avoient bien de la peine à réſiſter à Annibal, ils alloient encore avoir ſur les bras un ennemi auſſi puiſſant que Philippe. Mais bien loin de ſe laiſſer entiérement abattre par la crainte, ils délibérerent ſur le champ des moyens de porter eux-mêmes la guerre en Macédoine. pour empêcher ce Prince de les venir attaquer en Italie. Après avoir fait mettre les Ambaſſadeurs en priſon, & vendu à l'encan ceux de leur ſuite, ils ordonnerent qu'on équiperoit vingt-cinq galeres nouvelles, pour les joindre aux vingt-cinq que commandoit P. Valerius Flaccus. Quand elles furent en état de naviger, elles prirent encore les cinq qui avoient amené les priſonniers, & toutes enſemble, au nombre de trente, partirent d'Oſtie pour faire voile à Tarente. P. Valerius eut ordre d'embarquer les ſoldats de Varron, que le Lieu-

tenant Apuſtius commandoit à Tarente ; & avec cette flotte, composée de cinquante vaiſſeaux, non-ſeulement de défendre les côtes d'Italie, mais encore d'examiner les mouvements qu'on pouvoit faire du côté de la Macédoine. Que ſi les deſſeins de Philippe s'accordoient avec les lettres d'Annibal, & la réponſe des Ambaſſadeurs, il en donnât avis par lettres au Préteur M. Valerius, afin que ce dernier laiſſant à L. Apuſtius le commandement de ſon armée, vint prendre la flotte à Tarente, pour la conduire au plutôt en Macédoine, & retenir Philippe dans ſes propres états. L'argent qu'on avoit envoyé à Appius Claudius en Sicile, pour payer le Roi Hiéron, fut deſtiné à l'entretien de la flotte & des troupes employées à la guerre de Macédoine. L. Apuſtius le fit porter à Tarente. Hiéron fournit auſſi deux cens mille boiſſeaux de froment, & cent mille d'orge.

Tandis que les Romains étoient occupés à ces préparatifs, un des vaiſſeaux Macédoniens, qu'on avoit pris & envoyés à Rome, ſe ſépara des autres, & retourna vers ſon maître, qui apprit par là que ſes Ambaſſadeurs avoient été arrêtés avec les lettres dont ils étoient

Philippe envoye de nouveaux Ambassadeurs à Annibal.

porteurs. C'eſt pourquoi n'ayant aucune connoiſſance du traité que les ſiens avoient fait avec Annibal, ni de la réponſe que ceux d'Annibal lui devoient rapporter, il fit partir pour une ſeconde ambaſſade, avec les mêmes ordres & les mêmes pouvoirs, Heraclitus, ſurnommé Scutinus, Crito Berreus, & Soſitheus Magnes. Ceux-ci furent plus heureux que les premiers : ils ſe rendirent auprès d'Annibal, & rapporterent ſa réponſe à Philippe. Mais la campagne finit avant que le Roi de Macédoine pût rien entreprendre, tant la priſe d'un vaiſſeau & des Ambaſſadeurs qu'il portoit, contribua à différer la guerre qui menaçoit les Romains de ce côté-là. Fabius ayant expié les prodiges qui l'inquiettoient, paſſa le Vulturne : & s'étant joint à ſon collegue, tous deux faiſoient la guerre de concert aux environs de Capoue. Fabius reprit de force les villes de Combulteria, de Trebula & de Saticula, qui s'étoient déclarées pour Annibal. Il y prit en même-temps ceux qu'Annibal y avoit mis en garniſon, & un grand nombre de Campaniens. Pour revenir à Nole, les choſes y étoient dans la même ſituation que l'année d'auparavant : le Sénat tenoit toujours pour les Romains,

La diſcorde continue à Nole, entre le Sénat & le peuple.

& le peuple pour Annibal. On y tramoit même le complot de lui livrer la ville, après avoir égorgé ceux qui y tenoient les premiers rangs. Mais pour en empêcher la réussite, Fabius vint se poster au-dessus de Suessule, dans le camp de Claudius, après avoir fait passer son armée entre Capoue & celle d'Annibal, qui étoit campé auprès de Tifate. Delà il envoya le Proconsul Marcellus à Nole, avec les troupes qu'il commandoit, pour veiller à la conservation de cette ville.

Affaires de Sardaigne.

En Sardaigne, le Préteur T. Manlius reprit la conduite des affaires, qui avoient été interrompues par la maladie dangereuse dans laquelle étoit tombé le Préteur Q. Mucius. Manlius mit ses vaisseaux en sûreté dans le port de Carales * : & ayant fait prendre les armes aux soldats qu'il en avoit tirés pour les employer sur terre, il les joignit aux troupes qu'il reçut du Préteur, & composa du tout une armée de vingt mille hommes de pied, & de douze cens cavaliers. Etant parti avec ces forces de cavalerie & d'infanterie, il entra dans le pays ennemi, & alla se camper assez près d'Hampsicoras. Ce Général étoit alors campé dans le canton de

* Aujourd'hui Cagliari.

la Sardaigne, qui eſt habité par les Pellites, pour y amener la jeuneſſe, & la joindre à ſon armée. Il avoit laiſſé ſon fils Hioſtus dans ſon camp, pour commander en ſon abſence. Cet Officier, qui étoit jeune & fier, s'engagea témérairement dans un combat, où il fut vaincu & mis en fuite, après avoir perdu ſur le champ de bataille, trois mille Sardiens, & laiſſé environ trois cens priſonniers. Le reſte de l'armée ſe diſperſa d'abord dans la campagne & dans les forêts; puis ſe retira vers * Cornus, capitale du pays, où elle apprit qu'Hioſtus s'étoit refugié. Cette victoire auroit terminé la guerre de Sardaigne, ſi Aſdrubal, avec ſa flotte Carthaginoiſe, que la tempête avoit pouſſée vers les iſles Baléares, ne fût arrivé fort à propos, pour raſſurer les peuples, qui étoient ſur le point de rentrer ſous la domination des Romains. Manlius n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoiſe, qu'il ſe retira à Carales: ce qui donna à Hampſicoras la facilité de ſe joindre à Aſdrubal. Ce Général ayant débarqué ſes troupes, & renvoyé ſes vaiſſeaux à Carthage, partit avec Hampſicoras, qui connoiſſoit le pays, pour

* Aujourd'hui Sogni.

aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il se seroit avancé jusqu'à Carales, si Manlius ne fût venu au-devant de lui avec son armée, & n'eût arrêté les ravages qu'il exerçoit dans la campagne. Les deux armées se camperent assez près l'une de l'autre, ce qui occasionna d'abord plusieurs petits combats, où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin ils en vinrent à une bataille générale, qui dura quatre heures, & où les Sardiens, secondés des Carthaginois, disputerent la victoire plus long-temps qu'à l'ordinaire, ayant toujours été vaincus sans effort, quand ils avoient combattu seuls. Les Carthaginois eux-mêmes lâcherent pied, lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute, & la terre couverte des morts qu'ils avoient laissés sur la place. Mais Manlius ayant fait avancer l'aîle qui avoit défait les Sardiens, investit les Carthaginois dans le temps qu'ils tournoient le dos. Ce fut un carnage, plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille morts sur le champ de bataille, tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cens, avec vingt-sept étendards.

Manlius défait les Sardiens & les Carthaginois.

Mais ce qui rendit ce combat plus

célebre & plus mémorable, c'eſt qu'Aſdrubal, qui commandoit l'armée ennemie, y demeura lui-même priſonnier avec Magon & Hannon, deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois. Magon étoit de la famille Barcienne, & proche parent d'Annibal. Hannon étoit l'auteur de la révolte des Sardiens, & par conſéquent de la guerre qui l'avoit ſuivie. La perte des Sardiens contribua auſſi à rendre la victoire illuſtre. Car Hioſtus, fils d'Hampſicoras fut tué dans le combat ; & Hampſicoras, ſon pere, s'étant ſauvé par la fuite avec un petit nombre de cavaliers, n'eut pas plutôt appris la mort de ſon fils, qui mettoit le comble à ſa diſgrace, qu'il ſe donna la mort à lui-même dès la nuit ſuivante, prévenant par là les efforts de ceux, qui pendant le jour, auroient pu s'oppoſer à ſon deſſein. La ville de Cornus ſervit de retraite aux autres, comme elle avoit fait auparavant. Mais Manlius l'ayant inveſtie avec ſon armée victorieuſe, s'en rendit maître au bout de quelques jours. A ſon exemple, les autres villes qui avoient pris le parti d'Hampſicoras & des Carthaginois, lui envoyerent des ôtages, & ſe rendirent à lui. Après avoir exigé d'elles des vivres & de l'ar-

gent, ſelon les forces de chacune, il ſe retira à Carales avec ſon armée : & après avoir fait embarquer ſes ſoldats dans les vaiſſeaux qu'il avoit tenus dans le port de cette ville, il s'en retourna à Rome. Et ayant appris au Sénat la réduction de la Sardaigne, il remit aux Queſteurs l'argent qu'il en rapportoit, aux Ediles les vivres qui lui reſtoient, & les priſonniers au Préteur Fulvius. Dans ce même temps, le Préteur Titus Otacilius étant paſſé de Lilybée en Afrique avec ſa flotte, ravagea les terres des Carthaginois : & delà, ayant appris la route de Sardaigne, où l'on diſoit qu'Aſdrubal étoit paſſé tout récemment, au ſortir des iſles Baléares, il rencontra ſa flotte qui retournoit en Afrique ; & lui ayant livré un nouveau combat, il lui prit ſept vaiſſeaux, avec les ſoldats & les matelots qui s'y trouverent. La crainte, autant que la tempête diſperſa les autres de différens côtés. Par haſard, dans ces mêmes jours, Bomilcar aborda à Locres, avec une recrue de quatre mille ſoldats & de quarante éléphants, & des vivres qu'il amenoit de Carthage. Appius Claudius, pour le ſurprendre & l'opprimer, feignit de vouloir faire la viſite de ſa Province ; & ayant conduit promptement

ſon armée à Meſſine, il paſſa à Locres à la faveur du vent & de la marée. Mais Bomilcar en étoit déjà parti, pour ſe rendre auprès d'Hannon dans l'Abruzze, & les Locriens ayant fermé leurs portes aux Romains, Appius s'en retourna à Meſſine, après avoir fait une tentative auſſi pénible qu'infructueuſe. Dans cette même campagne, Marcellus ſortit ſouvent de Nole, où il étoit en garniſon avec ſes troupes, pour faire des courſes ſur les terres des Hirpiniens & des Samnites de Claudium : & il mit tellement tout leur pays à feu & à ſang, qu'il rappella à ces peuples le ſouvenir de leurs anciennes calamités. C'eſt pourquoi ces deux nations envoyerent auſſi tôt des députés à Annibal. Quand ils furent arrivés auprès de lui : Seigneur, leur dit le chef de l'Ambaſſade » nous fumes les ennemis » du peuple Romain, premiérement par » nous-mêmes, tant que nous pûmes » nous ſoutenir avec nos propres for- » ces. Enſuite voyant que nos armes » n'étoient pas en état de nous défen- » dre, nous nous unîmes contre eux » avec le Roi Pyrrhus : & ce Prince » nous ayant abandonnés, nous fûmes » obligés d'accepter une paix dont » nous avons obſervé les conditions,

Les Samnites demandent du ſecours à Annibal.

» pendant près de cinquante ans, c'eſt-
» à-dire, juſqu'au temps que vous êtes
» venu en Italie. Nous nous ſommes
» auſſi-tôt attachés à vous, y étant en-
» gagés par votre courage & vos bons
» ſuccès, & encore plus par la bonté
» & la clémence dont vous avez uſé
» à l'égard de nos concitoyens, que
» vous nous avez renvoyés ſans rançon,
» après les avoir pris, lorſqu'ils avoient
» les armes à la main contre vous. Des
» motifs ſi puiſſans nous avoient telle-
» ment unis à vos intérêts & à votre
» fortune, que nous ne comptions pas
» d'avoir rien à craindre, non-ſeulement
» de la colere des Romains, mais s'il
» eſt permis de le dire, de celle des
» Dieux mêmes; tant que nous aurions
» pour protecteur & pour ami, un Gé-
» néral auſſi puiſſant & auſſi heureux
» que vous. Et cependant, lorſque
» non ſeulement vous étiez vainqueur
» & triomphant, mais que vous étiez
» ſur les lieux, & que vous pouviez
» entendre les pleurs & les gémiſſemens
» de nos femmes & de nos enfans, &
» voir les feux qui conſumoient nos
» maiſons; nous avons eſſuyé pendant
» la derniere campagne des ravages ſi
» affreux & des hoſtilités ſi continuel-
» les, qu'il ſemble que c'eſt Marcellus,

» & non Annibal, qui a gagné la bataille à Cannes, ce qui fait dire aux » Romains, avec une espece de dérision, qu'il n'y a que votre premier » coup qui soit à craindre : & qu'ensuite vous languissez ; semblable à ces » animaux qui meurent après avoir » laissé leur aiguillon dans la premiere » & l'unique plaie qu'ils étoient capables de faire. Pendant près de cent » ans, nous avons fait la guerre contre le peuple Romain, sans le secours » d'aucun Général, ni d'aucune armée » étrangere; si ce n'est que pendant deux » ans Pyrrhus se fortifia du secours de » nos troupes, plutôt qu'il ne nous défendit avec les siennes. Je ne vanterai point les avantages que nous remportâmes alors sur les Romains ; je » ne parlerai point des deux Consuls » & des deux armées consulaires que » nous fîmes passer sous le joug, ni des » autres succès qui nous comblerent » de joie ou de gloire. Il y a trop de » différence entre ce temps-là & celui-ci. Je puis rapporter avec moins de » douleur & d'indignation des malheurs » qui nous arriverent pour lors, que » ceux qui nous accablent aujourd'hui. » C'étoient de grands Dictateurs, avec » leurs maîtres de cavalerie. C'étoient

» les deux armées conſulaires, qui en-
» troient ſur nos terres, enſeignes dé-
» ployées, & qui venoient les rava-
» ger, après avoir envoyé à la décou-
» verte, après s'être aſſurés des poſtes
» les plus avantageux, & avoir pris
» toutes les précautions néceſſaires pour
» n'être point ſurpris. Aujourd'hui nous
» ſommes la proie d'une poignée de
» ſoldats, à peine ſuffiſans pour dé-
» fendre la ville de Nole, en ſe tenant
» renfermés dans ſes murailles. Et ils
» nous mépriſent ſi fort, qu'ils ne dai-
» gnent pas marcher en corps & ſous
» leurs drapeaux, mais courent çà &
» là par petits pelottons, comme des
» voleurs, avec plus de licence, que
» s'ils ſe promenoient aux environs de
» Rome. Quelle eſt la cauſe de ces mau-
» vais traitemens que nous eſſuyons?
» C'eſt que vous ne nous ſecourez point
» vous-même; & que notre jeuneſſe,
» qui nous défendroit, ſi elle étoit dans
» le pays, ſert actuellement dans votre
» armée. Je ne vous connois point au-
» trement, ni vous ni vos ſoldats: mais
» je ſçai bien qu'un Général qui a taillé
» en piece & mis en déroute tant d'ar-
» mées Romaines, pourroit aiſément,
» s'il le vouloit, opprimer ce petit
» nombre d'ennemis qui nous déſolent,

» & qui courent de tous côtés, sans » ordre & sans discipline, par-tout où » l'espérance du butin, quoique vaine, les attire. Envoyez contre eux » un petit nombre de Numides, ce » sera assez pour les accabler. Par là, » vous nous aurez donné du secours, » & ôté à Nole celui qui la défend contre vous ; pourvu cependant que vous » jugiez dignes de votre protection & » de votre appui, ceux que vous n'avez » pas jugés indignes de votre amitié & » de votre alliance «.

Réponse d'Annibal.

Annibal répondit à ce discours ; » que les Hirpiniens & les Samnites » faisoient à la fois trois choses, qui ne » devoient être faites que successivement : qu'ils lui faisoient connoître » leurs malheurs, qu'ils lui demandoient du secours, & se plaignoient » d'avoir été abandonnés. Qu'ils auroient dû commencer par lui déclarer la situation de leurs affaires, ensuite lui demander du secours ; & enfin, s'ils ne l'obtenoient pas, se » plaindre de son indifférence & de son » mépris. Pour moi, mon dessein est » de conduire mon armée, non pas sur » vos terres, pour n'être point moi-même à charge à mes amis ; mais sur » celles des alliés du peuple Romain.

» Par

» Par les ravages que j'y vais exercer, » j'enrichirai mes ſoldats, & forcerai » ceux des ennemis d'abandonner votre » pays, & de vous laiſſer en repos. A » l'égard des Romains, avec qui je ſuis » en guerre, ſi la bataille de Traſimene » a été plus illuſtre que celle de Tre- » bie; ſi la victoire que j'ai remportée » à Cannes a obſcurci celle de Traſi- » mene, j'eſpere qu'avant qu'il ſoit peu, » je ferai oublier celle de Cannes, par » une autre encore plus ſanglante & » plus glorieuſe «. Après leur avoir ainſi parlé, il les renvoya comblés de préſens. Pour lui, ayant laiſſé dans le camp de Tifate, un petit nombre de ſoldats pour le garder, il marcha avec le reſte de ſon armée du côté de Nole. Hannon ſortit en même temps de l'Abruzze, & s'y rendit auſſi avec les ſoldats & les éléphans qu'il avoit amenés de Carthage. Annibal, qui étoit campé aſſez près de la ville, ayant examiné tout avec beaucoup de ſoin, reconnut que ſes alliés ne lui avoient fait que de faux rapports, & lui avoient expoſé les choſes tout autrement qu'elles n'étoient. Car Marcellus ne formoit aucun deſſein, qu'il n'eût pris de juſtes meſures pour les faire réuſſir, ne ſortant que bien accompagné pour aller piller le

pays, après s'être assuré de la situation des ennemis, & s'être ménagé une retraite, en cas qu'il fût attaqué ; enfin avec les mêmes précautions que s'il eût eu à combattre contre Annibal lui-même. Et dans cette occasion, dès qu'il sçût que l'ennemi s'approchoit, il tint ses soldats renfermés dans la ville, & ordonna aux Sénateurs de se promener sur les murailles, & de s'informer exactement de ce qui se passoit parmi les ennemis. Il permit même à deux d'entre eux, nommés Herennius Bassus & Herius Pettius, de sortir de la ville, & d'avoir avec Hannon la conférence que ce Carthaginois leur avoit demandée. Il leur fit beaucoup valoir la valeur & la bonne fortune d'Annibal, pendant que les Romains voyoient tous les jours diminuer leur réputation avec leurs forces. » Il ajouta que, que quand il » y auroit entre les deux partis une » égalité qui ne s'y trouvoit plus, il » suffiroit d'avoir éprouvé la dureté du » joug des Romains, & de connoître » la douceur & la clémence dont Annibal avoit usé envers tous les prisonniers Italiens qu'il avoit faits, » pour préférer l'alliance de Carthage à » celle de Rome. Que quand les deux » Consuls seroient aux portes de Nole

Annibal tâche d'engager ceux de Nole à la révolte.

» avec leurs deux armées, ils ne seroient
» pas plus en état de résister à Annibal
» qu'ils l'avoient été à Cannes, bien
» loin qu'un seul Préteur, avec un pe-
» tit nombre de soldats nouvellement
» levés, pût défendre cette ville contre
» lui. Qu'il leur importoit plus qu'à
» Annibal, que Nole fût remise à ce
» Général par composition, plutôt que
» d'être réduite par la force. Qu'ils ne
» devoient par douter qu'il ne s'en ren-
» dît maître, comme il avoit fait de
» Capoue & de Nucerie; & qu'étant
» placés entre ces deux villes, ils con-
» noissoient mieux que personne la dif-
» férence qu'il y avoit entre le sort de
» l'une & celui de l'autre. Qu'il ne vou-
» loit pas leur présager les maux dont
» leur patrie étoit menacée, si elle se
» laissoit forcer. Qu'il aimoit mieux leur
» promettre, que s'ils livroient Mar-
» cellus & sa garnison à Annibal, ils
» seroient eux mêmes les maîtres & les
» arbitres des conditions du traité d'al-
» liance qui se feroit entre eux & ce
» Général «.

Herennius Bassus répondit à Hannon, » qu'il y avoit depuis plusieurs
» années entre ceux de Nole & les Ro-
» mains, une alliance dont les deux
» nations s'étoient toujours bien trou-

» vées jusqu'à ce jour. Que si les mau» vais succès des Romains avoient été » capables d'engager ses compatriotes » à changer de parti, ils n'auroient pas » attendu si tard. Et que s'ils avoient » eu dessein de se livrer à Annibal, » ils n'auroient pas appellé dans leur » ville Marcellus avec ses troupes. » Qu'enfin ils étoient dans la resolution » de vivre ou de mourir avec ceux qui » étoient venus pour les défendre «. Cette entrevue fit perdre à Annibal l'espérance de se rendre maître de Nole par composition. C'est pourquoi il répandit ses troupes autour de la ville, dans le dessein de l'attaquer en même-temps par tous les côtés. Mais Marcellus s'étant apperçu qu'il approchoit des murailles, rangea ses gens en bataille en-dedans de la ville, & fit sur lui une vigoureuse sortie. Dès le premier choc, il étonna les Carthaginois, & en tua quelques uns. Mais ils se rassurerent ; & tous ayant couru où se donnoit le combat, & les forces étant devenues égales entre les deux partis, on commençoit à se battre de part & d'autre avec beaucoup de chaleur & d'animosité : & l'action auroit été des plus mémorables, si une horrible pluie qui vint à tomber tout à coup avec un

grand fracas, n'eût obligé les combattans de se séparer. Si bien que les Carthaginois rentrerent dans leur camp, & les Romains dans la ville, n'ayant fait ce jour-là qu'une légere perte, mais fort irrités les uns contre les autres, & dans la disposition de recommencer au premier jour. Environ trente Carthaginois furent tués à la premiere attaque. Marcellus ne perdit pas un seul Romain. La pluie continua toute la nuit, & dura jusqu'à neuf heures du matin. Ainsi quelque ardeur qu'ils eussent les uns & les autres d'en venir aux mains, ils se tinrent renfermés tout ce jour-là. Le troisieme jour, Annibal envoya une partie de ses troupes au fourage dans le territoire de Nole. Marcellus sortit aussi-tôt, avec son armée en ordre de bataille ; & Annibal ne refusa point la partie. Il y avoit environ mille pas entre la ville & son camp, Ce fut dans cette espace, qui fait partie d'une grande plaine qui environne la ville de tous côtés, qu'ils combattirent. Les deux armées pousserent d'abord de grands cris, qui firent revenir au combat, déjà commencé, ceux des Carthaginois qui étoient allés au fourage. Ceux de Nole s'offrirent aussi de se joindre aux Romains. Mais Marcellus ayant loué

leur zele, leur ordonna de former un corps de réserve, pour le secourir en cas de besoin; & de se contenter en attendant, de retirer les blessés de la mêlée, sans combattre, à moins qu'il ne leur en donnât le signal.

On ne sçavoit de quel côté pencheroit la victoire. Les deux partis, animés par l'exemple & le discours de leurs Généraux, combattoient avec beaucoup de chaleur. Marcellus représentoit aux siens, » que pour peu qu'ils » fissent d'efforts, ils l'emporteroient » bientôt sur des gens qu'ils avoient » déjà vaincus trois jours auparavant, » qu'ils avoient déjà chassés de devant » Cumes, il n'y avoit pas long-temps, » & qui, l'année précédente, avoient » été battus & mis en fuite auprès de » Nole par d'autres soldats, que lui-» même commandoit alors. Que tous » les Carthaginois n'etoient pas dans la » bataille. Qu'une grande partie étoit » dispersée dans la campagne pour pil-» ler. Que ceux même qui combattoient » étoient des gens sans force & sans » vigueur, énervés par les délices de » Capoue, où ils avoient passé tout » l'hyver avec des femmes de mauvaise » vie, à s'enyvrer, & à se plonger dans » toute sorte d'excès & de débauches.

» Qu'ils avoient absolument perdu ce » courage & ces forces, qui leur avoient » fait passer les Pyrenées & les Alpes. » Que ce n'étoit plus que des restes, » ou, pour mieux dire, des phantô- » mes de ces premiers Carthaginois : » qu'à peine leur restoit-il assez de » vigueur pour soutenir le poids de » leurs corps & de leurs armes. Que » Capoue avoit été pour les Carthagi- » nois, ce que Cannes avoit été pour » les Romains. Que c'étoit là qu'An- » nibal avoit perdu la valeur de ses sol- » dats, la discipline de son armée, la » gloire qu'il avoit acquise par le passé, » & toutes les espérances qu'il avoit » conçues pour l'avenir «. Pendant que Marcellus, pour relever le courage des siens, leur faisoit remarquer le changement honteux qui s'étoit fait dans les mœurs des Carthaginois, Annibal faisoit à ces derniers des reproches encore bien plus sanglans. » Qu'il voyoit » parmi eux les mêmes drapeaux & les » mêmes armes qu'ils avoient eues à » Trebie, à Trasimene & à Cannes. » Mais qu'assurément il avoit tiré de » Capoue des soldats tous différens de » ceux qu'il avoit mis en quartier d'hy- » ver. Quoi ! leur disoit-il, vous avez » de la peine à soutenir le choc d'une

» ſeule légion, d'un ſeul eſcadron,
» d'un ſeul Lieutenant Romain, vous,
» à qui les deux Conſuls & les deux ar-
» mées conſulaires n'ont jamais pu ré-
» ſiſter? Voilà déjà deux fois que Mar-
» cellus, avec la ſeule garniſon de No-
» le, & quelques ſoldats nouvellement
» levés, nous vient attaquer impuné-
» ment dans nos lignes. Qu'eſt devenu
» ce Carthaginois, qui coupa la tête
» au Conſul Flaminius, après l'avoir
» renverſé de deſſus ſon cheval? Qu'eſt
» devenu celui qui tua L. Paulus à la
» journée de Cannes? Eſt-ce que vos
» armes ſont émouſſées? eſt-ce que vos
» bras ſont engourdis? Quel eſt ce pro-
» dige? Quoi! moi, qui ai vaincu ſans
» effort des armées beaucoup plus nom-
» breuſes que la mienne, j'ai peine à
» réſiſter à une poignée de ſoldats avec
» une armée entiere? Braves ſeulement
» de la langue, vous vous vantiez de
» prendre Rome d'aſſaut, ſi on vous
» conduiſoit au pied de ſes murailles.
» Il eſt aujourd'hui queſtion d'une en-
» trepriſe moins difficile. C'eſt ici que
» je veux éprouver vos courages &
» vos forces. Rendez-vous maîtres de
» Nole. Cette ville eſt ſituée au milieu
» d'une plaine; elle n'a point de riviere,
» ni de mer qui la défende. Chargez-

» vous du butin d'une ville si opu-
» lente. Ensuite je vous menerai, ou
» vous suivrai par-tout où vous vou-
» drez «.

Ni les louanges qu'il donna à leurs premiers exploits, ni les reproches qu'il fit à leur lâcheté présente, ne servirent de rien pour les porter à bien faire. Ils lâcherent pied par-tout ; & comme le courage des Romains s'augmentoit de moment à autre, tant par les exhortations & les éloges de leur Général, que par les applaudissemens que leur donnoient ceux de Nole du haut de leurs murailles, ils prirent ouvertement la fuite, & se retirerent pleins d'effroi dans leur camp. Les Romains victorieux se mirent aussi tot en devoir de les y aller attaquer. Mais Marcellus les fit rentrer dans la ville, où ils furent reçus avec beaucoup de joie & de grandes acclamations, même par le peuple, qui, jusques-là, avoit incliné pour les Carthaginois. Les Romains tuerent dans cette journée plus de cinq mille ennemis, en firent six cens prisonniers, & prirent dix-neuf drapeaux & deux éléphants : il y en eut quatre de tués sur le champ de bataille Marcellus ne perdit pas mille hommes. Le lendemain il y eut une treve tacite, pendant laquelle

Les Carthaginois chassés de devant Nole.

ils enterrrent leurs morts. Marcellus brûla les dépouilles des ennemis en l'honneur de Vulcain, à qui il avoit promis d'en faire le ſacrifice. Trois jours après la bataille, douze cens ſoixante-douze cavaliers, tant Eſpagnols que Numides, ou mécontens de quelque mauvais traitement qu'ils avoient reçus, ou dans l'eſpérance de porter les armes avec plus d'avantage, paſſerent du camp d'Annibal daus celui de Marcellus, & ſervirent depuis les Romains avec beaucoup de zele & de fidélité. Quand la guerre fut finie, on donna aux Eſpagnols & aux Numides, chacun dans leur pays, des terres conſidérables pour récompenſes de leurs ſervices. Annibal ayant renvoyé Hannon dans l'Abruzze avec les troupes qu'il en avoit amenées, s'en alla dans la Pouille en quartier d'hyver, & campa aux environs d'Arpi. Q. Fabius n'eut pas plutôt appris qu'Annibal étoit parti pour ſe rendre dans la Pouille, qu'il ſe fit tranſporter des bleds de Nole & de Naples dans ſon camp de Sueſſule; & l'ayant fortifié, il y laiſſa aſſez de troupes pour le garder pendant l'hyver. Pour lui, il s'en alla du côté de Capoue, & mit tout le territoire à feu & à ſang. Ce qui obligea les habitans, qui ne comptoient pas beaucoup ſur

leurs forces, de ſortir de leurs murailles, & de ſe poſter près de la ville dans un camp bien fortifié. Ils avoient un corps de ſix mille hommes, dont l'infanterie ne valoit pas beaucoup. La cavalerie étoit meilleure. C'eſt pourquoi ils s'en ſervoient pour harceller les ennemis. Parmi les cavaliers Campaniens les plus diſtingués par leur naiſſance, Cerrinus Jubellius, ſurnommé Taurea, ſurpaſſoit de beaucoup tous les autres en bravoure : en ſorte que quand il ſervoit dans les armées Romaines, le ſeul Claudius Aſellus, Romain, étoit capable de lui être comparé. Il pouſſa donc ſon cheval juſqu'aux retranchemens des Romains; & l'ayant long-temps cherché des yeux, comme il vit qu'on étoit diſpoſé à l'écouter, il demanda à haute voix » où » étoit Claudius Aſellus? Pourquoi il » ne vouloit pas, les armes à la main, » décider avec lui une queſtion qu'ils » avoient ſouvent agitée de paroles, au » ſujet de la valeur? Pourquoi ne ſe » préſentoit-il pas, pour remporter » ſur lui, par ſa victoire, les dépouil» les opimes, ou les lui ceder par ſa » défaite «?

Claudius ayant été informé de ce

défi, ne différa qu'autant de temps qu'il lui en fallût pour obtenir de son Général la permission de l'accepter. Aussi-tôt il prit ses armes; & s'étant avancé hors des portes du camp, il appella Taurea par son nom, & lui déclara qu'il étoit prêt à se battre contre lui où il voudroit. Déjà, pour être témoins de ce combat, les Romains étoient sortis en foule de leur camp; & les Campaniens s'étoient placés, non-seulement sur les retranchemens du leur, mais même sur les murailles de leur ville; lorsque les deux atheletes, après s'être menacés par des discours pleins de fierté, fondirent l'un sur l'autre, la lance à la main. Ensuite, faisant faire à leurs chevaux divers mouvemens, avec plus d'ostentation, que de réalité, ils tiroient le combat en longueur, sans se faire aucune blessure. » Ce sera ici un » combat de chevaux, & non de » cavaliers, dit alors le Campanien, » à moins que nous ne descendions » dans ce chemin creux & étroit. Là, » n'ayant pas la liberté de nous écarter, » nous nous serrerons de près «. Il n'eut pas si-tôt achevé de parler, que Claudius poussa son cheval en bas. Mais Jubellius, plus brave de paroles que

Combat singulier de Cl. Asellus Romain & de Jubellius Taurea Camp.

d'effets, se retira, en disant : * *Voilà l'âne dans le fossé.* Ce qui passa dans la suite en proverbe. Claudius rentra dans la plaine ; & ayant fait faire plusieurs tours à son cheval, ne trouvant plus d'ennemi, il reprocha à Taurea sa lâcheté, & rentra dans le camp, où tout le monde le reçut avec joie, en le félicitant de sa victoire. Quelques Historiens ajoutent à ce combat équestre une circonstance, que l'opinion commune a adoptée comme certaine, mais qui est plus merveilleuse que vraisemblable. Ils content, que Claudius s'étant mis à poursuivre Taurea, qui s'enfuyoit dans la ville, entra avec lui par la porte, & sortit ensuite par une porte opposée, sans que les ennemis, étonnés d'une audace si prodigieuse, lui fissent aucun mal.

Ensuite on demeura en repos de part & d'autre, & même le Consul alla camper plus loin, pour donner aux Campaniens le temps de semer, & ne fit aucun dégât sur leurs terres, jusqu'à ce que les bleds fussent assez grands pour servir de pâture aux chevaux. Alors il les fit couper & transporter dans son

* Le Campanien faisoit allusion au nom de son adversaire, qui se nommoit Asellus. Il y a quelque chose d'obscur dans cette espece de proverbe.

camp de Sueſſule, où il ſe fortifia pour y paſſer l'hyver. Il ordonna au Proconſul Marcus Claudius, de ne garder à Nole que les ſoldats dont il avoit beſoin pour défendre la ville, & d'envoyer le reſte à Rome, afin qu'ils ne fuſſent à charge aux alliés ni à la République: & Tib. Gracchus ayant mené ſes légions de Cumes à Lucerie, dans la Pouille, il envoya delà le Préteur Marcus Valerius à Brindes, avec l'armée qu'il avoit eue à Lucerie; & le chargea de défendre la côte de Salente, & de s'appliquer à découvrir ce qui ſe paſſoit du côté de Philippe & de la Macédoine. Sur la fin de la campagne, où ſe paſſerent les choſes que je viens d'écrire, on reçut des deux Scipions, Pub. & Cn. des lettres, dans leſquelles ils rendoient compte des heureux ſuccès que leurs armes avoient eues dans l'Eſpagne; mais ils ajoutoient, » que » leurs armées, tant de terre que de » mer, manquoient d'argent, d'habits » & de vivres. Que s'il n'y avoit point » eu d'argent dans le tréſor public, ils » trouveroient quelque moyen d'en » tirer des Eſpagnols. Mais qu'il fal- » loit abſolument leur envoyer le reſte » de Rome; ſans quoi, on ne devoit » pas compter de pouvoir conſerver

Lettres écrites d'Eſpagne.

» l'armée, ni la Province «. Quand on eut fait la lecture de ces lettres, tout le monde convint que ce qu'ils écrivoient étoit véritable, & que tout ce qu'ils demandoient étoit juste. Mais ils faisoient en même-temps réflexion à la quantité de troupes de terre & de mer qu'ils avoient à entretenir, & à la flotte nouvelle qu'il lui faudroit bientôt équipper, s'ils étoient obligés de faire la guerre contre Philippe. » Que la Si-
» cile & la Sardaigne, qui payoient tribut avant la guerre, fournissoient à peine de quoi entretenir les armées qui les défendoient. Qu'à la vérité, les impositions qu'on mettoit sur les citoyens Romains, & sur les alliés de l'Italie, avoient fourni jusques-là aux dépenses extraordinaires : mais que le nombre de ceux sur qui on levoit ces deniers, étoit extrêmement diminué par la perte des grandes armées qui avoient été battues à Trasimene & à Cannes ; & que si on venoit à surcharger le petit nombre de ceux qui avoient survécu à ces défaites, ce seroit les accabler & les faire périr d'une autre façon. Qu'ainsi, à moins que la République ne trouvât des ressources dans la générosité de ceux qui voudroient bien

Disette des Romains.

» lui prêter, elle n'étoit pas en état de » ſubſiſter par les ſommes qui étoient » actuellement dans ſes coffres. Que le » Préteur Fulvius devoit aſſembler le » peuple, lui faire connoître les be» ſoins de l'état, & exhorter ceux qui » avoient gagné du bien dans les en» trepriſes qu'ils avoient faites, à en » aider pour un temps la République, » avec laquelle ils s'étoient enrichis; & » à ſe charger de fournir à l'armée » d'Eſpagne les choſes qui lui étoient » néceſſaires, à condition d'être rem» bourſés les premiers, dès qu'il y » auroit de l'argent dans le tréſor «. Le Préteur fit ces remontrances en pleine aſſemblée, & indiqua le jour où il devoit faire & conclure le marché avec ceux qui entreprendroient de fournir aux armées & à la flotte d'Eſpagne, les habits, les vivres & les autres choſes qui leur étoient néceſſaires.

Ce jour étant arrivé, il ſe préſenta dix-neuf citoyens, en trois compagnies, qui demanderent, pour ſe charger de l'entrepriſe, deux conditions; la premiere, qu'ils ſeroient exempts des charges de la guerre, tant que dureroit le traité; la ſeconde, que la République prendroit ſur elle toutes les pertes que leurs vaiſſeaux pourroient eſſuyer, de

la part des ennemis & de la tempête. L'un & l'autre leur ayant été accordé, ils accepterent le marché. Ainsi l'argent des particuliers fournit à tous les besoins de l'état. Telles étoient les mœurs de ce temps-là : tel étoit le zele & l'affection de tous les ordres, pour le salut & la gloire de la République. Les traitans ne firent pas paroître moins d'exactitude & de fidélité à fournir tout ce qui étoit nécessaire, qu'ils avoient témoigné de courage & de confiance à s'en charger : & les troupes furent vêtues & nourries aussi-bien que dans les temps heureux, où les coffres de la République étoient bien remplis. Lorsque ces convois arriverent, Asdrubal, Magon & Amilcar, fils de Bomilcar, assiegeoient la ville d'Illiturgis, qui s'étoit déclarée pour les Romains. Les Scipions passerent au milieu de ces trois camps ennemis, avec de grands efforts & avec un grand carnage de ceux qui voulurent s'y opposer ; & après avoir fait entrer dans la ville de leurs alliés les provisions de bouche dont ils manquoient, & les avoir exhortés à défendre leurs murailles avec le même courage, qu'ils avoient vu combattre les Romains pour leur intérêt ; ils allerent pour forcer le camp

Les particuliers fournissent de l'argent à la République.

d'Asdrubal, qui étoit le plus considérable des trois. Les deux autres chefs Carthaginois voyant que l'affaire étoit de la derniere importance pour eux, allerent aussi-tôt à son secours, avec leurs deux armées. Etant donc tous sortis de leur camp, ils se trouverent dans le combat soixante mille contre les Romains, qui n'étoient pas plus de seize mille hommes. Cependant la victoire fut si peu douteuse, que les Romains tuerent plus d'ennemis qu'ils n'avoient eux mêmes de soldats, firent plus de trois mille prisonniers, & prirent près de mille chevaux & cinquante-neuf étendarts. Il resta outre cela cinq élephants sur la place; & les trois camps demeurerent au pouvoir du vainqueur, Les Carthaginois obligés d'abandonner Illiturgis, allerent pour forcer Intibili, après avoir recruté leurs armées des sujets de la Province, toujours prêts à s'enroller, pourvu qu'il y eût à gagner pour eux dans la guerre; outre que le pays abondoit alors en jeunesse. Dans cette occasion, il y eut une seconde bataille avec le même succès que la précédente. Les Carthaginois perdirent treize mille hommes dans le combat même. On leur en prit plus de deux mille, avec quarante deux éten-

Les Carthaginois battus deux fois coup sur coup par les Scipions.

darts, & neuf éléphants. Ce fut alors que presque tous les peuples d'Espagne embrasserent le parti des Romains; & les avantages qu'on remporta cette année dans cette Province, surpasserent de beaucoup ceux qu'on eut en Italie.

Fin du troisieme Livre.





LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Hieronime, Roi de Syracuse, dont l'ayeul Hiéron avoit toujours été ami du peuple Romain, embrasse le parti des Carthaginois. Il est tué par une conspiration des siens, à cause de son orgueil & de sa cruauté. Tib. Sempronius Gracchus, Proconsul, bat les Carthaginois commandés par Hannon auprès de Bénévent, secondé sur-tout des esclaves à qui leur courage procure la liberté. Le Consul M. Marcellus assiège Syracuse, dans la Sicile, qui s'étoit presque entièrement soulevée en faveur des Carthaginois. On déclare la guerre à Philippe, Roi de Macédoine. Ce Prince ayant été défait & mis en fuite auprès d'Apollonie, pendant la nuit, se retire presque sans armes, & avec assez de peine dans son Royaume. On envoie contre lui le Préteur M. Valerius. Les deux Scipions, Pub. & Cn. remportent plusieurs avantages contre les Carthaginois, en Espagne. On fait alliance avec Syphax, Roi des Numides. Ce Roi ayant été vaincu par Massinissa, qui tenoit alors pour les Carthaginois, passe, avec une armée considérable, dans le pays des Morusiens, du côté de Gadits, où l'Espagne n'est séparée de l'Afrique, que par un petit bras de mer. On fait aussi amitié avec les Celtibériens, qui s'engagent à se-

courir les Romains ; & c'est la premiere fois que la République admet des troupes mercénaires dans ses armées.

DÉS qu'Hannon fut retourné de la Campanie dans l'Abruzze, il songea, avec le secours & sous la conduite des Brutiens, à attirer dans son parti les villes Grecques, qui demeuroient attachées à celui des Romains, avec d'autant plus d'inclination, que les Brutiens, qu'elles haïssoient autant qu'elles les craignoient, avoient fait alliance avec les Carthaginois. Ils sonderent d'abord la ville de Rhege, & pendant plusieurs jours, perdirent leur temps & leur peine autour de ses murailles. Pendant ce temps-là, ceux de Locres firent transporter de la campagne dans la ville autant de bleds, de bois, & d'autres provisions, qu'il leur fut possible, non-seulement pour s'en servir eux-mêmes dans le besoin, mais encore pour laisser d'autant moins de butin aux ennemis. Pour cet effet il sortoit tous les jours par toutes les portes de la ville avec une multitude incroyable ; & à la fin, il ne resta que ceux qu'on obligeoit de travailler à la réparation des portes & des murailles, & de porter des armes sur les remparts. Amilcar voyant cette foule de gens de

Les Carthaginois tetent inutilement la ville de Rhege.

tout âge & de toute condition, répandue dans les champs, la plûpart ſans armes, ordonna à ſa cavalerie de marcher contre eux, &, ſans leur faire d'ailleurs aucun mal, de leur fermer ſeulement le retour dans la ville, en ſe mettant entre eux & ſes murailles. Pour lui, s'étant poſté ſur une éminence, d'où il lui étoit aiſé de conſidérer la ville & la campagne, il ordonna à une cohorte de Brutiens de s'approcher des murs, d'inviter les premiers de Locres à une conference, & de les engager en leur promettant l'amitié d'Annibal, à lui livrer la ville. D'abord les Locriens n'ajouterent aucune foi aux promeſſes des Brutiens. Mais quand ils apperçurent l'ennemi campé ſur les hauteurs, & qu'un petit nombre de leurs habitans, s'étant ſauvés dans la ville, leur eurent aſſuré que tout le reſte étoit au pouvoir des Carthaginois; alors, vaincus par la crainte, ils répondirent qu'ils conſulteroient le peuple. Ils convoquerent auſſi-tôt l'aſſemblée: & comme la populace, toujours avide de changemens, ſe déclara, ſans balancer, pour la nouvelle alliance, & que pluſieurs craignoient de perdre leurs parens, reſtés comme des ôtages à la merci des ennemis, qui les empêchoient de

rentrer dans la ville, ſans avoir égard à un petit nombre, qui ſouhaitoient plutôt en eux-mêmes qu'on perſiſtât dans l'amitié des Romains, qu'ils n'oſoient le conſeiller ouvertement, la ville fut rendue aux Carthagino s, d'un conſentement unanime en apparence; & auſſi-tôt, L. Attilius, qui commandoit la garniſon, fut ſecrétement conduit au port, & embarqué avec ſes ſoldats ſur des vaiſſeaux, pour être tranſporté à Rhege. Alors Amilcar & les Carthaginois furent reçus dans la ville, où ils s'étoient engagés de faire ſur le champ, avec les Locriens, un traité, à des conditions juſtes & raiſonnables. Mais peu s'en fallut qu'ils ne leur manquaſſent de parole: Amilcar reprochant aux habitans d'avoir fait ſauver, par ruſe, le Gouverneur avec ſa garniſon; & les Locriens aſſurant qu'il s'étoit ſauvé lui même, ſans leur participation. Amilcar envoya même après les Romains une troupe de cavaliers, pour voir ſi par haſard la marée ne les auroit point arrêtés dans le détroit, ou pouſſés vers la terre. Ceux qu'il avoit chargés de cette expédition, ne purent atteindre ceux qu'ils avoient ordre de pourſuivre: mais ils apperçurent d'autres vaiſſeaux dans le détroit,

Les Locriens ſe rendent à Annibal.

qui passoient de Messine à Rhege. C'étoient des soldats Romains, que le Préteur Claudius envoyoit en garnison dans cette ville : ce qui obligea les Carthaginois de renoncer aussi-tôt à l'entreprise qu'ils avoient formée contre elle. Annibal fit son traité avec ceux de Locres, eux conditions qu'ils vivroient libres sous leurs propres loix : que les Carthaginois auroient la liberté d'entrer dans leur ville quand ils voudroient : que les habitans demeureroient maîtres du port ; & que, tant en paix qu'en guerre, les deux nations se donneroient mutuellement du secours.

Après cette expédition, les Carthaginois abandonnerent le détroit, sans faire aucun tort aux villes de Rhege & de Locres : ce qui fit beaucoup murmurer les Brutiens, qui s'étoient attendus de les piller. C'est pourquoi ayant eux-mêmes enrôlé & armé la jeunesse de leurs pays, au nombre de quinze mille hommes, ils la conduisirent à Crotone, qui étoit aussi une colonie de Grecs, dans le dessein de forcer cette ville & de s'en rendre maîtres. Ils se flattoient qu'ils augmenteroient de beaucoup leur puissance, s'ils pouvoient avoir sur le bord même de la mer, une ville également recommandable par la commodité

Les Brutiens en veulent à la ville de Crotone.

commodité de son port, & par la bonté de ses murailles. Mais d'un côté, ils n'osoient exécuter ce projet sans y appeller Annibal, de peur qu'il ne leur reprochât d'avoir oublié qu'il étoit leur allié. D'ailleurs ils craignoient que s'ils lui demandoient du secours, il n'agît, comme il avoit déjà fait à Locres, en arbitre de la paix, plutôt qu'en compagnon de guerre ; ce qui feroit aussi échouer le dessein qu'ils auroient formé contre la liberté des Crotoniates. Le parti qu'ils prirent, fut d'envoyer des Ambassadeurs à Annibal, & de lui proposer ce dessein, en tirant de lui parole, que quand il auroit réussi, la ville de Crotone appartiendroit aux Brutiens. Annibal répondit qu'il falloit être sur les lieux pour décider cette question, & les renvoya à Hannon, qui ne leur donna aucune parole positive. Car les Carthaginois ne vouloient pas souffrir qu'on pillât une ville si illustre & si opulente ; & ils espéroient que si les Brutiens l'attaquoient, sans qu'Annibal parût les approuver, ni les secourir, elle seroit plutôt disposée à se jetter entre ses bras. Mais les habitans de Crotone n'étoient point d'accord entre eux. Par une espece de fatalité ou de maladie, com-

mune à toutes les villes d'Italie, le peuple étoit opposé à la volonté des grands, & tandis que le Sénat demeuroit fidele aux Romains, la multitude étoit portée à faire alliance avec les Carthaginois. Un déserteur vint apprendre aux Brutiens cette dissension qui régnoit dans Crotone : qu'Aristomachus étoit à la tête du peuple, & vouloit qu'on se rendît : que dans une ville si grande & dont les murailles avoient une si vaste étendue, le Sénat & le peuple avoient partagé entr'eux les quartiers qu'il devoit garder. Que ceux qui avoient été confiés au peuple étoient sans défense, & qu'on y pouvoit entrer sans effort. Ainsi, par le conseil, & sous la conduite de ce transfuge, les Brutiens investirent la ville, & y ayant été introduits par le peuple, ils s'emparerent d'abord de toutes les places, excepté de la citadelle. Les Grands en étoient les maîtres, s'y étant retirés avec des troupes, suivant le plan qu'ils en avoient formé d'avance. Aristomachus s'y refugia aussi, prétextant que c'étoit aux Carthaginois, & non aux Brutiens, qu'il avoit eu dessein de livrer la ville.

Avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie, le mur qui entouroit Crotone avoir

douze milles de circuit. Les ravages qu'on y exerça pendant cette guerre, avoient rendu plus de la moitié de cette ville déserte. Le fleuve qui passoit auparavant par le milieu de la ville, couloit en ce temps-là hors des cantons habités, dont la citadelle n'étoit pas moins éloignée. Il y avoit à six milles de la ville un temple de Junon Lacinie, plus celebre que la ville même, & pour lequel toutes les villes d'alentour avoient une extrême vénération. Il y avoit en cet endroit un bois sacré fort touffu, & entouré de sapins d'une prodigieuse hauteur. Au milieu de ce bois étoit un pâturage très-abondant, qui nourrissoit des troupeaux de toute espece, consacrés à la Déesse, qui, sans avoir de conducteur, se séparoient le soir les uns des autres, & s'en retournoient d'eux-mêmes chacun dans leurs étables, & n'avoient jamais éprouvé eucune violence de la part des bêtes ni des hommes. Les Prêtres du temple tirerent de la vente de ces animaux des sommes si considérables, qu'ils en firent faire une colomne d'or massif, qui fut dédiée à Junon; ensorte que le Temple étoit recommandable, autant par son opulence que par sa sainteté; & on ne manque jamais de publier des miracles

qu'on prétend arrivés dans des lieux si celebres. On conte qu'à l'entrée du Temple est un autel, sur lequel la cendre reste immobile, malgré la violence des vents les plus impétueux. Pour revenir à la citadelle de Crotone, d'un côté elle donne sur la mer, & de l'autre sur la campagne. Autrefois elle n'avoit point d'autres fortifications que celles qu'elle avoit reçues de la nature. Mais depuis, elle fut revêtue d'un mur, à l'endroit par où Denis, tyran de Sicile, trouva moyen de l'attaquer & de la prendre en passant, sans être vu à travers des rochers qui sont derriere. C'étoit cette forteresse que tenoient alors les premiers de Crotone, se flattant qu'on ne pouvoit les y forcer, quoique le peuple même de la ville se fût joint aux Brutiens pour l'assiéger. Enfin les Brutiens désespérant de s'en rendre maîtres par leurs propres forces, furent obligés d'implorer le secours d'Hannon, Celui-ci fit tous ses efforts pour engager les Crotoniates à se rendre, & à recevoir chez eux une colonie de Brutiens; que par là ils rendroient à leur ville, à moitié déserte & ruinée par les malheurs de la guerre, son ancienne multitude & sa premiere splendeur; mais il ne persuada personne qu'Aristomachus. Tous les au-

tres jurerent qu'ils mourroient plutôt que de souffrir qu'on leur associât les Brutiens, pour être obligés, par ce mêlange, à abandonner leurs cérémonies, leurs mœurs, leurs loix, & bientôt après, leur langage même, & emprunter le tout d'une nation étrangere. Aristomachus voyant qu'il ne pouvoit ni persuader à ses compatriotes de se rendre, ni trouver le moyen de livrer la citadelle aux ennemis, comme il avoit fait la ville, s'enfuit tout seul, & se retira dans le camp d'Hannon. Des députés de Locres étant entrés quelque temps après dans la ville, par la permission d'Hannon, persuaderent aux Crotoniates de passer à Locres, & de ne pas attendre les dernieres extrêmités. Les Locriens avoient déjà demandé cette permission à Annibal, par des députés qu'ils lui avoient envoyés, & l'avoient obtenue. Ainsi les Crotoniates ayant abandonné la citadelle, aussi-bien que la ville, furent conduits au bord de la mer, où ils s'embarquerent tous pour aller à Locres. Pour ce qui est de la Pouille, les Romains ni les Carthaginois, ne s'y tenoient pas en repos, même pendant l'hyver. Le Consul Sempronius étoit campé à Lucerie, & Annibal assez près d'Arpi. Ils se livroient

assez souvent, selon que l'un ou l'autre parti en trouvoit l'occasion ou la commodité, de légers combats, par le moyen desquels les Romains devenoient de jour en jour plus aguerris, & en même temps plus prudents, pour éviter toutes les embûches qu'on pouvoit leur dresser.

Révolutions de Sicile.

Dans la Sicile, les affaires avoient entiérement changé de face pour les Romains par la mort d'Hiéron, & l'avénement à la couronne d'Hiéronyme son petit-fils. Ce Prince n'étoit encore qu'un enfant, qui, bien loin de pouvoir soutenir le poids du gouvernement, n'étoit pas capable de se conduire lui même, & de porter comme il faut celui de sa propre liberté. Ses tuteurs, & ceux qu'on avoit chargés de son éducation, bien loin de s'opposer aux vices auxquels il étoit naturellement porté, l'y précipiterent encore davantage, afin d'avoir toute l'autorité sous son nom. On dit que Hiéron, prévoyant ce malheur, eut dessein, sur la fin de ses jours, de remettre Syracuse en liberté, pour empêcher qu'un Royaume qu'il avoit acquis & augmenté par son courage & par sa prudence, ne fut entiérement ruiné, en devenant le jouet du caprice & des passions d'un jeune

Caractere d'Hiéronime.

Roi. Mais les Princeſſes ſes filles s'oppoſerent de toutes leurs forces à un deſſein ſi ſage, perſuadées que Hiéronyme n'auroit que le nom de Roi, & qu'elles auroient toute l'autorité, & la diſpoſition de toutes les affaires, avec leurs maris, Andranodore & Zoïppe, les deux premiers des tuteurs que ſon ayeul lui avoit nommés avant de mourir. Il n'étoit pas aiſé à un viellard de quatre-vingt-dix ans, nuit & jour obſedé par les ſollicitations & les careſſes de ſes filles, de conſerver toute la liberté de ſon eſprit, & de préférer, dans ces derniers momens, le bien public aux intérêts de ſa famille. Il nomma donc quinze tuteurs à Hiéronyme, & les conjura en mourant, de demeurer inviolablement attachés à l'alliance des Romains, qu'il avoit lui-même obſervée pendant cinquante ans, & de faire marcher leur pupille ſur ſes traces, en l'élevant dans les maximes dans leſquelles il avoit commencé de le former. Dès qu'il eut rendu les derniers ſoupirs, les tuteurs parurent en public, & préſenterent au peuple le jeune Prince, avec le teſtament qui les chargeoit du gouvernement pendant ſa minorité. Ils avoient diſpoſé dans l'aſſemblée un petit nombre de citoyens qui applaudirent à

leurs discours, & pousserent des cris de joie. Mais tous les autres demeurerent dans un triste silence, pleurant la mort d'un Roi qu'ils avoient toujours regardé comme leur pere. On fit ensuite les funérailles d'Hiéron, plus célébres par l'affection de ses peuples, que par l'amour & la générosité de ses proches. Peu de jours après, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, leur déclarant qu'Hiéronyme étoit en âge de gouverner par lui-même : & en feignant d'abandonner une autorité qui lui étoit commune avec plusieurs, il la retint toute entiere pour lui-même.

Quand Hiéronyme auroit été un Roi bon, juste & modéré, il auroit encore eu bien de la peine à se concilier la faveur & l'affection des Syracusains, en prenant la place d'un Prince comme Hiéron, pour qui ils avoient eu autant de tendresse que de respect. Mais comme si par ses vices il eut voulu rendre la perte de son ayeul encore plus douloureuse, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit voir la différence qu'il y avoit de l'un à l'autre. Ce peuple, qui, pendant un si grand nombre d'années, n'avoit jamais remarqué que Hiéron & son fils Gelon se fussent distingués du reste des citoyens par leurs

habillemens & leur parure, vit paroître Hiéronyme vétu de pourpre, portant un diadème, & ſuivi de gardes armés. Il lui arrivoit même quelquefois de ſortir de ſon palais dans un char, traîné par des chevaux blancs, à l'imitation de Denis le Tyran. Un appareil ſi faſtueux étoit accompagné de mœurs très-conformes. Il mépriſoit tout le monde. Ses oreilles étoient fermées à tous les ſupplians : tous ſes diſcours étoient injurieux : perſonne n'oſoit l'aborder, pas même ſes tuteurs : ſes débauches étoient infâmes, & ſa cruauté inouie. Ainſi la terreur s'étoit tellement emparée de tous les eſprits, que quelques-uns même de ſes tuteurs prévinrent, par une mort ou par un exil volontaire, les ſupplices dont ils étoient ménacés. Les trois ſeuls qui euſſent entrée dans le palais d'Hiéronyme, & quelque part à ſa confiance, étoient Andranodore & Zoïppe, tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Thraſon. Il ne les écoutoit pas beaucoup ſur toute autre matiere. Mais la chaleur avec laquelle les deux premiers ſoutenoient le parti des Carthaginois contre Thraſon, qui appuyoit fortement celui des Romains, attiroit quelquefois ſur eux l'attention de ce jeune Prince. Telle étoit la ſitua-

tion de la Cour d'Hiéronyme, lorſque une conſpiration formée contre ſa vie fut découverte par un domeſtique à peu près de l'âge de ce Prince, & qui, dès ſon enfance, avoit été nourri familiérement avec lui. Il ne put nommer qu'un ſeul des conjurés, appellé Théodote, par qui il avoit été ſollicité d'y entrer. Il fut auſſi-tôt mis entre les mains d'Andranodore, & par ſon ordre, appliqué à la queſtion. Il avoua d'abord, & ſans héſiter, qu'il étoit de la partie. Mais la violence des tourmens ne fut jamais capable de l'obliger à déclarer ſes complices. A la fin, feignant d'être vaincu par la douleur, il perſiſta à cacher les véritables conjurés; mais il chargea les meilleurs amis du tyran, choiſiſſant à meſure qu'on le tourmentoit, parmi les plus mépriſables de cette Cour, ceux dont les noms ſe préſenterent les premiers à ſa mémoire. Il ajouta, que Thraſon étoit le chef de la conſpiration, & qu'ils n'auroient jamais conçu un deſſein de cette importance, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme auſſi puiſſant que lui. L'inclination que Thraſon avoit pour les Romains, rendit la dépoſition de Theodote vraiſemblable. Ainſi il fut ſur le champ exécuté avec ceux qu'on lui avoit donnés pour complices, qui

Conſpiration contre la vie d'Hiéronime.

n'étoient pas moins innocens que lui. Pendant qu'on fit souffrir à Theodote les tourmens les plus rigoureux, aucun de ses compaguons ne se cacha, ni ne prit la fuite, tant ils compterent sur sa fidélité & sur sa constance, & tant il eut lui même de force pour garder un tel secret.

Dès que Thrason, l'unique lien de l'alliance des Romains, fut mort, on ne balança pas un moment à les abandonner. On envoya des Ambassadeurs à Annibal pour traiter avec lui : & il envoya à son tour vers Hiéronyme un jeune Carthaginois de qualité, nommé Annibal, comme lui, à qui il en joignit deux autres, nommés Hippocrates & Epicides, nés à Carthage, & d'une mere Carthaginoise, mais originaires de Syracuse, dont leur ayeul avoit été exilé. Ce fut par leur ministere, qu'Annibal fit alliance avec Hiéronyme, auprès duquel ils resterent, du consentement unanime de celui qui les lui avoit envoyés. Appius Claudius, Préteur de Sicile, n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé à Siracuse, qu'il envoya des Ambassadeurs à Hiéronyme. Lorsqu'ils furent arrivés auprès de lui, ils lui représenterent qu'ils étoient venus pour renouveller l'alliance qui avoit été entre les Romains & son

Hiéronyme prend le parti d'Annibal.

ayeul. Mais ce jeune Prince ne les écouta qu'avec indifférence, & même avec mépris : leur demandant, d'un ton mocqueur, ce qui s'étoit passé à la journée de Cannes. » Que les Ambassadeurs » d'Annibal en contoient des circonstances qu'il avoit peine à croire. Qu'il » vouloit sçavoir la vérité de leur bouche, avant de décider auquel des » deux partis il devoit s'attacher «. Les Romains lui répondirent, » qu'ils reviendroient vers lui, quand on lui auroit appris à parler sérieusement, & » qu'on lui auroit fait connoître la maniere dont on devoit recevoir une ambassade «. Ensuite ils se retirerent, en l'avertissant plutôt qu'ils ne le prioient, » de ne pas s'embarquer témérairement » dans une nouvelle alliance «. Hiéronyme envoya des Ambassadeurs à Carthage, pour conclure le traité dont il étoit convenu avec Annibal. Les conditions étoient, que quand les Romains auroient été chassés de la Sicile, (ce qu'ils espéroient devoir bientôt arriver, s'ils y envoyoient une flotte avec une armée) le fleuve Aimera, qui sépare l'isle en deux parties égales, serviroit de borne au Royaume de Syracuse & à l'Empire des Carthaginois. Mais bientôt après, enflé par les flatteries de ceux

Il raille indécemment les Ambassadeurs de Rome, qui à leur tour, le traitent comme un enfant mal instruit.

qui l'exhortoient à prendre des sentimens dignes, non-seulement d'Hiéron, mais encore de Pyrrhus, son ayeul maternel, il envoya à Carthage une nouvelle ambassade, par laquelle il demandoit qu'on lui cedât la Sicile entiere; que les Carthaginois devoient se contenter de l'Empire d'Italie. Les Carthaginois n'étoient point étonnés de cette vanité dans un jeune Prince, dont ils connoissoient l'extravagance & la fureur. Ils ne s'avisoient pas même de la lui reprocher, trop contens de le détourner de l'amitié des Romains.

En effet, Hiéronyme avoit réuni dans sa personne tous les vices qui peuvent bientôt jetter un homme dans le précipice. Car ayant envoyé devant lui Hippocrate & Epicyde, avec chacun deux mille hommes pour sonder les villes où les Romains tenoient garnison, il les suivit bientôt lui-même avec le reste de ses troupes, qui montoit à quinze mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il s'arrêta dans la ville de Leonce. Ce fut là que les conjurés, qui, tous étoient de cette armée, s'assurerent d'une maison inhabitée, qui donnoit sur une rue étroite, par où le Roi avoit coutume de se rendre dans la place publique. Tous les autres s'y étant cachés

avec leurs armes, en attendant qu'Hiéronyme passât, chargerent Dinomenes, l'un d'entr'eux, qui ce jour-là étoit de garde, de trouver quelque prétexte pour arrêter la marche de l'escorte à l'endroit le plus étroit de la rue, dans le moment que le Roi approcheroit de la porte de cette maison. Il le fit, comme il en étoit convenu. Comme s'il eût voulu lâcher la courroie qui lui tenoit le pied trop serré, il s'arrêta, & en même temps obligea tous ceux qui le suivoient, d'attendre qu'il continuât à marcher. Pendant ce temps-là, il laissa entre le Roi, qui marchoit le premier, & ses gardes, qui étoient restés derriere, un intervalle assez considérable, pour donner le temps aux conjurés de se jetter sur lui & de le percer de plusieurs coups avant qu'on pût venir à son secours. Les gardes étant accourus aux cris, chargerent Diomenes, qui de son côté, s'étoit mis en défense, & qui se sauva après avoir reçu deux blessures. Les satellites voyant le Roi étendu par terre, sans vie, prirent aussi la fuite. Alors les meurtriers se retirerent, les uns dans la place publique de Leonce, auprès de la multitude, ravis d'avoir recouvré la liberté, tandis que les autres coururent à Syracuse, pour préve-

Hiéronyme est tué par les conjurés.

nir les desseins d'Andranodore & des autres partisans de sa Royauté. Dans cette révolution, Appius Claudius, qui voyoit de près la guerre prête à s'allumer, écrivit au Sénat, pour lui apprendre que la Sicile étoit sur le point de se déclarer pour Annibal & les Carthaginois. Pour lui, il porta toutes ses forces sur les frontieres de son Gouvernement, pour s'opposer aux complots qui se tramoient à Syracuse, contre les intérêts de la République. Sur la fin de cette année, Q. Fabius, par l'ordre du Sénat, fortifia Pouzol, où la guerre avoit donné occasion d'établir un marché, & y mit une garnison. Delà il prit le chemin de Rome, pour y tenir les assemblées; & les ayant indiquées pour le premier jour convenable, il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il se rendit dans le champ de Mars, sans entrer dans la ville. Là, comme les jeunes gens de la centurie Ania, à qui il appartenoit de de donner les premiers leur suffrage, nommoient T. Otacilius avec Marcus Emilius Regillus, Fabius fit faire silence, & parla ainsi. » Si nous avions la » paix en Italie, ou que nous fussions » en guerre avec un Général qui ne fût » pas capable de profiter de notre né» gligence, je regarderois comme en-

Fabius s'oppose à la nomination d'Otacilius, son neveu pour Consul.

» nemi de notre liberté quiconque s'op-
» poſeroit à l'inclination que vous ap-
» portez dans les aſſemblées, pour éle-
» ver aux charges ceux qui ont mérité
» votre faveur & votre bienveillance.
» Mais comme nos Généraux n'ont
» point fait de faute pendant cette guer-
» re, & contre cet ennemi, qui n'ait
» attiré quelque grand malheur à la Ré-
» publique, vous ne devez pas avoir
» moins de précaution, & vous tenir
» moins ſur vos gardes, quand vous
» êtes prêts de donner vos ſuffrages,
» pour nommer des Conſuls, que quand
» vous étes ſur le point de donner ba-
» taille aux ennemis. Et chacun de vous
» doit ſe dire à lui-même : c'eſt pour
» combattre contre Annibal que je vais
» nommer un Général. Cette même an-
» née, Jubellius Taurea, le plus brave
» cavalier de Capoue, s'étant préſenté
» auprès de cette ville pour un combat
» ſingulier, on lui oppoſa Aſellus Clau-
» dius, le plus brave cavalier qu'il y
» eût parmi les Romains. Nos ancêtres
» envoyerent autrefois T. Manlius, ſur
» le courage & la force de qui ils comp-
» toient, contre un Gaulois qui les in-
» ſultoit par ſes bravades, ſur le pont du
» Teveron. Et quelques années après,
» ce fut pour la même raiſon que Mar-

» cus Valerius se présenta, & fut agréé, » pour combattre un Gaulois qui les » défioit de la même façon au combat. » comme nous souhaitons d'avoir une » une cavalerie & une infanterie supé- » rieure, s'il est possible, mais au moins » égale à celle des ennemis, de même » nous devons jetter les yeux sur un Gé- » néral, qui soit en état de tenir tête à » celui qui commande leur armée. Quand » nous aurons choisi le plus habile qu'il » y ait dans la République, ce sera ce- » pendant un chef dont le commande- » ment commencera & finira avec l'an- » née qui l'aura vu créer; & il aura af- » faire à un Général d'une longue expé- » rience, & dont l'autorité n'est point » renfermée dans de certaines bornes, » ni attachée à un certain temps, & qui » n'étant point obligé de prendre la loi » de personne, décide en souverain dans » toutes les occasions, selon que les » conjonctures lui paroissent le deman- » der. Il n'en est pas de même de nos » Consuls: à peine se sont ils mis au fait, » à peine commencent ils à agir avec » connoissance de cause, que leur an- » née finit, & qu'on leur envoie un suc- » cesseur. Mais je vous en ai assez dit » pour vous faire connoître quels doi- » vent être ceux que vous destinez à

» commander vos armées. Il eſt main-
» tenant à propos de dire un mot de
» ceux qu'on vient de nommer. M. Emi-
» lius Regillus eſt Prêtre de Romulus;
» en ſorte que nous ne ſçaurions ni l'é-
» loigner de Rome, ni l'y retenir, ſans
» préjudicier aux affairss de la Religion,
» ou à celles de la guerre. Pout T. Ota-
» cilius, il a épouſé la fille de ma ſœur,
» & en a eu des enfants. Mais les bien-
» faits que nous avons reçus de vous,
» mes ancètres & moi, Meſſieurs, ne me
» permettent pas de préférer les intérêts
» de ma famille à ceux de la Republi-
» que. Quand la mer eſt calme, il n'y a
» point de pilote qui ne puiſſe con-
» duire le vaiſſeau. Mais lorſqu'il s'eſt
» élevé une ſérieuſe tempête, & que le
» navire eſt devenu le jouet de la ma-
» rée & des vents, c'eſt alors qu'il faut
» placer au gouvernail celui qui a le plus
» d'habileté & d'expérience. Nous ne
» navigeons pas ſur une mer tranquille.
» Plus d'un orage a déjà été ſur le point
» de nous ſubmerger. C'eſt pourquoi
» nous ne ſçaurions trop prendre de
» précautions pour bien choiſir un hom-
» me capable de nous conduire au port.
» Pour vous éprouver, T. Otacilius,
» nous vous avons chargé de quelques
» expéditions moins conſidérables, dont

» vous ne vous êtes pas aſſez bien tiré,
» pour nous engager à vous en confier
» de plus difficiles & de plus importan-
» tes. La flotte que vous avez comman-
» dée cette année avoit trois objets. Elle
» devoit ravager les côtes d'Afrique,
» mettre celles d'Italie en ſûreté, &, ſur-
» tout empêcher qu'on n'envoyât à Anni-
» bal, de Carthage, des ſecours d'argent,
» d'hommes & de vivres. Créez Otaci-
» lius Conſul, Meſſieurs, s'il a exécuté,
» je ne dis pas toutes ſes commiſſions,
» mais une ſeule. Si, au contraire, pen-
» dant que vous commandiez nos vaiſ-
» ſeaux, Annibal a reçu ce qu'on lui
» a envoyé de Carthage avec autant de
» ſûreté que ſi la mer eût été abſolu-
» ment libre; ſi les côtes d'Italie ont
» été plus infectées cette année que cel-
» d'Afrique, quelles raiſons pouvez-
» vous apporter, pour nous prouver
» que nous devons vous choiſir, pré-
» férablement à tout autre, pous com-
» mander contre Annibal? Si vous étiez
» Conſul, il nous faudroit, à l'exem-
» ple de nos ancêtres, créer un Dicta-
» teur: & vous n'auriez pas lieu de vous
» étonner, ni d'être fâché qu'il ſe trou-
» vât dans la République un homme
» plus capable que vous de faire la
» guerre. Il n'importe à perſonne plus

» qu'à vous, Otacilius, qu'on ne vous » charge point d'un fardeau qui ne man» queroit pas de vous accabler. Ce que » je vous conseille, Messieurs, c'est d'en» trer, pour nommer les Consuls à qui » vos enfants vont prêter serment, & » dont les ordres & la sagesse les va con» duire, dans les mêmes dispositions » où vous seriez, si, sur le point de » donner bataille, vous aviez à choi» sir les deux Généraux sous les yeux » & les auspices de qui vous seriez prêts » de combattre. Ce n'est qu'avec peine » que je vous rappelle ici le souvenir » de Trasimene & de Cannes. Mais pour » éviter de pareils malheurs, il est » bon de se remettre quelque fois ces » exemples devant les yeux. Herault, » faites revenir la centurie Ania, pour » donner de nouveau ses suffrages «.

T. Otacilius fit beaucoup de bruit & protesta, avec beaucoup de hauteur, qu'il vouloit exercer le consulat, puisqu'on lui avoit fait l'honneur de le nommer. Mais Fabius ordonna à ses Licteurs de s'approcher de lui; & comme il n'étoit point entré dans la ville, étant tout d'un coup venu dans le lieu où se tenoient les assemblées, il l'avertit qu'il étoit précédé des haches & des faisceaux. Ainsi il se tût; & la

Centurie privilégiée étant revenue aux suffrages, éleva Q. Fabius à son quatrieme Consulat, & M. Marcellus à son troisieme. Toutes les autres furent du même avis, sans qu'il y eût aucune varieté de sentiment. On continua la Préture à Q. Fulvius Flaccus, avec qui on en créa trois nouveaux. T. Otacilius Crassus, pour la seconde fois, Q. Fabius, fils du Consul, qui étoit actuellement Edile Curule, & P. Corn. Lentulus. Les assemblées Prétoriennes étant terminées, le Sénat ordonna par un Arrêt, que Q. Fulvius, sans tirer au sort, commanderoit dans la ville, en l'absence des Consuls, aussi-tôt qu'ils seroient partis pour la guerre. Il y eut cette année deux innondations très-considérables; & le Tibre s'étant débordé dans les campagnes, abbatit plusieurs édifices, & fit périr un nombre infini d'hommes & d'animaux. Cette année, qui étoit la cinquieme de la guerre de Carthage, Q. Fabius Maximus & M. Claud. Marcellus ayant pris possession du Consulat, le premier pour la quatrieme fois, & le second pour la troisieme, attirerent sur eux les yeux & l'attention de tous les citoyens. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu en place deux personnages d'un si rare mérite.

Q. Fab. Max. & M. Marcellus, Consuls.
An de Rome 538.

Les anciens rapportoient que c'étoit ainsi qu'on avoit vu partir Maximus Rullus avec P. Decius, pour aller faire la guerre contre les Gaulois : que c'étoit ainsi que dans la suite on avoit nommé Consuls Papirius & Carvilius, & qu'on les avoit envoyés contre les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens & les Tarentins. Marcellus étoit alors à l'armée, & par conséquent fut nommé Consul pendant son absence. Mais Fabius étoit présent, & même présidoit aux assemblées quand il fut continué dans cette dignité. Les conjonctures du temps, le péril où se trouvoit la République, & la nécessité d'y remédier au plutôt, empêchoit qu'on ne pensât aux conséquences d'une pareille élection, & qu'on ne soupçonnât Fabius d'avoir fait rejetter Otacilius, afin de prendre sa place. On louoit au contraire sa grandeur d'ame : on disoit que les affaires demandant qu'on mît à la tête des armées le plus habile Général qu'il y eût alors dans la République ; ce grand homme, persuadé que personne ne le surpassoit dans l'art de commander, avoit mieux aimé s'exposer à l'envie, que de négliger les intérêts de sa patrie dans des circonstances si délicates.

Le jour même que les Consuls entre-

rent en charge, le Sénat s'assembla dans le Capitole ; & avant toutes choses, décerna qu'ils tireroient au sort, (si mieux ils n'aimoient en convenir entre-eux) pour sçavoir lequel des deux tiendroit les assemblées, dans lesquelles on devoit nommer des Censeurs, avant de partir pour l'armée. Ensuite on continua dans leurs charges tous ceux qui étoient pour lors dans les armées ; & on leur ordonna de rester dans leur départements. Si bien que Tib. Gracchus resta à Lucerie, où il étoit avec son armée, composée en partie d'esclaves ; C. Terentius Varron dans le territoire de Picene, & M. Pomponius dans celui de Gaule. Des Préteurs de l'année précédente. Q. Mucius eut ordre de garder le gouvernement de Sardaigne, & M. Valerius de défendre les côtes maritimes de Brindes, & d'être attentif à tous les mouvements que Philippe pourroit faire du côté de Macedoine. On donna à P. Corn. Lentulus le gouvernement de Sicile, & on continua à T. Otacilius le commandement de la flotte qui avoit été employée l'année précédente contre les Carthaginois. On publia cette année plusieurs prodiges ; & on en multiplia d'autant plus le nombre, qu'il se trouvoit bien des gens simples & superſ-

titieux qui y ajoutoient foi. On contoit qu'à Lanuvium, dans l'intérieur du temple de Junon Sofpite, des corbeaux avoient faits leurs nids & leurs petits. Que dans la Pouille, un palmier bien verd s'étoit allumé de lui-même. Qu'auprès de Mantouë, le fleuve Mincio s'étant débordé, avoit formé un lac, dont les eaux avoient paru de couleur de fang. Qu'à Cales il avoit plu de la craie, & du fang à Rome, dans le marché aux bœufs. Que dans un bourg de l'Iftrie, une fource fouteraine avoit jetté une fi grande quantité d'eau, que, femblable à un torrent, elle avoit entraîné tous les tonneaux & les barriques qui s'étoient trouvées dans ce lieu. Que la foudre du Ciel étoit tombée à Rome, dans le Veftibule du Capitole ; fur le Temple de Vulcain dans le Champ de Mars ; fur un noyer & fur le grand chemin, dans le pays des Sabins ; & fur les murailles & la porte de Gabies. On ajoutoit qu'à Prenefte, la lance du Dieu Mars s'étoit agitée, & avoit quitté fa place d'elle-même : qu'un bœuf avoit parlé en Sicile : que dans le pays des Marruciens, un enfant, étant encore dans le fein de fa mere, avoit crié, triomphe : qu'à Spolete, une femme avoit été changée en homme : qu'à Hadria,

dria, on avoit apperçu un Autel dans l'air, & tout autour, des figures d'hommes vêtus de blanc. Enfin, qu'à Rome même, des gens ayant assuré qu'ils avoient vu d'abord un essain d'abeilles dans la place publique, puis sur le Janicule des légions toutes armées, souleverent toute la ville, & firent prendre les armes aux citoyens : mais que ceux qui étoient alors sur le Janicule, soutinrent que personne n'avoit paru sur cette colline, excepté ceux qui avoient coutume d'y habiter. Suivant la réponse des Aruspices, pour expier ces prodiges, on immola de grandes victimes, & on décerna des processions en l'honneur de tous les Dieux qui avoient leurs Temples ou leurs Chapelles dans Rome.

Quand on eut fait tous les Sacrifices ordinaires en pareil cas, pour appaiser la colere des Dieux, les Consuls assemblerent le Sénat, pour délibérer des affaires de la République, des moyens de continuer la guerre, du nombre des soldats qu'on mettroit sur pié, & des provinces où chaque armée devoit être employée. Il fut résolu qu'on auroit sous les armes dix-huit légions : que les Consuls en prendroient chacun deux sous

leurs ordres : que les provinces de Gaule, de Sicile, & de Sardaigne, en auroient chacune deux, pour veiller à leur conservation : que le Préteur Q. Fabius en commanderoit deux dans la Pouille : que Tib. Gracchus demeureroit aux environs de Lucerie, avec les deux qu'on avoit formées des esclaves qui s'étoient enrôlés volontairement : qu'on en laisseroit une au Pro-Consul C. Ter. Varron, dans le canton de Picene ; une à M. Valerius, pour s'en servir aux environs de Brindes, où il étoit avec une flotte, & que les deux dernieres resteroient à Rome pour la garder. Pour remplir ce nombre de dix-huit légions, il en falloit armer six nouvelles. Les Consuls eurent ordre de les lever incessamment, & d'équiper un nombre de vaisseaux, qui, joints à ceux qui étoient à la rade sur les côtes de la Calabre, formassent pour cette année une flotte de cent cinquante navires. Q. Fabius tint les assemblées pour la création des Censeurs. M. Attilius Regulus, & P. Furius Philus furent élevés à cette dignité. Le bruit de la guerre de Sicile s'augmentant de jour en jour, T. Otacilius eut ordre d'aller de ce côté-là avec la flotte. Comme on manquoit de Nautonniers, les Consuls, en vertu d'un Arrêt du Sénat, ordon-

nerent que le citoyen qui, ou lui ou ſon pere, auroit été jugé par les Cenſeurs L. Emilius & C. Flaminius, poſſéder depuis cinq cens, juſqu'à mille écus de revenu, ou qui dans la ſuite auroit acquis ce bien, fourniroit un matelot payé pour ſix mois: que celui qui auroit au-deſſus de trois mille juſqu'à neuf mille livres de rente, en fourniroit trois avec la paie d'une année entiere : que ceux qui auroient au-deſſus de dix mille, juſqu'à trente mille livres, en donneroient cinq; & que ceux dont le revenu paſſeroit trente mille livres, en donneroient ſept. Que les Sénateurs en fourniroient huit avec la ſolde d'une année. Les matelots qui furent levés en vertu de cet Edit, ayant été armés & équipés par leurs maîtres, s'embarquerent avec des vivres cuits, pour les nourrir pendant trente jours. Ce fut pour la premiere fois que la flotte des Romains fut fournie de Nautoniers aux dépens des particuliers.

Nautonniers fournis par les particuliers.

Ces préparatifs, beaucoup plus conſidérables qu'ils n'avoient jamais été, firent craindre aux habitants de Capoue que la campagne ne s'ouvrît cette année par le ſiege de leur ville. C'eſt pourquoi ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Annibal, pour le prier de faire approcher

Les Campaniens ſont effrayés des préparatifs des Romains.

son armée de Capoue. » Qu'on levoit à » Rome des armées pour l'assiéger : que » de toutes les villes qui les avoient » abandonnés, il n'y en avoit point con- » tre qui ils fussent plus irrités. La consternation avec laquelle ils porterent cette nouvelle à Annibal, obligea ce Général de se hâter, pour empêcher les Romains de le prévenir. Ainsi étant parti d'Arpi, il vint se camper à Tifate, dans son ancien camp, au-dessus de Capoue. Ensuite, ayant laissé un corps de Numides & d'Espagnols pour la garde de son camp & celle de Capoue, il descendit avec le reste de son armée au lac d'Averne, en apparence, pour y faire un sacrifice, mais en effet pour sonder Pouzole & les troupes qui y étoient en garnison. Fabius n'eut pas plutôt appris qu'Annibal avoit quitté Arpi, pour retourner dans la Campagnie, qu'il partit pour aller se mettre à la tête de son armée, marchant jour & nuit avec une extrême diligence. Il ordonna en même-temps à Tib. Gracchus de quitter Lucerie, & de venir avec ses troupes du côté de Benevent, & au Préteur Q. Fabius, son fils, d'aller prendre la place de Gracchus auprès de Lucerie. En même-temps les deux Préteurs partirent pour la Sicile : Pub. Cornelius, pour se

rendre à ſon armée ; Otacilius, pour aller prendre le commandement de ſa flotte, & veiller à la ſûreté des côtes. Tous enfin ſe rendirent à leurs départemens : & ceux qu'on avoit continués dans leurs Charges, eurent ordre de reſter dans les poſtes où ils étoient l'année précédente.

De jeunes Tarentins viennent offrir à Annibal de lui livrer leur ville.

Pendant qu'Annibal étoit auprès du lac d'Averne, cinq jeunes gentilshommes de Tarente le vinrent trouver. Ils étoient du nombre de ceux qu'il avoit faits priſonniers à la journée de Traſimene, ou à celle de Cannes, & qu'il avoit renvoyés chez eux ſans rançon, après leur avoir témoigné la douceur & la bienveillance dont il avoit coutume d'uſer envers tous les alliés des Romains. Ils lui dirent, que pour lui marquer leur reconnoiſſance, ils avoient engagé la plus grande partie des jeunes Tarentins à préférer ſon alliance & ſon amitié à celle des Romains. Que c'étoient eux qui les avoient envoyés vers lui, pour le prier de faire avancer ſon armée du côté de leur ville. Que s'ils le voyoient campé près de leurs portes ; ſi de deſſus leurs murailles ils appercevoient ſes drapeaux, ils ne balanceroient pas à la lui livrer. Qu'à Tarente, c'étoit la jeuneſſe qui diſpoſoit du peuple, & le peuple du

Gouvernement. Annibal loua leur zele & leur bonne volonté ; & les ayant comblés de présens, & encore plus de promesses, il les renvoya chez eux pour hâter l'exécution de leur projet, les assurant que de son côté, il les seconderoit quand il en seroit temps. Ils s'en retournerent avec ces espérances. Pour lui, il avoit une envie extrême de se voir maître de Tarente. Il considéroit qu'outre que c'étoit une ville très-forte & très-opulente, c'étoit encore un port de mer tourné très-à-propos du côté de la Macedoine, & où le Roi Philippe, s'il avoit dessein de passer en Italie, pourroit aborder, puisque les Romains étoient maîtres de celui de Brindes. Ayant achevé le sacrifice qui l'avoit en partie amené dans ce lieu, & ravagé pendant qu'il y séjourna, tout le territoire de Cumes, jusqu'au Promontoire de Misene, il tourna tout-à-coup contre Pouzole, dans le dessein de surprendre la garnison qu'y tenoient les Romains. Elle étoit composée de six mille hommes ; & la place, outre son assiette naturelle, qui étoit très-avantageuse, étoit encore très-bien fortifiée. Annibal y passa trois jours, à faire de tous côtés des tentatives inutiles : après quoi il en partit, & s'en alla faire le dégât aux environs de

Naples, plutôt pour assouvir sa colere, que dans l'espérance de s'emparer de cette ville. Le peuple de Nole, depuis long-temps ennemi des Romains & de son propre Sénat, voyant Annibal si près, lui envoya des Ambassadeurs, pour lui promettre que la ville lui seroit infailliblement livrée, s'il s'en approchoit avec ses troupes. Mais les nobles appellerent aussi-tôt le Consul Marcellus, qui rendit inutiles les entreprises de la populace. Il étoit venu en un seul jour de Cales à Suessule, malgré le temps qu'il employa à passer le Vulturne. Delà il fit entrer dans Nole, dès la nuit suivante, six mille fantassins & trois cens cavaliers, pour seconder les efforts des Nobles & du Sénat. Ainsi la diligence que fit le Consul pour faire entrer le premier du secours dans Nole, fit échouer tous les desseins qu'Annibal avoit formés contre cette ville : ensorte qu'ayant déjà manqué deux fois son coup, il ne fut plus si crédule dans la suite, quand le peuple de Nole envoya pour le solliciter.

Annibal fait de nouvelles tentatives sur Nole.

Il est toujours repoussé par Marcellus.

Dans ces mêmes jours, le Consul Q. Fabius se présenta devant Casilin, pour tâcher de s'emparer de cette ville, qui étoit défendue par une garnison de Carthaginois. Et d'un autre côté Hannon

& Tib. Gracchus, comme de concert, partirent, le premier du pays des Brutiens, avec un corps considérable d'infanterie & de cavalerie ; & l'autre de son camp de Lucerie, pour s'approcher de Benevent. Le Romain entra d'abord dans la ville. Mais ayant appris qu'Hannon étoit campé à trois milles delà, sur les bords du Calore, & qu'il faisoit du dégât dans les campagnes voisines, il sortit aussi de Benevent, & s'étant campé environ à mille pas de l'ennemi, il assembla ses soldats pour les haranguer. La plûpart étoient des esclaves, qui, depuis deux ans entiers, aimoient mieux mériter leur liberté par des actions, que de la demander par des paroles. Il s'étoit cependant apperçu, en sortant des quartiers d'hyver, de quelques murmures confus. Ils s'étoient plaints d'un si long esclavage, & avoient demandé s'ils n'auroient jamais le bonheur de faire la guerre en qualité d'hommes libres. Et là-dessus, il avoit écrit au Sénat, pour lui faire connoître ce qu'ils méritoient, plutôt que ce qu'ils demandoient : » Qu'ils avoient servi » jusques-là avec autant de fidélité que » de courage ; & que, pour être des sol- » dats accomplis ; il ne leur manquoit » que la liberté «. Le Sénat l'avoit laissé

Gracchus & Hannon près de Benevent.

le maître de faire là-dessus tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la République. C'est pourquoi, avant d'en venir aux mains avec les ennemis, il déclara aux siens : » Que le temps étoit » venu d'obtenir cette liberté qu'ils dé» siroient depuis si long-tems & avec tant » d'ardeur. Que dès le lendemain il com» battroit l'ennemi en rase campagne : » que là, sans craindre d'embuches, la » véritable valeur pourroit paroître dans » tout son jour. Que quiconque lui » rapporteroit la tête d'un ennemi, rece» vroit sur le champ la liberté pour ré» compense ; mais qu'il puniroit du sup» plice des esclaves ceux qui lâcheroient » pied & abandonneroient leur poste. » Que leur sort étoit entre leurs » mains. Qu'ils avoient pour caution » de sa promesse, non-seulement sa pa» role, mais celle de Marcellus, mais » celle de tous les Sénateurs, qu'il avoit » consultés sur cet article, & qui l'a» voient laissé le maître de tout «. Il leur fit aussi-tôt la lecture des lettres de Marcellus & de l'arrêt du Senat : après quoi ils pousserent des cris de joie ; & tous, d'un commun accord, demandoient fiérement qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât sur le champ le signal du combat. Gracchus

Gracchus engage les soldats, la plûpart esclaves, à bien combattre, & leur promet pour récompense la liberté.

les congedia après leur avoir promis la bataille pour le lendemain. Alors pleins de joie, ſur-tout ceux que la ſeule action du jour ſuivant devoit tirer de la ſervitude, ils paſſerent le reſte de la journée à préparer leurs armes, & à les mettre en état de bien ſeconder leur courage.

Le lendemain, dès qu'on eut donné le ſignal avec le ſon de la trompette, ils s'aſſemblerent les premiers autour de la tente de Gracchus : & ce Général les rangea en bataille au lever du ſoleil. Les Carthaginois ne refuſerent pas la partie. Leur armée étoit compoſée de dix ſept mille hommes d'infanterie, la plûpart Brutiens, ou Lucaniens; & de douze cens cavaliers, tous Numides & Maures, excepté un petit nombre d'Italiens qui y étoient mêlés. On combattit long-temps, & avec beaucoup de chaleur. Pendant quatre heures la victoire demeura incertaine entre les deux partis. Rien n'embarraſſoit d'avantage les les Romains, que les têtes des ennemis dont ils vouloient s'aſſurer, parce qu'on y avoit attaché leur liberté. Car à meſure qu'un ſoldat avoit bravement tué un ennemi, il perdoit d'abord un temps conſidérable à lui couper la tête au milieu du tumulte & du déſordre; & quand il en étoit enfin venu à bout, la neceſſité de la

Bataille & victoire bien diſputée.

tenir & de la garder, occupant une de ses mains, le mettoit hors d'état de combattre; enforte que les plus braves ne prenant plus de part à ce qui se passoit, la bataille étoit abandonnée aux plus lâches & aux plus timides. Gracchus averti par les Tribuns des soldats, que ses gens ne blessoient plus aucuns des ennemis qui étoient encore en état de se défendre; qu'ils étoient tous occupés à couper les têtes des morts, & qu'ils les avoient ensuite à la main, au lieu de leurs épées; il leur fit promptement ordonner, » de jetter ces têtes par terre, » & de fondre sur ceux des ennemis qui » se défendoient encore : qu'il n'avoit » pas besoin de cette preuve pour dis» tinguer la veritable valeur, & que » ceux qui auroient fait leur devoir, » étoient assurés d'avoir la liberté «. Alors le combat recommença tout de nouveau; & Gracchus envoya même sa cavalerie contre l'ennemi : Mais les Numides étant venus bravement à sa rencontre, & les cavaliers ne combattant pas avec moins d'ardeur que les fantassins, la victoire devint encore une fois douteuse. Les deux Généraux animoient leurs gens de la main & de la voix. Gracchus représentoit aux siens qu'ils n'avoient affaire qu'à des Brutiens & des Lu-

caniens, tant de fois vaincus & ſoumis par leurs ancêtres Hannon reprochoit aux Romains qu'ils n'étoient que des eſclaves, à qui on avoit ôté leurs chaînes pour leur faire prendre les armes. Enfin Gracchus déclara à ſes ſoldats, qu'il n'y avoit point de liberté pour eux, à moins que ce jour-là l'ennemi ne fût vaincu & mis en fuite.

La victoire ſe déclare enfin pour Gracchus.

Cette menace les anima tellement, que pouſſant de nouveaux cris, & devenus dans le moment tout autres, ils ſe jetterent ſur l'ennemi avec tant de furie, qu'il ne fut pas en ſon pouvoir de réſiſter plus long-temps. D'abord ceux qui étoient placés devant les Enſeignes, enſuite les Enſeignes mêmes, & enfin tout le corps de la bataille fut rompu, & tous prirent ouvertement la fuite, & regagnerent leur camp avec tant d'effroi & de conſternation, qu'aucun ne ſe mit en devoir d'en défendre les portes contre les Romains, qui y étant entrés pêle-mêle avec les vaincus, y recommencerent un nouveau combat, plus embarraſſé dans un eſpace ſi étroit, mais, par la même raiſon, beaucoup plus ſanglant. Dans ce tumulte, les priſonniers Romains, pour ſeconder leurs compatriotes, s'aſſemblerent en un corps; & s'étant ſaiſi des armes qui ſe trouverent

ſous leur main, attaquerent les Carthaginois par derriere, & leur fermerent le chemin de la ſuite. C'eſt pourquoi d'une ſi grande armée, à peine s'en ſauva-t il deux mille hommes, preſque tous cavaliers, avec leur chef. Tout le reſte fut tué ou pris, avec trente-huit étendarts. Gracchus perdit environ deux mille hommes. Tout le butin fut abandonné au ſoldat, excepté les priſonniers & les animaux, qui ſeroient revendiqués & reconnus par leurs maîtres dans l'eſpace de trente jours. Les vainqueurs étant retournés dans leur camp chargés de butin, on remarqua que quatre mille eſclaves, qui avoient combattu avec moins de courage que leurs compagnons, & qui n'étoient pas entrés avec eux dans le camp des ennemis, s'étoient retirés ſur la colline prochaine, pour éviter le châtiment qu'ils croyoient avoir mérité. Le lendemain un Tribun des ſoldats les en retira, & les ramena dans le camp, dans le temps que Gracchus, ayant aſſemblé les ſoldats, étoit ſur le point de les haranguer. D'abord il donna aux vieux ſoldats les éloges & les récompenſes qu'ils méritoient, à proportion de la valeur que chacun d'eux avoit fait paroître en cette occaſion. Enſuite s'adreſſant à ceux qui

étoient encore esclaves. il leur dit, que dans un jour si heureux, il aimoit mieux les louer tous en général, sans distinction des braves & des lâches, que d'en punir un seul pour son peu de courage. Qu'ainsi il les déclaroit tous libres, & prioit les Dieux que ce fût pour l'honneur & l'avantage de la République. Alors ils pousserent de grands cris de joie; & s'embrassant & se félicitant les uns les autres, ils levoient les mains vers le ciel, & souhaitoient toute sorte des prospérité au peuple Romain, & à leur Général. Mais Gracchus ayant repris la parole : » Avant de vous avoir » tous égalés, leur dit il, par la liberté » que je viens de vous donner, je n'ai » point voulu mettre de distinction » odieuse entre vous. Mais présente- » ment que je me suis acquitté de ma » parole, & de celle que je vous avois » donnée au nom de la République, » pour ne pas confondre la valeur avec » la lâcheté, je me ferai donner les » noms de ceux qui, pour éviter les » reproches & la punition que méri- » toit leur faute, se sont séparés d'a- » vec leurs compagnons : & en les fai- » sant paroître devant moi les uns après » les autres, je les obligerai de me pro- » mettre avec serment, que tant qu'ils

Gracchus donne la liberté aux esclaves de son armée

» porteront les armes, ils resteront de
» bout en prenant leur repas, à moins
» que la maladie ne les en empêche.
» Vous souffrirez cette mortification
» sans répugnance, pour peu que vous
» fassiez réflexion qu'on ne pouvoit pas
» punir plus légérement votre lâcheté «.
Après ce discours, il ordonna qu'on pliât bagage & qu'on se mît en marche; & les soldats, en portant le butin sur leurs épaules, ou en le faisant marcher devant eux, retournerent à Benevent en chantant & en dansant, avec des transports de joie si éclatans, qu'on les eût pris pour des convives qui sortoient d'un festin, & non pour des soldats qui revenoient de la bataille. Les Beneventins sortirent de leur ville en foule, pour aller au-devant d'eux. Ils les embrassoient, ils les félicitoient de leur victoire. C'étoit à qui les inviteroit à venir manger & loger chez soi. Les mêts étoient tous préparés dans la cour de chaque particulier : & ils pressoient les soldats d'entrer, & prioient Gracchus de leur permettre de boire & manger avec eux. Gracchus y consentit, à condition qu'ils mangeroient tous en public : si bien que les habitans dresserent devant leurs maisons des tables, sur lesquelles ils porterent tout ce qu'ils

Les Beneventins régalent l'armée victorieuse de Gracchus.

avoient apprêté. Ceux qui venoient de recevoir la liberté avoient ſur la tête des bonnets de laine blanche. Les uns étoient à moitié couchés, ſuivant l'uſage ordinaire; les autres étoient debout, & tour à la fois, mangeoient & ſervoient les autres. Gracchus trouva ce ſpectacle ſi ſingulier & ſi nouveau, qu'étant de retour à Rome, il fit repréſenter ces diverſes poſtures de ſes ſoldats, en un tableau qu'il plaça dans le Temple de la Liberté, que ſon pere avoit fait bâtir ſur le mont Aventin, des deniers qui provenoient des amendes, & dont il avoit lui-même fait la dédicace.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Benevent, Annibal, après avoir ravagé tout le pays aux environs de Naples, alla camper dans le voiſinage de Nole. Quand le Conſul eut appris qu'il approchoit, il ordonna au Propréteur Pomponius de le venir joindre avec l'armée qui étoit campée au-deſſus de Sueſſule, & ſe mit auſſi-tôt en devoir d'aller au devant d'Annibal, & de le combattre. Pendant le ſilence de la nuit il fit ſortir Claude Neron, avec l'élite de ſa cavalerie, par la porte la plus éloignée de l'ennemi, & lui ordonna après avoir fait un grand circuit, de

s'approcher peu à peu, & en se tenant couvert, de l'endroit où étoient les Catthaginois : & enfin, quand il verroit l'action engagée, de les venir tout d'un coup attaquer par derriere. Neron ne put exécuter ces ordres, soit qu'il se fût égaré en chemin, ou que le temps lui eût manqué. Le combat s'étant donné sans lui, les Romains ne laisserent pas d'avoir l'avantage : mais n'étant pas secondés de la cavalerie, leur projet ne réussit pas comme il l'avoit espéré. Marcellus n'osant pas poursuivre les ennemis dans leur fuite, fit retirer les siens, quoique vainqueurs. On dit cependant qu'Annibal perdit ce jour là plus deux mille hommes. Marcellus n'en perdit pas en tout quatre cens. Vers le coucher du soleil, Neron ayant inutilement fatigué ses hommes & leurs chevaux pendant un jour & une nuit, arriva sans avoir seulement vu l'ennemi. Le Consul lui fit une réprimande bien vive ; jusqu'à lui reprocher » qu'il n'avoit tenu qu'à lui, qu'on ne » rendît à Annibal la journée de Can» nes «. Le lendemain Marcellus mit encore ses troupes en bataille : mais Annibal ne sortit pas de son camp, avouant tacitement qu'il se reconnoissoit vaincu. Le troisieme jour il se retira à la

Nouvel avantage de Marcellus sur Annibal.

faveur de la nuit, & renonçant à la conquête de Nole, qu'il avoit tant de fois tentée inutilement, il marcha vers Tarente, où il espéroit de mieux réussir.

Annibal renonce enfin à la conquête de Nole.

Les Romains n'avoient pas moins d'attention aux affaires du dedans, qu'à celles de la guerre. Car les Censeurs n'étant point occupés, faute d'argent, des ouvrages publics, s'appliquerent à réformer les mœurs des citoyens, & à corriger les abus que la guerre avoit introduits, semblables aux mauvaises humeurs que les corps contractent dans les longues maladies. D'abord ils firent appeller devant eux ceux qui, après la bataille de Cannes, étoient accusés d'avoir voulu abandonner la République & sortir de l'Italie. L. Cecilius Metellus, alors Questeur, étoit le plus considérable d'entr'eux. Il eut ordre, & ses complices après lui, de se défendre; & n'ayant pu se justifier, ils demeurerent convaincus d'avoir tenu, contre les intérêts de la République, des discours qui tendoient à former une conjuration pour abandonner l'Italie. Après eux on fit comparoître ces interprêtes trop subtils de la nécessité d'exécuter les sermens; ces députés frauduleux, qui ayant juré à Annibal qu'ils reviendroient dans son

Sévérité des Censeurs à Rome.

camp, croyoient s'être acquitté de leur parole, en y rentrant un instant, sous un prétexte imaginaire. Eux & ceux dont on vient de parler, furent privés de tout suffrage dans les assemblées, chassés de leurs tributs, exclus de la société des citoyens Romains, dans laquelle ils ne restoient que pour y payer les impôts, sans être admis à aucune charge ; & ceux d'entr'eux à qui la République entretenoit un cheval, perdirent aussi cet avantage. La sévérité des Censeurs ne se borna pas à la correction des Sénateurs & des Chevaliers. Ils punirent de la même peine tous ceux des jeunes gens qui n'avoient point servi depuis quatre ans, sans avoir été malades ; ou avoir quelque raison bonne & valable : il s'en trouva plus de deux mille de cette espece sur les registres qui contenoient les noms de la jeunesse Romaine. Cette rigueur des Censeurs fut suivie d'un Arrêt du Sénat qui n'étoit pas moins triste. Il condamnoit tous ceux que les Censeurs avoient notés, à servir à pied ; à passer en Sicile, & à se joindre à l'armée de Cannes, sans pouvoir espérer de congé, que quand Annibal auroit été chassé de l'Italie. Comme les Censeurs ne voyoient point d'argent dans le trésor, ils n'af-

fermoient point, ſelon l'uſage ordinaire, les ouvrages de la République, négligeoient la réparation des Temples, & ne fourniſſoient plus de chevaux aux Magiſtrats curules. Mais ceux qui avoient coutume de faire ces ſortes de marchés s'étant préſentés, les exhorterent à traiter avec eux de la même façon, que ſi le tréſor étoit en état de fournir de l'argent. Qu'aucun d'eux n'en demanderoit avant la fin de la guerre. Enſuite les maîtres des ſoldats que Gracchus avoit mis en liberté auprès de Bénévent, s'aſſemblerent & déclarerent qu'encore que les banquiers les euſſent fait appeller pour recevoir le prix de leurs eſclaves, ils ne vouloient cependant point recevoir d'argent que la guerre ne fût terminée. Cette conſpiration générale à ſoulager le tréſor épuiſé, engagea auſſi ceux qui étoient chargés de l'argent des mineurs & de celui des veuves, à le confier à la République, perſuadés qu'ils n'en pouvoient faire un meilleur uſage, & que cet emploi étoit plus ſûr que tous ceux qu'ils auroient pu faire d'une autre façon. Le Queſteur tenoit un compte exact des ſommes qu'on employoit pour les beſoins des veuves & des pupilles. Cette généroſité & ce déſintéreſſement des

Preuves admirables de l'amour du bien public dans pluſieurs particuliers.

particuliers passa de la ville dans le camp. Les cavaliers, ni les capitaines, ne recevoient point leur solde; & ceux qui l'exigeoient étoient traités d'esprits mercénaires.

Le Consul Q. Fabius étoit campé auprès de Casilin, qui étoit défendu par une garnison de deux mille Campaniens, & de sept cens Carthaginois. Statius Metius avoit été envoyé pour la commander par Magius Atellanus, qui étant cette année le premier Magistrat de Capoue, armoit indifféremment les esclaves & le peuple, pour venir fondre sur le camp des Romains, tandis que le Consul songeoit à s'emparer de Casilin. Fabius étoit exactement informé de tout. C'est pourquoi il envoya à Nole vers son collegue, pour lui faire entendre, qu'il falloit absolument opposer une autre armée aux efforts des Campaniens, pendant qu'il attaquoit Casilin avec la sienne. Qu'ainsi, ou il vînt lui-même avec ses troupes, en laissant à Nole un petit nombre de soldats pour la défendre; ou, si sa présence y étoit nécessaire, & que cette ville eût encore à craindre des entreprises d'Annibal, qu'il feroit venir Gracchus de Bénévent. Marcellus ayant reçu le courier de son collegue, laissa deux mille hom-

Fabius assiege Casilin.

mes à Nole, & vint lui-même à Casilin avec le reste de l'armée. Son arrivée obligea les Campaniens, qui se mettoient déjà en mouvement, de se tenir en repos. Ainsi Casilin se vit attaqué par deux armées tout à la fois. Mais comme les soldats Romains, en approchant trop près des murailles, recevoient beaucoup de blessures, sans remporter de grands avantages, Fabius étoit d'avis qu'on renonçât à la conquête d'une bicoque, qui leur donnoit autant de peine qu'auroit pu faire une ville bien considérable : & sur-tout, ayant sur les bras des affaires bien plus importantes. Il étoit sur le point de se retirer, lorsque Marcellus lui représenta, » que si d'un côté, les grands Généraux ne devoient pas tenter indifféremment toute sorte d'entreprises, » d'un autre ils devoient pousser jusqu'au bout celle qu'ils avoient une » fois formées ; quand ce ne seroit que » pour conserver leur réputation, de » laquelle les plus grands succès dé» pendoient souvent «. Cette réflexion obligea Fabius à persévérer dans son dessein. Alors les Romains recommencerent à faire avancer leurs mantelets, & à dresser contre les murailles toutes les machines dont on a coutume de se

ſervir pour les abbattre. Les Campaniens effrayés de ces préparatiſs, demanderent à Fabius qu'il leur permît de ſe retirer à Capoue en toute ſûreté. Il en étoit déjà ſorti un petit nombre, lorſque Marcellus s'empara de la porte par laquelle ils s'échappoient & fit main-baſſe d'abord ſur eux, & enſuite étant entré de force dans la ville, ſurtout ceux qui tomberent ſous ſa main. Environ cinquante Campaniens, qui étoient ſortis des premiers, s'étant refugiés auprès de Fabius, reçurent de lui une eſcorte qui les conduiſit juſqu'à Capoue. Caſilin fut pris à l'occaſion d'une entrevue, entre les habitans & les Romains, à qui ils demandoient des aſſurances pour leur vie, avant de leur livrer la ville. Les priſonniers, tant Campaniens que Carthaginois, furent envoyés à Rome, & enfermés dans les priſons. Pour ce qui eſt des habitans, ils furent diſtribués dans les villes voiſines, qu'on leur donna pour priſon.

Caſilin repris par Fabius.

Lorſque les Conſuls ſe retiroient de Caſilin, après s'en être rendus maîtres, Gracchus, qui étoit dans la Lucanie, envoya quelques cohortes, qu'on avoit levées dans cette contrée, ſous la conduite d'un Commandant des Alliés, pour ravager les terres des Ennemis.

Hannon défait quel. ques cohortes dans la Lucanie.

Hannon qui les trouva répandues de côté & d'autre, ſans ordre & ſans précaution, vint fondre ſur elles, & eut ſa revanche de la perte qu'il avoit faite lui-même auprès de Bénévent. Après cet avantage, il ſe retira à la hâte chez les Brutiens, pour échaper à Gracchus, qui s'étoit mis en chemin pour le pourſuivre. Marcellus retourna à Nole, d'où il étoit venu; & Fabius paſſa dans le Samnium pour piller la campagne, & faire rentrer dans le parti des Romains les villes qui l'avoient abandonné. Les Samnites, qui habiterent aux environs de Caudium, furent plus maltraités que les autres. Leurs terres furent déſolées par le fer & par le feu : on enleva hommes & beſtiaux, & on prit de force pluſieurs villes, entr'autres Compulterie, Theleſie, Meles, Fulfules & Orbitanium. Dans la Lucanie, on prit Blandes, & dans la Pouille, Eces, qui fut emportée d'aſſaut. Dans ces villes, vinq-cinq mille hommes furent tués, ou pris : & le Conſul y ayant trouvé trois cens ſoixante-dix déſerteurs, il les envoya à Rome, où ils furent tous précipités du haut du roc Tarpeien, après avoir été battus de verges dans la place des aſſemblées. Fabius n'employa que fort peu de jours à ces expéditions; tandis que Marcellus fut

fut retenu à Nole par une maladie qui l'empêcha d'agir. Dans le même-temps, le Préteur Q. Fabius, qui avoit son département aux environs de Lucerie, prit de force la ville d'Accua, & alla camper auprès d'Ardonnée, où il se fortifia. Pendant que les Romains sont occupés ailleurs des expéditions que je viens de rapporter, Annibal étoit déjà arrivé aux environs de Tarente, après avoir ravagé tous les lieux par où il avoit passé. Il ne fit cesser les hostilités que quand il fut arrivé sur les terres des Tarentins. Ce fut-là que ses troupes commencerent à marcher avec beaucoup de retenue, sans faire tort à personne, ni s'écarter du chemin. On voyoit bien que cette réserve venoit du seul désir de se concilier l'affection des Tarentins, & non pas de la modestie du Général ou des soldats. Au reste il s'avança jusqu'au pied des murailles : mais ayant remarqué que la vue de son armée n'excitoit aucun mouvement dans la ville, comme il s'en étoit flatté, il alla camper environ à mille pas des portes. Trois jours avant l'arrivée d'Annibal, Marcus Livius, envoyé par le Propréteur M. Valerius, qui commandoit une flotte auprès de Brindes, étoit entré dans Tarente; & ayant fait prendre les

M. Livius défend Tarente contre les entreprises d'Annibal.

armes aux plus diſtingués de la jeuneſſe de cette ville, & placé des corps de garde à toutes les portes, ſur les murailles, & dans tous les lieux qui paroiſſoient avoir beſoin d'être gardés, en travaillant nuit & jour avec une vigilance infatigable, il ôta & aux ennemis, & aux alliés de qui il ſe défioit, les moyens de faire aucune tentative ſur la place. C'eſt pourquoi Annibal ayant inutilement attendu pendant pluſieurs jours l'exécution des promeſſes qu'on lui avoit faites, ne voyant paroître aucun de ceux qui l'étoient venu trouver au lac d'Averne, & ne recevant point de leurs nouvelles, décampa de ce lieu, perſuadé qu'on l'avoit amuſé par de vaines eſpérances. Et quoique la feinte douceur dont il avoit uſé envers les Tarentins ne lui eût ſervi de rien, il ne laiſſa pas, en ſe retirant, de faire obſerver à ſes troupes la même diſcipline qu'auparavant, ne déſeſpérant pas encore de les détacher de l'alliance des Romains. Lorſqu'il fut arrivé à Salapie, comme le lieu lui parut commode pour des quartiers d'hyver, & qu'on étoit ſur la fin de la campagne, il y fit tranſporter tous les blés qu'il pût enlever aux environs de Métapont & d'Héraclée. Delà il envoyoit les Maures & les Numides au

fourage dans le pays de Salerne & sur les montagnes de la Pouille, dont ils enlevoient peu de butin, si ce n'étoit des chevaux, qu'il donna à ses cavaliers, pour les dompter, au nombre d'environ quatre mille.

Les Romains voyant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre assez dangereuse, & que la mort du tyran, bien loin d'abattre le courage des Syracusains, & de leur faire changer de parti, n'avoit servi qu'à leur donner des Généraux habiles & entreprenants, chargerent Marcellus, l'un des Consuls, du gouvernement de cette Province, & de la conduite des troupes qui y étoient employées. Aussi-tôt après le meurtre d'Hieronyme, les soldats s'étoient soulevés dans Leonce contre les conjurés, & les avoient menacés hautement de les immoler aux manes de leur Roi. Mais le doux nom de la liberté, qu'on fit souvent sonner à leurs oreilles, l'espérance qu'on leur donna d'avoir part aux trésors du tyran, & de faire la guerre avec plus d'avantage, & sous des Capitaines d'une plus grande expérience, fit un changement si grand & si prompt dans leurs esprits, qu'ils laisserent étendu par terre & privé de sépulture, le corps de ce Prince, qu'ils venoient de regretter

Troubles & factions dans la Sicile.

si fort un moment auparavant. Ainsi les conjurés se partagerent : & pendant que les autres resterent à la tête des troupes pour les commander, Theodotus & Sosis étant montés sur les chevaux du Roi, coururent à toute bride à Syracuse, pour surprendre & opprimer les partisans d'Hieronyme, qui n'étoient point encore informés de ce qui s'étoit passé. Mais ils avoient déja été prévenus, non-seulement par la renommée, dont la diligence en ces sortes d'événemens, est aussi grande qu'elle est étonnante ; mais encore par un courier que les Royalistes avoient dépêché. Ainsi Andranodore s'étoit déja emparé de l'isle, de la citadelle, & des autres places dont il avoit pu disposer, & qui lui avoient paru en état de défense, & avoit mis des troupes par-tout. Theodotus & Sosis étant entrés après le coucher du soleil par le quartier d'Hexapyle, firent voir aux citoyens le diadême du Roi, & ses habits tout ensanglantés ; & traversant la partie de la ville appellée Tyche, sans cesser d'inviter le peuple à prendre les armes & à se remettre en liberté, ils se rendirent dans Achradine, & l'exhorterent à s'y assembler avec eux. Mais la multitude étoit fort agitée & fort incertaine. Les uns couroient de tous côtés

par les rues ; les autres ſe tenoient à l'entrée de leur demeure : d'autres regardoient ce qui ſe paſſoit de leurs fenêtres, & du haut de leurs maiſons, demandant de quoi il étoit queſtion. Toute la ville eſt illuminée, & en même-temps pleine de trouble. Ceux qui ſont armés s'attroupent dans les places publiques. Ceux qui ont les mains vuides, courent au temple de Jupiter Olympien, & en arrachent les armes que le Roi Hieron y avoit fait attacher, après les avoir reçues en préſent du peuple Romain, qui en avoient dépouillé les Gaulois & les Illiriens, & prient ce Dieu de vouloir bien leur prêter ces armes ſacrées, & ſeconder le deſſein qu'ils ont de s'en ſervir, pour la défenſe de leur patrie, des temples des Dieux, & de leur liberté. Cette populace, alla ſe joindre aux corps de garde qu'on avoit poſtés dans les principaux quartiers de la ville. Dans l'iſle, Andranodore s'attacha ſurtout à fortifier les greniers publics. Ils étoient entourés d'un mur de pierres de taille, en forme de citadelle. Mais les jeunes gens, à qui on en avoit confié la garde, furent les premiers, à envoyer aſſurer le Sénat aſſemblé dans Achradine, qu'ils étoient prêts à lui livrer les

greniers publics & le blé qu'ils renfermoient.

Dès que le jour parut, tout le peuple armé & ſans armes courut dans Achradine. Là, Polyenus, l'un des principaux des Sénateurs, s'étant placé devant l'Autel de la Concorde, fit un diſcours également libre & modéré. Il repréſenta à ſes Auditeurs, qu'ayant » éprouvé les » indignités de l'eſclavage, ils étoient » irrités contre un mal qui leur étoit » connu. Qu'à l'égard des calamités que » les guerres civiles entraînent après » elles, ils en avoient plutôt entendu » parler à leurs peres, qu'ils n'en avoient » été témoins eux-mêmes. Qu'il les » louoit d'avoir pris les armes avec courage & ſans héſiter; mais qu'il les » louoit bien davantage, s'ils ne s'en » ſervoient que dans la derniere néceſſité. Que pour le préſent, il étoit d'avis qu'on envoyât des Députés à Andranodore, pour lui ordonner de » ſe ſoumettre au Sénat & au Peuple; » d'ouvrir les portes de l'Iſle, & d'en » faire retirer la garniſon. Mais que s'il » prétendoit demeurer le maitre d'un » Royaume dont il n'avoit été que l'Adminiſtrateur, lui-même étoit d'avis » qu'on ſe déclarât contre la tyrannie

Diſcours de Polyenus libre& modéré tout à la fois.

» d'Andranodore, encore plus haute-» ment qu'on n'avoit fait contre celle » d'Hieronyme«. Après cette harangue, on fit partir les Députés. On commença de ce jour à tenir l'assemblée du Sénat, qui avoit toujours été le conseil public du Roi Hieron ; mais qui, depuis sa mort, n'avoit été ni convoqué ni consulté sur aucune affaire. Quand Andranodore eut entendu les Députés qu'on lui avoit envoyés, il étoit assez disposé par lui-même à se rendre au consentement unanime des citoyens ; sur-tout voyant que ses adversaires s'étoient emparés de plusieurs places dans la ville, & qu'on lui avoit enlevé par trahison la partie de l'isle la plus forte & la plus capable de résistance. Mais Demarate, fille d'Hieron, sa femme, Princesse dont l'ambition étoit extrême, & qui n'avoit encore rien rabattu de la fierté que sa naissance lui avoit inspirée, le tira d'avec les Députés ; & se voyant seule avec lui, le fit souvenir de cette maxime que Denis le tyran avoit si souvent à la bouche, lorsqu'il disoit : » Que tant qu'on » étoit à cheval, on devoit conserver » la Royauté, & attendre pour quitter » le trône, qu'on en fut arraché par les » pieds. Qu'il étoit aisé, dès qu'on le » vouloit, de renoncer à la souveraine

Andranodore est sommé de se soumettre au Senat & au peuple.

Ambition de Demarate, femme d'Andranodore.

» puissance, mais que de tous les biens,
» c'étoit le plus difficile à acquérir.
» Qu'il demandât un temps aux Dépu-
» tés des Sénateurs, pour délibérer sur
» leurs propositions. Qu'il l'employât
» à faire venir du pays des Leontins les
» troupes d'Hieronyme ; qu'il n'avoit
» qu'à leur promettre de leur partager
» l'argent du trésor royal, & que par
» leur moyen, il deviendroit maître du
» Gouvernement. » Andranodore ne rejetta pas absolument ces conseils que lui donnoit sa femme. Mais il ne les suivit pas non plus à lettre; persuadé que le moyen le plus sûr pour s'assurer de l'autorité, c'étoit de s'accommoder au temps. C'est pourquoi il renvoya les Députés, avec ordre de dire au Sénat, qu'il se soumettoit à sa puissance. Le lendemain, dès le grand matin, il ouvrit les portes de l'isle, & se rendit dans la place publique d'Achradine : & s'étant mis sur les dégrés de l'Autel de la Concorde, d'où Polyenus avoit harangué la veille, il commença par demander pardon de son retardement, protestant que s'il avoit tenu les portes de l'isle fermées, ce n'étoit pas qu'il eût dessein de séparer ses intérêts d'avec ceux des autres citoyens : mais que voyant les épées une fois tirées, il avoit voulu sçavoir jusqu'où on por-

Andranodore feint de se soumettre.

teroit la vengeance, & si on se contenteroit de la mort du tyran, ce qui suffisoit pour rétablir la liberté ; ou si on massacreroit, comme complices de sa tyrannie & de sa cruauté, tous ceux qui lui avoient été unis par le sang, ou attachés par les fonctions de quelques emplois. Qu'il ne s'étoit pas plutôt apperçu que ceux qui avoient délivré leur patrie, la vouloient aussi sauver, & que toutes les mesures qu'on prenoit n'avoient d'autre fin que le bien public, il n'avoit fait aucune difficulté de remettre à sa patrie & sa personne, & ses biens, & toutes les charges qui lui avoient été confiées, puisque celui de qui ils les tenoit étoit péri par sa propre fureur. Puis se tournant vers les meurtriers d'Hieronyme, & s'adressant nommément à Theodotus & à Sosis : » Vous avez fait, leur dit il, » une action heroïque : mais, croyez-» moi, votre gloire n'est qu'ébauchée : » il y faut mettre le comble. C'est ce que » vous ferez, en travaillant de tout votre » pouvoir à la paix & à l'union de tous » les ordres de l'Etat. Sans cela, il est à » craindre que cette liberté que vous venez de rétablir, ne dégénere en une » licence effrénée.

Après avoir ainsi parlé, il mit à leurs pieds les clefs des portes de l'isle, & celles du trésor royal; & ce jour-là ils se séparerent tous pleins de joie, & allerent dans tous les temples de la ville, avec leurs femmes & leurs enfans, pour remercier les Dieux du bonheur qu'ils leur avoient procuré. Dès le lendemain ils tinrent une assemblée, pour nommer des Préteurs. Andranodore fut créé le premier. On prit la plupart de ceux qu'on lui donna pour collegues, parmi les meurtriers du tyran, dont il y en avoit même deux qui étoient actuellement absens : Sopater & Dinomenes. Ces derniers ayant appris ce qui s'étoit passé à Syracuse, y firent transporter l'argent du Roi qui se trouva à Leonce, & le mirent entre les mains des Trésoriers qu'on avoit créés pour en être les gardiens. On leur livra de la même maniere celui qui étoit dans l'isle & dans Achradine; & d'un commun consentement, on fit abattre cette partie de la muraille qui séparoit l'isle du reste de la ville, & qui pouvoit passer en cet endroit pour une véritable forteresse. Des commencemens si heureux furent suivis de réglemens qui n'avoient pour but que la liberté à laquelle tous les esprits

On crée des Préteurs à Syracuse.

ſembloient conſpirer. Hippocrate & Epicide ayant appris la mort du tyran, que le premier avoit même voulu cacher, en tuant celui qui en apportoit la nouvelle, ſe virent auſſi-tôt abandonnés des ſoldats qu'ils commandoient : enſorte qu'ils prirent le parti qui leur parut le plus sûr dans les conjonctures préſentes, qui fut de revenir à Syracuſe. Mais pour n'être point ſuſpects de vouloir exciter quelques troubles, & introduire quelque nouveauté, ils s'adreſſerent premiérement aux Préteurs, qui les préſenterent enſuite au Sénat. Ils repréſenterent dans l'aſſemblée, que c'étoit » Annibal qui les avoit envoyés vers » Hieronyme, ſon ami & ſon allié. Que » depuis qu'ils étoient arrivés en Sicile, » ils n'avoient pu ſe diſpenſer d'obéir » aux ordres d'un Prince à qui leur Gé» ral les avoit ſoumis. Que leur deſſein » étoit de retourner auprès d'Annibal. » Mais que les chemins n'étant pas li» bres, à cauſe des troupes des Romains » répandues dans toutes les parties de » l'Iſle, ils prioient le Sénat de leur don» ner une eſcorte, afin qu'ils puſſent » paſſer sûrement à Locres en Italie. » Que par ce petit ſervice, ils ſeroient » un grand plaiſir à Annibal, & qu'il

Hippocrate & Epicyde demandent à retourner vers Annibal,

» leur en auroit une extrême obligation.
On ne fit aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils demandoient. On étoit ravi de voir éloigner deux Capitaines expérimentés, dépourvus de biens, & par cette raison même, hardis & entreprenans. Mais quoique le dessein de les congédier fût approuvé de tout le monde, ils ne l'exécuterent cependant pas aussi promptement qu'ils auroient dû. Pendant qu'on différoit de jour à autre à les faire partir, ces deux jeunes guerriers, accoutumés à vivre parmi les soldats, s'attacherent à décrier le Sénat & les Magistrats, par des accusations & des calomnies qu'ils répandoient, tantôt parmi les déserteurs, dont la plupart étoient des soldats ou des matelots de la flotte Romaine, & quelquefois même parmi le petit peuple. Ils publioient que les grands n'avoient point d'autre vue que de livrer la ville aux Romains, sous prétexte de se réconcilier avec eux; afin de faire tomber ensuite toute l'autorité entre les mains de ceux qui auroient fait rentrer Syracuse dans leur alliance.

Une foule de gens propres à écouter de pareils discours, & à y ajouter foi, s'assembloit de jour en jour en plus grand nombre à Syracuse, & faisoit espérer non seulement à Hippocrate & à

Epicyde, mais même à Andranodore, de pouvoir changer la face des affaires. Ce dernier fatigué par les remontrances éternelles de sa femme, qui les pressoit de metrre la main à l'œuvre, pendant que l'état étoit agité par une liberté encore mal affermie; pendant qu'il avoit à sa disposition des troupes accoutumées à vivre de la paie de ses Rois; pendant qu'il pouvoit être secondé par les Capitaines d'Annibal, également habiles & aimés des soldats; il communiqua enfin cette entreprise à Themiste, gendre de Gelon; & peu de jours après il eut la témérité de s'en ouvrir à un certain Ariston, Acteur de Tragédies, à qui il avoit coutume de faire part de tous ses secrets. Cet Ariston étoit riche & de bonne maison, & sa profession, qui n'est point honteuse parmi les Grecs, n'empêchoit pas qu'il ne fût regardé comme un homme d'honneur. Ainsi, persuadé qu'il devoit plus à sa patrie qu'à son ami, il denonça Andranodore aux Préteurs. Ces Magistrats ayant reconnu la vérité du fait, prirent conseil des anciens; & de leur consentement, après avoir mis des gardes aux portes du Sénat, firent tuer Andranodore & Themiste, quand ils se présenterent pour entrer dans l'assemblée. Un exécution

Andranodore aspire à la Royauté.

Andranodore est tué comme un tyran, avec Themiste, complice de ses desseins.

en apparence si atroce, excita d'abord quelque tumulte parmi ceux qui n'en sçavoient pas la cause. Mais les Préteurs ayant fait faire silence, introduisirent le dénonciateur dans l'assemblée. Celui ci exposa par ordre tout le plan de la conjuration. » Que le premier à qui Andranodore avoit communiqué son dessein, étoit Themiste, mari d'Harmonie, fille de Gelon. Que l'un & l'autre » avoient engagé les troupes auxiliaires » des Africains & des Espagnols, à massacrer les Préteurs & les autres Magistrats, en leur promettant pour récompense les biens de ceux à qui ils auroient ôté la vie. Qu'ils avoient apposté une troupe de soldats mercenaires, accoutumés à exécuter les ordres d'Andranodore, pour s'emparer » tout de nouveau de l'isle. Enfin il leur fit un détail si bien circonstancié, & des personnes qui étoient entrées dans la conspiration & des moyens qu'ils devoient prendre pour exécuter leur projet, & des avantages qu'ils comptoient en retirer; & l'affaire parut si claire & si évidente aux yeux des Sénateurs, que tous jugerent qu'ils avoient aussi bien mérité la mort qu'Hieronyme. La multitude qui étoit assembléedevant le Vestibule du Sénat, poussoit des cris confus

& menaçans. Mais les corps des conjurés qu'on exposa à leur vue, calma tellement la fureur de ces mutins, qu'ils suivirent, sans rien dire, la partie des citoyens la plus saine, à l'assemblée qu'on venoit de convoquer, & dans laquelle Sopater fut chargé par le Sénat & par ses collegues, de haranguer le peuple. Et comme si on l'eût chargé d'une accusation, plutôt qu ed'une apologie, il reprit, dès l'origine, la vie & la conduire d'Andranodore & de Themiste. & leur imputa toutes les impiétés qu'on avoit commises, & toutes les cruautés qu'on avoit exercées depuis la mort d'Hieron. » En effet, qu'est-ce » qu'Hieronyme avoit été capable de » faire par lui-même, étant à peine par» venu à l âge de puberté ? Que c'étoient » ses tuteurs & ses maîtres qu'on devoit » regarder comme les auteurs des maux » & des désordres, dont la haine & la » punition étoit tombée sur ce jeune » Prince. Qu'ainsi ils avoient dû périr » avant Hieronyme, ou au moins avec » lui. Mais que non contens d'avoir » évité la mort qu'ils avoient si juste» ment méritée ils avoient encore for» mé, depuis le meurtre du tyran, de » de nouveaux projets, aussi criminels » que les premiers ; d'abord tout ouver» tement, lorsqu'Andranodore ayant fait

Sopater justifie devant le peuple le meurtre d'Andranodore & de Themiste.

» fermer les portes de l'isle, avoit entre-
» pris de se faire reconnoître pour le suc-
» cesseur d'Hieronyme, & pour l'héri-
» tier d'un Royaume dont il n'avoit été
» que l'administrateur : qu'ensuite, se
» voyant abandonnné de ceux qui
» étoient dans l'isle, & assiégé par tous
» les autres citoyens qui s'étoient reti-
» rés dans Achradine, il avoit fait tous
» ses efforts pour s'emparer, par des
» voies secretes & frauduleuses, d'une
» autorité qu'il n'avoit pu emporter par
» la force. Que son ambition n'avoit
» pû être affermie, ni par les bienfaits
» qu'il avoit reçus, ni par le honneurs
» dont on l'avoit comblé, lorsqu'on
» l'avoit créé Préteur parmi les Li-
» bérateurs de la Patrie, lui qui étoit
» l'ennemi le plus déclaré de son salut
» & de sa liberté. Qu'on voyoit bien
» que ce désir violent de régner leur
» avoit été inspiré par les deux Princes-
» ses du sang royal qu'ils avoient épou-
» sées, & dont l'une étoit fille d'Hie-
» ron, & l'autre de Gelon. » A ces der-
nieres paroles, la populace poussa de
toutes les parties de l'assemblée des cris
horribles, demandant qu'on fît mourir
ces deux Princesses, & qu'on exterminât
tout le reste de la race des tyrans. Tel
est le caractere de la multitude : ou elle
sert avec bassesse, ou elle domine avec

insolence. Elle n'a pas assez de modération pour se contenir dans les bornes de la liberté, qui tient le milieu entre un esclavage indigne & une licence effrenée. Et l'on voit assez souvent à la tête du peuple des Ministres intéressés, qui, au lieu de calmer cette fureur & cette intempérance qui lui est naturelle, la portent eux-mêmes à l'excès, en l'obligeant à tremper ses mains dans le sang de ceux qui sont devenus les objets de sa colere & de sa haine. C'est ce qu'on vit arriver dans cette occasion. Car les Préteurs proposerent sur le champ une loi qui fut presque acceptée avant d'être bien entendue, & qui condamnoit à la mort tous ceux qui étoient de la famille Royale. Ensorte que Demarate, fille d'Hieron, & femme d'Andranodore; & Harmonie, fille de Gelon, & femme de Themiste, furent tuées dans le même moment par ceux que les Préteurs avoient envoyés.

Demarate & Harmonie, Princesses du sang d'Hiéron, sont tuées; & après elles tout le reste de la race Royale.

Heraclée, autre fille d'Hieron, avoit été mariée à Zoïppe, qui ayant été envoyé en ambassade auprès du Roi Ptolomée, étoit demeuré auprès de ce Prince dans un exil volontaire. Heraclée étant avertie qu'on envoyoit aussi des meurtriers pour lui ôter la vie, se refugia dans la Chapelle de son Palais,

Heraclée autre fille d'Hiéron, demande en vain la vie pour

elle & pour ses filles.

auprès de ses Dieux Pénates, avec deux jeunes Princesses, ses filles. Elles avoient les cheveux épars, & étoient dans un état capable d'exciter à la compassion les cœurs les plus durs & les plus impitoyables. A un extérieur si touchant, la mere ajouta des prieres, qu'elle adressa à ses meurtriers, en les conjurant par le souvenir de son pere Hieron, & de Gelon son frere, de la point envelopper, » elle qui étoit innocente, dans la vengeance qu'ils avoient justement exercée contre Hieronyme. Que tout le » fruit qu'elle avoit recueilli du regne » de ce Prince insensé, étoit l'exil de » son mari. Que comme son sort avoit » été bien différent de celui de sa sœur, » du vivant d'Hieronyme, aussi ne devoit-elle pas être traitée comme elle, » après la mort de ce tyran. Que si les » desseins d'Andranodore avoient réussi, » Demarate auroit partagé la souveraine » puissance avec son mari : que pour » elle, elle auroit été dans la servitude » avec tous les autres citoyens. Pouvoit-on douter, que si Zoïppe apprenoit » la mort du tyran, & le rétablissement » de la liberté, il ne s'embarquât aussitôt pour revenir dans sa patrie ? Combien les espérances des hommes étoient » trompeuses ! Que sa femme & ses en-

» ſans étoient en danger de perdre la
» vie dans cette même patrie, préciſé-
» ment dans le temps que la liberté
» qu'on venoit de lui rendre ſembloit
» les mettre à l'abri de tout péril & de
» tout outrage. Quel étoit donc leur
» crime ? Que pouvoit-on craindre pour
» les loix & pour la liberté de la part de
» trois Princeſſes, dont l'une preſque
» veuve, & les deux autres orphélines,
» paſſoient leur vie à pleurer la perte
» d'un époux & d'un pere ? On diroit
» peut être, qu'on n'avoit pas ſujet de
» les appréhender ; mais que leur naiſ-
» ſance les rendroit odieuſes. Si cela
» étoit, ne pourroit-on pas les relé-
» guer loin de Syracuſe & de la Sicile,
» & faire conduire à Alexandrie la fem-
» me auprès de ſon époux, & les filles
» auprès de leur pere ? Elle s'apperçut
alors qu'ils étoient inſenſibles à ſes lar-
mes, & ſourds à ſes prieres, & que quel-
ques uns même tiroient déja l'épée pour
les frapper. Ainſi afin de ne point perdre
inutilement le temps, renonçant pour
elle-même à la vie, elle les pria d'épar-
gner au moins de jeunes Princeſſes que
les ennemis les plus irrités ſe feroient
fait un ſcrupule d'outrager, & de ne pas
imiter eux-mêmes les cruautés dont ils

Meurtre affreux d'Héraclée à la face des Autels, & de ses deux filles entre les bras de leur mere.

étoient les vengeurs. Mais ces barbares, sans rien écouter, l'arracherent du pié des Autels, & l'égorgerent; & sur le champ se jetterent sur les Princesses, toutes couvertes du sang de leur mere. Mais la mort qu'on présentoit à leurs yeux, les ayant tout d'un coup fait passer de la crainte à une espece de fureur, elles se déroberent à leurs bourreaux, & sortirent de la Chapelle avec tant de vigueur & de légéreté, que si elles eussent trouvé les portes de leur maison ouvertes, elles auroient infailliblement excité quelque soulevement dans la ville. Alors même, n'ayant qu'un espace fort étroit pour échapper à tant de gens armés qui les poursuivoient, elles éviterent assez long-temps les coups qu'on leur portoit, & s'arracherent même plusieurs fois d'entre les bras vigoureux qui les avoient saisies; jusqu'à ce qu'enfin, elles tomberent mortes, percées de mille coups, après avoir rempli de leur sang toute la maison, & leurs meurtriers eux-mêmes. Une circonstance rendit encore plus déplorable ce meurtre, déjà si affreux par lui-même. Car il n'eut pas plutôt été exécuté, que le peuple changeant tout d'un coup sa haine en compassion, envoya défendre aux satellites de leur

ôter la vie. Il entra ensuite en fureur contre ceux qui s'étoient tant pressés d'obéir à un ordre si cruel, & ne lui avoient pas laissé le temps de la réflexion & du repentir : & dans son indignation, il voulut qu'on tînt, pour remplacer Andranodore & Themiste, des assemblées, dont on voyoit bien que l'issue ne seroit pas favorable.

Le jour marqué pour cette élection étant venu, un inconnu, du bout de l'assemblée s'avisa, contre l'attente de tout le monde, de proposer Epicyde. Un second proposa Hippocrate. Une infinité de voix confuses repéterent ensuite ces deux noms ; & il paroissoit que la multitude les écoutoit avec plaisir. Il est à remarquer, que l'assemblée étoit composée non-seulement du peuple, mais encore d'une foule de soldats, dont la plupart étoient des déserteurs, qui avoient intérêt de changer l'état des affaires. Les Préteurs dissimulant leur mécontentement, vouloient d'abord remettre l'élection à un autre jour : mais ensuite ne pouvant résister à l'opiniâtreté de la populace, & craignant d'exciter une sédition par leur refus, ils déclarerent Epicyde & Hippocrate Préteurs. Ces deux étrangers ne firent pas connoître d'abord leur intention, quelques fâ-

Hippocrate & Epicyde créés Préteurs.

chés qu'ils fussent de ce qu'on avoit envoyé des Ambassadeurs à Appius, pour lui demander une treve de dix jours, & qu'après l'avoir obtenue, on en avoit fait partir d'autres, pour renouveller avec les Romains le traité d'alliance, auquel Hieronyme avoit renoncé. Appius commandoit alors auprès de Murgance, une flotte de cent vaisseaux; & delà, observoit les changemens que produiroit parmi les Syracusains la liberté qu'on venoit de leur rendre, & qui n'avoit pas encore pris une forme bien constante & bien solide. En atttendant, il envoya à Marcellus, qui étoit actuellement en chemin pour se rendre en Sicile, les Députés des Syracusains. Il apprit d'eux les conditions de paix qu'on proposoit: & les trouvant raisonnables, il envoya de son côté des Ambassadeurs à Syracuse, pour terminer l'affaire, & renouveller l'ancienne alliance avec les Préteurs mêmes. Mais ils trouverent que les affaires avoient bien changé de face, & que la confusion & le désordre y avoient pris la place de la tranquillité & de l'union. Hippocrate & Epycide ayant appris que la flotte des Carthaginois étoit abordée au promontoire de Pachin, crurent n'avoir plus rien à craindre de la part des

Marcellus envoie à Syracuse des Ambassadeurs, pour renouveller l'ancienne alliance: mais ce dessein est traversé par Hippocrate & Epicyde.

Romains. C'est pourquoi ils commencerent à solliciter à la révolte, tantôt les soldats mercenaires, tantôt les transfuges, accusant les Préteurs de vouloir livrer Syracuse aux Romains. Mais lorsqu'Appius, pour donner courage à ceux de son parti, eut fait entrer ses vaisseaux dans le port, personne ne douta plus de la mauvaise intention des Préteurs, quelque innocents qu'ils fussent dans le fond. Et d'abord même le peuple courut en foule vers la mer, pour empêcher les Romains d'approcher, supposé que leur dessein fût d'entrer dans la ville.

Dans ce désordre, les Préteurs crurent qu'il étoit à propos de convoquer une assemblée. Là, comme les sentimens étoient partagés, & que la sédition étoit prête d'éclater, Appollonides, l'un des plus considérables d'entre les Magistrats, fit un discours très-sage, & autant salutaire qu'il pouvoit l'être dans de telles conjonctures. » Il repré» senta aux citoyens, que jamais état » ne s'étoit trouvé si près de son salut » ou de sa ruine en même-temps. Que » pour rendre leur République plus » heureuse & plus florissante qu'elle » n'avoit jamais été, il n'étoit question » que de s'entendre tous, pour embras-

Appollonides tâche de calmer les esprits par ses sages conseils.

ser d'un commun accord l'alliance des
» Romains, ou celle des Carthaginois.
» Mais que s'ils opiniâtroient à demeu-
» meurer partagés entre ces deux peu-
» ples, il alloit s'élever parmi les Sy-
» racusains eux-mêmes, une guerre beau-
» coup plus cruelle & plus sanglante
» que celle qui se faisoit alors entre les
» Romains & les Carthaginois ; puisque
» les deux factions auroient dans l'en-
» ceinte de leurs murailles, leurs sol-
» dats, leurs Généraux & leurs armées.
» Que ce qu'il y avoit donc de plus es-
» sentiel pour eux, étoit de faire tous
» leurs efforts pour entrer dans les mê-
» mes sentimens & dans les mêmes
» vues. Que le choix de leurs alliés étoit
» ce qui devoit le moins les embaras-
» ser, étant assez indifférent pour eux,
» qu'ils s'unissent avec les Romains, ou
» avec les Carthaginois. Qu'il observe-
» roit cependant, que l'exemple d'Hié-
» ron étoit d'un autre poids que celui
» d'Hiéronyme, pour les engager à
» préférer l'amitié d'un peuple avec qui
» ils avoient trouvé de si grands avan-
» tages pendant cinquante ans, à celle
» d'une nation qu'ils ne connoissoient
» encore, que par son infidélité & sa
» perfidie. Qu'il y avoit une autre ré-
» flexion à faire, avant de se détermi-
» ner

» ner ; c'est qu'en rejettant les Carthaginois, ils n'étoient pas obligés d'entrer d'abord en guerrre avec eux : au lieu qu'ils ne pouvoient refuser l'alliance du peuple Romain, sans attirer aussi-tôt sur leurs bras & ses flottes & ses armées «. Ce discours eut d'autant plus de poids, qu'il étoit moins passionné. Avant que les Préteurs & les premiers des Sénateurs prissent leur parti, on voulut que les Officiers des troupes de la République, & les Préfets des alliés, tinssent aussi sur le même sujet un conseil militaire. Lorsque l'affaire eut été débattue long-temps, & avec beaucoup de chaleur, enfin l'impossibilité de soutenir la guerre contre les Romains, fit qu'on se détermina à faire la paix avec eux, & à leur envoyer des Ambassadeurs pour la conclure.

On se détermine à faire la paix avec les Romains.

Peu de jours après, il vint à Syracuse des députés des Léontins, qui demandoient qu'on leur envoyât des troupes pour défendre leurs pays. Cette ambassade parut être venue fort à propos, pour décharger la ville d'un amas confus d'Officiers & de soldats, qui n'étoient capables que d'y exciter des troubles. Hippocrate eut ordre de conduire sur les terres des Leontins les transfuges Romains, qui, avec un nom-

On envoie Hippocrate au secours de Leontins.

bre considérable de soldats mercenaires des troupes auxiliaires, qui les y accompagnerent volontairement, formerent en tout un corps de quatre mille hommes. Cette commission ne fit pas moins de plaisir à ceux qui la donnerent qu'à ceux qui la reçurent. Ils étoient ravis les uns & les autres; les uns, d'avoir trouvé l'occasion qu'ils cherchoient depuis long-temps, d'exciter quelque nouveauté; les autres, d'avoir purgé la ville d'une peste qui la pouvoit infecter. Mais Syracuse ressembla, en cette occasion, à un corps malade, qui, après avoir reçu quelque léger soulagement, est accablé d'une rechute plus dangereuse que la maladie même. Car Hippocrate commença par faire furtivement des courses sur les frontieres de la Province Romaine : puis voyant qu'Appius avoit envoyé des gens pour défendre les terres de ses alliés, il vint fondre avec toute son armée sur les secours qu'on avoit opposé à ses incursions, & en fit un grand carnage. Marcellus n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il envoya des Ambassadeurs à Syracuse, pour se plaindre de ces hostilités qu'on exerçoit dans le temps même qu'on traitoit de la paix, » & demander » qu'on chassât, non seulement de Syra-

Il attaque la Province des Romains, & par là, donne lieu à la guerre.

» cuſe, mais encore de toute la Sicile,
» Hippocrate & Epicyde, qui ſeroient
» toujours un obſtacle à la paix, tant
» qu'ils reſteroient dans le pays «. Epicyde craignant, s'il reſtoit à Syracuſe, de répondre en ſon nom de la faute de ſon frere abſent, & voulant, de ſon côté, contribuer autant qu'il le pourroit, à la guerre qui alloit ſe rallumer, ſe rendit auſſi dans le pays des Leontins. Et comme il vit que ce peuple étoit ſuffiſamment irrité contre les Romains, il ne ſongea qu'à l'animer auſſi contre les Syracuſains. Il aſſura donc aux Léontins, » que les Préteurs n'a-
» voient renouvellé leur alliance avec
» les Romains, qu'à condition que
» tous les peuples de la Sicile qui
» avoient été ſoumis au pouvoir des
» Rois, le ſeroient de même à celui des
» Syracuſains. Que ces derniers comp-
» toient pour rien d'avoir été délivrés de
» la ſervitude, s'ils ne dominoient eux-
» mêmes ſur les autres. Mais qu'il fal-
» loit leur déclarer que les Leontins ne
» méritoient pas moins qu'eux d'être
» libres : d'autant plus que c'étoit dans
» leur ville que le tyran avoit été tué,
» qu'on avoit commencé de crier à la
» liberté, & qu'on avoit abandonné les
» Officiers d'Hiéronyme, pour aller à

» Syracuſe changer la forme du gouver-
» nement. Qu'ainſi, ou il falloit ôter
» cette clauſe du traité ; ou le regarder
» comme nul «. Le peuple ſe laiſſa
aiſément éblouir de ces raiſons : enſorte
que les députés de Syracuſe s'étant
plaint du meurtre des Romains, & ayant
demandé qu'Hippocrate & Epicide, qui
en étoient les auteurs, fuſſent renvoyés
à Locres, ou par-tout ailleurs, à leur
choix, pourvu qu'ils ne reſtâſſent point
en Sicile, on leur répondit fiérement,
» que les Leontins n'avoient pas char-
» gé les Syracuſains de faire pour eux
» la paix avec les Romains. & qu'ils
» n'étoient point obligés d'obſerver les
» conditions d'une alliance qui avoit
» été conclue ſans leur participation «.
Ceux de Syracuſe firent entendre aux
Romains, » que les Leontins refuſoient
» d'obéir ; & qu'ainſi, ils pouvoient
» leur faire la guerre, ſans donner at-
» teinte au traité : que Syracuſe join-
» droit ſes armes à celles de Rome,
» pour les réduire ; à condition que
» quand on les auroit mis à la raiſon,
» ils rentreroient ſons la domination
» des Syracuſains, comme on en étoit
» convenu «.

*Leontins ſoulevé contre les Syracuſains.

Marcellus prend Leonce, &

Marcellus partit donc avec toute ſon
armée, pour ſe rendre dans le pays des

Leontins ; & ayant fait venir Appius, pour attaquer la ville par un autre côté, il trouva tant de courage & d'ardeur dans ses soldats, irrités du carnage qu'on avoit fait de leurs compagnons, dans le temps qu'on tenoit des conférences pour la paix, qu'ils emporterent la ville dès le premier assaut qu'ils y donnerent. Hippocrate & Epicyde voyant que l'ennemi étoit maître des murailles, & qu'on avoit rompu les portes, se sauverent dans la citadelle, avec un petit nombre de gens ; & dès la nuit suivante, en sortirent pour se retirer à Herbesse. Pendant ce temps là, un corps de huit mille hommes qu'on avoit fait partir de Syracuse pour venir se joindre aux Romains, rencontrerent auprès du fleuve Myla, un courier, qui leur apprit que la ville de Leonce venoit d'être forcée ; & mélant plusieurs circonstances fausses à ce qu'il y avoit de vrai, il ajouta : » Qu'on avoit fait » main-basse sur les habitans, aussi- » bien que sur les soldats, & qu'il ne » croyoit pas qu'on eût épargné aucun » de ceux qui avoient atteint l'âge de » puberté : que la ville avoit été pil- » lée, & les biens des riches confis- » qués, ou donnés par récompense aux » soldats «. A une nouvelle si atroce,

remet cette ville sous l'obéissance des Syracusains.

Fausse Nouvelle du pillage & du meurtre des Leontins.

l'armée s'arrêta : & Sosis & Dinomenes, qui la commandoient, voyant le trouble qu'elle avoit excité parmi les soldats, délibéroient sur le parti qu'ils avoient à prendre. Environ deux mille déserteurs, à qui Marcellus avoit fait couper la tête, après les avoir fait battre de verges, donnoient de la vraisemblance au recit du courrier, tout faux qu'il étoit, & jettoient la terreur parmi les Syracusains. Il étoit cependant certain que dès le moment que les Romains avoient été les maîtres de la ville, ils n'avoient outragé aucun des habitans, ni des soldats, & qu'on avoit rendu à chacun tout ce qui lui appartenoit, à l'exception de ce qui pouvoit avoir été enlevé dans le désordre inévitable aux premiers momens d'une ville prise d'assaut. Cependant on ne put engager les soldats de Syracuse qui se plaignoient qu'on avoit livré leurs compagnons à la fureur des Romains, ni à aller à Leonce, ni à attendre en cet endroit des nouvelles plus certaines de ce qui s'y étoit passé. Les Préteurs voyoient bien qu'il y avoit dans les esprits une disposition prochaine à la révolte. Mais se flattant que ces mouvemens s'appaiseroient facilement, dès qu'on auroit ôté à la multitude les au-

teurs de sa mutinerie, ils firent marcher l'armée du côté de Megare : & prenant avec eux un petit nombre de cavaliers, ils coururent eux-mêmes à Herbesse, dans l'espérance d'entrer dans cette ville à la faveur de l'effroi & de la consternation qui y régnoit. Mais en ayant trouvé les portes fermées, ils résolurent d'employer la force ; & dès le lendemain, étant décampés de Megare, ils vinrent attaquer Herbesse avec toutes leurs troupes. Alors Hippocrate & Epicyde formerent un dessein extraordinaire, hardi, dangereux en apparence, mais qui étoit l'unique moyen qu'ils eussent de se sauver, toute ressource leur étant ôtée d'ailleurs. Ce fut d'aller au-devant de l'armée, & de se mettre à la merci des soldats. Ils sçavoient qu'ils en étoient aimés, pour avoir long-temps vécu parmi eux, & que d'ailleurs ils étoient irrités du meurtre supposé de leurs camarades. Ceux qui formoient l'avant-garde, étoient par hazard, six cens Cretois, qui avoient servi sous eux du temps d'Hiéronyme, & qui se souvenoient encore du bienfait qu'ils avoient reçu d'Annibal, lorsque les ayant fait prisonniers à la bataille de Trasimene, où ils avoient combattu parmi les troupes auxiliaires des Romains, il les avoit

Hippocrate & Epicyde soulevent aussi les Syracusains contre les Romains.

renvoyés ſans rançon. Hippocrate & Epicyde les ayant reconnus à leurs drapeaux & à leurs armes, les conjurerent, en leur préſentant des branches d'olivier, » de les recevoir parmi eux, & » de les proteger contre leurs ennemis: » ſur-tout, de ne les point abandonner » aux Syracuſains, qui ne manqueroient » pas de les livrer aux Romains, par » qui ils ſeroient auſſi-tôt maſſacrés «.

Les Crétois, d'une commune voix, leur crierent qu'ils euſſent bon courage: qu'ils ne les abandonneroient pas, & qu'il n'y avoit point de péril auquel ils ne s'expoſâſſent pour les défendre. Pendant cet entretien, ceux qui marchoient les premiers s'étoient arrêtés, & avoient interrompu la marche de l'armée entiere, ſans que les chefs ſçuſſent encore la cauſe de ce retardement. Bientôt le bruit paſſa de la tête au centre, & juſqu'à la queue, & apprit que c'étoient Hippocrate & Epicide; ce qui cauſa parmi tous les ſoldats un frémiſſement, qui leur témoignoit aſſez la joie qu'ils avoient de leur arrivée. Auſſi tôt les Préteurs pouſſerent leurs chevaux juſqu'à l'avant-garde, & demanderent aux Crétois qui leur avoit donné la licence de lier converſation avec des ennemis, & de les admettre parmi eux? Et en

même-temps ils commanderent qu'on se saisît d'Hippocrate & d'Epicyde, & qu'on les chargeât de chaînes. Mais à l'instant, les Crétois les premiers, & après tous les autres soldats, pousserent des cris si hauts & si menaçants, que les Préteurs reconnurent qu'ils ne pouvoient aller plus loin sans se mettre eux-mêmes en danger. Dans cet état, ne sçachant quel parti étoit le meilleur à prendre, enfin ils se déterminerent à retourner du côté de Megare, d'où ils étoient partis, & envoyerent un courrier à Syracuse, pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver. Hippocrate, persuadé que dans la disposition où étoient les esprits, il n'y avoit rien dont on ne pût les persuader, appuya son premier stratagême d'une nouvelle fraude. Il envoya quelques Crétois sur le chemin de Syracuse; & supposant qu'il avoit intercepté une lettre écrite par les Magistrats à Marcellus, mais qu'il avoit composée lui-même, il en fit la lecture en présence de toute l'armée. Après cette adresse ordinaire, *les Préteurs de Syracuse, au Consul Marcellus, Salut,* on lisoit dans le corps de la lettre : » Qu'il n'avoit jamais mieux fait que d'exterminer tous » ceux qui s'étoient trouvés dans Leonce : mais que tous les soldats merce-

» naires étoient agités du même esprit » de révolte ; & que Syracuse ne seroit » jamais tranquille, tant qu'il resteroit » des troupes étrangeres, ou dans la » ville, ou dans l'armée. Qu'il devoit » donc faire tous ses efforts pour ré- » duire sous sa puissance, ceux qui » étoient campés près de Megare, & » assurer le repos de Syracuse par le » supplice de ces mutins. » Après cette lecture, les soldats étrangers coururent aux armes avec tant de fureur, que les Préteurs, s'étant échappés à la faveur du tumulte, se sauverent à toute bride à Syracuse. Mais leur fuite n'appaisa pas la sédition : & ces mercenaires se jetterent, comme des furieux, sur les Syracusains, & n'en auroient épargné aucun, si Hippocrate & Epicyde n'eussent calmé l'emportement de la multitude ; non pas par compassion, ou par aucun sentiment d'humanité ; mais par politique, pour se conserver à eux-mêmes quelque espérance de rentrer dans Syracuse ; premiérement, en gagnant l'amitié des soldats à qui ils sauvoient la vie, puis en les retenant sous leur commandement comme des ôtages, qui leur répondoient des parens & des amis qu'ils avoient dans cette ville. Et comme ils sçavoient par expérience combien la populace est cré-

dule & facile à donner dans toute ſorte de pieges, ils corrompirent un des ſoldats qui s'étoient trouvés dans Leonce lorſqu'elle avoit été priſe d'aſſaut, & l'engagerent à aller faire à Syracuſe un récit de ce qui s'étoit paſſé dans cette journée, conforme à la fauſſe nouvelle qu'on avoit debitée auprès du fleuve de Myla. Ils ne doutoient point que ce ſoldat n'excitât l'indignation des Syracuſains, & qu'il ne les portât à la vengeance, en leur contant, comme témoin oculaire, les excès de cruauté dont ils avoient déjà oui parler, mais qui n'étoient pas encore bien avérés.

Le Sénat, auſſi-bien que le Peuple, ajouta foi à ces impoſtures. Et des gens qui n'étoient pas ſans conſidération, alloient par la ville, publiant que les Syra-
» cuſains étoient bienheureux d'avoir
» découvert l'avarice & la cruauté des
» Romains dans le maſſacre & le pillage
» de Leonce : que s'ils étoient entrés
» dans Syracuſe, ils auroient fait ſouf-
» frir à ſes habitans les mêmes outrages,
» & s'y feroient portés à des excès en-
» core plus grands, parce qu'ils y au-
» roient trouvé plus de matiere pour
» aſſouvir ces deux paſſions. » Ainſi tous furent d'avis qu'on leur fermât les portes de la ville, & qu'on prît des meſures

pour sa défense. Mais la crainte & la haine des citoyens avoit des objets bien différens. Tous les militaires, & une grande partie du peuple, avoient les Romains en aversion. Les Préteurs, & un petit nombre de grands, malgré l'impression que les fausses nouvelles avoient faites sur leurs esprits, songeoient à se préserver d'un malheur qui les menaçoit de plus près. Car Hippocrate & Epicyde étoient déja arrivés à l'endroit de Syracuse qu'on nomme Hexapyle, à cause des six portes qui la ferment de ce côté-là; & les soldats sollicitoient les parens qu'ils avoient dans la ville de la leur ouvrir, & de leur permettre de défendre leur patrie commune, contre la cruauté des Romains. Déja ils entroient par une des portes, lorsque les Préteurs accoururent, & userent premiérement de l'autorité que leur donnoit leur charge, puis de manaces & de remontrances, pour les détourner d'un dessein si téméraire & si pernicieux. Enfin voyant qu'ils ne gagnoient rien sur ces esprits opiniâtres, ils employerent jusqu'aux prieres, pour les empêcher de livrer la ville à des gens qui avoient été auparavant les satellites du tyran, & qui étoient alors les corrupteurs de l'armée. Mais le peuple irrité, sans rien écouter,

rompoit les portes en-dedans de la ville, avec la même ardeur, que les ſoldats les rompoient par dehors : enſorte que les troupes entrerent ſans trouver de réſiſtence, & ſe logerent en toute ſûreté dans le quartier d'Hexapyle. Les Préteurs, avec la jeuneſſe de la ville, ſe refugierent dans Achradine, où ils furent auſſi-tôt attaqués par les ſoldats mercenaires, les déſerteurs, & tous ceux qui avoient ſervi ſous Hieronyme. Et la place ayant été priſe d'aſſaut, les Préteurs, excepté ceux qui ſe ſauverent pendant le tumulte, furent tous tués avec ceux qui les avoient accompagnés. La nuit mit fin au carnage. Le lendemain on donna la liberté aux eſclaves; on tira des priſons ceux qui y étoient retenus pour leurs dettes ou pour leurs crimes : & cette multitude confuſe s'étant aſſemblée, créa Préteurs Hippocrate & Epicyde : de ſorte que Syracuſe, après avoir joui peu de temps d'une lueur de liberté, retomba dans ſon ancienne ſervitude.

Préteurs de Syracuſe tués, & Hippocrate & Epicyde nommés en leur place.

Les Romains ayant appris tous ces mouvemens, décamperent auſſi-tôt du pays des Leontins, pour marcher à Syracuſe. Cependant les Ambaſſadeurs qu'Appius avoit fait partir pour cette ville, étant près du port, détacherent,

pour donner avis de leur arrivée, une galere, qui ne fut pas plutôt entrée, qu'elle fut prise : & les Ambassadeurs eux-mémes eurent bien de la peine à se sauver. Marcellus voyant que les Syracusains, bien loin d'agir en alliés qui ne souhaitent que la paix, n'observoient pas même les loix qui sont inviolables parmi des ennemis, se campa avec son armée auprès du temple de Jupiter Olympien, à quinze cents pas de la ville. Avant d'aller plus loin, il jugea à propos de leur envoyer encore de nouveaux Députés : mais pour les empêcher d'entrer dans la ville, Hippocrate & Epicyde allerent au-devant d'eux hors des portes, avec ceux de leur faction. Le chef de l'Ambassade dit, » que » les Romains n'étoient pas venus pour » faire la guerre aux Syracusains ; mais » pour secourir, & ceux qui s'étoient » sauvés du milieu du carnage dans leur » camp & ceux qui, opprimés par la » crainte, souffroient, dans leur ville » même, une servitude plus honteuse, » non seulement que l'exil, mais que la » mort même. Que les Romains ne lais» seroient absolument pas impuni le » carnage affreux qu'on avoit fait de » leurs alliés. Mais que si on permettoit » à ceux qui s'étoient refugiés dans leur

Marcellus campe près de Syracuse.

» armée de rentrer dans leur patrie, & » d'y vivre en toute sûreté; si on livroit » aux Romains les auteurs du meurtre, » & qu'on rendît aux Syracusains leurs » loix & leur liberté, il n'étoit pas be- » soin de recourir à la guerre. Que tous » ceux qui s'opposeroient à une de- » mande si juste & si raisonnable, de- » voient s'attendre à éprouver la force » de leurs armes. « Epicyde, parlant pour Hippocrate & pour lui, dit aux Ambassadeurs, qu'il n'avoit rien à leur » répondre, puisque ce n'étoit pas à eux » que s'adressoit la commission dont ils » étoient chargés. Qu'ils n'avoient qu'à » revenir à Syracuse, lorsque ceux à » qui on les avoit envoyés seroient les » maîtres du Gouvernement. Que si » Marcellus leur déclaroit la guerre, ils » lui feroient connoître par l'événement » la différence qu'il y avoit entre Leonce » & Syracuse ». Epicyde, après cette réponse, quitta les Ambassadeurs, & leur ferma les portes. Dès ce moment, Marcellus assiégea Syracuse par mer & par terre. Et pendant que ses légions attaquoient le quartier d'Hexapyle, sa flotte s'approcha d'Achradine, dont les murs sont baignés par les eaux de la mer. Et comme il s'étoit rendu maître de Leonce dès le premier assaut, par la

Marcellus ayant en vain employé la douceur, assiege la ville par mer & par terre.

terreur qu'il avoit jettée patmi les habitans, & qu'il ne desespéroit pas d'entrer par quelque côté dans une ville composée d'une infinité de parties séparés les unes des autres par une distance considérable, il fit approcher des murs, & exposa aux yeux des habitans, l'appareil formidable des machines dont on se sert pour forcer une ville.

Archimede. Et une entreprise commencée & soutenue avec tant de courage & d'ardeur, auroit infailliblement réussi, sans le secours d'un seul homme qui se trouva pour lors à Syracuse. C'étoit Archimede, ce contemplateur assidu du Ciel & des Astres; mais beaucoup plus admirable par l'invention de plusieurs machines, avec le secours desquelles, sans peine, & presqu'en se jouant, il éludoit les ressorts que les Romains avoient préparés avec des soins infinis, & qu'ils faisoient mouvoir avec des travaux incroyables. Le mur qui entouroit la ville du côté de la terre ayant été construit dans un terrein fort inégal, étoit en quelques endroits fort élevé & de difficile accès: dans d'autres il étoit fort bas, & on y pouvoit aller, pour ainsi dire, de plein pié. Archimede fortifia toutes ces parties, selon que la nécessité & la nature du lieu le demandoient. Marcel-

lus attaquoit avec ſes galeres le mur d'Achradine, dont la mer battoit le pied, comme on a dit plus haut. Il y avoit outre cela d'autres vaiſſeaux, de deſſus leſquels les archers & les frondeurs, & les velites mêmes, qui lancent des dards qu'on ne peut renvoyer contre ſon ennemi ſans être expérimenté dans cet art, jettoient continuellement des traits ſur ceux qui défendoient la muraille, enſorte qu'ils n'y pouvoient paroître un moment, ſans être bleſſés. Ces derniers vaiſſeaux étoient éloignées des murs, pour donner à ceux qui étoient employés deſſus, l'eſpace dont ils avoient beſoin pour tirer ſur les aſſiégés. Pour les galeres à cinq rangs, après avoir retranché les rames d'un de leurs côtés, on en appliquoit deux, l'une contre l'autre, de façon qu'elles ſembloient ne former qu'un ſeul corps de bâtiment, qui s'avançoit juſqu'au pied des murailles par le moyen des rames extérieures, portant des tours à divers étages avec les machines deſtinées à battre la place. Contre ces attaques maritimes, Archimede avoit diſpoſé ſur la muraille des machines de différente grandeur. Avec les unes, il lançoit contre les vaiſſeaux les plus éloignés, des pierres d'une peſanteur & d'une maſſe énorme. Sur ceux

qui étoient plus près, il jettoit des traits plus légers, mais aussi plus fréquens. Enfin, pour mettre les siens en état de blesser les ennemis, sans être exposés eux-mêmes à leurs coups, il fit faire à la muraille, du parapet en bas, de fréquentes ouvertures d'environ un coudée, par lesquelles, en demeurant eux-mêmes à couvert, ils jettoient sur les Romains leurs fléches & leurs javelots. A l'égard des bâtimens qui, pour être hors de la portée des traits, s'approchoient jusqu'au pied de la muraille, voici comme Archimede s'y prit, pour rendre leurs efforts inutiles. Il plaça sur le haut du mur une espece de grue ou de bascule, avec laquelle il lançoit contre leur proue un crampon de fer, attaché au bout d'une longue & forte chaîne, qui étant ensuite retirée en haut par le moyen d'un contre-poids de plomb, extraordinairement lourd, mettoit le vaisseau sur la poupe, & tenoit la proue suspendue en l'air; puis tout d'un coup, la même chaîne étant lâchée, le navire retomboit, comme du haut de la muraille, avec tant de violence, que lors même qu'il se trouvoit dans son assiette naturelle, il ne laissoit pas de se remplir d'une grande quantité d'eau. Ainsi Marcellus voyant l'impossibilité qu'il y

avoit à réussir par mer, tourna tous ses efforts du côté de la terre. Mais il n'y trouva pas de moindres difficultés, Hieron ayant mis à profit les talens merveilleux d'Archimede, & employé pendant plusieurs années des sommes très-considérables, pour fortifier aussi cette partie, & la mettre hors d'insulte. La nature du lieu avoit secondé ses soins. Car le mur est bâti sur un roc, dont la plus grande partie a une pente si roide & si escarpée, que sans qu'on employât le secours des machines, les assiégeants pouvoient être écrasés par les pierres qui tomboient d'elles-mêmes sur eux : la même raison en rendoit l'accès aussi difficile que dangereux. C'est pourquoi, après avoir tenu conseil, voyant que toutes ses tentatives étoient sans effet, il résolut de lever le siége, & se contenta de bloquer la ville par terre & par mer, en sorte qu'elle ne pût recevoir de secours, ni de vivres.

Marcellus déconcerté par Archimede, s'éloigne de Syracuse.

En attendant, il partit avec la troisieme partie de son armée, pour aller reprendre les villes qui, dans la derniere révolution, avoient quitté les Romains pour les Carthaginois. Helore & Herbesse se rendirent d'elles-mêmes, sans attendre qu'on les y forçât. Mais Megare s'étant mise en devoir de résister, il la

Il prend d'autres villes en Sicile.

prit d'assaut, & la pilla, pour jetter la terreur dans l'esprit des autres peuples, & sur-tout des Syracusains. A peu près dans le même temps, Himilcon, après être resté long-temps avec sa flotte, auprès du promontoire de Pachin, débarqua enfin auprès d'Heraclée, avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers, & douze éléphans. Il n'avoit pas amené d'abord de si grandes forces au promontoire dont nous venons de parler. Mais lorsqu'il avoit vu Hippocrate maître de Syracuse, il étoit retourné à Carthage; & là, secondé par les Députés de ce même Hippocrate, & par les lettres d'Annibal, qui mandoit au Sénat, que le temps étoit venu de réprendre la Sicile sur les Romains, avec autant de gloire que de facilité; enfin appuyant ce projet en personne par des raisons très-pressantes, il obtint tous les secours d'infanterie & de cavalerie que la République étoit alors en état de fournir. Il ne fut pas plutôt arrivé à Heraclée, qu'il alla assiéger Agrigente, & s'en rendit maître en fort peu de jours. Cette premiere expédition alluma tellement l'espérance qu'avoient les autres villes, qui s'étoient déclarées pour les Carthaginois, de chasser entiérement les Romains de la Sicile.

Himilcon arrive en Sicile avec une armée, y prend Agrigente & donne courage aux alliés des Carthaginois.

qu'enfin ceux même qui étoient assiégés dans Syracuse, eurent l'audace de partager leurs forces : & se persuadant qu'avec une partie commandée par Epicyde, ils étoient en état de défendre la ville, ils chargerent Hippocrate, avec l'autre, de se joindre à Himilcon, & de faire avec lui la guerre contre le Consul Romain. Etant donc parti de nuit avec dix mille pietons & cinq cens cavaliers, il passa entre les corps-de-garde des Romains, & vint camper auprès d'Acrilla. Pendant qu'il étoit occupé à s'y fortifier, Marcellus, qui, prévenu par Himilcon, avoit manqué Agrigente, s'en revenoit, ne craignant rien moins, que de rencontrer l'armée de Syracuse dans ce temps & dans ce lieu. Cependant, comme il appréhendoit Himilcon & les Carthaginois, auxquels il étoit inférieur avec les troupes qu'il avoit alors avec lui, il se tenoit sur ses gardes, & avoit pris des mesures contre tous les événemens.

Ces précautions qu'il avoit prises contre les Carthaginois, lui servirent par hazard contre les Siciliens. Il les trouva occupés à leur campement ; & les ayant attaqués dans le temps qu'ils étoient dispersés de côté & d'autre, la plupart sans armes, il investit leur infanterie, & la

défit entiérement : pour les cavaliers, ayant tenté, plutôt que livré, un léger combat, ils s'enfuirent, avec Hippocrate, à Acres. Cet avantage remporté par les Romains, retint dans leur parti tous ceux des Siciliens qui étoient sur le point de les abandonner. Marcellus reprit le chemin de Syracuse ; & peu de jours après, Himilcon & Hippocrate s'étant joints, allerent camper à huit milles delà, sur le bord de l'Anape. A peu près dans le même temps, cinquante-cinq galeres, armées en guerre sous la conduite de Bomilcar, entrerent de la pleine mer dans le grand port de Syracuse, & une flotte Romaine, composée de trente galeres à trois rangs, débarqua à Palerme la premiere légion : & les deux peuples tournoient tellement tous leurs efforts du côté de la Sicile, qu'ils sembloient ne plus songer à l'Italie. Himilcon qui avoit espéré faire tomber dans ses pieges la légion Romaine qui venoit de Palerme à Syracuse, manqua son coup, pour avoir pris un autre chemin ; car il alla au-devant d'elle par le milieu des terres, au lieu que les Romains suivirent le chemin de la mer, accompagnés de leur flotte, qui navigeoit vis-à-vis d'eux, le long de la côte, & joignirent auprès de Pachin Appius

Hippocrate sorti de Syracuse avec son armée, est vaincu par Marcellus.

Secours envoyés de Rome & de Carthage en Sicile.

Claudius, qui étoit venu au-devant d'eux avec une partie de ses troupes. La flotte des Carthaginois ne resta pas long-temps auprès de Syracuse. Car Bomilcar désespérant de pouvoir tenir tête aux Romains, qui avoient une fois plus de vaisseaux que lui, & persuadé qu'un plus long séjour ne serviroit qu'à affamer ses alliés, mit à la voile, & repassa en Afrique. Himilcon, de son côté, avoit inutilement suivi Marcellus jusqu'à Syracuse, pour tâcher de le combattre avant qu'il eût joint le reste de son armée. Mais n'en ayant point trouvé l'occasion, & voyant que les ennemis étoient en sûreté auprès de la ville, tant par leurs retranchemens, que par le nombre de leurs soldats, pour ne pas perdre son temps à considérer sans fruit le siege de ses alliés, il se retira avec ses troupes, pour-courir par tout où l'appelleroit l'espérance de soulever quelque nation contre les Romains, ou au moins pour encourager par sa présence ceux qui tenoient encore son parti. La premiere ville qu'il reprit, par la trahison de ses habitans, fut Murgance, où les Romains avoient fait transporter une grande quantité de provisions de toute espece.

L'exemple des Murgantins releva tout

Plusieurs villes se soulevent contre les Romains.

de nouveau le courage des autres peuples : ensorte que de toutes parts les garnisons Romaines étoient ou chassées des citadelles qu'elles gardoient, ou opprimées par la perfidie des habitans. La ville d'Enna étoit bâtie sur un lieu élevé, & escarpé de tous côtés : ce qui la rendoit imprenable par sa seule situation, outre que la citadelle étoit munie d'une forte garnison, dont le Commandant n'étoit pas homme à se laisser surprendre. C'étoit L. Pinarius, officier plein de courage, appliqué ; & qui faisoit dépendre son salut de sa vigilance & de ses précautions, beaucoup plus que de la fidélité des Siciliens : & l'exemple de tant de villes qui se révoltoient, ou qui égorgoient leurs garnisons, avoit encore augmenté sa défiance naturelle. C'est pourquoi jour & nuit il étoit sur pied, ayant grand soin que les sentinelles & les corps-de-garde se tînssent alertes, & il ne permettoit pas aux soldats de quitter un moment leurs armes, ou leurs postes. Les premiers d'Enna, qui étoient déjà convenus avec Himilcon, de lui livrer la garnison Romaine, voyant que celui qui la commandoit ne donnoit aucune prise sur lui, & qu'il n'étoit pas possible d'exécuter leur projet par la fraude, se déterminerent

L. Pinarius en garde contre la trahison de ceux d'Enna.

minerent à employer la force ouverte.
» Ils déclarerent donc à Pinarius, qu'ils
» devoient avoir en leur puiſſance leur
» ville & leur citadelle, s'il étoit vrai
» qu'ils euſſent été admis dans l'amitié
» des Romains, comme des hommes li-
» bres; & non pas livrés à leur domi-
» nation, comme des eſclaves que leurs
» maîtres tiennent enfermés. Qu'ainſi il
» eût à leur rendre les clefs des portes.
» Que le plus ſûr lien de la ſociété étoit
» la bonne foi, & que le peuple Romain
» n'auroit pas grande obligation à ceux
» d'Enna, ſi la crainte ſeule lui répon-
» doit de leur fidélité & de leur attache-
» ment. Le Gouverneur répondit, qu'il
» tenoit de ſon Général l'autorité qu'il
» avoit ſur la garniſon & dans la place.
» Que c'étoit ce même Général qui lui
» avoit confié les clefs des portes de la
» citadelle, avec ordre de les garder &
» n'en répondre qu'à lui ſeul. Que par
» conſéquent, il ne lui étoit pas libre
» d'en diſpoſer au gré des habitans.
» Que ſelon la diſcipline & les loix des
» Romains, on ne pouvoit quitter ſon
» poſte ſans commettre un crime, que
» les peres mêmes avoient ſouvent ex-
» pié par le ſang de leurs propres enfans.
» Que le Conſul Marcellus n'étoit pas
» bien éloigné. Qu'ils lui envoyâſſent

» des Ambassadeurs, pour lui faire con-» noître leur intention, & apprendre la » sienne. Ceux d'Enna répliquerent fié-» rement, qu'ils n'avoient que faire d'en-» voyer à Marcellus; & que s'ils ne ga-» gnoient rien par la douceur, ils étoient » résolus d'employer la force, pour re-» couvrer leur liberté. Si vous avez de » la répugnance, à envoyer vers le » Consul, dit alors Pinarius, feignant de » se radoucir, au moins accordez-moi » une assemblée du peuple, afin que » je sçache si vous me parlez au nom » de toute la ville, ou seulement de » quelques particuliers «. Ils accep-terent ce parti, & indiquerent l'assem-blée pour le jour suivant.

Discours vigoureux de Pinarius à ses soldats.

Pinarius se retira dans la citadelle, après cet entretien; & ayant assemblé ses soldats: » Je crois, leur dit-il, ca-» marades, que vous n'ignorez pas la » trahison & la cruauté que les Siciliens » ont exercée depuis quelques jours con-» tre les Romains qui étoient en garnison » dans leurs villes. Si vous avez évité » ce malheur, vous en êtes redevables » premiérement à la bonté des Dieux, » puis à votre valeur, à votre vigi-» lance, & à la précaution que vous » avez prise de rester jour & nuit sous » les armes. Plût aux Dieux qu'il nous

» fût permis dans la ſuite de conſerver
» notre vie, ſans attaquer celle des
» autres. Mais les meſures que nous
» avons priſes juſqu'ici contre les em-
» bûches ſecrettes d'Enna, vont nous
» devenir inutiles contre la force ou-
» verte qu'ils ſont ſur le point d'em-
» ployer. Car aujourd'hui voyant qu'ils
» ne peuvent nous opprimer par la
» fraude & la perfidie, ils me rede-
» mandent hautement les clefs de la ci-
» tadelle : & je ne les leur aurai pas
» plutôt rendues, que les portes en ſe-
» ront ouvertes aux Carthaginois : &
» nous ſerons tous égorgés, avec en-
» core plus d'inhumanité, que la gar-
» niſon de Murgance. Pour vous faire
» connoître le danger qui vous mena-
» ce, je leur ai demandé un jour de
» délai, ſous prétexte de délibérer ſur
» leur demande, & j'ai eu bien de la
» peine à l'obtenir. Dès que le jour
» paroîtra, ils doivent aſſembler le peu-
» ple, pour nous accuſer devant lui,
» & l'animer à notre perte. Ainſi vous
» devez vous attendre que demain En-
» na ſera inondée ou de votre ſang,
» ou de celui de ſes citoyens. Si vous
» vous laiſſez prévenir, vous êtes
» perdus : ſi vous prévenez vos enne-
» mis, vous n'avez rien à craindre.

» ceux qui tireront les premiers l'épée, » sont assurés de la victoire. Munissez-» vous donc de vos armes ; & en vous » tenant sur vos gardes, attendez le » signal que je vous donnerai. Je serai » dans l'assemblée, & tirerai les cho-» ses en longueur, en disputant contre » eux, pour vous donner tout le temps » de vous bien préparer. Quand je vous » aurai donné ce signal avec ma robe, » tirez sur le champ vos épées, & vous » jettez, en poussant de grands cris, » sur cette foule confuse de peuple, & » vous gardez bien de laisser échapper » qui que ce soit, dont vous puissiez » appréhender ou la perfidie ou la vio-» lence. Je vous prie & je vous con-» jure Cerès & Proserpine, & vous, » Dieux, tant du ciel que de l'enfer, » qui habitez ces lacs & ces bois sa-» crés, de nous être favorables dans » un dessein que la seule nécessité de » défendre notre vie nous a fait for-» mer, & non l'envie d'attenter à celle » des autres. Je vous ferois un plus » long discours, soldats, si vous de-» viez trouver de la résistance dans vos » ennemis. Mais ils viendront à l'assem-» blée sans crainte & sans armes. La » lassitude seule mettra des bornes à » votre vengeance : & ce qui doit vous

» rassurer à l'égard d'Himilcon & des
» Carthaginois, c'est que le Consul est
» près d'ici avec son armée «.

Les soldats ayant entendu le discours de Pinarius, se retirerent pour aller prendre de la nourriture & du repos. Le lendemain ils se placerent les uns d'un côté, les autres d'un autre, pour être plus en état de fermer le chemin de la retraite aux habitans. La plus grande partie se posta aux environs du théâtre, ou sur le théâtre même; ce qui ne donna aucun soupçon à un peuple qui les voyoit tous les jours assister avec lui aux assemblées ou aux spectacles. Les Magistrats de la ville ayant présenté Pinarius au peuple, cet Officier dit que c'étoit au Consul, & non à lui, quil falloit s'adresser pour obtenir ce qu'ils demandoient, & ajouta plusieurs raisons qu'il avoit déjà employée la veille. Alors un petit nombre de gens d'abord, puis un plus grand, & enfin toute la multitude, d'une commune voix, le somma de rendre les clefs, avec menaces de se porter contre lui aux dernieres extrêmités, s'il n'obéissoit. Comme il différoit encore, ils étoient sur le point d'en venir à la derniere violence, lorsque Pinarius fit aux siens avec sa robe

le signal dont il étoit convenu. Aussitôt les soldats qui attendoient depuis long-temps ce mouvement, après avoir jetté des cris affreux, se jetterent sur cette populace qui leur tournoit le dos. Les uns fondent sur elle d'un lieu élevé; les autres arrêtent aux portes ceux qui veulent s'échapper. Enfermés dans l'enceinte du théâtre, on les égorge comme des victimes. Ils tombent en monceaux les uns sur les autres, tant ceux qui sont tués que ceux qui fuient & qui s'embarrassent réciproquement, & l'on voit péle-méle renversés par terre les vivants sur les morts, & les sains sur les blessés. Ensuite les soldats se disperserent dans tous les quartiers de la ville. Ils pillent, ravagent & tuent tout ce qui se trouve sous leur main, comme ils auroient pu faire dans une ville prise d'assaut, aussi irrités & aussi furieux contre des gens sans défense & sans armes, que s'ils avoient trouvé de la résistance, & que le péril eût été égal de part & d'autre. Ce fut ainsi qu'Enna fut conservée aux Romains, par une entreprise que la nécessité seule peut faire excuser. Marcellus n'en sçut pas mauvais gré à Pinarius. Il accorda même tout le butin aux soldats, convaincu que pour empêcher

Les habitans d'Enna sont égorgés par la garnison Romaine.

les Siciliens de ſacrifier les garniſons Romaines aux Carthaginois. il ne falloit pas moins que l'exemple d'une vengeance auſſi redoutable. Enna eſt juſtement ſituée au milieu de la Sicile, & n'eſt pas moins célebre par les veſtiges de l'enlevement de Proſerpine qui s'y trouvent en mille endroits, que par ſa ſituation naturelle, qui la rend preſque imprenable. C'eſt pourquoi la nouvelle de ce maſſacre ſe répandit en un ſeul jour dans preſque toutes les parties de la Province; de ſorte que les Siciliens, qui croyoient qu'une ſi grande inhumanité avoit offenſé, non-ſeulement les hommes, mais encore les Dieux, conçurent encore plus d'averſion qu'auparavant pour les Romains: & ceux qui juſques-là avoient été partagés entre eux & les Carthaginois, ne balancerent plus à ſe déclarer pour les derniers. Alors Hippocrate & Himilcon, que les traîttes avoient inutilement engagés à s'approcher d'Enna, ſe retirerent, le premier à Murgance, & l'autre à Agrigente. Marcellus s'en retourna à Leonce: & ayant fait porter dans ſon camp du bled & d'autres proviſions, il y laiſſa une légere eſcorte, & s'en revint à Syracuſe pour en former le ſiege: & après avoir envoyé Appius à Rome pour y

demander le consulat, il lui donna pour successeur dans le commandement de la flotte & du vieux camp, T. Quintius Crispinus, & alla lui-même établir ses quartiers d'hyver à cinq milles d'Exapyles, dans un lieu appellé Leon, où il se retrancha. Voilà ce qui se passa en Sicile jusqu'au commencement de l'hyver.

Philippe se déclare contre les Romains.

Pendant cette même campagne, le roi Philippe, dont les intentions étoient fort suspectes depuis quelque temps, se déclara enfin contre les Romains. Le Préteur Marcus Valerius, qui commandoit une flotte auprès de Brindes, & le long des côtes de la Calabre, reçut des Ambassadeurs de la part de ceux d'Orique, qui lui apprirent que ce Prince étoit venu premiérement sonder Apollonie, après avoir remonté le fleuve Aous avec cent vingt galeres à deux rangs: mais qu'ensuite, abandonnant cette entreprise, qui lui paroissoit trop longue & trop difficile, il s'étoit approché secrétement d'Orique pendant la nuit avec son armée; & que dès la premiere attaque, il s'étoit rendu maître de cette ville, située au milieu d'une plaine, & qui n'avoit ni des murailles assez fortes, ni des troupes assez nombreuses pour la défendre. Ils prioient le Préteur de

Il prend Orique.

leur envoyer une armée de terre, ou une flotte, pour repousser des ennemis qui en vouloient sûrement aux Romains, & qui n'attaquoient Orique, que parce que cette ville leur paroissoit commode, par rapport aux desseins qu'ils avoient sur l'Italie. M. Valerius ayant confié le soin de garder la côte à T. Valerius son Lieutenant, partit avec sa flotte, qu'il tenoit toute prête & en état d'agir, après avoir embarqué sur des vaisseaux de charge, ceux de ses soldats que les galeres armées en guerre ne purent contenir: & s'étant rendu à Orique dès le second jour, il reprit aisément cette ville, où Philippe, en se retirant, n'avoit laissé qu'une foible garnison. Les Députés d'Apollonie le vinrent trouver en ce lieu, & lui apprirent que Philippe ne les tenoit assiégés, que parce qu'ils refusoient de se joindre à lui. Qu'ils n'étoient plus en état de lui résister, à moins que les Romains, à qui ils demeuroient attachés, ne leur envoyâssent du secours. Valerius leur promit qu'il le feroit; & sans différer il fit partit sur de longs vaisseaux deux mille soldats choisis, commandés par Nevius Crista, Préfet des alliés, officier brave & fort expérimenté dans la guerre, avec ordre de se rendre à

Le Préteur M. Valerius reprend cette ville.

l'embouchure du fleuve. Nevius mit ses soldats à terre en cet endroit : & ayant ordonné aux galeres qui les avoient apportés de retourner à Orique, d'où elles étoient parties, & de se joindre au reste de la flotte, il conduisit ses soldats, en s'éloignant du fleuve, par un chemin qui n'étoit point gardé par les Macédoniens, & entra de nuit dans la ville, sans qu'aucun des ennemis s'en apperçut. Ils se tinrent en repos tout le jour suivant. Nevius l'employa à examiner ce qu'il y avoit de jeunesse dans Appollonie, ce que la ville d'ailleurs pouvoit fournir d'armes & de troupes réglées. L'état où il trouva toutes choses lui avoit déjà donné une pleine confiance, lorsqu'il apprit de ses coureurs que les ennemis étoient dans une sécurité & dans une indolence incroyables. C'est pourquoi, étant sorti de la ville sans tumulte, pendant le silence de la nuit, il entra dans le camp des ennemis, qui se tenoient si peu sur leurs gardes, que plus de mille hommes avoient passé par dessus leurs retranchemens, avant que qui que ce soit s'en fût apperçu : & s'ils se fussent abstenus de tuer, ils auroient poussé jusqu'à la tente du Roi sans trouver aucun obstacle. Mais les cris de ceux qui furent tués aux portes, éveillerent

Philippe batu auprès d'Ap-

enfin les Macédoniens, qui furent saisis d'un tel effroi, que non seulement aucun d'eux ne prît les armes, ni se mit en peine de repousser l'ennemi; mais que le Roi lui-méme s'enfuyant tout nud, comme il s'étoit trouvé à son réveil, regagna le bord du fleuve & ses vaisseaux, dans un état si peu conforme à la Majesté Royale, qu'il étoit capable de couvrir un simple soldat de honte & de confusion. Toute la multitude courut en foule du même côté. Il y eut près de trois mille hommes de tués, ou de pris dans le camp: mais le nombre des prisonniers excéda de beaucoup celui des morts. Après qu'on eût pillé le camp des Macédoniens, les Apolloniates firent transporter dans leur ville les catapultes, les arbalêtes & les autres machines qui avoient été destinées à battre leurs murailles, dans le dessein de s'en servir pour les défendre dans la suite, s'ils se trouvoient jamais exposés au même péril. On abandonna aux Romains tout le reste du butin. Cette nouvelle ayant été portée à Orique, M. Valerius conduisit aussi-tôt sa flotte vers l'embouchure du fleuve, pour empêcher Philippe de se sauver avec le secours de ses vaisseaux. C'est pourquoi ce Prince ne croyant pas être en état de combat-

pollonie, qu'il assiegeoit.

tre les Romains, ni par terre ni par mer, après avoir mis à sec une partie de ses navires, & brûlé l'autre, se retira par terre en Macedoine, avec le reste de ses soldats, dont la plupart avoient perdu leurs armes & leurs bagages. M. Valerius passa l'hyver à Orique avec sa flotte.

Affaires d'Espagne. Cette même année, les affaires d'Espagne eurent leurs vicissitudes. Car avant que les Romains passâssent l'Hebre, Magon & Asdrubal désirent des troupes nombreuses d'Espagnols : & toute la Province ultérieure eût pris le parti des Carthaginois, si P. Cornelius Scipion, après avoir passé ce fleuve à la hâte avec son armée, ne fût arrivé fort à propos pour rassurer les esprits alarmés. Les Romains se camperent d'abord auprès du *Haut Camp*, lieu célebre par le meurtre du grand Amilcar. Il y avoit là une citadelle bien fortifiée, & ils avoient eu soin d'avance d'y faire transporter des vivres. Cependant parce que les ennemis étoient répandus aux environs, & que leur cavalerie avoit impunément harcelé les Romains dans leur marche, & leur avoit tué environ deux mille hommes, de ceux qui étoient restés derriere, ou qui s'étoient écartés du gros; Scipion crut qu'il étoit à propos

d'aller camper auprès du Mont de la Victoire, dans un canton moins infesté par les Carthaginois. Cn. Scipion s'y rendit avec toutes ses troupes. Asdrubal, fils de Gisgon, l'un des trois Généraux Carthaginois, y vint aussi avec une armée dans les formes. Et tous se camperent au-delà du fleuve, vis-à-vis le camp des Romains. P. Scipion étant parti secrétement pour aller examiner le pays d'alentour, ne put cacher sa marche aux ennemis : & il l'auroient accablé dans la plaine, s'il n'eût gagné une hauteur qui n'étoit pas éloignée. Les Carthaginois allerent aussitot l'y assiéger ; mais son frere Cn. vint à son secours, & le tira du péril qui le menaçoit. Ce fut en cette occasion que les Romains attirerent dans leur parti la ville de Castillon, l'une des plus fortes & des plus célébres de toute l'Espagne, & si attachée jusques-là aux Carthaginois, qu'Annibal avoit épousé une fille de cette ville. Les Carthaginois entreprirent d'emporter celle d'Illiturgis, défendue par une garnison Romaine ; & il paroissoit qu'ils la prendroient par la famine. Mais Cn. Scipion étant venu au secours de ses citoyens & de ses alliés, avec une légion composée de soldats légérement armés, entra dans la

ville, après avoir paſſé entre les deux camps, & fait un grand carnage des ennemis qu'il trouva en ſon chemin. Le lendemain il fit ſur les Carthaginois une ſortie, qui n'eut pas un ſuccès moins favorable. Il tua plus de douze mille hommes dans ces deux actions, & en prit plus de dix mille, avec trente ſix étendarts. Ainſi les Carthaginois abandonnerent Illiturgis. Ils marcherent delà à Bigerra, ville alliée des Romains, auſſi-bien qu'Illiturgis, dans le deſſein de s'en rendre maîtres. Mais Cn. Scipion y étant accouru, leur en fit ſur le champ abandonner le ſiege.

Cn. Scipion bleſſé dans un combat près de Munda.

Les Carthaginois marcherent delà vers Manda, où ils furent auſſi tôt ſuivis par les Romains. Il s'y livra entre les deux partis un combat qui dura près de quatre heures. Et les Romains étant ſur le point de remporter une victoire complette, Cn. Scipion eut la cuiſſe percée d'une javeline : cet accident jetta l'épouvante parmi les ſoldats qui l'environnoient, & qui crurent la bleſſure mortelle; ce qui obligea le Général de faire ſonner la retraite. On ne doute point que ſans ce malheur, les Romains n'euſſent pris ce jour-là le camp des Carthaginois. Car non-ſeulement les ſoldats, mais encore les élephans avoient

déjà été poussés jusqu'à leurs retranchemens, où trente neuf de ces animaux furent tués à coups de javelots. Il y eut encore ce jour-là environ douze mille hommes de tués, trois mille de pris, avec cinquante-sept étendats. Les Carthaginois se retirerent delà vers Aurigia, où les Romains les poursuivirent, pour ne leur pas donner le temps de se reconnoître. Scipion leur livra là un second combat, en se faisant porter sur le champ de bataille dans une litiere. La victoire ne fut pas plus disputée que dans le premier: mais les ennemis y perdirent la moitié moins de monde, parce qu'ils avoient beaucoup moins de combattans. Mais comme le pays étoit fort peuplé, & que les habitans, nés pour la guerre, ne se rebuttoient pas des mauvais succès, Magon ayant été chargé par son frere de faire des levées, remit bientôt sur pié une nouvelle armée, avec laquelle Asdrubal eut la hardiesse de tenter un nouveau combat. Mais les soldats, la plupart Gaulois, en s'exposant pour un parti tant de fois vaincu, porterent dans cette action les mêmes dispositions qu'auparavant, & n'eurent pas un succès plus favorable. Plus de huit mille hommes furent tués sur la place. Les Romains en firent mille prisonniers,

& remporterent plusieurs dépouilles Gauloises, une grande quantité d'anneaux, de colliers, & de braselets d'or. Il y eut aussi deux Rois des plus célebres d'entre les Gaulois qui perdirent la vie dans le combat : ils s'appelloient Menipaptus & Civismarus. Il y eut huit éléphans de tués & trois de pris. Les Romains ayant eu de si grands succès dans l'Espagne, crurent qu'il étoit honteux pour eux, de laisser depuis six ans au pouvoir des Carthaginois Sagonte, dont la ruine avoit été cause de la guerre. C'est pourquoi ils en chasserent la garnison Carthaginoise de force ; & ayant repris la ville, y rétablirent ceux de ses anciens habitans qui étoient échappés aux fureurs de la guerre. A l'égard des Turdetans, qui avoient attiré aux Sagontins la guerre des Carthaginois, ils raserent leur ville, & vendirent à l'encan & comme esclaves, tous ceux de ses habitans qui tomberent entre leurs mains. Voilà ce qui se passa en Espagne pendant le Consulat de Q. Fabius & de M. Claudius Marcellus.

Les nouveaux Tribuns du peuple ne furent pas plutôt entrés en charge à Rome, que L. Metellus, l'un d'entre eux, appella devant le Tribunal les Censeurs P. Furius & Marcus Attilius. Il vouloit

ſe venger de l'affront qu'ils lui avoient fait l'année d'auparavant, lorſque malgré ſa qualité de Queſteur, ils l'avoient chaſſé de la Tribune, l'avoient privé du cheval que la République lui entretenoit, & lui avoient ôté tous les priviléges de citoyen Romain, pour le punir de la conjuration qu'il avoit formée après la bataille de Cannes, d'abandonner l'Italie. Mais les neuf autres Tribuns du peuple s'étant oppoſés à l'entrepriſe de Metellus, & n'ayant pas voulu permettre qu'ils fuſſent mis au nombre des accuſés pendant leur cenſure, il fut obligé de les laiſſer en repos. P. Furius étant mort avant qu'ils achevaſſent leur dénombrement, M. Attilius abdiqua la cenſure. Q. Fabius Maximus tint les aſſemblées conſulaires, dans leſquelles on nomma Q. Fabius Maximus, ſon fils, & Tit. Sempronius Gracchus, l'un & l'autre pendant leur abſence, & le dernier pour la ſeconde fois. On créa Préteurs M. Attilius, & trois autres qui étoient actuellement Ediles Curules, P. Sempronius Tuditanus, Cn. Fulvius Centumalus, & M. Emilius Lepidus. On dit que les Ediles Curules firent célébrer cette année, pour la premiere fois, des jeux de théâtre qui furent continués pendant quatre jours. L'Edile Tuditanus étoit

celui qui, après la journée de Cannes, pendant que tous les autres étoient dans une consternation effroyable, s'étoit sauvé en poussant son cheval à travers des ennemis victorieux.

Q. Fab. Maximus, Tib. Sempronius, Consuls. An de Rome 539.

Après qu'on eût terminé les assemblées, par le conseil de Q. Fabius, on fit venir à Rome les Consuls qui avoient été nommés : & lorsqu'ils furent entrés en charge, ils assemblirent le Sénat, pour le consulter sur les affaires de la guerre, & pour convenir de leurs départemens & de ceux des Préteurs, aussi-bien que des armées qui serviroient sous le commandement de chacun d'eux. Et voici le partage qu'on fit des Provinces & des troupes. Les deux Consuls furent chargés de faire la guerre contre Annibal, Sempronius avec l'armée qu'il avoit déjà commandée, & son collegue avec celle qui avoit servi sous Fabius. Elles étoient composées chacune de deux légions. Le Préteur M. Attilius eut ordre de rendre la justice aux étrangers, à la place de son collegue M. Emilius, à qui le sort avoit fait tomber cette commission, & qu'on envoya commander auprès de Lucerie les deux légions que Q. Fabius, alors Consul, avoit commandés pendant sa Préture. Les deux Préteurs Sempronius

Tuditanus & Cn. Fulvius, eurent pour leurs quartiers, le premier, Rimini, avec les deux légions qu'on avoit levées dans la ville; & l'autre, Sueſſule, avec deux autres que lui devoit remettre M. Pomponius. On continua à M. Claudius Marcellus le commandement dans cette partie de la Sicile qui avoit été ſoumiſe au Roi Hiéron; au Pro-Préteur Lentulus, le gouvernement de l'ancienne Province; à T. Otacilius, celui de la flotte, ſans rien ajouter aux forces qu'ils avoient ſous eux. On décerna à M. Valerius la Grece & la Macédoine, avec la flotte & la légion qu'il avoit déjà: la Sardaigne échut à Q. Mucius, avec l'ancienne armée, compoſée de deux légions: enfin à C. Terentius, la légion qu'il commandoit & le pays de Picene. On ordonna de plus la levée de deux légions de citoyens, & de vingt mille alliés. C'étoient là les forces qu'on devoit employer pour la ſûreté de l'Empire Romain, contre les ennemis qu'ils avoient ſur les bras, & contre ceux qui pouvoient encore ſe déclarer, comme ils avoient lieu de le craindre. Les Couſuls ayant levé deux nouvelles légions dans la ville, & recruté les anciennes, avant de ſortir de Rome, firent les ſacrifices néceſſaires

pour l'expiation de plusieuss prodiges qu'on avoit annoncés. Car on contoit que le tonnerre étoit tombé sur la muraille & sur les portes de la ville, & même sur le temple de Jupiter à Aricie. Bien des gens s'imaginerent avoir ou entendu des choses surnaturelles, que malgré leur peu de vraisemblance, les esprits crédules adopterent comme véritables. Les uns publioient, qu'au pays de Compsa, dans le temple de Jupiter Vicilin, on avoit vu des figures de vaisseaux de guerre, & entendu le bruit des armes des soldats qui les montoient : & que les eaux du fleuve d'Amiterne avoient paru ensanglantées. Dès qu'on eût expié ces prodiges par un décret des Pontifes, les Consuls se rendirent dans leurs Provinces, Sempronius dans la Lucanie, & Q. Fabius dans la Pouille, où son pere vint le joindre auprès de Suessule, pour servir sous lui en qualité de Lieutenant. Son fils étant venu au-devant de lui, douze Licteurs qui le précédoient, par respect pour un vieillard d'une si haute réputation, le laissoient avancer à cheval, sans rien dire. Mais le Consul s'en étant apperçu, ordonna au dernier des Licteurs qui marchoit immédiatement devant lui, de faire son

devoir ; & cet Officier ayant crié à Fabius le pere qu'il eût à mettre pied à terre, il obéit sur le champ ; & en s'approchant du Consul : » Je voulois » voir, lui dit-il, mon fils, quelle » idée vous aviez de la place que vous » occupez «.

Fabius, Consul, fait ordonner à son pere, qui venoit à sa rencontre à cheval, de mettre pied à terre.

Ce fut en ce camp que Dasius Altinius, de la ville d'Arpi, vint secrétement trouver le Consul pendant la nuit, accompagné seulement de trois esclaves, & lui promit de lui livrer Arpi, moyennant une récompense proportionnée à un tel service. Fabius ayant mis l'affaire en délibération dans son Conseil, quelques-uns étoient d'avis » qu'après l'avoir fait battre de ver- » ges, on lui fît trancher la tête, com- » me à un déserteur & un traître, qui, » n'ayant d'autre regle que son intérêt, » étoit alternativement l'ennemi des » deux nations. Qu'après la bataille de » Cannes, persuadé qu'il falloit tou- » jours passer du côté où étoit la for- » tune, il s'étoit déclaré pour Anni- » bal, & avoit entraîné ses concitoyens » dans sa révolte. Qu'alors, voyant » contre son espérance & malgré ses » vœux, que les affaires des Romains » prenoient un meilleur train, & que » la République se relevoit de sa chûte,

Dasius Altinius, d'Alpi, doublement traître.

» il venoit offrir à ceux qu'il avoit trahis d'abord, une trahiſon encore plus infâme que la premiere. Que ſon cœur étoit toujours dans un parti, tandis que ſon corps étoit dans l'autre ; ennemi auſſi miſérable qu'infidele allié. Qu'il falloit en faire une punition exemplaire, & l'ajouter à celles du maître de Faleries & du médecin de Pyrrhus, comme une troiſieme leçon pour les traîtres & les perfides qui ſeroient tentés de ſuivre ſon exemple. Le pere du Conſul ne fut pas de ce ſentiment. Il diſoit, que dans un temps où la guerre étoit allumée de tous côtés, il ne falloit pas s'imaginer qu'on pût porter des jugemens avec la même liberté dont on uſeroit en pleine paix. Que bien loin d'inviter les alliés à quitter le parti des Romains par une ſévérité mal placée, il falloit bien plutôt chercher les moyens de les y retenir. Etoit il prudent de traiter à la rigueur ceux qui vouloient rentrer dans leur devoir & dans leur ancienne alliance ? S'il étoit permis d'abandonner les Romains, & qu'on n'eût pas la liberté de revenir à eux, pouvoit on douter que bientôt tous les peuples d'Italie ne quittâſſent la Ré-

» publique pour se joindre aux Carthaginois. Qu'après tout, il n'étoit pas d'avis qu'on se fiât absolument à Altinius. Qu'il y avoit un milieu à prendre dans cette affaire. Que sans le regarder pour le présent, ni comme ennemi, ni comme allié, il falloit l'enfermer près du camp, dans quelque ville sûre & fidelle, où on lui laisseroit la liberté d'aller & de venir tant que la guerre dureroit. Quand elle seroit finie, on jugeroit lequel étoit le plus à propos, ou de le punir pour sa révolte, ou de lui pardonner en faveur de son retour «. Tout le monde fut de l'avis de Fabius. On le chargea de chaînes, lui & ceux qui l'accompagnoient, & on l'envoya à Cales, avec une grosse somme d'argent qu'il avoit apportée avec lui, & qu'on lui fit garder. Pendant le jour il marchoit par la ville, suivi par des gardes, qui le renfermoient soigneusement pendant la nuit. Dès que ceux d'Arpi se furent apperçus de son absence, ils le chercherent avec soin, mais inutilement. Comme il étoit le premier citoyen de la ville, le bruit de son évasion s'étant répandu par tout, y excita beaucoup de troubles & d'alarmes, & la crainte de quelque révolution les en-

gagea à donner avis à Annibal de ce qui s'étoit passé. Ce Général n'en fut point fâché. Car outre que depuis longtemps il regardoit Altinius comme un homme à qui il ne falloit se fier que de bonne sorte, il trouvoit dans sa fuite un prétexte de s'emparer de ses biens, qui étoient très-considérables. Mais pour faire croire que la colere avoit plus de part à sa vengeance que l'avarice, il usa envers sa famille, non-seulement de sévérité, mais encore de cruauté & de barbarie. Il fit venir sa femme & ses enfants dans son camp, & les ayant fait mettre à la question, pour découvrir premiérement ce qu'étoit devenu Dasius, & ensuite ce qu'il avoit laissé d'or & d'argent dans sa maison : quand il eut été informé de tout, il ordonna qu'on les brûlât vifs, ce qui fut sur le champ exécuté.

Horrible cruauté d'Annibal.

Fabius étant parti de Suessule, forma sur le champ le dessein d'assiéger Arpi, & s'étant campé environ à cinq cens pas de cette ville, après en avoir examiné de près la situation & les murailles, il résolut de l'attaquer par l'endroit qui étant le plus fort, étoit aussi le moins gardé par les ennemis. Ayant pris toutes les mesures nécessaires, & préparé toutes les machines qu'on met en

en uſage en pareil cas, il choiſit les plus braves Capitaines & les meilleures Compagnies de ſon armée, & nomma pour les commander, ceux des Tribuns ſur la valeur deſquels il comptoit le plus, & leur donna à chacun ſix cens hommes, nombre qui lui parut ſuffiſant pour une pareille entrepriſe, leur ordonnant de porter leurs échelles de ce côté-là, à la quatrieme veille de la nuit. Il y avoit en cet endroit une porte baſſe & étroite, qui donnoit ſur une rue peu fréquentée, dans une partie de la ville preſque déſerte. Il ordonna à ſes gens, après avoir eſcaladé la muraille, de rompre cette porte en-dedans de la ville; & après s'être rendus maîtres de cette partie, de lui en donner avis par un conp de trompette; afin qu'il fît avancer le reſte de ſes troupes. Que de ſon côté, il auroit ſoin que tout fût prêt à le ſeconder. Le tout fut ponctuellement exécuté. Et ce qui paroiſſoit devoir être un obſtacle à l'accompliſſement de leur deſſein, fut ce qui contribua le plus à en dérober la connoiſſance aux ennemis. Une pluie qui commença à tomber vers le minuit, obligea les ſentinelles de ſe mettre à couvert, en abandonnant leurs poſtes. L'eau tombant d'abord avec

beaucoup de violence & de fracas ; empêcha qu'on entendît le bruit que faisoient les Romains, en rompant la porte. Mais ensuite l'orage venant à s'appaiser, la pluie qui continuoit toujours, mais qui frappoit les oreilles avec plus de lenteur & d'égalité, endormit la plus grande partie des assiégés. Les soldats de Fabius s'étant emparés de la porte & du quartier qui en étoit v isin, ordonnerent aux trompettes de se placer à distances égales dans la rue, & de sonner, pour avertir le Consul, & l'attirer de ce côté là. Fabius n'eut pas plutôt entendu le signal dont il étoit convenu, qu'il fit avancer ses troupes, & entra dans la ville un peu avant le jour par la porte qu'il avoit fait abattre.

Fabius prend Arpi.

Ce fut alors que les ennemis s'éveillerent, la pluie ayant cessé dans le temps que le jour commença. La garnison qu'Annibal avoit mise dans Arpi étoit de cinq mille hommes, auxquels les habitans avoient joint trois mille de leurs citoyens, qu'ils avoient armés à leurs dépens. Les Carthaginois, qui n'étoient pas bien assurés de leur fidélité, & qui craignoient qu'ils ne les attaquâssent par derriere, les opposerent les premiers aux Romains. On combattit d'abord au mi-

lieu des ténebres & dans des rues étroites, les Romains s'étant emparés non-seulement des avenues, mais même du toît des maisons les plus voisines de la porte, pour empêcher qu'on ne les blessât en lançant des traits d'un lieu élevé. Pendant qu'on en étoit aux mains, les Romains lierent conversation avec ceux des Arpiniens qu'ils connoissoient de longue main. Ils leur demandoient à quoi ils avoient pensé de livrer leur ville à Annibal: quelle injure ils avoient reçue des Romains, & quelle obligation ils avoient aux Carthaginois, pour avoir pris les armes en faveur d'une nation étrangere & barbare, contre un peuple né dans l'Italie comme eux, & dont ils étoient alliés depuis tant d'années? Quelle raison avoient-ils de vouloir rendre l'Italie tributaire de l'Afrique ? Les Arpiniens répondirent, qu'un petit nombre des premiers de la ville, sans consulter le reste des habitans, les avoient vendus à Annibal : qu'ainsi ils s'étoient trouvés pris & opprimés sans le sçavoir. Cet aveu donna lieu aux uns & aux autres d'entrer plus avant en matiere : jusqu'à ce qu'enfin le Préteur d'Arpi ayant été conduit au Consul, & les deux peuples s'étant réconciliés à la vue même de leurs

drapeaux, & tandis qu'on en étoit aux mains, les habitans, ſur la parole qu'on leur donna, d'oublier le paſſé, tournerent tout d'un coup leurs armes contre les Carthaginois. Et dans le même moment, environ mille Eſpagnols ſe rangerent auſſi ſous les enſeignes du Conſul, ſans avoir exigé autre choſe de lui, ſi-non que la garniſon Carthaginoiſe ſeroit renvoyée ſaine & ſauve. On ouvrit auſſi-tôt les portes aux Carthaginois, ſans leur faire aucun tort, ſuivant la parole qu'on en avoit donnée; & ils allerent trouver Annibal auprès de Salapie. C'eſt ainſi qu'Arpi rentra ſous la puiſſance des Romains, ſans perdre aucun de ſes habitans, excepté celui qui les avoit trahis deux fois. On donna aux Eſpagnols une double paie; & dans la ſuite ils demeurerent toujours fideles aux Romains, & leur rendirent de grands ſervices en bien des occaſions. Dans le temps que les Conſuls étoient, l'un dans la Pouille, & l'autre dans la Lucanie, cent douze Campagniens des plus diſtingués, ſous prétexte de vouloir aller piller les terres des ennemis, demanderent permiſſion aux Magiſtrats de ſortir de la ville: & dès qu'il l'eurent obtenue, ils ſe rendirent dans le camp des Romains, auprès de Sueſſule. Après s'être

fait connoître à la garde avancée, ils demanderent qu'on les conduisît au Préteur, à qui ils avoient à parler d'une affaire importante. Cn. Fulvius, qui commandoit dans ce poste, ayant été informé de leur intention, ordonna que dix d'entr'eux lui fussent amenés sans armes. Lorsqu'ils lui eurent fait connoître ce qu'ils demandoient, qui se bornoit à la restitution de leurs biens, quand Capoue seroit rentrée sous la puissance des Romains ; il les reçut tous sous sa protection. Le Préteur Sempronius Tuditanus, de son côté, se rendit maître d'Aterne par force. Il y fit plus de sept mille prisonniers, & y trouva une grande quantité d'argent monnoyé. Dans ce même-temps le feu prit à Rome, & continua pendant deux nuits & un jour avec tant de violence, qu'il consuma tout ce qu'il y avoit d'édifices entre les greniers à sel & la porte Carmentale, avec l'Equimelie & la rue aux Jougs s'étant delà répandu hors de la porte, dans les temples de la Fortune, de la Mere Matute & de l'Espérance, il détruisit tout ce qu'il rencontra, tant sacré que profane.

Cette même année, les deux Scipions, Pub. & Cn. animés par les avantages

considérables qu'ils avoient remportés en Espagne, où ils avoient ajouté de nouveaux alliés aux anciens, qu'ils avoient ramenés dans le parti des Romains, porterent leurs espérances jusques dans l'Afrique. Ayant appris que Syphax, Roi d'une grande partie de la Numidie, après avoir été ami des Carthaginois, s'étoit tout d'un coup déclaré contre eux, ils lui envoyerent en ambassade trois Centurions, qu'ils chargerent de faire amitié & alliance avec lui, & de lui promettre, que s'il continuoit à faire la guerre contre les Carthaginois, le peuple Romain, à qui il rendroit par là un grand service, & eux-mêmes, cherchoient toutes les occasions de lui faire plaisir, & de lui témoigner une parfaite reconnoissance. Ce Prince barbare reçut cette ambassade avec beaucoup de joie; & dans un entretien qu'il eut avec les trois Députés, tous vieux Officiers, au sujet de cette guerre, il ne put s'empêcher d'admirer la discipline que les Romains faisoient observer dans leurs armées; & la comparaison qu'il fit de sa méthode avec la leur, lui apprit combien il étoit ignorant dans ce métier. C'est pourquoi il les pria de le regarder d'abord comme un bon ami & un fidele

Les deux Scipions envoient des Ambassadeurs à Syphax, & font alliance avec lui.

» allié, & demanda que deux d'en-
» tr'eux retournâssent vers leurs Gé-
» néraux, pour leur rendre compte
» de leur commission ; mais lui lais-
» sassent le troisieme pour instruire
» ses soldats, assez adroit quand
» il s'agissoit de manier un cheval,
» dans l'art de combattre à pied, où
» il comprenoit aisément qu'ils n'en-
» tendoient rien. Que dès le premier
» établissement de leur nation, ses an-
» cêtres n'avoient jamais fait la guerre
» autrement, & que c'étoit ainsi que lui
» & ses sujets avoient été formés dès
» leur enfance. Mais que comme ils
» avoient un ennemi puissant en infan-
» terie, il devoit faire ensorte de lui
» devenir égal en cette partie. Qu'il
» avoit des hommes en abondance.
» Qu'il n'étoit question que de leur don-
» ner des armes convenables, & de leur
» apprendre à s'en bien servir, & à garder
» leur poste dans la bataille, au lieu de
» se ranger & de combattre au hasard,
» comme ils avoient coutume de faire.
Les Ambassadeurs lui répondirent qu'ils
feroient tout ce qu'il souhaitoit : mais
ils tirerent parole de lui, qu'il renver-
roit le Centurion qu'ils lui laissoient,
si leurs Généraux n'approuvoient pas
qu'il fût demeuré dans ses états. Il s'ap-

pelloit Q. Statorius. Les deux autres allerent rendre compte de leur ambaſſade ; & Syphax en envoya de ſon côté, pour s'aſſurer de la parole des Généraux Romains, & pour leur répondre de la ſienne. Il les chargea en même-temps d'engager à la révolte les Numides qui ſervoient dans les armées des Carthaginois. Statorius, de ſon côté, trouva dans la nombreuſe jeuneſſe de Numidie, de quoi former pour Syphax des compagnies d'infanterie, à qui il apprit à faire l'exercice, à ſuivre leurs drapeaux & à garder leurs rangs, auſſi facilement que les Romains mêmes. Enfin, il les accoutuma ſi bien au travail & à tous les devoirs de la diſcipline militaire, telle qu'elle ſe pratique dans les armées de la République, que le Roi compta bientôt ſur le ſecours de ſon infanterie, autant que ſur celui de ſa cavalerie, & qu'il vainquit même les Carthaginois dans une bataille qu'il leur livra en raſe campagne. Les Ambaſſadeurs de Syphax cauſerent auſſi en Eſpagne une révolution très-favorable au parti des Romains. Car les Numides, au premier bruit de leur arrivée, paſſerent la plûpart de leur côté. Les Carthaginois n'eurent pas plutôt appris le traité qui venoit de ſe conclure entre Syphax & les Romains,

qu'ils envoyerent des Ambassadeurs à Gala, Roi de cette autre partie de la Numidie, dont les peuples sont appellés Massyliens, pour lui demander son alliance & son amitié.

Gala avoit un fils, nommé Massina, âgé seulement de dix-sept ans; mais qui dans une si grande jeunesse, faisoit déjà éclater des vertus, dont on pouvoit se promettre, qu'il laisseroit à ses descendans un Royaume plus opulent & plus étendu, qu'il ne l'avoit reçu de ses peres. Les Députés des Carthaginois firent entendre à Gala, que Syphax ne s'étoit » joint aux Romains, qu'afin de se for- » tifier de leurs secours contre les au- » tres Rois, & les autres nations de » l'Afrique. Qu'il étoit donc de l'inté- » rêt de Gala, de s'unir au plutôt avec » les Carthaginois : qu'avant que Sy- » phax passât en Espagne, où les Ro- » mains en Afrique, il étoit aisé d'op- » primer le premier, qui n'avoit encore » alors tiré des Romains, que le nom » de leur allié. « Ils n'eurent pas de peine à persuader à Gala de lever une armée que Massinissa fut chargé de conduire à leur secours; & qui, s'étant jointe aux légions de Carthage, vainquit Syphax dans un grand combat, dans lequel on dit qu'il y eût trente mille

Les Carthaginois s'allient avec Gala.

Massinissa gagne une grande bataille contre Syphax.

hommes tués ſur la place. Syphax, avec un petit nombre de cavaliers, ſe retira chez les Mauruſiens, qui habitent aux extrêmités de l'Afrique, le long de l'Océan, près du détroit de Gibraltar. Là, par le moyen des barbares, qui, ſur le bruit de ſa défaite, accoururent de toutes parts à ſon ſecours, il forma bientôt un corps de troupes auſſi conſidérable que le premier. Mais Maſſiniſſa, pour ne lui pas donner le temps de reprendre haleine, ou de paſſer en Eſpagne, dont il n'étoit ſéparé que par un petit bras de mer, l'atteignit bientôt avec ſon armée victorieuſe. Ce fut-là qu'avec ſes ſeules forces, & ſans le ſecours des Carthaginois, il continua contre Syphax, une guerre, dans laquelle il acquit beaucoup de gloire. Il ne ſe paſſa rien de mémorable en Eſpagne, ſi ce n'eſt que les Généraux Romains attirerent ſous leurs enſeignes la jeuneſſe des Celtiberiens, en leur promettant les mêmes avantages dont ils étoient convenus avec les Carthaginois; & qu'ils envoyerent plus de trois cens Eſpagnols des plus diſtingués en Italie, avec ordre de débaucher, s'il le pouvoient, ceux de leur nation qui portoient les armes pour Annibal. On peut encore obſerver, que juſqu'à cette année, les Ro-

mains n'avoient jamais eu dans leurs armées, de ſoldats mercenaires ; & que les Celtiberiens furent les premiers qui y ſervirent en cette qualité.

Les Celtiberiens les premiers, ſervent les Romains pour de l'argent.

Fin du quatrieme Livre & du Tome I.





